هكذا من الاهل

Le Monde



CINQUANTE-QUATRIÈME ANNÉE – N° 16628 – 7,50 F - 1,13 EURO | MARDI 14 JUILLET 1998 | FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY – DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI

Le Mondial

IAN WALDIE/REUTERS

La France en liesse célèbre sa première Coupe du monde

Des rassemblements sans précédent après la victoire contre le Brésil

LA FRANCE a remporté la seizième Coupe du monde de football en battant, dimanche 12 juillet au Stade de France de Saint-Denis, l'équipe du Brésil par trois buts à zéro. Cette victoire a suscité dans tous le pays un enthousiasme populaire sans précédent depuis la Libération. A Paris, sur les Champs-Elysées, plus d'un million et demi de personnes ont passé une bonne partie de la nuit à fêter la victoire des Bleus, en rendant hommage à l'entraîneur, Aimé Jacquet. A Marseille, plusieurs dizaines de milliers de supporteurs ont acclamé le onze tricolore et son meneur de jeu, Zinedine Zidane, auteur des deux premiers buts du match. Partout en France, la population est sortie dans les rues pour manifester sa joie. Seule ombre au tableau, peu avant 3 heures du matin, un véhicule dont la conductrice a été prise d'un accès de panique a fauché près de quatre-vingts personnes sur les Champs-Elysées faisant onze blessés graves.

Lundi après-midi, les Bleus devaient être acclamés sur cette même avenue, avant de participer, mardi, à la garden-party du 14 juillet à l'Elysée.

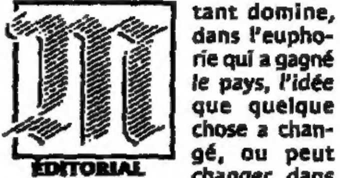
La France a largement dominé le Brésil. Zinedine Zidane par deux fois de la tête (27e et 45e minutes) et Emmanuel Petit (90e minute) ont inscrit les trois buts de la victoire.

L'entraîneur du Brésil, Mario Zagallo, n'a pas cherché d'excuses : *« La victoire appartenait dès le début du match au camp français* (...) *Ce n'était pas notre jour. Ronaldo n'était pas en mesure de jouer et c'est toute l'équipe qui en a été abattue psychologiquement. »*

Le président de la République, Jacques Chirac, entouré du coprésident du CFO, Michel Platini, de l'ancien président de la Fédération internationale de football, Joao Havelange, du nouveau président, Sepp Blatter, et du premier ministre, Lionel Jospin, a remis le trophée du Mondial au capitaine de l'équipe de France, Didier Deschamps. Peu après, les joueurs se prêtaient au jeu des commentaires d'après-match. *« A la limite, ce match a été trop facile »*, assurait le héros de la demi-finale contre la Croatie, Lilian Thuram. Considéré, malgré son expulsion du match comme le meilleur défenseur central du Mondial, Marcel Desailly jugeait les Brésiliens *« décevants »*. Didier Deschamps estimait : *« Le football est un vecteur qui permet de gommer les différences raciales, sociales ou politiques »*. Quant à Emmanuel Petit, il convenait : *« Finalement, on est peut-être de grands joueurs. »*

Lire notre cahier Le Mondial *et page 24*

La parabole Jacquet



BIEN SÛR, tout reste en l'état. Tout, c'est-à-dire la somme de nos maux, qu'un match de football ne saurait effacer. Et qui ont de fortes chances de ressurgir après la fête. Pourtant domine, dans l'euphorie qui a gagné le pays, l'idée que quelque chose a changé, ou peut changer, dans la conscience collective, ayant trait à notre propre identité, telle qu'elle s'est affirmée à travers un grand spectacle planétaire : multiraciale, c'est-à-dire noir, blanc, beur ; quelque chose aussi qui pourrait symboliser un changement d'époque : il y avait eu les années Tapie, où la prime allait à celui qui, grâce au football justement, incarnait ces années-fric, où le spectacle devenait démagogie au service de l'enrichissement frauduleux de quelques-uns. Nous sommes peut-être entrés dans les années Jacquet.

J.-M. C.

Lire la suite page 14

■ Japon : démission du premier ministre

Désavoué par les électeurs lors du renouvellement du Sénat, M. Hashimoto a annoncé sa démission. Les Japonais ont sanctionné l'insuffisance de la politique de relance. p. 2 et notre éditorial p. 14



■ Les savants de Bonaparte

Il y a 200 ans, le 1er juillet 1798, Bonaparte débarquait en Egypte à la tête de l'armée d'Orient. Il était accompagné de quelque 160 savants et artistes, qui allaient explorer le pays des pharaons et le révéler au monde. Nous publions le premier volet du feuilleton de Robert Solé, qui en comptera douze, avec des illustrations originales de Jacques Ferrandez. *Notre grand jeu de l'été commence* avec ce premier volet. p. 12, 13 et 24

■ FMI-Russie : accord conclu

Le gouvernement devait faire connaître, lundi, les détails de l'accord conclu avec le FMI pour tirer la Russie de l'actuelle crise financière. p. 3

■ La mécanique chiraquienne

Face à Matignon, au RPR et à l'opinion, M. Chirac veut s'imposer comme le futur candidat à l'élection présidentielle. p. 6

■ Financement du CDS

Trois anciens ministres, Jacques Barrot, Bernard Bosson et Pierre Méhaignerie, sont renvoyés devant le tribunal correctionnel pour *« recel d'abus de confiance »*. p. 8

■ De l'argent à l'œil

Un distributeur automatique de billets à reconnaissance de l'iris de l'œil est testé dans une ville anglaise. p. 18

■ Tour de France

L'Anglais Chris Boardman (GAN) a conservé son maillot jaune à l'issue de la première étape à Dublin. p. 16 et 17

■ Embellir la Rance

La deuxième phase du « contrat de baie » de la rivière bretonne vient d'être lancée pour désenvaser son estuaire et valoriser ses rives. p. 11

General Motors en panne

APRÈS cinq semaines de grève, les négociations entre la direction de General Motors et l'UAW, principal syndicat de l'automobile, sont dans l'impasse. Lundi 13 juillet, la fermeture estivale de deux semaines a pris fin sans qu'aucun accord n'intervienne. La direction a opté pour l'intransigeance. Car, sous la pression de Wall Street et avec des concurrents – Ford et Chrysler – devenus plus compétitifs, GM est contraint de changer.

Lire page 15

Un faux héros chinois pour combattre les poisons du néo-capitalisme

PÉKIN
de notre correspondant

La Chine a toujours eu un rapport compliqué avec la contrefaçon. Ses faux diplômes d'université et ses copies illégales de films vidéo abondent sur le marché. Le dernier outrage à propriété intellectuelle est plus inédit, car il relève de la flibusterie idéologique. Il s'agit d'un faux héros, comme l'a révélé le percutant hebdomadaire cantonais *Nanfang Zhoumo* (« Le Week-end du Sud »).

Le personnage a certes bien existé. Elève d'un collège agricole de la province du Fujian (Sud-Est), le jeune Liu Zhishan s'est noyé, en juillet 1997, en portant secours à un camarade. Peu après le drame, sa mémoire fait subitement l'objet d'un véritable culte par les autorités provinciales. On lui découvre un altruisme flamboyant. Il aurait porté assistance à un grand-père renversé par un chauffard, aidé les familles à endiguer les inondations et bouté crânement des voyous hors de l'école. Le voilà décoré à titre posthume de la médaille du « Combattant excellent de la nouvelle Longue Marche ». Son journal intime, où sont consignés ses actes de bravoure, est édité et distribué dans les écoles.

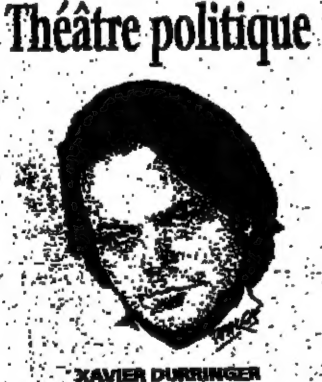
Au panthéon de la Chine socialiste, Liu Zhishan rejoint Xu Hu, le plombier shanghaïen qui triomphait de ses migraines pour réparer les tuyauteries de ses semblables. Surtout, il porte haut l'oriflamme du saint maoïste Lei Feng, dévoué caporal de l'armée rouge, que le Grand Timonier livra à l'adoration des masses, en 1963, un an après qu'il eut été écrasé par un poteau télégraphique.

Dans la Chine communiste, les services de propagande ont pour mission d'exalter l'esprit de sacrifice au service des masses. La tâche est rendue encore plus impérieuse en ces temps de confusion des valeurs où les poisons du néo-capitalisme sapent la cause de la *« civilisation spirituelle socialiste »*. Le héros devient un anti-corps. Mais voilà : le journal de Liu Zhishan n'a, semble-t-il, pas été écrit de sa propre main.

L'enquêteur du Nanfang Zhoumo s'est rendu compte que le bréviaire avait été rédigé d'un trait, sans rature ni corrections, et que toutes les autres notes personnelles du disparu s'étaient volatilisées... Les héros sont-ils à ce point fatigués en Chine qu'il faille leur administrer des fortifiants en trafiquant les ordonnances ?

Frédéric Bobin

Théâtre politique



XAVIER DURRINGER

UN HOMME politique vient de se suicider et son successeur va devoir assumer une lourde tâche... Dans *Surfeurs*, présentée à Avignon, le turbulent auteur et metteur en scène Xavier Durringer s'appuie sur une troupe d'acteurs exceptionnels – black, blanc, beur – pour laisser courir un goût du verbe en lame de couteau.

Lire pages 20 et 21

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 9 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 $ CAN ; Côte-d'Ivoire, 850 F CFA ; Danemark, 15 KRD ; Espagne, 225 PTA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 450 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 2900 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 250 PTE ; Réunion, 9 F ; Sénégal, 850 F CFA ; Suède, 16 KRS ; Suisse, 2,10 FS ; Tunisie, 1,2 Din ; USA (NY), 2 $; USA (others), 2,50 $.

M 0147 - 707 - 7,50 F

POINT DE VUE

Un moratoire mondial sur les OGM

par Jeremy Rifkin

DANS le cadre d'une Conférence des citoyens, la France vient d'ouvrir, pour la première fois, un débat public sur l'utilisation commerciale des organismes génétiquement modifiés (OGM). Parallèlement, les lecteurs des grands quotidiens nationaux ont pu découvrir les impressionnantes campagnes de publicité menées par les grandes entreprises de biotechnologie telles que Monsanto ou Novartis. L'enjeu est de taille : nous sommes aujourd'hui face à une révolution scientifique et économique sans précédent.

Si le XXe siècle a surtout été modelé par les découvertes capitales de la physique et de la chimie, le XXIe siècle sera celui de la biologie. Un peu partout dans le monde, les scientifiques déchiffrent à vive allure le code génétique de la vie, perçant le mystère de l'évolution biologique sur la Terre depuis des millions d'années. A leur tour, les grandes entreprises de biotechnologie commencent à exploiter de toutes sortes de façons les progrès de la biologie, mettant en place le cadre économique du siècle biotech à venir. Les gènes constituent la matière première de cette ère économique nouvelle. Ils sont déjà présents dans un grand nombre de domaines commerciaux – énergie, matériaux de construction et d'emballage, produits pharmaceutiques –, façonnant un monde bio-industriel. Nulle part, cependant, le commerce de la génétique n'aura vraisemblablement autant de conséquences que dans l'agriculture.

Les grandes firmes agrochimiques promettent un renouveau biologique pour le siècle prochain. Leurs détracteurs craignent, en revanche, que l'ensemencement des terres agricoles en cultures transgéniques conçues en laboratoire ne conduise à un tout autre avenir – avec la dissémination des OGM dans l'environnement et la perspective de dommages causés à la biosphère même.

Lire la suite page 14

Jeremy Rifkin est président de la « Foundation on Economics Trends ».

هكذا من الأصل

ASIE Le premier ministre japonais, Ryutaro Hashimoto, a présenté sa démission, lundi 13 juillet, à la suite de la cuisante défaite essuyée la veille par sa formation, le Parti libéral démocrate (PLD), aux élections sénatoriales. ● LES ÉLECTEURS ont sanctionné les ambiguïtés de la politique de relance prônée par le premier ministre qui a déclaré endosser *« toute la responsabilité »* de cette défaite. Au-delà du discrédit frappant la classe politique, le taux de participation élevé indique que *les Japonais veulent une alternance*. ● LE CHEF du Parti démocrate (PD), Naoto Kan, dont la formation enregistre une progression inattendue, appelle les Japonais, *dans un entretien au Monde, « à retrouver leur identité »*, en regrettant que son pays ait été *« mobilisé pour l'industrialisation au détriment de ses valeurs ». (Lire aussi notre éditorial page 14.)*

Le premier ministre japonais démissionne après un cuisant échec électoral

Le taux de participation élevé aux sénatoriales révèle le désir de changement d'un électorat lassé par l'opportunisme de ses dirigeants. L'incapacité de Ryutaro Hashimoto à gérer la crise économique explique le grave revers infligé à son parti

TOKYO
de notre correspondant

La cuisante défaite du parti libéral démocrate (PLD), aux élections pour le renouvellement de moitié de la Chambre haute, dimanche 12 juillet, a ouvert une crise politique dont le premier acte est la démission du premier ministre japonais Ryutaro Hashimoto. Non seulement son parti n'a pas reconquis la majorité absolue perdue en 1989, mais il a perdu dix-sept des sièges qu'il détenait.

Au cours d'une conférence de presse, lundi 13 juillet, M. Hashimoto a annoncé son intention de se démettre de ses fonctions. *« Je ferai part, mercredi 14 juillet, au conseil exécutif du parti libéral démocrate de ma volonté de démissionner »*, a-t-il déclaré, assurant endosser *« toute la responsabilité »* de l'échec de son parti. *« J'ai entamé des réformes et défini les grandes lignes qui devaient être suivies »*, a-t-il ajouté *« et j'espère que mon successeur poursuivra cette voie »*. La première conséquence de la démission de M. Hashimoto a été l'annulation de ses visites en France et aux Etats-Unis les 19 et 21 juillet.

A la crise économique s'ajoute donc désormais pour le Japon une crise politique. Mais celle-ci est sans doute l'étape obligatoire pour remédier à la première. Le premier ministre a été censuré par le pays en raison de l'échec de sa politique économique. Les libéraux-démocrates, qui disposent toujours de la majorité à la Chambre basse et constituent le premier parti du pays, devront désigner au plus tôt un successeur à M. Hashimoto, former un gouvernement et assurer l'opinion internationale qu'ils mettront en œuvre rapidement les réformes auxquelles s'est engagé le premier ministre démissionnaire. Au risque, *s'ils n'agissent pas au plus vite, de relancer le « bradage »* du Japon et une triple baisse des cours du yen, des actions et des obligations. On peut penser aussi que le changement de gouvernement donnera l'impression, à court terme du moins, que la nouvelle équipe dirigeante sera plus radicale *dans ses réformes*.

> La crise politique est sans doute le passage obligé pour sortir de la crise économique



Mais les libéraux-démocrates ne peuvent guère se permettre de tergiverser. En raison des pesanteurs du système politique, il paraît peu vraisemblable, estime l'*Asahi*, que le *prochain chef de l'exécutif soit* en place avant la fin de juillet. Au cours d'un second acte, la direction du PLD devra s'assurer une majorité de gouvernement à la Chambre haute en formant une nouvelle coalition. Etant donné l'importance du nombre de sièges manquant au PLD, la reprise de l'alliance avec ses anciens partenaires sera insuffisante. Il devra donc se tourner vers le parti centriste Komei qui, pour l'instant, est hostile à une telle alliance ou vers le parti libéral formé de transfuges du PLD. Le nouveau gouvernement devra en outre faire face à une opposition renforcée qui demandera une prompte dissolution de la Chambre basse et des élections anticipées.

Compte tenu du calendrier difficile de mise en place des réformes annoncées (sauvetage du système bancaire, diminution des impôts) et des pressions conjuguées des Etats-Unis et des marchés, le nouveau *gouvernement risque d'être* rapidement sur la brèche.

La défaite du PLD est l'une des plus cuisantes de son histoire : ayant perdu 17 sièges sur les 61 qu'il détenait avant ces élections, il n'en a plus que 102 sur 250 à la Chambre haute. Les socialistes *sont aussi les grands perdants* de ces élections (7 sièges en moins). Le parti Komei (qui après s'être fondu dans le Nouveau Parti du progrès, sabordé en décembre, a repris son *identité*) comptait sur l'électorat captif de la secte bouddhiste Sokagakkai mais a légèrement *régressé* (-2 sièges). Le Parti libéral, mené par Ichiro Ozawa qui passait pour le « visionnaire » du début des années 90, n'a guère fait bonne figure non plus, n'obtenant qu'un siège *supplémentaire*. En revanche, le Parti communiste apparaît comme le grand vainqueur de cette consultation : il a presque doublé ses sièges, en en gagnant neuf de plus.

Le Parti *démocrate*, première formation d'opposition menée par le populaire Naoto Kan, a également enregistré une progression inattendue en raison du caractère hétérogène de ce parti qui ne semblait guère enthousiasmer des électeurs las des réalignements sans fin de l'opposition. Les électeurs *ont enfin privilégié* les indépendants qui gagnent 14 sièges, signe de leur rejet des partis institués.

Théoriquement, une défaite dans des élections sénatoriales ne conduit pas *ipso facto* à la démission du premier ministre et à la formation d'un nouveau gouvernement. Mais, compte tenu de la crise économique et de la politique zigzaguante du cabinet Hashimoto, ces élections avaient pris le tour d'une sorte de « vote de confiance » sur son action. Le premier ministre avait souvent déclaré aux adversaires de sa politique économique que *« les électeurs jugeraient »*. Et lui-même avait pris les rênes du gouvernement à la suite de l'échec du président du *PLD* de l'époque, *Yohei Kono*, aux élections sénatoriales de 1995. Sa démission semblait inévitable en cas d'échec trop patent.

La défaite du PLD – et le rejet de la politique qu'il a menée – est d'autant plus claire que, contre toute attente, les électeurs se sont rendus aux urnes, renversant la tendance à la désaffection du politique qui s'était manifestée ces dernières années. Le taux de participation a été élevé : 58 %, remontant presque au niveau des élections de 1986 (65 %) après être descendu en 1995 à 44 %. Résultat des efforts pour mobiliser l'électorat (simplification du vote par procuration, ouverture des bureaux de vote *jusqu'à* huit heures du soir) ou prise de conscience par les électeurs de la gravité de la situation ? Une partie de l'électorat semble en tout cas avoir compris que, même si l'opposition les décevait, ils devaient réagir pour essayer d'enrayer une politique qui enlisait le pays dans la crise.

Ph. P.

Turbulences sur les monnaies asiatiques

Les monnaies asiatiques ont perdu du terrain, lundi, dans la foulée de la chute du yen, provoquée par la cuisante défaite infligée au parti au pouvoir. En *début de matinée*, la monnaie japonaise avait atteint son plus bas niveau depuis un mois, à 144,50 pour 1 dollar. Dès l'annonce de la démission du premier ministre, Ryutaro Hashimoto, et l'espoir d'un *changement de politique*, le yen se redressait face au billet vert, retrouvant, à 142,5, son niveau de fin de semaine. Le ringgit malais, le dollar singapourien, le bath thaïlandais et la roupie indonésienne ont perdu jusqu'à 1 % de leur valeur, l'instabilité politique au Japon et l'absence de réformes pouvant provoquer une deuxième vague de *crise en Asie. La faiblesse persistante* des monnaies régionales accentue, par ailleurs, la pression sur le yuan chinois, faisant craindre une dévaluation de la monnaie.

Après avoir ouvert sur une forte baisse de 1,74 %, la Bourse de Tokyo s'est également redressée. Lundi en fin de matinée, elle ne perdait plus que 0,10 %.

Les dirigeants économiques donnent l'alarme

Les milieux économiques japonais ont tiré la sonnette d'alarme, lundi 13 juillet, après la défaite du parti du premier ministre Ryutaro Hashimoto qui, craignent-ils, risque de reporter les plans de relance et d'assainissement. M. Kosaku Inaba, président de la Chambre de commerce et d'industrie du Japon, a mis en garde contre la volatilité des marchés.

Les résultats des élections *« vont semer la confusion pendant quatre ou cinq jours »*, a-t-il dit. M. Inaba, président du groupe industriel Ishikawajima-Harima Industries, a invité le Parti libéral-démocrate (PLD) à *« mettre rapidement au point les détails concernant les baisses d'impôts promises afin de stabiliser le système financier »*. Le Japon est confronté à une montagne de problèmes et *« ne peut pas se permettre la moindre confusion ou le moindre retard »*, a-t-il dit. *« Nous attendons du PLD qu'il prenne cela au sérieux »*, a-t-il ajouté.

TROIS QUESTIONS À...

NAOTO KAN

1 **Derrière la crise économique du Japon, il y a une crise plus profonde sociale et politique. En tant que dirigeant du Parti démocrate, quel diagnostic faites-vous de cette crise ?**

La crise est effectivement multiforme. A travers le monde sont en cours des mutations profondes et il en va de même pour le Japon. Mais à la différence des autres pays, le système politique japonais ne sait pas s'adapter à ces transformations envenimant les crises économiques et sociales.

2 **Il existe un apparent décalage entre un appareil politique sclérosé et une société encore très dynamique qui cherche à s'adapter. Comment muer ces aspirations sociales en projet politique ?**

Nous sommes dans un régime qui, par le contrôle qu'exerce le gouvernement sur la moitié de l'économie (agriculture, finances), s'apparente à ce que fut l'étatisme des régimes socialistes. La première réforme à réaliser est de décorseter le pays. Si on réduisait de moitié l'intervention de l'Etat dans les travaux publics, on pourrait réduire les impôts et encourager la consommation.

Mais pour engager ces réformes, il faut une orientation politique. Le Japon n'est pas la Grande-Bretagne avec deux grands partis. Nous sommes plus proches de l'Italie. Aussi nous faut-il forger des larges alliances pour renverser la majorité et le mouvement de L'Olivier italien est un exemple à suivre. De ce point de vue, le Parti démocrate est le premier parti réellement d'opposition au Japon pour cette fin de siècle.

3 **Les Européens construisent l'Europe. Quel est le projet de société japonais ?**

Il faut retrouver notre identité. Depuis l'époque Meiji (seconde partie du XIXe siècle), le pays a été mobilisé pour l'industrialisation au détriment de ses valeurs. Les Japonais doivent savoir se faire respecter au sein de la communauté internationale. Même si cela signifie prendre le risque d'être critiqué, ils doivent exprimer ce qu'ils pensent et agir conformément à leur choix. On n'achète pas le respect avec de l'argent. Nous devons le savoir.

Propos recueillis par
Philippe Pons

Outre le discrédit de la classe politique au pouvoir, ce scrutin exprime une forte aspiration à l'alternance

TOKYO
de notre correspondant

Ces élections vont-elles introduire dans la vie politique nippone la fluidité nécessaire à sa revitalisation ? Au-delà de l'alchimie politicienne qui décidera, au sein du cénacle libéral démocrate, de la *succession de M. Hashimoto* (deux candidats sont sur les rangs : Keizo Obuchi, l'actuel ministre des affaires étrangères, et l'ancien secrétaire général du PLD, Seiroku Kajiyama), elles semblent indiquer que quelque chose est en train de bouger.

> **ANALYSE**
> L'électorat a condamné les mesures opportunistes de M. Hashimoto

De manière plus significative qu'en 1993, lorsque des dissidents du PLD firent scission, entraînant celui-ci dans une brève traversée du désert, il n'y a pas, cette fois, derrière la défaite du parti dominant, le jeu opportuniste d'une poignée de politiciens brandissant l'étendard réformiste mais un sursaut de l'électorat : du point de vue du fonctionnement de la démocratie japonaise, le taux de participation inattendu à ce scrutin est rassurant. D'autant plus que ceux qui ont fait mentir l'opinion dominante, selon laquelle le PLD devait l'emporter grâce à un fort taux d'abstention, constituent un électorat flottant, sans affiliation partisane. Qui plus est, c'est un électorat jeune : 35 % de ceux qui ont voté cette fois, alors qu'ils ne l'avaient pas fait aux sénatoriales précédentes, sont âgés de 20 à 29 ans.

« Chambardement ». Tel est le premier mot de l'éditorial de l'*Asahi* commentant ces élections. *« On pensait que ce scrutin serait difficile pour le PLD mais personne n'avait imaginé un recul aussi marqué »*, écrit le quotidien, qui appelle à la dissolution rapide de la chambre basse et à des élections générales. *« Discrédit »* titre, pour sa part, le *Nihon Keizai, quotidien des milieux* d'affaires, qui estime que les électeurs ont désavoué M. Hashimoto, *« dont la politique a été un patchwork de mesures opportunistes »* et qui demande un *« leadership ayant une conception politique cohérente de l'avenir »*. Il y a encore du chemin à parcourir avant d'en arriver là. Du moins les électeurs nippons semblent avoir indiqué qu'un seuil avait été franchi et qu'un changement était nécessaire. Ce que les dirigeants du PLD n'ont pas prévu, trop certains sans doute que, en cas de crise, prévaut le réflexe frileux de voter pour le pouvoir en place.

La valse-hésitation du premier ministre sur la question des réductions d'impôts a envenimé les choses : loin de donner un élan au PLD, l'annonce *in extremis* d'allégements fiscaux a eu un effet inverse par son caractère trop opportuniste. *« Le PLD n'a pas compris ce qu'attend la population et ses propositions ont été mal ciblées »*, écrit l'*Asahi*. Dans un communiqué, le PLD admet que son *« incapacité à relancer l'économie est à l'origine de [sa] défaite »*.

Celle-ci est assurément l'élément le plus marquant de ces élections. La percée du Parti démocrate (PD) de Naoto Kan l'est également, quoiqu'elle reste à consolider. Le PD a bénéficié de la popularité de son charismatique président mais il reste à donner une consistance à une formation faite de bric et de broc. Le PD a profité du rejet du PLD mais il est encore loin d'être assez convaincant pour apparaître comme le foyer d'une alternance. M. Kan saura-t-il le dynamiser en mettant en œuvre son slogan, *« La politique au service du citoyen »*, par une symbiose avec les seules forces vives de la démocratie nippone (le mouvement associatif) ? Les pesanteurs au sein d'un PD largement conservateur dans sa composition actuelle restent fortes. Les commentateurs notent en outre que, si le discrédit du PLD est indéniable, les électeurs n'ont pas pour autant clairement chargé l'opposition de prendre en main la conduite du pays. Beaucoup pensent que la possibilité d'une vaste alliance d'opposition semble encore éloignée.

PERCÉE DU PC

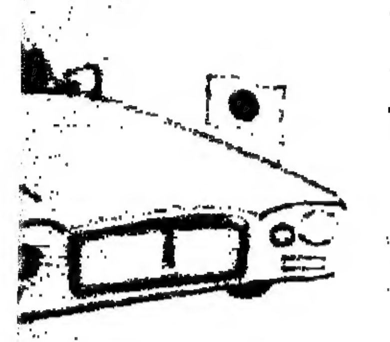
Le phénomène le plus significatif pour l'avenir du Japon est la percée du Parti communiste lors de ces élections. En dépit de sa victoire, le PC reste assurément un parti mineur. Mais c'est la seule formation qui progresse systématiquement. D'abord aux dernières législatives (26 sièges), puis au niveau local, où il est l'une des formations les plus représentées (4 000 élus) et, cette fois, au Sénat où il dispose de 23 sièges sur 252 : en d'autres termes, il est devenu le troisième parti d'opposition. Selon le sondage réalisé à la sortie des urnes par la chaîne nationale de télévision NHK, 18 % des personnes interrogées ont déclaré avoir voté *communiste sur la liste proportionnelle* (le reste des sièges étant affecté au scrutin majoritaire). En d'autres termes, estiment les politologues, le PC a réussi, cette fois, à pénétrer la couche flottante votant généralement libéral démocrate.

Le Parti communiste a fait preuve au cours des derniers mois d'une nouvelle flexibilité (par exemple en renonçant à présenter un candidat à Kochi, dans le Shikoku, pour soutenir un indépendant, ancien socialiste). Il pourrait, en outre, soutenir un candidat qui ne soit pas de son parti dans l'élection par la Diète du nouveau premier ministre. Cette flexibilité et le réalisme modéré de sa plate-forme (abaissement de la TVA, refus de l'utilisation des fonds publics pour sauver les banques), conjugués au discrédit dont est l'objet le reste de la classe politique, en font une force politique de renouveau avec lesquelles les autres formations devront compter pour de futures alliances.

Le PC, dont la direction a été rajeunie, est en fait en train de se constituer en point de ralliement de l'ancienne gauche et de l'électorat flottant qui gravite autour d'elle et a été déçu par le virage à droite des socialistes. Ces sénatoriales pourraient ouvrir une nouvelle phase de la vie politique nippone : la fin de la période d'ostracisme dont ont été victimes les communistes japonais depuis les erreurs stratégiques commises par le parti à la fin des années 50, quand il s'est lancé, sur l'injonction de Moscou et de Pékin, dans l'action violente alors que, au lendemain de la défaite, il était apparu comme une grande force politique, la seule qui n'avait pas collaboré de près ou de loin avec le militarisme. Par la suite, le PC s'est certes redressé mais, à l'exception d'une brève période d'alliance avec les socialistes (qui s'est traduite par l'élection de « maires rouges » dans les grandes villes au début des années 70) et en dépit d'une politique qui, à sa manière, s'apparentait à l'eurocommunisme de ses confrères espagnol et italien, il n'a jamais réussi à se dégager du ghetto où l'enfermaient les autres partis. La fin de la période de guerre froide semble finalement se faire sentir dans la vie politique nippone.

Ph. P.

هكذا من الاصل



La Russie affirme avoir conclu un accord avec le FMI pour sauver son économie

Moscou estime avoir besoin d'une aide allant de 60 milliards à 90 milliards de francs

Avant de s'envoler pour Tokyo pour une visite officielle de deux jours, le premier ministre russe, Sergueï Kirienko, a annoncé, dimanche 12 juillet, la signature d'un accord avec le Fonds monétaire international. En contrepartie, l'institution multilatérale exige une réduction drastique du déficit budgétaire, une plus grande *« transparence »* dans les comptes de Gazprom, le monopole russe du gaz, et la mise en œuvre du plan anticrise.

MOSCOU
de notre envoyée spéciale

Les détails ne devaient en être connus que lundi 13 juillet, mais c'est la veille, bien avant l'ouverture de la Bourse de Moscou, que le gouvernement russe a tenu à annoncer la conclusion d'un accord avec le Fonds monétaire international (FMI), visant à sauver l'économie de la Russie, malmenée depuis des mois par les retombées de la crise asiatique, la chute des prix du pétrole et des attaques sur le rouble.

La Russie réclamait auprès de ses bailleurs de fonds une nouvelle aide, d'un montant que le principal négociateur russe, Anatoli Tchoubaïs, espérait de *« 10 à 15 milliards de dollars »*. Les négociations avec le FMI étaient engagées depuis deux semaines. Dimanche, aucun chiffre n'a été fourni par le communiqué du gouvernement, qui annonce *« un accord sur toutes les questions essentielles »*. Evoquant le programme d'austérité et de mesures fiscales présenté, le 23 juin, par le premier ministre russe, Sergueï Kirienko, le texte ajoute : *« De l'avis des représentants du FMI, ce programme contient des mesures adéquates pour surmonter l'effet négatif de la crise financière mondiale sur l'économie russe. »*

La radio Ekho de Moscou affirmait, lundi, que le nouveau prêt du FMI s'élèverait à 12,5 milliards de dollars (75 milliards de francs), tandis que la Banque mondiale apporterait, de son côté, à la Russie un milliard de dollars, et le Japon, *« 600 millions avant la fin de l'année »*. Le *« paquet de stabilisation financière »* (selon l'expression du gouvernement russe) est notamment destiné à relever le montant des réserves en devises de la banque centrale russe, qui ont fortement baissé, passant depuis l'automne, selon les chiffres officiels, de 20 milliards à 15 milliards de dollars (120 milliards à 90 millirads de francs).

DES CONDITIONS « STRICTES »

L'annonce du gouvernement russe est intervenue à l'issue d'une ultime négociation-marathon, dimanche, entre M. Kirienko et le directeur du FMI pour l'Europe de l'Est, John Odling-Smee. La presse russe a souligné la difficulté des pourparlers avec le Fonds, évoquant certaines des conditions *« strictes »* posées à l'octroi du prêt : une réduction drastique du déficit budgétaire, une plus grande *« transparence »* dans les comptes de Gazprom, le monopole russe du gaz, et surtout la mise en œuvre du plan anticrise de M. Kirienko. Ce dernier point reste suspendu à une approbation par la Chambre basse du Parlement, dominée par l'opposition nationaliste et communiste, qui doit se prononcer, les 15 et 16 juillet, sur la vingtaine de projets de lois mis en avant, prévoyant d'impopulaires coupes budgétaires et un transfert du fardeau fiscal des entreprises vers le consommateur.

« La Russie a besoin de ces milliards comme jamais », commentait dimanche soir la chaîne de télévision privée NTV. Le présentateur vedette, Evgueni Kisselev, ajoutait : *« Mais ce crédit peut-il résoudre les problèmes ? Il ne faut pas croire que les mineurs (qui bloquent les rails du Transsibérien depuis dix jours pour protester contre le non-versement de leurs salaires) rentreront aussitôt chez eux. »* La Russie reste aux prises avec d'importantes tensions sociales, que le programme anticrise pourrait accroître.

Engagées dans un bras de fer avec le FMI, les autorités russes avaient ces derniers jours fait monté les enchères. Le président Boris Eltsine a téléphoné, vendredi, à plusieurs dirigeants occidentaux – Bill Clinton, Jacques Chirac, Helmut Kohl et Tony Blair –, demandant leur soutien. Le même jour, M. Kirienko évoquait un *« durcissement »* de la crise financière. *« Le marché financier est gelé, il n'existe aujourd'hui pratiquement pas en Russie »*, a-t-il déclaré, faisant allusion à la flambée des taux d'intérêt sur le marché des obligations d'Etat, que la Russie utilise pour financer son déficit budgétaire.

Mais la déclaration la plus insolite est venue du chef d'Etat, sur un autre thème : celui d'un risque de coup d'Etat. S'adressant vendredi au Kremlin à de hauts responsables militaires, M. Eltsine s'est félicité de leur capacité à contrecarrer *« tout plan de prise de pouvoir par des extrémistes »*. Quelques jours auparavant, le quotidien *Nezavissimaïa Gazeta*, contrôlé par le financier Boris Berezovski, que l'on dit favorable à une dévaluation du rouble, développait dans un long article l'idée d'un *« conseil d'Etat temporaire »* auquel pourraient être transférées certaines prérogatives présidentielles.

Natalie Nougayrède

Visite du premier ministre russe à Tokyo

Le premier ministre russe, Sergueï Kirienko, a entamé, lundi 13 juillet, à Tokyo, une visite officielle de deux jours, dont l'objectif est d'obtenir du Japon une plus grande aide économique. Le gouvernement japonais devrait confirmer à cette occasion une aide de 800 millions de dollars (4,8 milliards de francs) à Moscou, dans le cadre d'un programme de 1,5 milliard de dollars (9 milliards de francs) dont le principe a été signé en mai.

M. Kirienko doit rencontrer le ministre des affaires étrangères japonais, Keizo Obuchi, ainsi que des chefs d'entreprise. Il devait aussi voir son homologue japonais Ryutaro Hashimoto avant que ce dernier annonce son intention de démissionner à la suite du revers électoral subi par son parti. *« Bien qu'il soit très regrettable que M. Hashimoto soit en passe de démissionner, nous ne nous attendons pas à ce que le pouvoir politique change au point d'avoir un impact notable sur les relations Japon-Russie »*, a estimé un responsable du ministère russe des affaires étrangères cité par l'agence Jiji.

La mort de trois enfants discrédite le mouvement orangiste en Irlande du Nord

Les loyalistes reculent devant l'épreuve de force

DRUMCREE (Irlande du Nord)
de notre envoyé spécial

La mort de trois jeunes enfants *catholiques, brûlés vifs dans leur lit* lors de l'incendie criminel de leur maison aux petites heures de dimanche 12 juillet, a bouleversé l'Irlande du Nord. Cet attentat, attribué par la police à des terroristes loyalistes dans le bourg protestant de Ballymoney (nord-est de l'Ulster), a été unanimement condamné. Il a forcé les dirigeants politiques des deux bords à regarder en *face une situation qui s'était fortement* dégradée à la suite du siège du quartier catholique de Drumcree, à Portadown (sud de Belfast), organisé par l'Ordre protestant d'Orange et qui risquait de faire dérailler le processus de paix.

Il aura fallu que Richard, Mark et Jason Quinn, ces trois enfants d'un couple mixte, soient assassinés pour que la raison reprenne le dessus *dans la province. Ou presque,* car les dirigeants orangistes de la ville de Portadown, où se trouve l'église de Drumcree, se sont quand même obstinés à maintenir leur manifestation – qui se poursuit depuis plus d'une semaine – jusqu'à ce qu'ils soient autorisés à forcer, avec drapeaux et fanfares, le passage à travers le quartier catholique de Garvaghy Road.

Soutenus par la hiérarchie de la Grande Loge, ils ont passé outre à l'indignation générale et aux pressions qui s'exerçaient sur eux de toutes parts. Ils ont toutefois demandé aux autres loges orangistes de réduire l'ampleur des manifestations prévues lundi, en commémoration de l'anniversaire de la défaite des catholiques par Guillaume d'Orange lors de la bataille de la Boyne.

« DANS LE CANIVEAU »

Le premier ministre d'Irlande du Nord, David Trimble – lui-même *protestant et orangiste* – leur a demandé instamment de rentrer chez eux pour montrer qu'ils se dissociaient des assassins de Ballimoney.

Tony Blair, les responsables religieux et politiques et le chef de la police de la province ont fait de même. Le chapelain de l'ordre pour le comté d'Armagh – où se trouve Portadown –, le révérend William Bingham, n'a pas eu de mots assez durs pour ceux qui ont *« traîné dans le caniveau les couleurs de l'orangisme »*. Il a demandé à ses *« frères »* si le fait de parader pendant dix minutes sur une route valait la vie de trois enfants.

Le premier résultat de la tragédie de Ballimoney aura donc été de discréditer l'intransigeance des orangistes de Portadown et de diviser le mouvement. Alors que les modérés étaient choqués par ce geste ouvertement raciste, les extrémistes protestants ont montré qu'ils s'étaient laissés déborder – sciemment ou non – par plus extrémistes qu'eux, comme les militants du LVF, le *mouvement loyaliste qui refuse le* cessez-le-feu. Des membres du LVF ont tiré à balles sur les forces de l'ordre. De plus, depuis le début du mois, plus d'une dizaine d'églises catholiques ont été incendiées et des dizaines de familles et de commerçants catholiques forcés de fuir les quartiers protestants.

« LES ROUTES DE SA MAJESTÉ »

Il sera plus difficile pour les opposants au processus de paix d'organiser de nouvelles protestations de l'ampleur de celle de Drumcree. Et plus aisé au gouvernement de Londres de prendre de sévères mesures de maintien de l'ordre. On s'attendait à ce que les défilés locaux se déroulent, lundi, dans une atmosphère moins triomphaliste que de coutume. Saisissant la balle *au bond, les résidents du quartier* catholique de Lower Ormeau Road, à Belfast, ont annoncé qu'en signe de respect pour la mère des victimes ils ne s'opposeraient pas au passage des orangistes dans leur rue. Ils se sont ainsi donné le beau rôle tandis que la police retirait ses unités du secteur.

La nuit de samedi à dimanche avait pourtant laissé présager un embrasement. La tentative de négociations entreprise à l'initiative de Tony Blair avait échoué. Les manifestants de Drumcree s'en étaient pris une fois de plus aux forces de l'ordre, retranchées derrière des fortifications médiévales : fossés et talus en terre, rangées de barbelés... *Ils avaient ouvert le feu contre la* police sous les applaudissement de bons citoyens protestants qui disaient leur détermination de passer, si nécessaire, sur le corps des catholiques pour défendre leur bon droit de *« marcher sur les routes de Sa Majesté »*.

En fin de journée, dimanche, l'atmosphère avait changé du tout au tout. La situation s'était brutalement calmée. Les manifestants quittaient par petits groupes les champs séparant l'église de Drumcree, de Garvaghy Road. Le désarroi se voyait sur le visage de ceux *qui, il y a quelques heures encore,* étaient prêts à affronter les paras pour pouvoir parader en territoire catholique.

La caravane du mouvement LVF était vide. Les hommes en collerette refusaient de parler et renvoyaient à leurs porte-parole qui donnaient des points de vue contradictoires. Les uns appelaient à rentrer à la maison et condamnaient la présence de voyous infiltrés dans leurs rangs, d'autres dénonçaient un *« complot »* contre leur Ordre.

Patrice de Beer

La crise économique, talon d'Achille de l'Iran

Dix millions d'emplois devront être créés à l'horizon 2005

TÉHÉRAN
de notre envoyée spéciale

Les Téhéranais se sont passionnés pour le feuilleton du procès de leur maire, Gholamhossein Karbastchi, jugé pour corruption et mauvaise gestion. Jusqu'à une heure très tardive, ils sont restés rivés à leur poste de télévision qui a diffusé en différé, en fin de soirée et sans les censurer, toutes les audiences du procès. Ils se sont enflammés pour ou contre M. Karbastchi, parce qu'ils ont vu dans son procès celui de dix-neuf années de gestion de la République islamique. Ils attendent, à présent, le verdict, prévu en principe avant la fin de juillet. Mais leurs vrais soucis sont économiques et leurs difficultés vont s'aggravant d'une année à l'autre.

« Notre talon d'Achille est l'économie », admet Ali Shams Ardekani, secrétaire général de la Chambre de commerce, d'industrie et des mines. Ce pays *« fait beaucoup trop de politique aux dépens de l'économie. Les gens et le gouvernement sont conscients du problème, mais, comme le dit un dicton iranien, les poissons se cherchent dans l'eau. C'est-à-dire que tout le monde est concerné, mais personne ne prend la chose au sérieux »*, ajoute-t-il.

« Il suffit de regarder les statistiques pour comprendre la gravité du problème, dit M. Ardekani. *Le taux de croissance de la population au cours des vingt dernières années a été extrêmement élevé, entre 3,6 % et 3,7 %. Ce qui signifie que les natifs des années 70 et 80 arrivent sur le marché du travail. Simultanément, il y a eu une transformation structurelle de la force de travail, avec l'entrée des femmes sur ce marché. Ces deux facteurs conjugués font que le nombre de demandeurs d'emploi a augmenté de 6 %, alors qu'en principe le taux de croissance de la force de travail doit être plus ou moins égal à celui de la population. »*

D'ici à l'an 2005, l'Iran devra créer dix millions d'emplois. Qui les créera et comment, c'est la grande question, au moment où l'économie connaît une stagflation (combinaison de la hausse des prix et de la récession). *« Si l'on n'a rien à offrir aux gens qui arrivent sur le marché de l'emploi, on ne peut pas parler de justice sociale. La justice sociale n'est pas l'aumône,* dit M. Ardekani. *Quand vous n'avez rien, vous ne pouvez pas donner. »*

Au pays de la *« révolution des déshérités »*, le gouvernement, ou plutôt les gouvernements, en subventionnant quantité de produits, font parvenir un message erroné à la population. *« Dire aux gens : vous avez un droit absolu de consommer, sans leur dire qu'ils doivent travailler pour consommer, c'est aller droit au désastre »*, déplore M. Ardekani. L'épargne nationale, au demeurant très basse (26 % du produit national brut, alors que, dans un pays comme la Malaisie, elle est de 40 %), n'est pas, par ailleurs, directement convertie en investissements.

PRODUITS SUBVENTIONNÉS

Téhéran fait illusion : les tours de quinze ou vingt étages y poussent comme des champignons, mais elles sont à moitié vides. *« Ma femme et moi n'arrivons plus à établir notre budget mensuel »*, avoue un journaliste, pourtant correspondant de quotidiens étrangers, c'est-à-dire mieux payé que ses confrères. Cela donne une idée de ce que cela peut être au plus bas de l'échelle des salaires.

« L'une des grandes forces de ce pays, commente un diplomate occidental, *est son sens des relations familiales »*, qui fait qu'*« il n'y a pas d'exclusion. C'est énorme pour le moral et cela éponge la colère »*. Et puis les gens font tous un deuxième boulot, ce qui entraîne un très grand absentéisme dans les usines et autres unités de production, sans risque de pénalisation à la clef, puisque le code du travail interdit pratiquement le licenciement.

« TOUT LE MONDE FAIT LE TAXI »

Près d'un an après son accession à la présidence de la République, le président réformateur Mohamad Khatami n'a toujours pas présenté son programme économique. Ayant dressé un diagnostic juste de la situation – l'économie est malade et a besoin de réformes structurelles, a-t-il dit –, il n'a pas encore prescrit de remède. En un an, aucune décision économique capitale n'a été prise. L'Iran continue sur la lancée du remboursement – rubis sur l'ongle – de sa dette extérieure, et, avec le reste de sa rente pétrolière, paie ses importations.

La rente pétrolière précisément masquait la précarité du système. La chute des prix du brut accélère la crise. Des mouvement sociaux ont lieu un peu partout dans le pays, mais jusqu'à maintenant ils n'ont que rarement dégénéré, admet Mohamad Sadeq El Husseini, conseiller du ministre de la culture et de l'orientation islamique. La crise est aiguë et, pour y faire face, le gouvernement va devoir combiner quelques aspects de la politique économique du président sortant Ali Akbar Hachémi Rafsandjani et d'autres appliqués durant la guerre contre l'Irak, ajoute-t-il : augmenter les subventions, augmenter les investissements étrangers, assurer une participation plus active du secteur privé à l'économie *« sous la forme de coopératives »*.

Alors qu'en février-mars le gouvernement laissait entendre qu'il augmenterait le prix des hydrocarbures, quitte à subventionner les plus défavorisés, il semble y avoir renoncé pour un bout de temps encore, la crise en Indonésie – où l'augmentation du prix de l'essence a entraîné la chute du régime Suharto – ayant eu un effet dissuasif. *« C'est que tout le monde ou presque, ici, fait le taxi pour arrondir ses fins de mois »*, explique un observateur occidental. Il n'y a donc eu que l'augmentation régulière annuelle.

Il faut ouvrir le pays et créer un climat propice aux investissements étrangers, *estime un expert occidental.* Même dans le domaine pétrolier, la formule du *buy-back*, par laquelle le partenaire étranger est remboursé sur une partie de la production, n'est pas satisfaisante pour les sociétés – ce que certains responsables iraniens admettent en privé. Le président de la Chambre de commerce, d'industrie et des mines préconise, lui, le *désengagement du gouvernement* – qui n'a pas les compétences requises – de la gestion du secteur des hydrocarbures, au profit d'une gestion par les Iraniens eux-mêmes.

Le fond du problème est que dans le domaine économique plus que dans tout autre, la République islamique tire à hue et à dia. L'aile gauche de la majorité présidentielle est favorable à une *économie centralisée* et l'aile dite « libérale » réclame un libéralisme contrôlé. Le camp adverse des conservateurs ne jure que par le pouvoir du bazar, c'est-à-dire des grands marchands, et s'appuie sur les fondations, organismes paraétatiques, dont certaines sont devenues de véritables empires financiers. Autant dire que le manque de visibilité est total et que la crise fragilise le très populaire président Khatami.

Mouna Naïm

L'ayatollah Khamenei qualifie d'« hypocrite » l'attitude des Etats-Unis

Le guide de la République islamique d'Iran, l'ayatollah Ali Khamenei, a déclaré, dimanche 12 juillet, que l'offre de Washington de normaliser ses relations avec Téhéran était *« hypocrite »* et relevait d'une *« mauvaise analyse de la situation interne de l'Iran »*. *« Aussi longtemps que l'Iran sera un pays islamique »* et qu'il aura *« une position ferme sur la question de la Palestine, l'hostilité des Etats-Unis va continuer »*, a affirmé le numéro un du régime iranien, dont c'est la première réaction directe aux propositions formulées à la mi-juin par le président Bill Clinton et la secrétaire d'Etat, Madeleine Albright.

Pour M. Khamenei, les Américains ne peuvent, par ailleurs, être des médiateurs entre Israël et les Arabes car *« ils ne sont pas neutres »*. *« Si les puissances oppressives, avec à leur tête les Etats-Unis, cessaient leur soutien aux usurpateurs de la Palestine, le régime israélien ne pourrait pas continuer de vivre »*, a-t-il estimé. – *(AFP.)*

هكذا من الأصل

Les Nigérians ont rendu un dernier hommage à l'opposant Moshood Abiola

La junte pourrait préciser, dès mardi, le nouveau calendrier de la transition démocratique

Les obsèques de l'opposant Moshood Abiola, qui a succombé, le 7 juillet, à une crise cardiaque alors qu'il était sur le point d'être libéré, ont eu lieu samedi 11 juillet près de Lagos. L'équipe internationale d'experts en médecine légale, qui autopsiait le corps à la demande du gouvernement nigérian, a conclu que cette mort brutale est due à des *« causes naturelles »*, notamment à une maladie cardiaque du défunt.

MOSHOOD ABIOLA a été inhumé selon le rite musulman, samedi 11 juillet dans la propriété familiale d'Ikeda, au nord de Lagos, auprès de sa première femme, Simbiat, à laquelle il était très attaché. Alors que la junte militaire avait proposé des funérailles nationales pour le « vainqueur présumé » du scrutin présidentiel de 1993 – un geste symbolique censé réparer l'injustice dont il a été victime pendant plus de quatre ans –, la famille d'Abiola a préféré faire de l'enterrement un événement privé.

Environ deux mille personnes (parents, amis, proches alliés politiques) se pressaient, samedi, dans l'enceinte de la vaste résidence, confortable mais sans grâce, construite par le milliardaire pour y loger, dans des pavillons séparés, ses multiples épouses et leurs nombreux enfants. Mais des milliers d'autres, qui auraient également voulu participer à la cérémonie, en ont été empêchées par la police qui bloquait les routes à deux cents kilomètres alentour et encerclait la résidence de l'opposant.

Les forces de l'ordre ont craint des débordements supplémentaires après les violentes émeutes qui ont suivi, dans le sud-ouest, l'annonce du décès de Moshood Abiola, le 7 juillet. Ces violences ont causé une soixantaine de morts, pour la plupart des commerçants et des artisans haoussas, originaires du Nord musulman, lynchés sans pitié par les jeunes émeutiers yorubas. Beaucoup de responsables militaires, à commencer par le nouveau chef de l'Etat, le général Abdulsalam Abubakar, sont des Haoussas fortement identifiés à un *« Nord dominateur »*, qui refuse l'alternance démocratique.

Un groupe de deux cents étudiants a cependant forcé les barrages policiers et a fait irruption dans la résidence afin de protester contre l'attitude trop réservée de la famille du défunt. Moshood Abiola *« était un personnage trop important pour un enterrement privé*, a déclaré un manifestant en s'emparant d'un micro. *Il appartient aussi au peuple et aux étudiants »*.

UNE LETTRE MANUSCRITE

La famille du milliardaire, qui est devenu pendant ses années de détention le symbole de l'opposition au régime du général Sani Abacha, a alors demandé aux policiers de quitter les lieux. La cérémonie s'est poursuivie sans autres incidents, tandis que des haut-parleurs diffusaient des chansons du musicien rebelle Fela, mort en août 1997, qui avait brocardé dans un titre célèbre, *International Thief Thief* (Internationale des voleurs), la richesse d'Abiola alors vice-président de la multinationale International Telephone & Telegraph (ITT).

L'annonce, samedi soir, des résultats de l'autopsie, pratiquée durant la nuit précédente à l'hôpital de Lagos, ne laisse guère subsister de doute. Les cinq experts qui ont examiné le corps ont constaté un grave rétrécissement des artères coronaires et une hypertrophie du myocarde *« due à une hypertension de longue durée »* ; deux facteurs qui peuvent provoquer un décès brutal. Ils attendent cependant, pour rendre leurs conclusions définitives, l'analyse d'échantillons de tissus, qui sera pratiquée au Canada et à Londres. Enfin, ils n'écartent pas l'accusation de *« négligence »*, portée par la famille de M. Abiola contre les militaires qui n'ont pas permis à l'opposant de se soigner pendant ses quatre années de détention alors qu'ils le savaient malade. *« Vous n'avez pas besoin d'empoisonner un homme pour le tuer »*, a ainsi déclaré le fils aîné, Kola Abiola.

Plus embarrassante en revanche, et pas seulement pour le régime d'Abuja, est la lettre manuscrite datée du 5 juillet (soit deux jours avant sa mort) que Moshood Abiola aurait écrite à l'un des dirigeants de l'Alliance nationale des forces démocratiques (Nadeco), le sénateur Abraham Adesanya, dans laquelle il accuse le secrétaire général des Nations unies, Kofi Annan, et celui du Commonwealth, Emeka Anyaoku, de s'être comportés avec lui en *« conseillers diplomatiques »* du gouvernement militaire nigérian. Selon le texte de cette lettre, publiée samedi par le journal *Concord* du groupe de presse de M. Abiola, l'opposant se plaignait que les deux diplomates aient insisté, à la fin du mois de juin, pour lui faire signer un papier par lequel il renonçait à revendiquer son mandat présidentiel à sa sortie de prison. *« Ils croient qu'avec un tel document le gouvernement militaire me libérera sans conditions. Quelque chose ne doit pas bien aller chez eux »*, aurait ajouté Abiola.

Cette publication et l'existence, révélée dimanche, d'un *« journal de prison »*, où l'opposant accuse ses geôliers de le traiter en *« sous-homme »*, obligent la junte militaire à reprendre l'initiative. Elle pourrait préciser, dès mardi, son programme tant attendu de retour à un régime civil.

Michèle Maringues

Jamil Mahuad remporte l'élection présidentielle en Equateur

LIMA
de notre correspondante

Selon les premiers résultats du deuxième tour de l'élection présidentielle en Equateur, l'avocat démocrate-chrétien, Jamil Mahuad, a été élu, dimanche 12 juillet, président de la République. Après le dépouillement de 93 % des suffrages exprimés, Jamil Mahuad devance son rival, le milliardaire populiste Alvaro Noboa, de 2,4 %, indiquent les dernières statistiques de l'Association des chaînes de télévision (ACTV) autorisée par le Tribunal suprême électoral. Cette avance doit suffire pour lui assurer la victoire, a précisé un porte-parole de l'Association. Les résultats officiels doivent être annoncés le 15 juillet.

« C'est un résultat clair et légitime », a déclaré l'actuel maire de Quito et futur chef de l'Etat, soulignant que, malgré la traditionnelle rivalité politique entre la côte et l'altiplano, il a obtenu 40 % de ses suffrages sur le littoral. Il s'est engagé à être le président des douze millions d'Equatoriens. Son investiture, pour un mandat fixé à cinq ans, aura lieu le 10 août.

Le candidat malheureux, Alvaro Noboa, néophyte en politique, a pour sa part dénoncé une volonté de fraude, assurant que ses propres enquêtes, deux jours avant le scrutin, lui donnaient cinq points d'avance sur son adversaire.

Dans un entretien accordé à la chaîne américaine CBS, M. Noboa a assuré qu'il recompterait *« vote par vote »* le résultat du scrutin parce que le président du tribunal électoral, Patricio Vivanco, est membre du parti Démocratie populaire comme Jamil Mahuad, et est, de surcroît, son ami personnel. Il a mis en doute aussi la capacité des soixante-huit observateurs internationaux à contrôler l'élection dans les vingt-trois mille bureaux de vote disséminés dans le pays.

OBSERVATEURS

Célébrant ce qu'il prétend être un triomphe, Alvaro Noboa a parcouru en voiture les rues de Guayaquil (près de 150 kilomètres au sud de Quito) en compagnie de sa femme pour demander à ses partisans de *« ne pas permettre la fraude »*, et de *« défendre votre vote »*. Face à ces menaces voilées, le président par intérim, Fabian Alarcon, a répondu qu'il ne *« permettrait aucun acte de violence »*, et a lancé un appel *« pour ne pas troubler la tranquillité du pays »*. Bien que le résultat du scrutin ne soit pas officiel, il a reconnu le sérieux des enquêtes menées par les télévisions et les scores avancés.

Depuis son exil à Panama, l'ex-président Abdala Bucaram, qui soutenait la candidature d'Alvaro Noboa, a déclaré que la victoire de Jamil Mahuad est *« celle de la mafia qui gouverne le pays depuis cent soixante-dix ans, celle qui défend les monopoles, la même qui a monté le coup d'Etat contre moi »*.

Un sondage réalisé avant le scrutin montrait que les Equatoriens, quel que soit le résultat, restent très pessimistes : ils estimaient, à 59 %, que l'avenir sera encore plus sombre, quel que soit le vainqueur.

Nicole Bonnet

Les talibans ont pris une province du nord de l'Afghanistan

ISLAMABAD. La milice islamiste des talibans, qui contrôle déjà la plus grande partie de l'Afghanistan, s'est emparée, dimanche 12 juillet, de toute la province de Faryab (nord-ouest du pays) après avoir pris le contrôle de sa capitale, Maimana, a-t-on appris de sources concordantes. La capitale de la province, qui était jusque là aux mains d'un des chefs de l'opposition armée, le général ouzbek Abdul Rashid Dostom, a été prise rapidement par les combattants islamiques qui ont rencontré peu de résistance. *« Les talibans se sont emparés de la ville et ont poursuivi leur offensive rapidement, après que des combats ont éclaté entre commandants de forces rivales »* au sein de l'opposition armée, a précisé une source occidentale qui a requis l'anonymat. La chute de cette région ouvre aux talibans le chemin vers l'extrême nord de l'Afghanistan, sous contrôle de l'opposition armée. Les milices islamiques ne se trouvent plus qu'à 120 km de Mazar-i-Sharif (quartier général de la guérilla), la seule localité importante qui leur échappe encore. Elles ont échoué à deux reprises à s'y installer durablement depuis leur prise du pouvoir à Kaboul il y a deux ans. – *(AFP.)*

L'Espagne revit avec émotion l'assassinat de Miguel Angel Blanco

MADRID. Les Espagnols ont revécu avec émotion, samedi 11 et dimanche 12 juillet, les moments tragiques qu'ils avaient traversés il y a un an lors de l'enlèvement, puis de l'assassinat quarante-huit heures plus tard du jeune élu municipal de la ville basque d'Ermua (Nord), Miguel Angel Blanco. Pendant que la plupart des chaînes de télévision consacraient des émissions spéciales à l'anniversaire de la mort de « Miguel Angel », des cérémonies et manifestations anti-ETA avaient lieu à Ermua et un peu partout dans le pays, rassemblant des milliers de personnes et des responsables politiques de toutes tendances.

Malgré l'unité affichée par ces hommes politiques à l'heure des commémorations, les Espagnols leur reprochent d'être incapables de s'unir pour lutter efficacement contre l'ETA. Selon un sondage publié dimanche par le journal *El Mundo*, près de 65 % des Espagnols jugent que tous les partis sont coupables d'avoir gâché *« l'esprit d'Ermua »*, expression qui désigne la vague d'indignation populaire née après la mort de Miguel Angel Blanco. – *(AFP.)*

EUROPE

■ **SERBIE : l'Armée de libération du Kosovo** (UCK) a affirmé, dimanche 12 juillet, par la voix de son porte-parole, qu'elle atteinda *« très rapidement »* Pristina, chef-lieu de la province serbe à majorité albanaise. Le même jour l'UCK déclarait dans un communiqué qu'elle menait désormais des *« opérations d'envergure dont l'objectif est d'élargir les terriroires libérés »* et qu'elle refusait de se placer sous le contrôle des partis politiques, comme le souhaitent les occidentaux. – *(AFP, Reuters.)*

■ **ITALIE : le chef mafieux Francesco Schiavone** (44 ans), surnommé *« Sandokan »*, un des parrains les plus féroces de la Camorra (mafia napolitaine), a été arrêté, samedi 11 juillet, par les forces de police anti-mafia, dans son fief de Casal di Principe, à une trentaine de kilomètres de Naples où il se cachait dans un véritable bunker. Francesco Schiavone était recherché par toutes les forces de la police italienne depuis 1992. – *(AFP.)*

■ **Un total de 142 condamnations** à des peines de prison à perpétuité et des dizaines d'autres peines allant de 2 ans à 30 ans de prison ont été requises, samedi 11 juillet, devant un tribunal de Reggio de Calabre (Sud) à l'encontre de 271 personnes accusées d'activités mafieuses pour la N'Drangheta (mafia calabraise). Le verdict de ce procès entamé il y a un an n'est pas attendu avant la fin de l'année ou le début de 1999, a-t-on indiqué de source judiciaire. – *(AFP.)*

■ **UNION EUROPÉENNE : le chef économiste de la Banque centrale européenne,** l'Allemand Otmar Issing, dresse un tableau rassurant de la zone euro à six mois du lancement de la monnaie unique. Dans une interview publiée dimanche 12 juin par le journal *Welt am Sonntag*, il a souligné que *« l'évolution de la conjoncture est largement synchrone dans les 11 pays membres »*. S'il note *« des écarts par rapport à la tendance générale dans certains cas »*, il estime qu'ils ne représentaient pas un risque de *« divergence »*. – *(AFP).*

PROCHE-ORIENT

■ **ISRAËL : un Palestinien** a été légèrement blessé, lundi 13 juillet, par l'explosion d'un sac piégé dans lequel il avait donné un coup de pied devant la Maison d'Orient, siège officieux de l'OLP à Jérusalem. Le sac contenait des explosifs, selon la police israélienne, qui est à la recherche de celui qui a déposé le sac. La tension est vive à Jérusalem-Est depuis qu'Israël y a entamé la construction d'une nouvelle colonie en mars 1997, entraînant le blocage du processus de paix avec les Palestiniens. – *(AFP.)*

■ **Si les Etats-Unis** *« viennent à abandonner leurs efforts* [de paix au Proche-Orient], *nous prendrons d'autres initiatives »*, a déclaré le ministre français des affaires étrangères, Hubert Védrine, dans un entretien à l'agence syrienne Sana. La France *« est toujours capable de prendre les initiatives nécessaires, quand il faut faire bouger les choses, et de formuler des suggestions pour ranimer les idées »*, a dit M. Védrine, selon lequel *« ce qu'il faut éviter à tout prix c'est de se retrouver sans perspective »*. – *(AFP.)*

AFRIQUE

■ **ALGÉRIE : des familles algériennes ou d'origine algérienne** vivant en France qui ont *« un proche parent disparu suite à un enlèvement ou à une arrestation par les forces de sécurité* [algérienne] *»* ont entamé, lundi 13 juillet, une tournée dans plusieurs villes européennes pour *« expliquer à l'opinion publique la situation de leurs proches »* et *« demander la vérité »*. Entamée à Paris, la tournée s'achèvera à Genève le 19 juillet. Elle bénéficie du soutien de la Ligue des droits de l'homme (LDH) et de la Fédération internationale des droits de l'homme (FIDH).

Colère des dissidents chinois après l'arrestation de cinq des leurs

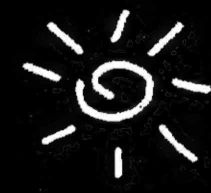
PÉKIN. Les dissidents chinois ont réagi avec colère, dimanche 12 juillet, à la détention prolongée de cinq militants pro-démocratie qui ont tenté de mettre sur pied un parti politique d'opposition durant la récente visite du président américain Bill Clinton en Chine. *« Le gouvernement chinois (...) n'a aucune intention d'améliorer la situation des droits de l'homme en Chine »*, a déclaré le Mouvement de la Chine libre dans un communiqué signé par 142 dissidents vivant en Chine ou à l'étranger. *« Nous condamnons fermement la trahison sans précédent du gouvernement Clinton vis-à-vis de la liberté* [en louant l'amélioration des droits de l'homme en Chine pendant la visite de M. Clinton] *»*, ont-ils dit. Les cinq dissidents, dont l'un des dirigeants du Printemps de Pékin, ont été arrêtés vendredi par la police à Hangzhou (est de la Chine). Parmi ces dissidents figurent Wang Youcai, l'un des leaders des manifestations de la place Tiananmen réprimées par l'armée chinoise le 4 juin 1989. – *(AFP.)*

هكذا من الاصل

talibans ont pris une province
nord de l'Afghanistan

Espagne revit avec émotion
assassinat de Miguel Angel Blanco

Pour remercier l'Equipe de France, le Club Med lui offre ses plus belles surfaces de réparation.

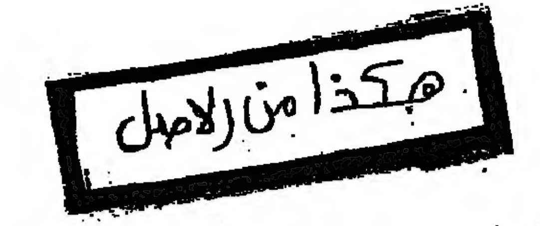


Après toutes ces émotions, Aimé et les joueurs de l'Equipe de France vont aller faire la fête, en famille, dans l'un des 120 villages du Club Med.

Club Med, partenaire officiel de l'Equipe de France de Football.

Club Med

0 801 802 803



ÉLYSÉE Ebranlé par l'échec de la dissolution, en juin 1997, et contesté dans son propre camp, Jacques Chirac tente de reprendre la main et d'asseoir son autorité sur la droite qu'il devrait appeler, une fois encore, le 14 juillet, à s'unir pour les élections européennes de 1999. ● EN OPPOSITION avec le président du RPR, Philippe Séguin, M. Chirac compte s'appuyer sur Nicolas Sarkozy, le secrétaire général du parti, pour reconquérir le mouvement qu'il a fondé. A l'image du renouvellement opéré par les socialistes, le chef de l'Etat souhaite que ses amis fassent émerger de nouvelles têtes à droite. ● LA COMMUNICATION du président de la République, décisive en période de cohabitation, est entièrement gérée par Claude Chirac, ce qui suscite les interrogations de nombreux proches de M. Chirac. ● AU COURS des prochains mois, l'équipe politique de l'Elysée devrait s'étoffer.

M. Chirac tente de s'imposer à la droite comme futur candidat présidentiel

Un an après l'échec de la dissolution de l'Assemblée nationale, le président de la République organise la reconquête de son camp. Il se défie de Philippe Séguin mais compte sur Nicolas Sarkozy pour rétablir son autorité sur le RPR

« ILS VEULENT tous ma place, alors que c'est la seule qu'il nous reste. Ils feraient mieux de se préparer à retrouver toutes celles que l'on n'a plus : Matignon, le gouvernement, l'Assemblée... » Ce constat agacé, Jacques Chirac le dresse devant la nouvelle génération de visiteurs qui, depuis quelque temps, est méthodiquement conviée à l'Elysée. Après la longue période de deuil liée à l'échec de la dissolution – *« Mais qu'est-ce que j'ai fait ? »* –, l'attente, en embuscade, de la fin du processus de décomposition de la droite, au lendemain des élections cantonales et régionales – *« Il faut boire le calice jusqu'à la lie »* –, et celle, fébrile, de l'issue du conflit fratricide entre Jean Tiberi et Jacques Toubon à la mairie de Paris, le chef de l'Etat s'est attelé à ce qu'il sait faire de mieux : s'imposer à son camp comme candidat à la prochaine échéance présidentielle. Car sa *« place »*, M. Chirac entend bien la garder et, surtout, la retrouver. La mécanique chiraquienne s'est donc remise en marche, en attaquant l'adversaire, en éliminant les obstacles dans sa reconquête du RPR, en organisant la relève à droite et, enfin, en s'attachant à reconstruire son image personnelle.

Face à Matignon, l'arme des « affaires ». L'adversaire est à Matignon et gageons que l'histoire de cette cohabitation retiendra moins, du printemps-été 1998, les images conviviales que la Coupe du monde du football a données des deux têtes de l'exécutif réunies en juillet dans la tribune officielle du Stade de France, qu'une petite phrase terrible du garde des sceaux, Elisabeth Guigou, affirmant en mai que le président de la République est un *« justiciable comme les autres »*. Pour M. Chirac, la déclaration de guerre a été prononcée ce jour-là. Spectateur impuissant et désespéré des déchirements de sa famille politique dans son ancien fief électoral, le chef de l'Etat voyait avec terreur la vague des « affaires » du financement du RPR et des « emplois fictifs » de la mairie de Paris remonter lentement jusqu'à l'Elysée. La phrase prononcée par Mme Guigou achève alors de le convaincre que l'offensive part bel et bien de Matignon et que, dans ce dispositif, la ministre de la justice est une adversaire redoutable.

La riposte s'organise à l'Elysée, sous la houlette du secrétaire général, Dominique de Villepin, qui rédige la question posée à l'Assemblée nationale par le député RPR Patrick Devedjian sur l'« emploi fictif » qu'aurait occupé Lionel Jospin au Quai d'Orsay entre 1993 et 1995. Ce premier avertissement n'ayant pas tout à fait atteint son but, les semaines qui suivent voient se multiplier les révélations ennuyeuses pour la gauche, concernant d'autres « emplois fictifs » sous le septennat de François Mitterrand et, surtout, une affaire mettant en cause beaucoup plus directement des proches de M. Jospin : le financement de la Mutuelle nationale des étudiants de France (MNEF). Affaires contre affaires, les deux camps ont mesuré leurs armes.



Face au RPR, neutraliser Philippe Séguin. Entre le chef de l'Etat et le président du RPR, les relations étaient difficiles, elles sont devenues impossibles. *« L'Elysée est l'antre des ennemis de Philippe Séguin »*, constate un chiraquien. Ces derniers mois, tout les a opposés : du vote à l'Assemblée nationale sur l'euro, puis sur la réforme du Conseil supérieur de la magistrature, à la stratégie de l'opposition pour les prochaines élections européennes. A chacun de ces épisodes, M. Chirac a trouvé, parmi ses fidèles, des bonnes volontés pour contrer le président du RPR. Ce fut d'abord le retour sur la scène politique de l'ennemi juré de M. Séguin, Alain Juppé, obtenant *in extremis* du groupe RPR qu'il renonce à voter contre l'euro. *« Une humiliation »*, selon la propre formule du député des Vosges.

Ce fut ensuite le recours au fidèle entre tous, Jean-Louis Debré, sommé au dernier moment de défendre, à la tribune de l'hémicycle du Palais-Bourbon, un vote favorable du groupe RPR qu'il préside, sur la réforme du Conseil supérieur de la magistrature. Après des semaines d'atermoiement, et en dépit des multiples sonnettes d'alarme tirées par M. Debré, l'ordre était tombé la veille du vote. *« Je vous ordonne de voter pour »*, avait lancé le président au terme de trois heures de réunion à l'Elysée – d'une *« violence inouïe »*, *selon l'un des participants* – en présence de Philippe Séguin, Nicolas Sarkozy et Jean-Louis Debré.

La préparation des élections européennes est le dernier et le plus aigu des sujets d'affrontement entre les deux hommes. Le chef de l'Etat a prévenu : une liste RPR emmenée par M. Séguin consommerait la rupture. Pour ce combat, l'Elysée compte bien utiliser un troisième homme : M. Sarkozy. Le nom du secrétaire général du RPR pour conduire une liste unique de la droite a d'ailleurs été opportunément suggéré par quelques fidèles chiraquiens dans les couloirs du Congrès de Versailles où le Parlement se réunissait, lundi 6 juillet, pour entériner l'accord sur la Nouvelle-Calédonie.

Revenu en grâce à l'Elysée depuis que, selon la formule d'un élu RPR, *« il est parvenu à convaincre Chirac que lui seul pouvait le sauver »*, l'ancien porte-parole d'Edouard Balladur tisse savamment sa toile tant au cœur du mouvement gaulliste qu'auprès du chef de l'Etat. Quant à M. Chirac, il ne cache plus à ses proches que l'automne pourrait être, pour lui, le moment de retrouver toute son autorité sur le RPR. C'est-à-dire sans M. Séguin. Pour cette échéance, il a demandé à certains de ses fidèles de se préparer.

A droite, préparer la relève. Le *chef de l'Etat a repris méthodiquement* ses consultations, dont l'objectif est de constituer, au-delà d'un « parti du président » qui réunira en temps utile les forces de l'opposition derrière le candidat à l'élection présidentielle, l'équipe qui pourrait constituer le gouvernement de demain. *« Je veux voir des têtes nouvelles »*, indique-t-il à ses interlocuteurs, dont la feuille de route s'inspire ouvertement de la méthode éprouvée par Lionel Jospin. Dans la haute fonction publique, dans la société civile, parmi les nouveaux élus ou les cadres locaux des partis de l'opposition, Jacques Chirac veut trouver les Martine Aubry, Elisabeth Guigou ou Dominique Strauss-Kahn de demain. La rénovation exigée souffre toutefois une exception : celle du futur premier ministre dont M. Chirac reste convaincu qu'il pourrait bien s'appeler... Alain Juppé.

Face à l'opinion, la « modernité ». Le mot revient comme une scie dans la bouche du chef de l'Etat et devrait être décliné sous toutes ses formes lors de sa prestation télévisée du 14 juillet. La « modernité » de droite sera l'arme que M. Chirac opposera à « l'attentisme » de gauche du gouvernement, sur les retraites, sur la réforme fiscale, sur la politique familiale, sur la sécurité sociale. La « modernité », ce sera aussi celle qu'il suggérera dans la réforme de la vie politique, en présentant le résultat des consultations lancées sur ce sujet au lendemain des élections cantonales et régionales. Ce sera enfin, et surtout, cette « modernité » qui justifiera son engagement résolument européen, *contre tous ceux qui, à l'extrême* droite, au sein de la droite républicaine ou à gauche, attendent l'heure des élections européennes pour faire entendre leur opposition. Passée cette première échéance électorale décisive qui qualifiera ou non l'opposition, il sera alors temps, pour M. Chirac, *de se consacrer à la seule finale* qui l'intéresse vraiment : l'élection présidentielle.

Pascale Robert-Diard

La communication élyséenne, une affaire de famille

CONSEILLER en communication, cela signifie conseiller en image, c'est-à-dire, pour un homme politique, conseiller en ego. Depuis 1995, ce titre est officiellement celui de Claude Chirac dans l'organigramme de la présidence de la République. Ce n'est, après tout, pas la première fois qu'un dirigeant politique, parvenu au plus haut sommet de l'Etat, appelle près de lui un membre de sa famille. Présence rassurante et sûre dans un lieu de pouvoir, de rivalités et de traîtrises potentielles. Mais la chronique de la République n'avait pas encore été confrontée à une telle immixtion de la vie familiale dans la vie publique.

Voilà près de dix ans que Jacques Chirac a confié à sa fille cadette le soin de tenir, pour lui, ce terrifiant miroir de la communication. Son père lui voue une confiance d'autant plus aveugle qu'elle touche au cœur de sa vulnérabilité. Pudique, échaudé par des expériences difficiles, piètre orateur, parfois rongé de doutes sur lui-même, à qui d'autre qu'à sa propre fille pourrait-il confier ses faiblesses ? Dans une période de cohabitation, où l'image du chef de l'Etat est décisive, le nerf de la guerre face au premier ministre relève de l'intimité d'une *relation familiale. La disparition de* Jacques Pilhan, qui s'était immiscé dans ce tête-à-tête et qui fournissait à Claude Chirac le « logiciel » politique et stratégique dont elle avait besoin, rend la question plus aiguë encore. Les rares personnes qui ont essayé de s'ouvrir au président de leur perplexité devant cette privatisation de sa communication se sont toutes vu opposer une fin de non-recevoir.

FONCTION SANS CONTRE-POUVOIR

Claude Chirac, c'est la frontière délicate et ténue entre sphère intime et domaine public, entre psychanalyse et politique. La silhouette de cette jeune femme blonde est devenue familière pendant la campagne présidentielle. Omniprésente aux côtés de son père, elle a partagé plus que quiconque la cruauté des trahisons et la solitude des heures sombres de l'automne 1994. On lui a prêté une influence décisive dans l'élaboration de l'image du candidat, proche des *« vrais gens »* et adepte des plongées en province à leur écoute. Les témoignages sur cette période s'accordent tous à lui reconnaître un bon sens et une perception juste des mouvements de la société civile. Erigeant la modestie en barricade contre la curiosité qu'elle suscitait, elle ne revendiquait alors qu'un humble rôle de technicienne. Interrogée sur ce qu'elle ferait si son père entrait à l'Elysée, elle affirmait que son rôle s'arrêterait le 8 mai 1995 et qu'elle partirait vivre sa vie aux Etats-Unis.

Trois ans plus tard, à la demande de son père, elle est toujours là, régnant sur la communication élyséenne avec un déroutant mélange d'humilité et d'autorité, de vulnérabilité et d'assurance. Toute la gêne que suscite, à l'Elysée comme parmi les plus fidèles chiraquiens, la relation entre le chef de l'Etat et sa conseillère en communication vient de là : de la place forcément unique et surtout sans contre-pouvoir qu'elle tient dans son équipe.

Quel que soit le soin avec lequel elle cherche à entretenir le mythe du brave petit soldat ou du conseiller parmi d'autres – assistant aux réunions de cabinet, limitant ses interventions à son domaine de compétence, assurant vaillamment ses tours de permanence à l'Elysée – personne n'est dupe. Elle-même, d'ailleurs, balance toujours entre l'anonymat qui siérait à sa modestie affichée et la construction savante de son image, au plus près de son père. Ainsi, les reportages « autorisés » des vacances familiales présidentielles, durant l'été 1997, à La Réunion, ou pendant le week-end de la Pentecôte au Tyrol, en avril, offrent-ils toujours l'image d'un tête-à-tête complice entre Jacques Chirac, sa fille et le fils de celle-ci, Martin. De ces photos, que Claude Chirac sélectionne avant publication dans *Paris-Match* et dont elle supervise les légendes, l'épouse du chef de l'Etat, Bernadette, est systématiquement absente.

Son savoir-faire, Claude Chirac l'a construit empiriquement, au fil des premiers pas de son père à Matignon entre 1986 et 1988, puis à la mairie de Paris. Il a surtout été éprouvé pendant la campagne présidentielle, victorieuse envers et contre tous les pronostics. De cette expérience, elle a retenu un mépris mêlé de terreur à l'égard des médias nationaux. Cette méfiance instinctive, que partage Jacques Chirac, la conduit à dresser une sorte de cordon sanitaire autour du président. Elle ne semble rien craindre davantage que ces rencontres informelles avec la presse durant lesquelles le chef de l'Etat pourrait se laisser aller à des confidences. A cet exercice, dont François Mitterrand avait fait son champ de bataille privilégié de la cohabitation, Jacques Chirac n'est invité à se livrer qu'avec parcimonie et toujours sous le contrôle de sa fille, qui sait lui signifier, d'un regard ou d'un signe de la main, qu'il est temps de conclure.

VOYAGE PRIVÉ DE SENS POLITIQUE

A ces exercices jugés risqués, Claude Chirac préfère les émissions télévisées « sur mesure », à l'image des deux prestations du président de la République, en décembre 1996 sur la justice, ou en mars 1997 sur l'éducation, en direct de la Cité des sciences de La Villette. Cette dernière, qui a recueilli le plus faible taux d'audience jamais rencontré par une intervention présidentielle, a souffert d'un péché originel : conçue trop visiblement comme un pur exercice de communication dont le fond était absent – les conseillers techniques de l'Elysée ayant pour la plupart appris la programmation de l'émission par la presse –, elle a suscité un profond désintérêt de l'opinion.

La même remarque vaut pour la plupart des voyages en province du chef de l'Etat. Marque de fabrique incontestable du candidat Jacques Chirac, ils sont parés, depuis, de toutes les vertus. Les mêmes causes étant censées produire les mêmes effets, le chef de l'Etat se voit donc régulièrement proposer des plongées en cœur de France, selon un « module » immuable qui doit intégrer des rencontres avec les socio-professionnels, le monde associatif et toujours, partout, le « jeune », ce fameux « jeune » dont l'adhésion a fait, en partie, la victoire présidentielle. Les scènes sont toujours les mêmes d'un chef de l'Etat qui, des heures durant, écoute, prend scrupuleusement des notes, parle peu ou pour ne pas dire grand-chose. Ainsi, le dernier voyage de ce type, en Anjou, à la fin mai, fabriqué, là encore, uniquement en termes d'images télé, dénué de sens politique, mal préparé – comme en témoignait la maigre grappe de militants RPR qui se transportait d'une ville à l'autre pour assurer la claque –, a-t-il tourné à la caricature.

La modestie et la familiarité qui convenaient au candidat ont du mal à convaincre, venant du président. Mais peut-être Claude Chirac est-elle restée – redevenue – la conseillère en communication d'un candidat à l'élection présidentielle.

P. R.-D.

Une école de cadres au 55, rue du Faubourg-Saint-Honoré

LES BUREAUX vides du palais de l'Elysée ne devraient plus le rester très longtemps. Pour les mois à venir, Jacques Chirac s'est donné comme objectif de muscler son équipe. Déstabilisé par l'échec de la dissolution, touché de plein fouet par la guerre des chiraquiens de l'Hôtel de Ville de Paris, l'entourage du chef de l'Etat souffre surtout d'un déficit de conseillers politiques.

Le temps est loin où le secrétaire général de l'Elysée, Dominique de Villepin, pouvait affirmer : *« Jacques Chirac, c'est moi. »* Mais en dépit des multiples tentatives des proches du chef de l'Etat – dont celles de sa femme, Bernadette, et de sa fille Claude – pour obtenir sa tête, le secrétaire général de l'Elysée est resté au cœur de la machine élyséenne. Dans les premiers mois de la cohabitation, il a surtout été chargé d'un rôle institutionnel, en liaison étroite avec son homologue à Matignon, Olivier Schrameck, directeur du cabinet de Lionel Jospin.

Les rapports tendus et difficiles qu'entretiennent le président de la République et la direction du RPR ont cependant incité M. de Villepin à reprendre du service politique pour contourner le président du mouvement gaulliste. Il a ainsi joué un rôle important dans le retour en grâce de Nicolas Sarkozy et s'est beaucoup investi dans les rendez-vous réguliers que M. Chirac a fixé aux présidents des groupes RPR de l'Assemblée nationale et du Sénat. C'est à M. de Villepin qu'est également revenu, ces derniers mois, la responsabilité de la gestion des « affaires » qui inquiètent l'Elysée, avec mission d'organiser la réplique.

Le combat fratricide entre Jean Tiberi et Jacques Toubon a également affaibli l'entourage du chef de l'Etat. L'ancien garde des sceaux avait en effet rejoint l'Elysée, avec le titre de conseiller et la mission d'entretenir les réseaux politiques du président. Bien décidé à s'imposer comme futur candidat à la mairie de Paris, il a choisi de démissionner de ses fonctions dès l'annonce de son offensive contre M. Tiberi. Occupé lui aussi sur le front parisien mais cette fois dans le camp du maire, Roger Romani, sénateur (RPR) et ancien ministre chargé des relations avec le Parlement, a un peu délaissé ses fonctions de liaison entre le chef de l'Etat et les parlementaires. Secondé par Béchir Mana, ancien secrétaire général du groupe RPR de l'Assemblée nationale, M. Romani n'est pas parvenu à s'imposer à la nouvelle génération d'élus de l'opposition.

Après avoir choisi de s'entourer de fidèles compagnons – Jacques Toubon, Roger Romani –, Jacques Chirac paraît aujourd'hui décidé à faire de l'Elysée le vivier de formation des ministres et des cadres politiques de demain, avec une priorité pour les femmes sur le modèle du premier septennat de François Mitterrand. L'arrivée récente, rue Saint-Honoré, de Valérie Pécresse, maître des requêtes au Conseil d'Etat, pour prendre en charge le secteur des études et de la prospective, est la première traduction de cette volonté.

P. R.-D.

هكذا من الاصل

Mutualité sociale agricole : le gouvernement veut réformer le mode de scrutin

La FNSEA parle de « tripatouillage »

UN NOUVEAU FRONT vient de s'ouvrir entre le ministère de l'agriculture et de la pêche et le syndicat agricole majoritaire, la Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (FNSEA). Les services de Louis Le Pensec travaillent en effet activement à une réforme du mode d'élection des administrateurs de la Mutualité sociale agricole (MSA) qui, selon un système très courant dans le monde agricole (Crédit agricole, chambres d'agriculture, syndicats...), fait intervenir successivement plusieurs échelons géographiques (communes, cantons, départements, niveau national). Selon le gouvernement, le système en vigueur à la MSA – depuis 1949 – ne permet pas une représentation équitable des différentes sensibilités syndicales. Les modifications législatives nécessaires pourraient prendre la forme d'un amendement gouvernemental lorsque l'Assemblée nationale aura à examiner, début octobre, le projet de loi d'orientation agricole.

Tous les cinq ans, quelque quatre millions d'électeurs désignent au suffrage universel environ 100 000 délégués communaux et cantonaux dont les assemblées générales désignent ensuite les conseils d'administration des 81 caisses départementales ou interdépartementales. Le corps électoral, qui comprend les actifs et les retraités, est divisé en trois collèges : exploitants non employeurs de main-d'œuvre, salariés, employeurs de main-d'œuvre. Les représentants du premier et du troisième collège sont désignés au scrutin uninominal majoritaire à un tour, ceux du second au scrutin de liste. *« Ce système revient à offrir une surreprésentation au syndicat majoritaire »*, c'est-à-dire la FNSEA et ses satellites, au détriment de la Coordination rurale, du Modef et surtout de la Confédération paysanne, indique-t-on au ministère.

REPRÉSENTATION DÉSÉQUILIBRÉE

Les collaborateurs de Louis Le Pensec ont déjà eu l'occasion d'expliquer à certains responsables de la MSA et aux partenaires sociaux les pistes de réflexion pour une réforme et d'entendre leurs avis. Mais la présidente de la MSA, Jeannette Gros, n'a pas encore été saisie officiellement d'un avant-projet de réforme. Récemment élue à la tête de la MSA, elle a entrepris de redonner confiance à une organisation fortement ébranlée depuis l'été 1997 après la démission du président d'alors, Claude Amis, la suspension par Louis Le Pensec du conseil d'administration et la nomination d'un administrateur provisoire. Elle veut *« prendre du recul »*, nous a-t-elle déclaré, et souhaite avant tout préserver *« le maillage des délégués au plus près du terrain et améliorer la formation des cadres »*.

Le ministère de l'agriculture insiste notamment sur la nécessité de simplifier le processus électoral en supprimant un échelon de scrutin (communal ou cantonal), en développant le système proportionnel, en étudiant éventuellement un rapprochement du premier et du troisième collège, et en généralisant le vote par correspondance. Quant à la représentation des salariés, elle est insuffisante. En effet, au niveau cantonal, les exploitants et employeurs ont 6 délégués, les salariés 3.

Un déséquilibre qui se retrouve au conseil d'administration de la Caisse centrale : 10 représentants du premier collège, 8 du second, 5 du troisième, auxquels s'ajoutent deux délégués au titre de l'Union nationale des associations familiales.

ENJEU FINANCIER ET POLITIQUE

A l'issue de la réunion de son conseil d'administration, le 9 juillet, la FNSEA a lancé une mise en garde : *« Pas de bidouillage du mode de scrutin ! »* Luc Guyau, président de l'organisation, dénonce *« une modification à caractère purement électoraliste »* et parle de *« tripatouillage »*. *« Si le mode actuel de gestion du régime des agriculteurs n'était pas maintenu (...), le dialogue social auquel nous sommes tant attachés serait remis en cause »*, ajoute-t-il, soupçonnant le gouvernement de vouloir donner ses chances à *« des organisations qui, faute d'implantation locale, ne parviennent pas à se faire élire par la base »*.

Directement visée, la Confédération paysanne n'analyse pas les choses sous le même angle. Elle réclame des élections *« sur listes syndicales, à la proportionnelle, pour l'ensemble des collèges »*.

Elle demande aussi qu'il soit mis fin à un système de double vote puisque les exploitants installés sous forme sociétaire et qui emploient des salariés peuvent actuellement voter à la fois dans le premier collège, comme personne physique, et dans le troisième collège en tant que personne morale.

L'Etat reste en première ligne, notamment à cause de la subvention d'équilibre qu'il verse chaque année (7,3 milliards de francs en 1998) au budget annexe des prestations sociales agricoles (BAPSA), pour équilibrer les dépenses relatives à la maladie, aux allocations familiales et surtout aux retraites des agriculteurs. La réforme en préparation constitue donc un enjeu autant financier que politique.

François Grosrichard

Les médecins placés sous un régime transitoire

LE RÈGLEMENT conventionnel minimal (RCM), qui fixe les règles applicables aux relations entre les médecins et les caisses d'assurance-maladie et les modalités de prise en charge des soins, a été publié au *Journal officiel* du 12 juillet. Ce RCM remplace provisoirement les conventions médicales annulées par le Conseil d'Etat. Le gouvernement n'a pas tenu compte de l'avis défavorable, émis le 10 juillet, par les administrateurs de la CNAM qui souhaitaient que ce texte intègre les modalités d'un mécanisme de reversement en cas de dépassement des dépenses. Il a ouvert des discussions avec les syndicats de médecins pour définir ces modalités qui doivent être intégrées dans le projet de loi de financement de la Sécurité sociale.

Une élection cantonale partielle

ALPES-DE-HAUTE-PROVENCE
Canton de Digne-Est (2e tour)
I., 6 529 ; V., 2 403 ; A., 63,19 % ; E., 2 296 ;
René Massette, PS, 1 193 (51,96 %)... *ÉLU*
Muriel Liotard, div. d., 1 103 (48,04 %).

[*Le décès accidentel de l'ancien président du conseil général*, Pierre Rinaldi (RPR), a permis à René Massette (PS) de conquérir un canton détenu par la droite depuis vingt-cinq ans et à la gauche de détenir la majorité absolue au sein de l'assemblée départementale. En effet, le 27 mars, Jean-Louis Bianco (PS) n'avait dû son élection à la présidence qu'au ralliement d'un conseiller divers droite, alors que gauche et droite étaient à parité. La composition politique du conseil général est désormais la suivante : 6 RPR, 2 UDF, 1 UDF-rad., 1 UDF-FD, 3 divers droite, 1 divers, 4 divers gauche, 9 PS et 3 PC.]

5 juillet 1998 : I., 6 529 ; V., 2 299 ; A., 64,79 % ; E., 2 194 ; René Massette, PS, 914 (41,65 %) ; Muriel Liotard, div.d., 802 (36,55 %) ; Alain Alphand, PCF, 301 (13,71 %) ; Alain Andres, FN, 177 (8,07 %).

La rivalité entre M. Le Pen et M. Mégret s'aiguise en prévision des européennes et des municipales

L'épouse du président du FN pourrait être tête de liste aux européennes

La concurrence entre le président du Front national et son délégué général est de plus en plus vive. Condamné à deux ans d'inéligibilité, Jean-Marie Le Pen aurait l'intention d'imposer son épouse comme tête de liste du FN aux européennes de juin 1999 pour empêcher une candidature de Bruno Mégret. Celui-ci ne cache plus, de son côté, son intention de conduire le FN aux prochaines élections municipales à Marseille.

BRUNO MÉGRET sera le chef de file du Front national pour les élections municipales de 2002 à Marseille. Ce n'était plus vraiment un secret depuis que le délégué général du FN en avait lui-même parlé aux militants des Bouches-du-Rhône tout de suite après la campagne des élections régionales de mars. Mais Maurice Gros, secrétaire départemental du FN, a officialisé cette initiative dans son discours de bienvenue à la « Fête des tricolores » organisée par sa fédération, samedi 11 juillet, à Saint-Martin-de-Crau. M. Mégret, a-t-il assuré, *« dirigera la campagne électorale pour la conquête de la ville de Marseille »*.

Vitrolles, ville dont sa femme, Catherine Mégret, est maire par procuration, s'avérerait plus lourde à gérer que prévu, expliquait en substance un cadre présent à la fête samedi. Aussi, le numéro deux du parti d'extrême droite se devait de trouver un autre fief, à la mesure de ses ambitions. En réalité, la campagne a déjà commencé. Continuant sur la lancée des élections régionales, qui ont ébranlé la droite, les mégrétistes, désormais, labourent inlassablement le terrain. Les élections sénatoriales de septembre leur offrent l'occasion de rencontrer les élus de droite et de semer un peu plus la zizanie sur le thème de *« la droite la plus bête du monde qui a amené la gauche à la tête de la région PACA alors que la droite est majoritaire »*. Dans une lettre intitulée Libertés 13 *« Pour un Rassemblement national en Provence »* et envoyée aux élus RPR, UDF et divers droite, Ronald Perdomo, tête de liste du FN aux sénatoriales, mais aussi Bruno Mégret martèlent leur argumentation et dénoncent *« la responsabilité de Jean-Claude Gaudin, l'actuel maire de Marseille et successeur autoproclamé de Gaston Defferre »*.

Mais de cela, Bruno Mégret, présent à la fête des tricolores, n'a pas voulu parler. Comme il n'a pas évoqué le dernier « coup » que serait en train de préparer Jean-Marie Le Pen. Présidant la fête de la fédération de la Loire-Atlantique, fief de son gendre Samuel Maréchal, M. Le Pen a, en effet, déclaré le 14 juin que si la cour d'appel confirmait sa condamnation à *deux ans d'inéligibilité, et l'empêchait* par conséquent de conduire la liste du FN aux élections européennes de juin 1999, son *« nom figurerait en encore plus gros sur les affiches des candidats du FN. Par famille interposée naturellement »*.

« IDÉE PAS SAUGRENUE »

Plutôt que Marie-Caroline, sa fille aînée, conseillère régionale d'Ile-de-France, ou sa cadette, Marine, conseillère régionale du Nord, le président du Front national s'apprêterait à présenter sa femme, Janie, actuellement présidente de SOS enfants d'Irak et présidente d'honneur du Cercle des amitiés protestantes. Interrogé à ce sujet, M. Le Pen s'est appliqué, samedi, à déclarer qu'il n'allait *« certainement pas dévoiler sa contre-attaque face à l'embuscade dans laquelle* [il] *se trouve »*, tout en soulignant que l'idée de présenter sa femme n'était *« sûrement pas saugrenue »*.

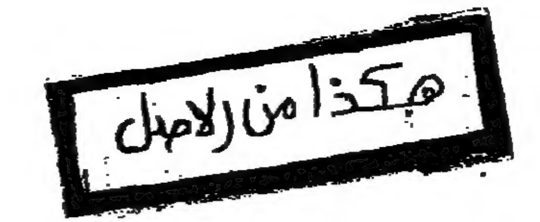
Reste que la mauvaise humeur était perceptible, samedi, chez les militants frontistes au courant du dernier projet de leur chef. Les uns *s'irritaient de cette nouvelle manifestation* de népotisme. Les autres soulignaient que la simple qualité d'épouse de candidat rendu inéligible n'est pas nécessairement une garantie de succès, comme l'a démontré la défaite de Cendrine Le Chevalier lors de la législative partielle de Toulon en avril. *« Il ne faut pas confondre élection locale et élection nationale, où il faut tirer une liste à l'échelle du pays »*, commente un mégrétiste. *« Lorsqu'un chef est empêché, c'est son second qui doit le remplacer »*, souligne un autre, qui qualifie de *« provocation »* la déclaration de M. Le Pen. Selon une source bien informée, M. Mégret aurait, dès le 15 juin, officiellement présenté sa candidature à M. Le Pen pour mener la liste européenne. Si, d'aventure, M. Le Pen mettait à exécution son projet, les partisans de M. Mégret affirment que celui-ci demanderait – fait sans précédent au FN – au comité central de trancher.

Christiane Chombeau

candidat présidentiel

famille





JUSTICE L'information judiciaire consacrée aux comptes suisses de l'ancien Centre des démocrates sociaux (CDS), aujourd'hui rebaptisé Force démocrate (FD), s'est achevée sur le renvoi devant le tribunal correctionnel de plusieurs de ses anciens dirigeants. ● CE RENVOI, sous la prévention de *« recel d'abus de confiance »*, concerne notamment trois anciens ministres : Pierre Méhaignerie, Jacques Barrot et Bernard Bosson. ● LES INVESTIGATIONS ont démontré qu'environ 24,7 millions de francs avaient alimenté, de juin 1987 à mars 1992, deux comptes ouverts à l'Union des banques suisses. ● LE PROCÈS, annoncé pour le début de l'année prochaine, devrait n'être consacré qu'à une petite partie *des financements* mis au jour : après la prescription et les amnisties de 1988 et 1990, les sommes concernées par l'enquête ne représentent *plus que 5 millions de francs.*

Trois anciens ministres CDS renvoyés devant le tribunal correctionnel

L'information judiciaire consacrée aux comptes suisses du parti centriste débouchera sur un procès au début de l'année prochaine. Après prescription et amnisties, les sommes concernées ne représentent plus que 5 millions, sur les 24,7 mis au jour par l'enquête

TROIS ANS et quelques jours auront été nécessaires au juge d'instruction parisien Jean-Pierre Zanoto, pour mener à bien son enquête sur le financement occulte de l'ancien Centre des démocrates sociaux (CDS), aujourd'hui rebaptisé Force démocrate (FD) : ouverte le 23 juin 1995, l'information judiciaire consacrée aux comptes suisses du parti centriste s'est achevée, la semaine dernière, sur le renvoi devant le tribunal correctionnel de plusieurs de ses anciens dirigeants, sous la prévention de *« recel d'abus de confiance »*, dont trois anciens ministres : Pierre Méhaignerie, Jacques Barrot et Bernard Bosson. Outre l'ex-député européen François Froment-Meurice, concepteur et maître d'œuvre de la filière helvétique, le juge Zanoto a également ordonné le renvoi de son *« correspondant »* genevois, le banquier Henri-Albert Jacques, ainsi que de l'ancien sénateur Robert Parenty, trésorier du CDS de 1982 à 1991.

L'histoire judiciaire retiendra que M. Méhaignerie, alors ministre de la justice dans le gouvernement d'Edouard Balladur, avait lui-même engagé l'action publique qui devait conduire à sa propre mise en cause, en ordonnant l'ouverture d'une enquête préliminaire après la divulgation, par *Le Canard enchaîné*, du système de financement occulte de son parti. *« Ce sont des faits qui datent de huit ans*, avait-il alors déclaré, *mais, par souci de transparence, par scrupule et en toute sérénité, j'ai demandé que toutes les vérifications soient faites »* (*Le Monde* du 1er avril 1995). Les investigations ont démontré, depuis, qu'environ 24,7 millions de francs ont alimenté, entre juin 1987 et mars 1992, les deux comptes ouverts à l'Union des banques suisses (UBS) de Genève par M. Froment-Meurice (*Le Monde* du 20 mai 1998).

Une partie de ces sommes a été versée directement à Genève, et parfois en espèces. Le reste a été viré sur les comptes suisses par de grandes sociétés spécialisées dans le bâtiment, la promotion immobilière, les travaux publics et la grande distribution, sur la base de fausses factures d'*« assistance commerciale »* émises par le bureau d'études fondé par M. Froment-Meurice, Stratégie et méthodes (SEM). *« Les dirigeants du parti savaient très bien que SEM encaissait de l'argent qui était versé par des entreprises commerciales qui souhaitaient aider le parti »*, déclarait au juge l'ancien député européen, qui fut, selon ses propres termes, *« le bras droit le plus quotidien de M. Méhaignerie depuis 1982 ».*

Annoncé pour le début de l'année prochaine, le procès devrait toutefois n'être consacré qu'à une petite partie des financements mis au jour. Passées au tamis de la prescription et des amnisties de 1988 et de 1990, liées aux premières lois sur le financement des partis politiques, les sommes concernées par l'enquête se sont réduites jusqu'à 5 millions de francs. Ce montant équivaut au total des versements effectués, les 2 août 1989, 29 août 1990 et 28 décembre 1990, par la société Breguet Construction, au profit de la société SEM, derrière laquelle s'abritait le CDS. Selon le dirigeant de Breguet – lui aussi renvoyé devant le tribunal –, ce paiement devait rémunérer les *« conseils »* dispensés par M. Froment-Meurice pour la présentation d'un projet de centre commercial près de Tours.

ÉCHELONNEMENT DES PAIEMENTS

« Si le projet a été accepté par le ministre, c'est grâce à l'impact et au travail de M. Froment-Meurice auprès de services du ministre ou du ministre », a curieusement expliqué l'entrepreneur au juge Zanoto, évoquant le ministre délégué chargé du commerce et de l'artisanat de l'époque, Georges Chavannes, autre éminence du parti centriste. Le même chef d'entreprise a ajouté avoir chargé M. Froment-Meurice de *« s'occuper du dossier au niveau du ministre du commerce »*, précisant qu'il n'y avait *« pas eu de contrat écrit »* pour fixer les modalités de cette intervention : *« Il s'est agi d'un accord verbal seulement, aux termes duquel il était convenu qu'en cas de succès M. Froment-Meurice toucherait 5 millions de francs d'honoraires. »*

Neuf ans plus tard, c'est l'*« échelonnement »* des paiements – *« en fonction de l'avancement des travaux »* – qui justifie la mise en cause des responsables centristes. Car entre-temps, les nouvelles dispositions légales avaient rendu illicite ce type de financement, jusqu'alors implicitement toléré. *« La situation financière du CDS était à l'époque absolument désespérée*, a expliqué au juge M. Froment-Meurice. *Il n'était pas possible de renoncer à utiliser ces fonds. Le financement public des partis avait été voté, mais il s'est écoulé plusieurs mois avant que l'argent n'arrive sur les comptes des partis (...). Ce n'est pas moi seul qui ai pris la décision de rapatrier ces fonds en France et de les utiliser.*

Elle a été prise collectivement par les dirigeants du parti. Il s'exerçait sur moi une pression terrible. Tous les jours, j'étais relancé par l'un ou l'autre pour que j'apporte de l'argent... »

Hervé Gattegno

M. Méhaignerie : « Nous ne voulions pas savoir »

Député (UDF-FD) et président du conseil général d'Ille-et-Vilaine, M. Méhaignerie n'a fait aucun commentaire après l'annonce, samedi 11 juillet par l'AFP, de son renvoi devant le tribunal correctionnel. Mis en examen le 12 juin 1997, il avait contesté, devant le juge Zanoto, l'existence d'un *« débat entre les dirigeants nationaux pour autoriser François Froment-Meurice à recourir ou non à un tel système ». « C'est de lui-même qu'il l'a fait »*, avait-il assuré. *« Nous savions, bien sûr, qu'il disposait de fonds et parfois il a été commode de pouvoir nous adresser à lui pour qu'il règle certaines dépenses. Il y avait chez tous les dirigeants le souci d'en savoir le moins possible. C'est peut-être à ce niveau-là une responsabilité que j'assume. Nous aurions peut-être dû être plus exigeants, mais nous ne voulions pas savoir. »*

Ajoutés aux dénégations de MM. Barrot et Bosson, ces propos avaient provoqué la colère de M. Froment-Meurice, qui avait accusés ces dirigeants d'avoir *« fui leurs responsabilités ».*

Le taux de réussite au bac 98 atteint un niveau record

LA CUVÉE 1998 du baccalauréat c'est un peu comme l'équipe de France de football : un exploit. Avec 78,8 % de candidats reçus, toutes séries confondues, selon les résultats provisoires rendus publics, lundi 13 juillet, par le ministère de l'éducation nationale, le taux de réussite au bac ne cesse de battre des records pour afficher un niveau jamais atteint. « Brillant » en 1994 avec 73,4 % de réussite, « excellent » en 1995 avec 75,2 %, « exceptionnel » en 1996 avec 76 %, « spectaculaire » en 1997 avec 76,9 %, on cherche cette année le superlatif le plus juste pour qualifier cet étonnant résultat. Les quelque soixante matches de football retransmis à la télévision depuis quatre semaines n'auront finalement pas perturbé les révisions des élèves de terminale.

Les lauriers reviennent au bac technologique avec un remarquable 79,6 % de reçus

Alors que le nombre de candidats s'est accru de 6 490 par rapport à juin 1997 – avec une hausse dans les filières technologiques et professionnelles et une baisse en filière générale – le nombre de nouveaux bacheliers augmente de son côté de 11 967. Ainsi, on compte 481 088 lauréats sur 610 805 lycéens présentés. Les lauriers reviennent au bac technologique avec un remarquable 79,6 % de reçus. Quant au bac général, il améliore sensiblement son score par rapport à 1997, passant de 76.9 % à 79,1 %. Seul le bac professionnel enregistre une baisse de son taux de réussite mais après deux années particulièrement bonnes. Dans le détail des résultats, la série littéraire du bac général et la série tertiaire du bac technologique sont largement les premières de la classe avec, respectivement, 81,1 % et 82,4 % de reçus. A l'intérieur des bacs technologiques et professionnels, l'écart de réussite entre les séries tertiaires et industrielles se confirme. Comme les années précédentes, le secteur tertiaire enregistre à la fois plus de candidats et plus de succès que le secteur industriel.

Si la proportion d'une génération qui obtient le diplôme sanctionnant la fin des études secondaires reprend sa progression après deux ans de stagnation – en atteignant 61,5 % contre 61,2 % en 1997 – elle est essentiellement due au succès de l'examen. Alors que l'objectif des *« 80 % d'une classe d'âge au niveau du baccalauréat en l'an 2000 »*, avait été fixé par les pouvoirs publics au milieu des années 80, c'est en 1992 que cette proportion, qui symbolise « l'explosion scolaire » de ces dernières années, a passé la barre des 50 % pour atteindre 67,1 % en 1994 et redescendre depuis 1995.

D'une académie à l'autre, et malgré le retour à des sujets nationaux (*Le Monde* daté 14-15 juin), les inégalités se poursuivent : les taux de réussite varient de 13 points d'un bout à l'autre de la France. Ainsi, pour le bac général, Rennes arrive en tête avec 84,4 % de reçus, suivie de Grenoble (83,3 %) et Nantes (83,1 %), alors que Créteil obtient 71,2 % (contre 70,6 % en 1997) et la Corse 71,3 % (contre 76,9 % en 1997). Les écarts de réussite atteignent même dix-neuf points en série scientifique : 84,7 % à Rennes contre 65,9 % en Corse.

Dans la filière technologique, les meilleurs scores sont obtenus par les académies de Nantes, avec 85,8 % de réussite, Clermont (84,9 %) et Rennes (84,6 %), tandis que l'on retrouve la Corse en queue de peloton avec 73,1 % et Amiens avec 73,2 %. Globalement, douze académies pour le bac général et quinze pour le bac technologique dépassent les 80 % de reçus.

« Avec près de quatre candidats sur cinq qui obtiennent le diplôme, les résultats sont très bons », s'est félicitée Ségolène Royal, ministre déléguée à l'enseignement scolaire. Selon elle, les commentaires habituels sur le « niveau » des élèves et sur ce bac qui serait « bradé » n'ont plus cours. *« Les élèves et leurs familles savent que l'on travaille beaucoup dans les lycées – d'ailleurs on réfléchit actuellement à un allégement des programmes – et que le bac n'est pas plus facile qu'avant »*, assure la ministre. Mais si cette réussite la *« réconforte »*, Ségolène Royal se dit préoccupée par tous ceux qui n'ont pas décroché ce sacro-saint diplôme. Faisant allusion à l'audit qui vient d'être rendu public sur ce qu'il est convenu d'appeler le « maillon faible » du système éducatif, la ministre entend *« améliorer l'efficacité du collège »* et *« porter l'effort sur les élèves en difficulté ».*

A plus court terme, le ministère promet, dès la prochaine édition du bac, d'amoindrir la désorganisation du troisième trimestre dont le bac est en partie responsable. Les collèges ne seront plus réquisitionnés pour cet examen et, si possible, le *minimum* de lycées. Pour faire tourner cette lourde machinerie que représente le baccalauréat, il est notamment envisagé de faire appel aux locaux universitaires. Quant à l'éternel débat sur l'introduction d'une véritable dose de contrôle continu, *« la réflexion n'est pas close »*, explique Ségolène Royal. Ce sera l'un des nombreux sujets qui vont agiter les discussions lancées par Claude Allègre, ministre de l'éducation nationale, sur la réforme des lycées.

Enfin, le taux de réussite de la série économique et sociale (ES), le plus bas du bac général, risque fort de relancer les interrogations qui se multiplient actuellement du côté du ministère autour de cette filière.

Reste à découvrir, d'ici à quelques semaines, comment vont se répartir ces nouveaux bacheliers dans les différentes formations de l'enseignement supérieur. Au regard des voeux d'orientation formulés par les lycéens de terminale, certains universitaires s'inquiètent notamment de l'engouement persistant pour les sciences et techniques des activités physiques et sportives (Staps) et de la baisse d'intérêt pour les filières scientifiques.

Sandrine Blanchard

Un taux moyen de réussite de 78,8 %

SESSION DE JUIN 1998, FRANCE MÉTROPOLITAINE	PRÉSENTÉS	ADMIS	TAUX DE RÉUSSITE	RAPPEL 1997 PRÉSENTÉS	RAPPEL 1997 TAUX DE RÉUSSITE
BAC GÉNÉRAL	337 846	267 210	79,1 %	341 058	76,9 %
• Série L	82 044	66 536	81,1 %	87 956	77,3 %
• Série ES	93 640	72 696	77,8 %	93 976	76,6 %
• Série S	162 162	127 978	78,9 %	159 126	76,8 %
BAC TECHNOLOGIQUE	176 421	140 395	79,6 %	169 696	78 %
• Industriel	53 783	39 918	74,2 %	53 494	72,8 %
• Tertiaire	116 159	95 757	82,4 %	110 766	80,8 %
• STAE (environnement)	5 879	4 295	73,1 %	4 835	73,8 %
• STPA (agroalimentaire)	600	425	70,8 %	601	66,9 %
BAC PROFESSIONNEL	96 538	73 483	76,1 %	93 561	79,5 %
• Production	39 339	28 528	72,5 %	39 000	74,9 %
• Services	97 199	44 955	78,6 %	54 561	82,8 %
TOTAL	610 805	481 088	78,8 %		

Une pétition pour la filière économique et sociale

Un collectif d'une cinquantaine d'économistes, d'historiens et de sociologues, dont Christian Baudelot, Pierre Bourdieu, Alain Touraine et Michel Wievorka, viennent de lancer une pétition pour défendre la filière sciences économiques et sociales (ES) qu'ils *considèrent comme « une troisième culture »* aux côtés des sciences et des humanités. *« Cette filière a modernisé la culture scolaire, elle a ouvert les fenêtres du lycée sur le monde tel qu'il est et comme il va. (...) Il faut donner aux lycéens les outils d'une connaissance raisonnée et expérimentale de la vie sociale »*, écrivent les membres du collectif.

Cette pétition fait écho aux inquiétudes de l'Association des professeurs de sciences économiques et sociales (Apses) qui ont manifesté à plusieurs reprises contre le projet de réforme des lycées présenté par le ministre de l'éducation nationale, Claude Allègre, devant les sénateurs et les députés. Selon eux, ce projet n'accorde aucune place à la filière ES et signe sa marginalisation.

COMMUNIQUÉ JUDICIAIRE

« Le journal *Le Monde* a publié dans son édition datée du 26 février 1997, en *page 8, un article, annoncé en première* page, intitulé : « Selon la cour d'appel de Rouen, les témoignages permettent d'affirmer que M. Le Pen a torturé en Algérie ». Ce titre et cet article procédaient d'une lecture erronée de la décision rendue par la cour d'appel dans une instance opposant M. Le Pen à M. Rocard. Aucun rectificatif n'a cependant été publié par *Le Monde* ;

« Par arrêt prononcé par la cour d'appel de Paris (11e chambre A), M. Jean-Marie Colombani, directeur de publication, et M. Maurice Peyrot, auteur de cet article, ont été *déclarés coupables du délit* de diffamation publique envers M. Jean-Marie Le Pen, et condamnés à des peines d'amende, ainsi qu'au paiement de dommages et intérêts. »

Accidents de la route : une quinzaine de morts au cours du week-end

UNE SÉRIE d'accidents de la route a fait une quinzaine de morts et plusieurs dizaines de blessés, dont de nombreux jeunes gens ou enfants, au cours du week-end. Dimanche 12 juillet, tôt le matin, une collision entre un car et une voiture a fait deux morts, cinq blessés graves et vingt-cinq blessés légers, à Châteauroux (Indre). A Sury-près-Léré (Cher), quatre personnes ont été tuées et trois autres légèrement blessées dans la nuit de samedi à dimanche au cours d'une autre collision.

En Meurthe-et-Moselle, un adolescent de quatorze ans est décédé et sept autres personnes ont été blessées dimanche dans un accident près de Longuyon. Deux voitures se sont heurtées de plein fouet sur une route nationale, rendue glissante par la pluie. Par ailleurs, trois jeunes gens ont été placés en garde à vue après une course poursuite entre quatre voitures sur l'autoroute A1, qui a provoqué vendredi 10 juillet au soir, à hauteur de Stains (Seine-Saint-Denis), un accident dans lequel une mère et ses trois enfants ont trouvé la mort.

Quatre mises en examen annulées dans une affaire du Crédit lyonnais

LA CHAMBRE D'ACCUSATION de Toulouse a annulé, jeudi 9 juillet, les mises en examen de Jean-Pierre Andrevon, Gilbert Wahnich, Gilles Silberman et Franck Ullmann dans l'affaire Escoulan. Ces quatre hommes d'affaires avaient été mis en cause pour *« recel et complicité de banqueroute »* pour leur rôle dans l'intervention d'Altus Finances, ancienne filiale du Crédit lyonnais, dans le capital des sociétés Escoulan, Marland et Disco.

La chambre d'accusation indique que le juge d'instruction toulousain, Laurent Nion, a prononcé ces mises en examen sans avoir obtenu l'extension de sa saisine qui se limitait au seul chef de *« banqueroute »*. Le contrôle judiciaire et le paiement d'une caution de 10 millions de francs chacun ont également été annulés. Jean-Yves Haberer, ancien président du Crédit lyonnais et Jean-François Hénin, ancien directeur d'Altus, restent mis en examen dans ce dossier.

Un directeur de Campenon-Bernard mis en examen pour abus de confiance

LE DIRECTEUR RÉGIONAL d'Ile-de-France de Campenon-Bernard, filiale de la Lyonnaise des eaux-Dumez, a été mis en examen pour *« abus de confiance »* par le juge d'instruction parisien, Evelyne Picard, dans l'affaire visant une société d'économie mixte de Paris, la Semidep. Le magistrat lui reproche d'avoir fait prendre à la charge de son entreprise une partie de la rémunération et des dépenses du président de la Semidep, alors dirigée par Alain-Michel Grand. Campenon-Bernard aurait également mis un véhicule à la disposition de la directrice de la communication de la Semidep.

La société de travaux publics Campenon-Bernard était attributaire de marchés de construction pour le compte de la Semidep, qui gère un parc de logements sociaux essentiellement répartis en banlieue parisienne. L'enquête devrait conduire le juge à interroger chacune de ses personnes afin de savoir si le salaire de M. Grand et le véhicule de sa directrice ont pu constituer une contrepartie à l'obtention des marchés.

DÉPÊCHE

■ *JUSTICE* : la grâce présidentielle accordée à l'occasion de la fête nationale du 14 juillet bénéficiera cette année à 3 500 détenus qui pourront sortir de prison à partir du 16 juillet, a indiqué vendredi 10 juillet le ministère de la justice. Le décret de grâce signé le 10 juillet par le président de la République prévoit une remise de peine de sept jours par mois de détention restant à faire, dans une limite maximale de quatre mois.

DISPARITIONS

Guy Lafitte

Un saxophoniste français devenu l'âme de Marciac

LE SAXOPHONISTE, clarinettiste et compositeur français Guy Lafitte, né à Saint-Gaudens (Haute-Garonne) le 12 janvier 1927, est mort des suites d'une leucémie à Simorre (Gers), vendredi 10 juillet 1998.

En sortant de la Résistance qu'il fait avec les FTP (Francs-tireurs et partisans), il transforme son goût autodidacte de la musique en métier. Outre les dancings (le Windsor à Toulouse, le Congo à Carcassonne, la Gargale à Sète), il joue comme clarinettiste dans l'orchestre d'Eugène Baptiste (1944), balance avec le saxophone ténor (celui de Coleman Hawkins et de Lester Young) dans le groupe du génial Michel Warlop (violon, 1947), prend les rênes au ténor du Hot-Club de Toulouse (1948). Cette fidélité à la civilisation du Sud-Ouest (le Gers) le maintient en état de poésie. De fondation, il est, avec son ami l'écrivain Michel Laverdure, l'âme du festival de Marciac. Il s'y produit chaque année. Il était annoncé le 14 août 1998 avec son alter ego, Pierre Boussaguet (contrebasse).

Compagnon de route des grands Américains, ce qui est rare, homme de tournée, il escorte le chanteur de blues Big Bill Broonzy (1950), l'écrivain turfiste Milton « Mezz » Mezzrow (1951), le trompettiste Bill Coleman et Dicky Wells (1952). En 1954, il enregistre sous son nom et obtient le premier prix Django Reinhardt décerné par l'Académie du jazz ; puis le Grand Prix de l'académie du disque (1956). Lionel Hampton (vibraphone et chef d'orchestre) l'invite à rejoindre son big band au Théâtre de Paris. Il enregistre en duo avec Lucky Thompson, fonde le Trio de Paris (Georges Arvanitas au piano et Christian Garros à la batterie), participe au premier Festival de Cannes (1958) comme Coleman Hawkins, Stan Getz ou Don Byas, son maître : *« Il le savait, le bougre… Un jour, je lui demande de m'expliquer un enchaînement harmonique, il s'emporte, hautain : "J'ai mis vingt ans à le découvrir, il n'y a aucune raison que tu ne mettes pas vingt ans aussi…" Eh bien, vingt ans après jour pour jour, j'ai trouvé tout seul ce que je cherchais, au demi-ton près ! »* A Sainte-Suzanne, près d'Orthez, le 8 février 1998, lors d'un de ses derniers concerts : *« Non, je ne suis pas à la hauteur de ces princes. Je fais mon possible. Quand je sors de scène, la phrase qui me vient, c'est "j'ai fait de mon mieux". Eux, Hawkins, Lester, c'étaient des monstres de science. Je participe de leur esprit. Je m'en réclame. Mais sans plus. »* (*Le Monde* du 13 février 1998).

UNE FAÇON D'ÊTRE MUSICIEN

Il intervient, comme Louis Armstrong et Duke Ellington, dans le film *Paris Blues*, de Martin Ritt (1963), est au Festival de Montreux avec Bill Coleman (1973), est un invité permanent de la Grande Parade du jazz à Nice et se produit dans les principaux festivals européens. Considéré comme « classique », il préfère nettement les rencontres avec Martial Solal ou Daniel Humair aux batteurs New Orleans qu'au nom de sa réputation on lui colle parfois.

Grâce à la muflerie d'un univers aussi élégant que Dallas, Guy Lafitte dut produire lui-même son dernier disque (*Crossings*, avec Boussaguet, JJMGLPB 97). Lequel, par parenthèse, est un petit chef-d'œuvre.

Au demeurant, cette carrière brillante n'est rien en regard de ce qui disparaît avec lui : une façon d'être musicien, un style de vie, une extraordinaire élégance de port et de parole en scène, la fougue et le swing, tout ce qui colore à chaque souffle sa sonorité et son art du discours. Il en parlait comme de son action, pourtant assez poussée, dans la Résistance : *« C'est exactement comme la musique. Ces choses-là, on en fait toujours trop peu. On fait ce qu'on peut. Et quand on s'en sort, on se dit qu'on a fait de son mieux… »*

Francis Marmande

Sohrab Shahid Saless

Le « Tchekhov du cinéma iranien »

LE CINÉASTE iranien Sohrab Shahid Saless est mort le 2 juin, à Chicago, des suites d'une longue maladie. Il était âgé de cinquante-quatre ans.

Il est des injustices que la mort seule écorne, ce sont celles de l'oubli. Ainsi de ce réalisateur, que Serge Daney surnommait illico « SSS » lorsqu'il découvrait, intrigué et séduit, ce qui était déjà son dixième film, *Utopia*, au Festival de Berlin 1983. Et Daney notait que le triste destin de certains cinéastes était de demeurer confinés aux festivals. C'était déjà le sort de Saless, mais le critique ignorait alors *que le cinéma iranien connaîtrait* peu après un succès en Occident dont ce même Saless serait le grand oublié. Soit une illustration plutôt cruelle de la fable du Lièvre et la Tortue, qui aura fait de ce cinéaste parti trop tôt un précurseur affronté à l'indifférence, et qui en est mort…

Sohrab Shahid Saless était né à Téhéran, le 28 juin 1944. Après avoir étudié le cinéma à Vienne puis à Paris, il retourne dans son pays, où il réalise vingt-deux courts métrages entre 1969 et 1973, puis ses premiers longs, *Un simple événement* (1973) et *Nature morte* (1974). Son engagement politique à gauche et son opposition à la dictature du chah le contraignent alors à l'exil, en Allemagne, où il réalisera l'essentiel de son œuvre : treize films, de *Loin du pays* (1975) à *Une rose pour l'Afrique* (1989). Malgré les très nombreux témoignages de reconnaissance pour son travail de *la part de collègues et d'institutions* (dont deux hommages de la Cinémathèque française, en 1979 et en 1983), Saless ne parvient pas à faire distribuer ses films, qu'il ne peut tourner que grâce au seul soutien, moins assuré avec les ans, de la télévision allemande, et à ses contacts dans des pays de l'Est qui vont cesser d'être des interlocuteurs. En 1995, il part s'installer aux Etats-Unis, où il tente, en vain, de commencer une nouvelle carrière.

Adepte d'un cinéma attentif aux moments « vides », à la captation des durées qui révèlent dans le quotidien les cassures intimes comme les drames collectifs, Saless – qui avait longtemps tenté de porter à l'écran une adaptation de *L'Etranger* de Camus – a été non sans raison comparé à Tchekhov, qu'il appelait (dans le petit livre que lui ont consacré Corine McMullin et Mamad Hahighat, publié par le Goethe Institut et la *Cinémathèque française) « mon maître »* et à qui il avait dédié *Le Temps de la maturité* (1976). Précurseur à bien des titres du grand cinéma iranien contemporain, il n'aura tiré aucun avantage de l'essor et de la reconnaissance internationale de celui-ci.

Jean-Michel Frodon

Yves Le Tac

Un résistant de la première heure

YVES LE TAC, héros de la France libre et de la Résistance lors de la dernière guerre et frère de Joël Le Tac, compagnon de la Libération, est décédé, lundi 6 juillet, à Paris, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Avec son frère, Yves Le Tac se rallie, très jeune, au général de Gaulle, et il organise la mission Overcloud, pendant la seconde guerre mondiale, qui a consisté – outre le fait d'établir des contacts entre Londres et des groupes de résistants, parmi lesquels des cheminots, en Bretagne – à mettre en place un dispositif assurant, grâce à des canonnières rapides, une liaison aller et retour sûre entre la France et l'Angleterre. Maître relieur en 1940, Yves Le Tac est alors un jeune homme plutôt fluet, qui a une passion, le violon, qu'il exerce au sein d'un quatuor amateur.

Il a fallu la trahison de Mathilde Carré, dite « la Chatte », condamnée à mort en 1949 et graciée en 1954, pour que le réseau Overcloud soit démantelé et que les deux frères Le Tac soient arrêtés en février 1942, à Paris, par des agents de l'Abwehr (le service de renseignement de l'armée allemande) et déportés au camp du Struthof, dans le Bas-Rhin. Yves Le Tac va y contracter le typhus. Transféré au camp de concentration de Dachau et mal soigné, il rechute et il ne sera libéré qu'à la fin de la guerre.

En 1956, Yves Le Tac débarque en Algérie, où il préside l'assocation pour le soutien au général de Gaulle. En 1961, après le putsch raté de quatre généraux français hostiles à la politique du chef de l'Etat, il est condamné à mort par l'Organisation armée secrète (OAS), qui lutte pour l'Algérie française.

Il est l'objet d'un attentat au plastic, duquel il sort le bras gauche paralysé. Transporté à Paris, il est de nouveau la cible, en 1962, d'un commando de plusieurs tueurs de l'OAS qui le manquent de justesse, dans sa chambre de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce.

En novembre 1962, Yves Le Tac, qui se présentait à Marseille contre le député sortant Jean Fraissinet (indépendant), est battu au second tour de l'élection législative de la deuxième circonscription (à Marseille) des Bouches-du-Rhône par le candidat SFIO (le parti socialiste de l'époque). Durant les années 70, Yves Le Tac va militer parmi les gaullistes de gauche, aux côtés de Maurice Clavel et de Solange Troisier, et il prend la présidence de l'association de la Ligue pour la dignité de l'enfant.

Titulaire de la croix de guerre 1939-1945 avec palmes, de la croix du combattant volontaire 1939-1945 et de la médaille de la Résistance avec rosette, Yves Le Tac était grand officier de la Légion d'honneur.

Jacques Isnard

■ **ELIA MARIA GONZALEZ ALVAREZ**, surnommée Lili Alvarez, figure du tennis féminin mondial dans les années 20, est morte mercredi 8 juillet à Madrid à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Née à Rome en 1905, elle avait disputé la finale du tournoi de Wimbledon en 1926, 1927 et 1928 et remporté la finale des doubles à Roland-Garros en 1929. Lili Alvarez, qui ne se privait pas de dénoncer la misogynie de la société espagnole sous le régime franquiste, avait été radiée à vie de la Fédération de tennis en 1941 pour *« injures contre l'Espagne »* avant d'être réhabilitée un an plus tard. Après avoir été correspondante de guerre pour le quotidien britannique *Daily Mail* durant la guerre civile espagnole, elle s'était retirée de la compétition sportive en 1942 pour écrire des essais féministes et des livres sur le sport.

AU CARNET DU « MONDE »

Naissances

Mme et M. Raymond GOUTENMACHER
ont la joie d'annoncer la naissance de leur première arrière-petite-fille,

Jade,

chez

Amore et David,

le 11 juillet 1998, à Genève.

Anniversaires de naissance

– Paris. Vanves. Le Rohu.

14 juillet 1918 - 14 juillet 1998.

Matthieu, Tifenn, Joëlle,
Les amis,
Toute la famille,
souhaitent à

Paul,
dit « *LE CAPITAINE* »

un heureux anniversaire pour ses quatre-vingts printemps.

Mariages

Lucienne MERCY
(famille d'Argentine),
Claude,
directeur général
et Anne-Marie MERCY,
fille du colonel,
Georges ROUSSE (†),
chevalier de la Légion d'honneur,
de Mme Aline ROMAN (†),
Les docteurs MOUTOT,
ont la joie d'annoncer le mariage de leurs enfants,

Muriel et Cedric,
pharmaciens,

le 17 juillet 1998, à Notre-Dame de Tourny, Grange-de-Bourgoult (Eure).

Noces d'or

– Bourges.

Micheline et Robert-Alain.

Cinquante ans déjà…
Cinquante ans, tout de même!!!

Affectueusement,
Raymond.

Félicitations

Shirah,

Tu as réussi l'impossible. Bravo à toi.

Le chemin est encore long, mais nous avons confiance en toi.

Ta famille qui t'aime et qui se réjouit d'avoir retrouvé la TV.

Décès

– Paris.

Le directoire de la nouvelle UDT (gaullistes de gauche)

a la très grande douleur de faire part de la cruelle disparition de l'une des plus hautes figures de ses membres fondateurs,

le docteur Robert CLOP,
résistant déporté,
officier de la Légion d'honneur,
président national
de l'Association Buchenwald-Dora,
vice-président national
de la FNDIRP,
(Fédération nationale des déportés, internés de la Résistance, patriotes),
vice-président du Comité d'union
de la Résistance alésien,
ancien conseiller municipal d'Alès,
chargé des affaires culturelles,

survenue à Alès, le 5 juillet 1998.

« Ce combat pour l'homme,
pour les libertés,
pour les valeurs de la République,
nous le poursuivrons
sans relâche. »

(Appel à la vigilance du groupe gardois des Résistants et déportés, mars 1998.)

– Mme Jeanne Francon,
son épouse,
Ses fils,
Et leurs épouses,
Ses petits-enfants,
Jean,
son frère,
Et son épouse,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Pierre FRANCON,
président de chambre honoraire
à la Cour de cassation,
officier de la Légion d'honneur,
commandeur de l'ordre national
du Mérite,
palmes académiques,

survenu le 10 juillet 1998, dans sa soixante-dix-septième année.

L'incinération aura lieu au crématorium de Crouël (Clermont-Ferrand), le mercredi 15 juillet, à 13 h 30.

Ses cendres seront ultérieurement déposées au columbarium de Cournon-d'Auvergne.

Cet avis tient lieu de faire-part.

38, avenue du Pont,
63800 Cournon-d'Auvergne.

– Julien Géraudie-Ho-viet,
son fils,
Philippe Regouby,
son ami,
Ses amis,
Et la rue Marcel-Duchamp,
ont la douleur de faire part du décès de

Geneviève GÉRAUDIE,

survenu le 7 juillet 1998.

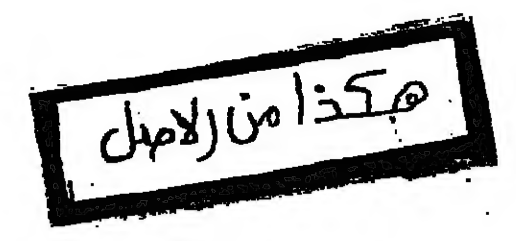
Une bénédiction a eu lieu le 10 juillet, en l'église de Persan (Val-d'Oise).

26, rue Marcel-Duchamp,
75013 Paris.

Communications diverses

– Maison de l'hébreu : deux heures pour savoir lire, dix cours pour pratiquer la Bible ou parler l'israélien. Professeur Jacques BENAUDIS : 01-47-97-30-22.

Nos abonnés et nos actionnaires, bénéficiant d'une réduction sur les insertions du « Carnet du Monde *», sont priés de bien vouloir nous communiquer leur numéro de référence.*



Pendant l'été Le Monde change votre quotidien

VENDREDI*

UN

WILLIAM

BOYD

INÉDIT



DU 17 JUILLET AU 21 AOÛT

CHAQUE VENDREDI* DES ÉCRIVAINS VOUS DONNENT DE LEURS NOUVELLES.

*avec Le Monde daté du samedi

هكذا من الاصل

La Rance se donne cinq ans pour redevenir une vitrine

A travers un « contrat de baie » très consensuel, l'association Coeur veut désenvaser l'estuaire du fleuve breton et remettre en valeur ses rives. Exemplaire, cette opération oblige aussi les agriculteurs à prendre conscience des menaces qui pèsent sur la qualité des eaux

SAINT-MALO
de notre envoyée spéciale

A marée haute, on ne s'aperçoit de rien. L'eau verte et un peu trouble de l'estuaire de la Rance s'écoule tranquillement vers la mer. De Dinan (Côtes-d'Armor) à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), elle lèche des rives restées sauvages, tantôt boisées, tantôt nues, aux pentes douces ou escarpées, aux découpes arrondies. A marée basse, on ne voit plus que la vase. Recouverte de varechs et d'algues vertes, la vase s'accumule sur les berges, jusqu'à former des bandes larges de plusieurs mètres, et s'agglutine en plaques solides au fond de la rivière.

Jean-Louis Rucet, maire (sans étiquette) de La Vicomté, exhibe une preuve de l'aggravation de l'envasement du fleuve : une carte postale des années 20. *« Voyez ces gens, au bord de l'eau ! Ils tiennent debout sur la plage, en chaussures. Je peux vous assurer qu'aujourd'hui, pour aller à cet endroit, il faudrait porter des cuissardes. »*

L'envasement, symbole de la dégradation de la qualité du site, n'est pas le seul mal dont souffre l'estuaire. C'est pour lutter contre toutes les pollutions qui l'affectent, qu'est né le « contrat de baie » de la Rance, dont la deuxième phase (1998-2002) vient d'être lancée. Les habitants de la région qui, comme Jean-Louis Rucet, ont dépassé la quarantaine, se rappellent qu'enfants, ils se baignaient dans la Rance, et mangeaient des coquillages sortis de ses eaux. Aujourd'hui, la consommation de coquillages est interdite, et la baignade n'est *« pas vraiment conseillée »*, de l'aveu de Jean-Claude Xeisz, président de l'office du tourisme de Saint-Malo.

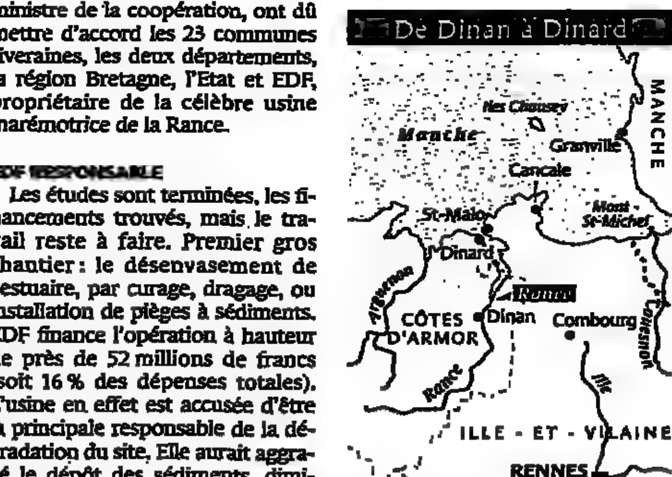
Malgré ces handicaps, la région attire les touristes, en particulier grâce aux plages du bord de mer, celles de Saint-Malo et de Dinard notamment. Chaque année, environ deux millions et demi de visiteurs y séjournent mais se cantonnent encore, en majorité, au littoral. Pourtant, l'estuaire de la Rance a un véritable potentiel touristique. *« Les gens sont friands de balades dans l'arrière-pays. Et la Rance est un site privilégié, resté sauvage »*, dit Jean-Claude Xeisz.

Depuis vingt ans, plusieurs tentatives de réhabilitation du site se sont succédé, sans résultat. La deuxième phase du contrat pourrait bien mettre fin à cette inertie. Le projet s'est concrétisé au milieu des années 90. Claude-Noël Martin, ancien PDG de la firme Générale Biscuit, dont la propriété est au bord du fleuve, devient alors vice-président du Comité opérationnel des élus et usagers de la Rance (Coeur), association créée en 1994 qui réunit tous les partenaires intéressés par le projet.

« La Rance était délaissée. Il fallait la réhabiliter pour favoriser son développement économique et social », explique Claude-Noël Martin. Il veut faire de cette opération un exemple pour d'autres sites et une vitrine quant à la maîtrise des pollutions. Pour arriver à leurs fins, Claude-Noël Martin et Charles Josselin (PS), président de Coeur, ancien président du conseil général des Côtes-d'Armor aujourd'hui ministre de la coopération, ont dû mettre d'accord les 23 communes riveraines, les deux départements, la région Bretagne, l'Etat et EDF, propriétaire de la célèbre usine marémotrice de la Rance.

EDF RESPONSABLE

Les études sont terminées, les financements trouvés, mais le travail reste à faire. Premier gros chantier : le désenvasement de l'estuaire, par curage, dragage, ou installation de pièges à sédiments. EDF finance l'opération à hauteur de près de 52 millions de francs (soit 16 % des dépenses totales). L'usine en effet est accusée d'être la principale responsable de la dégradation du site. Elle aurait aggravé le dépôt des sédiments, diminuant ainsi la profondeur d'eau. Conséquences : une navigabilité réduite, une modification de la faune et de la flore, la prolifération des algues vertes favorisée par une meilleure exposition aux rayons du soleil. *« Il n'est plus temps de montrer les coupables du doigt »*, insiste Charles Josselin.



La participation d'EDF n'est pas, selon l'entreprise, un aveu de culpabilité. *« EDF remplit les obligations de son contrat, en maintenant les bonnes conditions de navigabilité »*, explique Alain Barreau, directeur de l'usine. *« Mais aucune étude n'a conclu à l'augmentation de la sédimentation à cause du barrage. »*

Autre programme lancé : la restauration des berges. Les études mettent l'accent sur la *« gestion inadéquate et indigente des falaises et des lignes de crêtes »*. Chemins de ronde mal entretenus par les propriétaires privés, berges et anciens moulins à marée laissés à l'abandon, éboulements de falaises, déchaussements d'arbres... *« Il faut ralentir l'érosion et empêcher le ruissellement des eaux »*, plaide Dominique Melec, conseiller technique chargé de l'environnement au Coeur. Reste à convaincre les maires et les propriétaires privés...

Il faudrait aussi que les randonneurs cheminant le long des rives puissent, de temps en temps, faire trempette. L'eau du fleuve est aujourd'hui classée en catégorie B ou C, donc pas très bonne. L'objectif est d'atteindre la qualité A, c'est-à-dire d'éradiquer la pollution bactériologique. Treize usines d'épuration des eaux doivent être modernisées, quatre nouvellement construites. Dans certaines petites communes, les égouts vont encore directement dans l'estuaire. Le poste « assainissement domestique » est le plus important du contrat de baie : près de 171 millions de francs, sur un total de 308 millions.

La grande lacune du contrat touche un autre domaine : la maîtrise des pollutions agricoles. Comme presque tous les cours d'eau bretons, la Rance est polluée par les nitrates dont la concentration provoque les « marées vertes ». Charles Josselin a beau insister sur *« la réelle prise de conscience du monde agricole »*, les défenseurs de l'environnement sont sceptiques. *« Nous nous heurtons à la toute-puissance de l'agroalimentaire dans la région*, explique Pierre Moigne, responsable de la section locale de la Société pour l'étude et la protection de la nature en Bretagne (SEPNB).

Une (éventuelle) troisième phase du contrat, encore au stade des études, prévoit de prendre en compte l'ensemble du bassin versant, y compris la partie en amont de Dinan, qui « produit » 90 % des nitrates. En maîtrisant d'abord les pollutions domestiques, les dirigeants de Coeur espèrent mettre les agriculteurs au pied du mur, en les forçant à mettre en œuvre des mesures durables de protection de l'environnement.

Gaëlle Dupont

Engrais et isolant

De 30 000 à 40 000 mètres cubes de vase vont être extraits de la Rance chaque année. Ce matériau a longtemps été considéré comme inutilisable. Pourtant, les sédiments marins et fluviaux étaient autrefois prisés par les agriculteurs comme engrais. Cet usage pourrait être relancé. Un chimiste de l'université de Rennes, Yves Laurent, a trouvé un autre débouché potentiel : mélangés à des déchets de verre, les sédiments forment un matériau résistant à des températures très élevées. La vase de la Rance pourrait donc entrer dans la composition d'un isolant thermique et phonique utilisé pour fabriquer des panneaux d'isolation, des revêtements de sols de parking, des portes coupe-feu... Les boues pourraient aussi être utilisées, à l'état naturel, dans la réalisation de cheminements, de digues, de murs anti-bruit.

Un chantier exemplaire

RENNES
de notre correspondante régionale

Le beau site naturel de l'estuaire de la Rance vaut bien une opération de chirurgie esthétique. L'annonce récente du plan de désenvasement mérite d'être saluée, d'autant plus que les occasions de se réjouir à propos de l'eau sont rares en Bretagne.

ANALYSE

Le contrat de la baie de Rance fait l'objet d'un consensus remarquable

Début juillet, le préfet des Côtes-d'Armor décide d'interdire la pêche et le ramassage de coquillages précisément dans l'estuaire de la Rance où est repérée, comme l'été précédent, une algue toxique redoutable, l'alexandrium. Dans le même temps, au sud, entre Morbihan et Loire-Atlantique, sévit le dinophisis, un autre poison. De son côté, Bruxelles décide de poursuivre Paris devant la Cour européenne de justice pour son laxisme face à la dégradation de l'eau (*Le Monde* du 4 juillet).

Le contrat de baie de la Rance fait en outre l'objet d'un consensus remarquable. Pas comme celui de la rade de Brest, boudé au dernier moment par l'ancien président du conseil général du Finistère, Charles Miossec (RPR) ! Entre Côtes-d'Armor et Ille-et-Vilaine, il semble donc moins difficile d'engager ensemble plusieurs collectivités locales et administrations dans l'extraction de la vase, la réhabilitation de kilomètres de berges et la multiplication de travaux d'assainissement, que de venir à bout de la pollution insidieuse des pesticides et des nitrates. Il est vrai qu'il faudrait, pour cela, convaincre toute une région de changer de comportement, voire de modèle économique.

Un futur schéma d'aménagement et de gestion des eaux (SAGE) aura la rude tâche de s'attaquer à la pureté de tout le bassin versant. Charles Josselin (PS), qui a conservé la présidence de Coeur, l'association-moteur dans l'élaboration du contrat de baie, refuse de se laisser entraîner sur le terrain dangereux de l'élevage intensif, rétorquant que *« d'autres se chargent »* de le mettre en accusation. Le ministre de la coopération sait que le sujet est particulièrement sensible dans le département des Côtes-d'Armor, qu'il a longtemps présidé. Il préfère évoquer les perspectives d'emplois occasionnés par les travaux d'entretien du site.

Les auteurs de la charte prennent soin de mettre sur le même plan *« tous les pollueurs que nous sommes... agriculteurs, collectivités, ménagères, jardiniers, plaisanciers... »* Ils rassurent les chasseurs. EDF passe d'accusé à partenaire. Au final, il est davantage question de développement touristique que de sauvegarde d'une rivière en danger. L'optimisme veut primer sur l'amertume.

L'adhésion est peut-être à ce prix. Sans doute, faut-il jouer sur tous les registres, au chevet de cours d'eau malades. Leur guérison dépend de facteurs si complexes que l'ancien ministre de l'environnement et maire de la commune voisine de Saint-Briac, Brice Lalonde (div.d.), imagine d'en *« confier la responsabilité à des opérateurs privés »*. Défenseur de l'approche économique, il note néanmoins que la lutte contre la pollution aquatique manque de pilote, façon *« superpréfet »*, d'état-major et... de gardes champêtres pour verbaliser.

Martine Valo

هكذا من الاصل

HORIZONS

ENQUÊTE

LES SAVANTS 1 DE BONAPARTE



Une encyclopédie en voyage

19 mai 1798, une armada quitte Toulon sous le commandement de Bonaparte. Destination inconnue. A bord, des milliers de soldats mais aussi une pléiade de scientifiques et d'artistes : Monge, Berthollet, Geoffroy Saint-Hilaire, Fourier, Vivant Denon... débordants de curiosité et d'enthousiasme. Avant de débarquer en Egypte le 1er juillet

DES cris, des vivats. Et la nouvelle se répand en ville comme une traînée de poudre : Bonaparte ! On commençait à ne plus y croire... Dans ce Toulon en effervescence, transformé depuis quelques semaines en gigantesque rassemblement militaire, le général le plus glorieux de la République est arrivé seul, sur un cheval de poste, précédant la berline où ont pris place son épouse, Joséphine, son secrétaire, Bourrienne, et deux aides de camp. Il porte une redingote, comme un vulgaire péquin, sans doute pour voyager incognito. *« Laissez passer,* dit-il aux sentinelles, *je suis le général Bonaparte. »*

Aussitôt installé à l'Hôtel de la Marine, le vainqueur de Rivoli revêt son grand uniforme et prend les affaires en main. Ce 9 mai 1798, les rues seront illuminées en son honneur. Dès le lendemain, il passera les troupes en revue : *« Je promets à chaque soldat qu'au retour de cette expédition il aura à sa disposition de quoi acheter six arpents de terre... »*

Quelle expédition ? Mystère. Nul ne connaît la destination des nombreux navires mouillés dans la rade ou amarrés aux quais et qu'approvisionnent du matin au soir ces lourdes charrettes qui font gronder les pavés du port. Seuls quelques généraux sont dans le secret. Quelques rares civils aussi, parmi lesquels le mathématicien Gaspard Monge et le chimiste Claude Louis Berthollet. Ces deux-là figurent en tête des inscrits pour le voyage en Egypte.

Oui, en Egypte : pressé par Talleyrand, et par Bonaparte lui-même, le Directoire a finalement décidé de s'emparer du pays des pharaons. Ce sera une manière de faire la guerre à l'Angleterre et, accessoirement, d'occuper – en l'éloignant – un général un peu encombrant.

L'Egypte n'a plus rien de ses splendeurs passées. Occupée tour à tour, depuis vingt siècles, par les Perses, les Grecs, les Romains, les Arabes et les Turcs, c'est une province ottomane, repliée sur elle-même, que gouvernent des mamelouks rivaux. Ces anciens esclaves, originaires pour la plupart du Caucase, échappent au contrôle de Constantinople et ne paient même plus le tribut annuel au sultan. Celui-ci a tenté de reprendre le pouvoir par les armes, quelques années plus tôt, au nom de l'islam. Sans succès.

A Paris, tous les rapports l'assurent, tous les voyageurs le confirment : l'Egypte est facile à conquérir. Si la France ne la prend pas, d'autres le feront, à commencer par l'Angleterre, sa grande ennemie. Car il s'agit d'une position stratégique essentielle sur l'ancienne route des Indes. Un débarquement en Grande-Bretagne étant suicidaire, comme Bonaparte vient de le vérifier lors d'une tournée d'inspection sur les côtes du Pas-de-Calais, c'est en Egypte qu'on va combattre la perfide Albion.

Ce pays fascine depuis longtemps les Français. Aux vestiges et aux mystères de sa civilisation ancienne, s'ajoutent les troublantes coutumes de l'Orient musulman. La momie et le harem... L'Egypte est une proie très tentante. Cent fois il a été question de la conquérir, et cent fois la proposition a été repoussée.

Bonaparte, lui, rêve de l'Orient depuis l'enfance. C'est là-bas, pense-t-il, que l'on fait de grandes choses. A vingt et un ans, il a écrit un petit conte oriental, *Masque Prophète*, sans grande valeur littéraire mais peut-être prémonitoire, puisqu'il y est question d'une révolte populaire contre le calife... Puis il a eu de longues conversations avec Volney, le célèbre voyageur orientaliste, partisan d'une conquête de l'Egypte. Ayant fait ses preuves sur le champ de bataille, offert l'Italie à la République, le jeune général peut maintenant traverser la mer, marcher sur les traces d'Alexandre. Ce ne sera pas une banale conquête militaire. La présence de savants et d'artistes, aux côtés du corps expéditionnaire, donnera à son entreprise le statut qu'elle mérite. Encore faut-il des raisons officielles d'envahir la terre des pharaons. L'habile Talleyrand vient d'en suggérer deux à ces messieurs du Directoire qui manquent un peu d'imagination.

La première, la plus simple, est une question d'honneur : la République ne peut rester sourde aux appels au secours lancés à plusieurs reprises par les quelques dizaines de négociants français établis dans la vallée du Nil. Ne sont-ils pas victimes de tracasseries, voire de persécutions, de la part des mamelouks ?

La deuxième raison est plus complexe : il s'agit, pour la République française, qui incarne les droits de l'homme, de libérer le peuple égyptien d'un pouvoir tyrannique. Puisque le sultan n'est pas en mesure de soumettre son vassal, on va le faire à sa place, et même en son nom. Quitte à aller le lui expliquer après coup : Talleyrand en personne pourrait se charger de cette mission subtile. Mais le ministre des affaires étrangères n'ira jamais à Constantinople...

A la libération politique de l'Egypte s'ajoutera sa promotion culturelle : on va apporter la civilisation à un peuple à demi barbare et à demi civilisé. Plus exactement, *rapporter* les sciences et les arts dans leur pays natal, car les intellectuels de cette fin de XVIIIe siècle sont persuadés que la civilisation est née sur les bords du Nil, avant d'être transmise aux Grecs, aux Romains, aux Arabes et à l'Europe moderne. Loin de considérer les pharaons comme des despotes, la Révolution française veut voir en eux des précurseurs des Lumières. A chacune de ses fêtes, elle érige à Paris des pyramides ou des obélisques. Elle a même construit, à l'occasion du 10 août 1793, sur la place de la Bastille, une fontaine en plâtre bronzé représentant Isis, coiffée du némès pharaonique et pressant *« de ses fécondes mamelles la liqueur pure et salutaire de la régénération »*. Ayant banni le christianisme, cette France laïque a furieusement besoin de symboles religieux de substitution !

L'entreprise *« civilisatrice »* que l'on envisage permettra aussi d'explorer l'Egypte et de la faire connaître au monde. Nous sommes à l'époque des expéditions lointaines, où chaque voyageur, muni d'un questionnaire, est invité à devenir un instrument de la connaissance scientifique. Il arrive aussi que plusieurs savants soient réunis pour entreprendre ensemble une exploration de rivages inconnus. Mais Bonaparte innove radicalement en voulant installer dans le pays conquis une importante Commission des sciences et des arts, dont Monge et Berthollet – *« Mongéberthollet »*, comme on appellera bientôt ses inséparables, – seront le noyau.

L'alliance du savoir et du pouvoir fait partie de l'esprit du temps. Si, en 1793, dans un moment d'égarement, la Convention avait dissous les académies et sociétés savantes, y voyant un reste détestable d'élitisme, les révolutionnaires ont dû ensuite recourir aux inventeurs et aux techniciens pour assurer la défense nationale et les grands travaux. C'est ainsi que Monge, nommé ministre de la marine, a réorganisé les arsenaux et amélioré la fabrication des canons, avant de fonder l'Ecole polytechnique avec Berthollet et quelques autres. Il faut former à la fois des ingénieurs militaires et des ingénieurs civils ; en former vite, le plus grand nombre possible.

L'Institut national, créé en 1795, réunit les plus grands noms de la science : aux académiciens d'Ancien Régime ont succédé des citoyens-savants, au service de l'Etat et du Progrès. Leurs études ne portent pas seulement sur des sujets théoriques, mais sur les aérostats, la télégraphie, les paratonnerres... L'une des plus grandes fiertés de Bonaparte est d'avoir été élu dans la section de mécanique, le 25 décembre 1797, au siège de Carnot, écarté pour raisons politiques. Lors d'un dîner, il a, paraît-il, fortement impressionné Laplace par ses connaissances scientifiques. *« Si je n'étais pas devenu général en chef,* dira-t-il plus tard, *je me serais jeté dans l'étude des sciences exactes. J'aurais fait chemin dans la route des Galilée, des Newton. »* Peut-être...

Les armées de la République ont pris l'habitude de faire appel à des savants ou à des artistes pour prélever, dans les pays conquis, des objets d'art au profit des musées français. Cette razzia a été pratiquée en Allemagne et aux Pays-Bas, et à plus grande échelle en Italie, où Bonaparte a rencontré Monge et Berthollet. Les deux savants, éblouis par ce jeune général, ont parrainé son entrée à l'Institut. Et il les a mis dans la confidence de son projet égyptien.

BERTHOLLET, âgé de cinquante ans, est déjà célèbre pour ses travaux sur les teintures, le chlore et l'alcali. Dans les ateliers, la solution d'acide oxygéné qui sert au blanchiment des toiles est qualifiée couramment d'eau de Berthollet ; les ouvriers sont même des *bertholleurs* ou des *bertholliers*. Monge n'est pas en reste : pionnier de la géométrie descriptive, il passe, à cinquante-deux ans, pour l'un des plus grands mathématiciens de son temps. Avec ces deux têtes de file, la Commission des sciences et des arts ne peut manquer d'allure. Elle sera dirigée par un général du génie, Maximilien de Caffarelli du Falga, membre associé de l'Institut, un philosophe en uniforme, qui professe des idées sociales.

Le 26 Ventôse an VI (16 mars 1798), le Directoire ordonne au ministère de l'intérieur de *« mettre à la disposition du général Bonaparte les ingénieurs, artistes et autres subordonnés de son ministère, ainsi que les différents objets nécessaires à cette partie scientifique de l'expédition »*. Joseph Fourier, professeur à l'Ecole polytechnique, est aussitôt requis. On ne lui laisse même pas le temps de réfléchir : cet homme est trop précieux pour ne pas être du voyage. Ses activités politiques sous la Terreur ont été éclipsées par de brillants travaux de mathématiques. A son tour, Fourier devient recruteur. Et c'est l'enthousiasme : au bout de quelques semaines, toute l'Ecole semble prête à partir. Seront retenus finalement sept élèves, cinq professeurs et trente-trois anciens élèves.

> « Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables... »

Un autre personnage indispensable est Nicolas-Jacques Conté. Peintre, chimiste et mécanicien, c'est surtout un inventeur génial qui, à l'âge de neuf ans, fabriquait déjà un violon à l'aide d'un simple couteau... On lui doit une machine hydraulique, un nouveau type de baromètre et, surtout, le crayon à mine artificielle qui a permis de se passer de la plombagine anglaise. L'idée d'utiliser des appareils volants dans les opérations militaires est de lui. Il dirige d'ailleurs le corps des aérostiers établi à Meudon, après avoir été à l'origine de la création du Conservatoire des arts et métiers. Agé de trente-huit ans, ce Normand a perdu un œil lors d'une expérience malheureuse sur les gaz, mais cela ne l'empêche pas, comme le dit Monge, d'avoir *« toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans la main »*.

Le célèbre géologue Déodat de Dolomieu sera aussi du voyage. *« Là où on va,* lui a promis Berthollet, *il y a des montagnes et des pierres. »* Peut-être lui a-t-il glissé le nom de l'Egypte dans le creux de l'oreille, le faisant jurer de ne pas le répéter : Dolomieu pourra vérifier sur place sa théorie sur la formation du delta du Nil. Le chimiste Jacques-Pierre Champy, successeur de Lavoisier à la direction des poudres et salpêtres, quitte son poste pour se mettre sur les rangs. En revanche, Cuvier et Laplace, occupés par leurs travaux respectifs, refusent de partir, malgré l'insistance de Bonaparte. On se consolera en recrutant Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, ami intime de Cuvier, qui occupe, à vingt-six ans, la chaire de zoologie au Muséum d'histoire naturelle. Dans la foulée, deux botanistes, Hyppolite Nectoux et Jules-César de Savigny, s'inscrivent, ainsi qu'Henri-Joseph Redouté, peintre de fleurs au Muséum. Quant à l'Observatoire de Paris, il sera représenté par les astronomes Nouet et Quesnot.

Beaucoup de jeunes gens se bousculent au portillon. On assiste à *« une folie épidémique semblable à celle qui s'était saisie de nos aïeux à l'époque des Croisades »*, remarque Arnault dans ses *Souvenirs d'un sexagénaire*. Les avantages matériels promis aux scientifiques – un double traitement, avec l'assurance de retrouver leur poste au retour – ne suffisent pas à expliquer cet engouement. Prosper Jollois, ingénieur de vingt-deux ans, avoue, dans une lettre à son père, ne connaître ni la destination, ni la durée, ni le but de cette expédition, ajoutant : *« Il faut maintenant que je vous dise quelles sont les raisons qui m'ont déterminé à faire une pareille folie, si toutefois c'en est une. D'abord, c'est un désir de voyager que je nourris depuis longtemps, et que, dans aucune circonstance, je ne pourrais, à coup sûr, réaliser aussi avantageusement ; ensuite, l'ardent désir d'acquérir de l'instruction, de l'expérience ; enfin, la conviction intime que j'ai que ce voyage ne peut que m'être utile. »*

DEUX jeunes collègues, Lancret et Dubois-Aymé, commenteront par la suite : *« Nous ignorions où Bonaparte allait porter nos pas. Mais que nous importait ! Ce guerrier célèbre inspirait alors un noble enthousiasme, une aveugle confiance. Monge, Berthollet, Caffarelli, Dolomieu l'accompagnaient et voulaient bien nous associer à leurs travaux. Pouvions-nous hésiter un instant ? »*

Les artistes sont des gens plus compliqués. Le peintre David ne veut pas quitter Paris ; le compositeur Méhul n'aime pas l'aventure ; le poète Ducis se sent trop vieux, et Legouvé, cet autre faiseur de rimes, est trop attaché à sa famille. Quant au chanteur Lays, célèbre ténor de l'Opéra, il a peur de s'enrhumer... On recrutera sa doublure, Villoteau.

Des candidats au voyage se présentent spontanément. Arnault, auteur d'une tragédie à succès, *Marius à Minturne*, n'a pas de mal à se faire accepter. Mais Tallien, ancien membre du club des jacobins, doit forcer la porte. Il en est de même pour Dominique Vivant Denon, appuyé par Joséphine de Beauharnais, dont il fréquente le salon. Cet homme cultivé et charmeur est coupable d'avoir cinquante et un ans. Bonaparte, qui en a vingt-neuf à peine, le prend pour un littérateur d'Ancien Régime, sans se douter combien l'autre lui réserve d'audace et de talents...

Au total, la liste établie par le général Caffarelli comportera cent soixante-sept noms. Beaucoup d'ingénieurs et de techniciens, à côté desquels figurent des astronomes, des architectes, des chimistes, des naturalistes, des minéralogistes, des peintres, des musiciens, des poètes, des imprimeurs, des orientalistes... L'égyptologie est absente, pour la bonne raison que cette science n'existe pas encore. On aurait pu recruter des historiens, des « antiquaires », mais on leur a préféré des savants de plein air. Ajoutons les médecins, conduits par Desgenettes et Larrey, qui mériteront souvent plus que d'autres le titre de « savants ». Un titre abusif dans bien des cas, car la moyenne d'âge des recrues est de *vingt-cinq* ans. Le benjamin, Jacques-Antoine Viard, élève ingénieur, en a quinze à peine...

Certains partent en famille, comme les deux frères Raffeneau-Delile – un botaniste et un ingénieur – ou les deux frères Le Père, ingénieurs. Les Champy, père et fils, sont chimistes ; les Dubois, père et fils, sont chirurgiens... D'autres ont un frère dans le corps expéditionnaire, comme Geoffroy Saint-Hilaire ; ou un neveu, comme Vivant Denon.

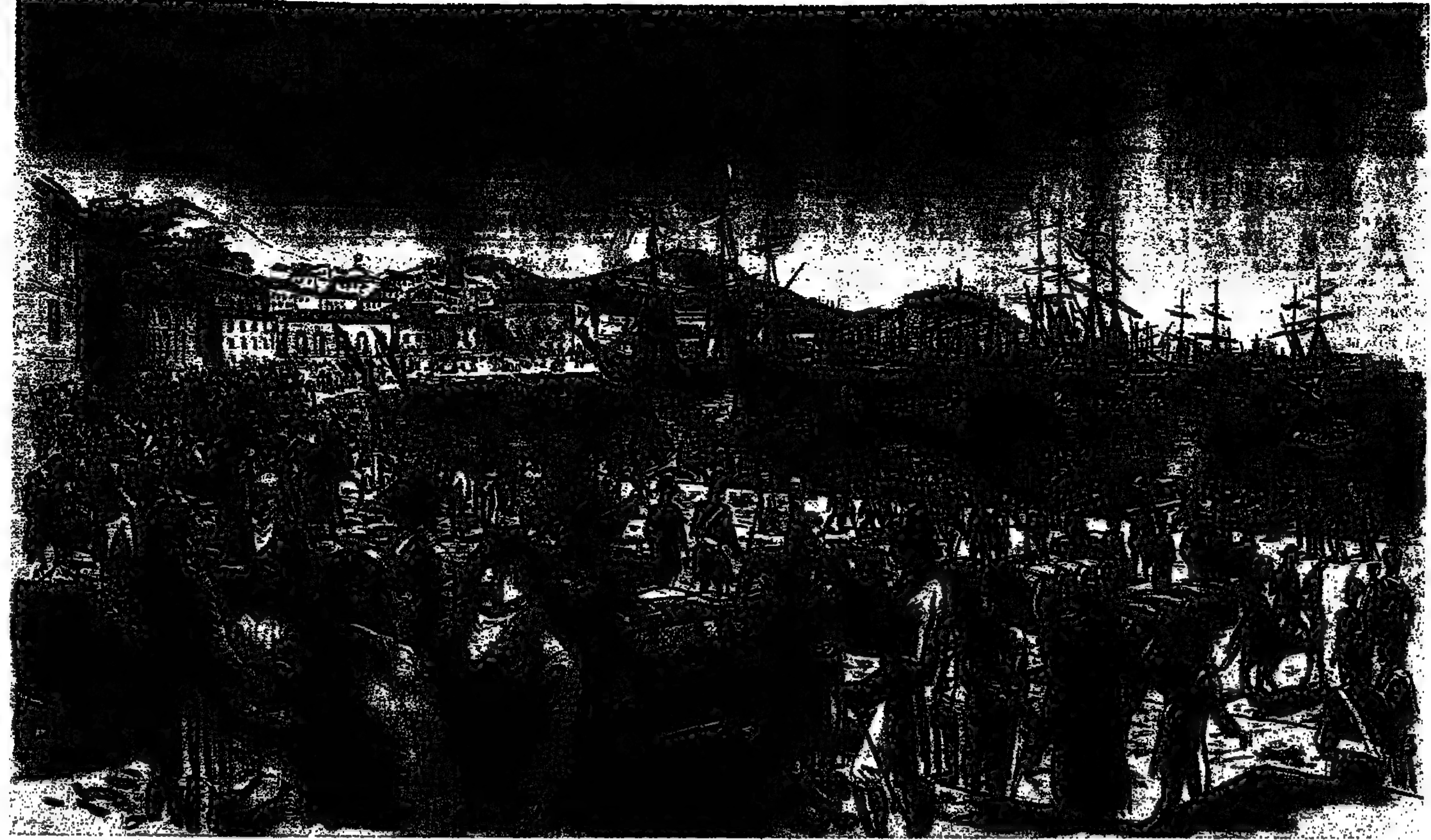
« Nous aurons un tiers de l'Institut avec nous ! », avait prédit Bonaparte dans l'enthousiasme des préparatifs. On est loin du compte, mais nombre de jeunes inconnus se feront un nom en Egypte et intégreront, plus tard à Paris, ce temple du savoir. Faut-il préciser qu'aucune femme ne figure dans la liste des partants ? Nous sommes en 1798. Sophie Germain n'est encore qu'une étudiante clandestine en mathématiques...

Bonaparte réclame à l'Imprimerie nationale du personnel et du



هكذا من الاصل





matériel. Parallèlement, il demande à Monge, qui se trouve à Rome, de faire main basse sur l'une des presses du Vatican et sur ses magasins, riches de caractères latins, arabes, grecs et syriaques. Le mathématicien s'acquitte de sa tâche sans états d'âme. Il se rend à la congrégation de la Propagande, fait démonter, mettre en caisses et embarquer en cachette trois machines complètes, avec tous les instruments nécessaires, sans oublier de recruter discrètement des protes et des interprètes. Mais son désir de partir en Egypte s'émousse au fil des jours. Il finit par écrire d'une plume embarrassée au grand homme : *« Vous voulez absolument, mon cher général, qu'à mon âge je coure les aventures. Si j'étais plus jeune, aucune proposition ne m'aurait été plus agréable que celle de servir sous vos ordres et de contribuer, de tous mes faibles moyens, au bien que vous voulez faire à notre patrie et au monde entier ; mais je suis nécessaire à Paris... Je laisserais une femme qui n'est plus jeune... Laissez-moi parmi les mortels admirer vos talents, apprécier vos services et chanter votre gloire. »* Bonaparte lui répond par retour du courrier : *« Je compte sur l'imprimerie de la Propagande et sur vous, dussé-je remonter le Tibre avec l'escadre pour vous prendre. »* Monge soupire et, ravi, prépare ses malles, tandis que sa femme le traite de *« vieux fou »*.

CHARGÉ de réunir le matériel scientifique, le général Caffarelli constitue, avec l'aide de plusieurs spécialistes, une bibliothèque d'un demi-millier de volumes. Un budget est affecté pour l'achat des instruments les plus modernes : baromètres, graphomètres, déclinatoires, lunettes astronomiques, montres marines, cercles de réflexion... Des laboratoires entiers sont démontés, transportés à Toulon et chargés à bord des navires. On n'hésite pas à se servir dans les grands établissements parisiens : Berthollet emporte ainsi, sans complexe, le cabinet de chimie de l'Ecole polytechnique. Un équipement aérostatique complet sera également réuni, sous la direction de Conté.

Pour brouiller les pistes, des ordres de mission fantaisistes ont été remis aux savants et artistes. Ils finissent par se retrouver tous à Toulon, au terme de périples en diligence, en bateau-poste, à cheval ou à pied. Plusieurs d'entre eux ont découvert pour la première fois leur propre pays, avant d'en explorer un autre. A Toulon, il n'y a plus de place dans les auberges, mais on couchera bientôt à bord. Les membres de la Commission sont répartis entre divers navires, *« pour ne pas confier le sort de la science à un seul bâtiment »*. Cinq classes ont été définies, correspondant à des grades militaires, qui donnent lieu à des traitements différents. Seuls les membres de la première classe ont droit à une cabine convenable. Certaines incohérences ne manquent pas de provoquer jalousies et mécontentements. Pourquoi le géomètre Costaz mange-t-il avec les généraux, alors que Lancret, ingénieur des Ponts et Chaussées, et Delile, du Jardin des plantes, sont à la table des simples officiers ?

La rade de Toulon est couverte d'une forêt de mâts : quinze vaisseaux, une corvette, une douzaine de frégates et de nombreux bâtiments plus légers (bricks, avisos, bombardes, tartanes...), chargés de protéger plus de trois cents unités de transport, auxquels doivent se joindre en route trois autres convois, venus de Gênes, d'Ajaccio et de Civitavecchia. Quelque trente-huit mille soldats et dix mille marins et personnels civils appartiennent à cette armée exceptionnelle par le nombre de ses officiers, dont beaucoup se sont distingués en Italie ou sur le Rhin. Le navire-amiral, doté de cent vingt canons, s'appelle l'*Orient*. Pure coïncidence apparemment.

Le départ, ajourné à plusieurs reprises en raison de vents contraires, a lieu finalement le 19 mai, sous un soleil éclatant. Six coups de canon sont tirés pour appeler les retardataires. L'artillerie des forts salue l'armada, tandis que les musiques du bord jouent des airs de circonstance. Le jeune polytechnicien Dubois-Aymé, qui a eu une aventure galante avec la maîtresse d'un général, manque le départ du *Franklin* : il rattrapera de justesse le *Tonnant*, en train de lever l'ancre...

Où va-t-on ? Cinquante mille hommes s'interrogent. En Sardaigne, disent les uns. En Crimée, pensent les autres. Il est aussi question des Indes et de l'Egypte... Chaque capitaine a reçu une lettre fermée en cinq cachets : à n'ouvrir qu'en cas d'extrême nécessité, si un bâtiment venait à être séparé du convoi. Pour le moment, le cap est sud-est, dans cette Méditerranée lourde de menaces. Bonaparte sait que la flotte britannique de Nelson le cherche. Et il n'ignore pas que sa propre escadre, qui s'étend sur des kilomètres, avec des bateaux lourdement chargés, n'a pas de grande capacité de manoeuvre. En cas d'attaque, elle court des risques considérables.

Savants et artistes s'attendaient-ils à une partie de plaisir en mer ? Ceux qui n'ont pas la chance de disposer d'une cabine dorment dans des hamacs, qui se cognent les uns contre les autres. Au manque d'espace s'ajoute l'insuffisance de nourriture, bien que des troupeaux entiers aient été embarqués. Certains soldats vendent leurs effets pour acquérir des rations supplémentaires. L'eau douce est réservée à la boisson. Autant dire que la troupe ne se lave guère, et les nez sensibles en souffrent...

« On mange du mouton, de la morue et des haricots, note dans son journal l'élève de Polytechnique Edouard de Villiers du Terrage. *Encore a-t-on bien de la peine à obtenir cette nourriture qui est souvent crue, souvent gâtée ! »* Le mal de mer le surprend plus d'une fois. A bord du *Franklin*, ils sont cent dix dans une chambre de cent mètres carrés. *« Et quelle société ! Quel tapage infernal ! »* Les soldats jouent aux cartes, chantent faux ou inventent des comédies grossières dans lesquelles il est presque toujours question d'une belle esclave, enfermée dans un harem par un vieux Turc, et qu'un soldat français vient libérer pour l'épouser... Prémonition ?

Dégoûtés par ce voyage, deux camarades de Villiers du Terrage parlent déjà de retourner en France à la première escale. Il les en dissuade, malgré sa propre déception. Le polytechnicien a fini par trouver un coin tranquille, derrière un rouleau de cordages, pour se plonger dans son manuel d'analyse infinitésimale. Il s'occupe du mieux qu'il peut, enseignant les mathématiques à un aide-timonier. Sur le même bateau, Conté dessine les portraits de ses compagnons de voyage.

Les chefs militaires sont hantés par la menace anglaise. Dès qu'une voile étrangère est signalée, c'est le branle-bas de combat. Bagages et hamacs sont jetés à fond de cale ; les canons sont libérés, prêts à faire feu.

Quand le temps le permet, on se rend visite d'un bâtiment à l'autre. C'est au cours de l'une de ces excursions que Geoffroy Saint-Hilaire tombe à la mer, mais échappe heureusement à la noyade... Le naturaliste est très bien traité par le commandant de l'*Alceste*. Il occupe agréablement ses soirées en jouant aux cartes avec des officiers supérieurs. Les matelots, impressionnés, le voient faire une expérience de galvanisme sur un requin qu'ils ont pêché. Les astronomes Nouet et Quenot ne s'ennuient pas non plus : sur l'*Aquilon*, depuis le début du voyage, ils ne cessent de manipuler leurs montres marines, leurs lunettes mobiles et leur cercle de réflexion. Bientôt, ils pourront vérifier la longitude de Malte...



« Nous ignorions où Bonaparte allait porter nos pas. Mais que nous importait ! Ce guerrier célèbre inspirait alors un noble enthousiasme, une aveugle confiance. Monge, Berthollet, Caffarelli, Dolomieu l'accompagnaient et voulaient bien nous associer à leurs travaux. Pouvions-nous hésiter un instant ? »

A bord de l'*Orient*, Bonaparte occupe un appartement royal, qui choque plus d'un républicain. Souvent, après dîner, il réunit les savants les plus renommés et quelques officiers supérieurs, pour ce qu'il appelle son *« Institut »*. Le général en chef désigne trois ou quatre personnes pour soutenir une proposition et un nombre égal pour la combattre. Ces débats portent aussi bien sur les modes de gouvernement que sur la religion, l'âge du monde ou l'interprétation des rêves.

Des généraux – comme Caffarelli, défenseur d'un socialisme avant l'heure – y participent activement. D'autres se demandent ce que des savants, qu'ils qualifient déjà d'ânes, viennent faire dans une expédition militaire. Un soir, Junot, qui se permet des impertinences, lance à Bonaparte : *« Général, pourquoi Lannes n'est-il pas de l'Institut ? N'y devrait-il pas être admis sur son nom ? »* On lui demande de se taire. Il s'assoupit alors et ronfle bruyamment. On le secoue. *« Général,* bougonne-t-il, *c'est votre fichu Institut qui endort tout le monde, excepté vous. »*

Cette escadre poussive, régulièrement immobilisée par l'absence de vent, n'atteint Malte qu'au bout de vingt-deux jours. Pour Bonaparte, qui a livré des batailles autrement plus rudes, la conquête de l'île, peuplée de cent mille habitants et défendue par cinq cents chevaliers souvent âgés, est une broutille.

Les dirigeants de l'ordre comprennent vite qu'ils ont intérêt à baisser les armes. La Commission des sciences et des arts est mise à contribution : Dolomieu, ancien chevalier, se voit contraint d'aller négocier la capitulation de ses ex-compagnons, ce dont il s'acquitte sans plaisir. Berthollet, lui, est chargé, avec le contrôleur de l'armée, de saisir les trésors des chevaliers, d'en établir l'inventaire et de faire fondre l'or en lingots. Les fourneaux seront installés... dans la cathédrale. Un membre de la Commission, Regnaud de Saint-Jean d'Angély, restera même dans l'île comme commissaire du gouvernement.

En huit jours, Bonaparte a transformé de fond en comble l'administration de Malte. Il y a aboli l'esclavage, établi la liberté de culte et reconstruit tout le système d'enseignement. Un avant-goût de ce qu'il prépare peut-être au pays des pharaons... Il emmène avec lui des chevaliers français, dont certains intègrent la Commission des sciences et des arts, ainsi que plusieurs centaines de musulmans libérés des geôles maltaises, qu'il utilisera comme propagandistes de son action en Egypte.

Car c'est bien en Egypte que l'on va. Cette « armée d'Angleterre » découvre qu'elle s'appelle l'armée d'Orient. Une proclamation, imprimée à bord du navire-amiral et affichée le 28 juin dans tous les bâtiments, donne déjà des conseils de maintien : *« Soldats ! Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables... Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans. Ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ. Les légions romaines protégeaient toutes les religions... »*

A bord des navires, les amateurs de lecture s'arrachent les *Lettres sur l'Egypte* de Claude Savary et le *Voyage en Syrie et en Egypte* de Volney. Ces deux ouvrages récents donnent de la vallée du Nil des visions assez contradictoires. Faut-il se fier au regard froid et implacable de Volney, ou aux tableaux enchanteurs de Savary, qui a vu se baigner dans le Nil des naïades à moitié nues ?

Alexandrie n'est plus qu'à quelques lieues. Avec un enthousiasme de moussaillon, Vivant Denon est très fier d'appartenir à la frégate envoyée en reconnaissance. Au lever du jour, il découvre avec surprise une côte aride et blanche s'étendant à l'horizon. Pas un arbre, pas une maison. *« Ce n'est pas seulement la nature attristée,* note-t-il, *mais la destruction de la nature, mais le silence et la mort. »* Près de lui, un soldat lance à un camarade : *« Tiens, regarde, voilà les six arpents de terre qu'on t'a promis ! »* On s'esclaffe.

L'officier dépêché à terre met une éternité pour revenir, accompagné du neveu du consul de France, qui est porteur d'une mauvaise nouvelle : Nelson, toujours à la recherche des Français, vient de faire escale à Alexandrie. Reparti bredouille, il doit traîner dans les parages avec sa flotte. Quant aux autorités égyptiennes, averties d'une possible invasion française, elles mettent en place un système de défense.

Bonaparte n'a pas le choix : il faut débarquer au plus vite. C'est en pleine nuit, le 1er juillet, par une mer furieuse, que des chaloupes sont mises à l'eau, dans l'anse du Marabout, à l'ouest d'Alexandrie. La manoeuvre est redoutable. Plusieurs embarcations, emportées par les vagues, s'écrasent contre les navires ou les brisants. Les cris des soldats qui vont se noyer résonnent dans la nuit. Leur succède un silence poignant.

Savants et artistes ne s'attendaient pas à cette Egypte-là. Ils n'ont encore rien vu.

Robert Solé

Illustrations : Jacques Ferrandez

Prochain article : Dans un foyer de lumières

هكذا من الأصل

Le Monde

21 *bis*, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05
Tél. : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Télex : 206 806 F
Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90
Internet : http : //www.lemonde.fr

ÉDITORIAL

Vote-sanction au Japon

Ainsi s'en va Ryutaro Hashimoto, le premier ministre japonais, obligé à la démission par un électorat qui lui a infligé, dimanche 12 juillet, à l'occasion d'élections partielles, une véritable motion de censure. Ce que le peuple du Japon reproche à son chef, ce ne sont pas tant ses erreurs en matière de gestion économique, mais bien davantage son manque de vision politique en période de profonde mutation. Ce serait se tromper que de croire que le chef du gouvernement de la deuxième puissance du monde a trébuché sur une simple incapacité à inciter ses compatriotes à consommer plutôt qu'épargner. Quand, à la tête d'un pays aussi riche que le Japon, un gouvernement injecte un pactole de 116 milliards de dollars dans l'économie nationale sans parvenir à la faire redémarrer, c'est bien que le contribuable lui refuse sa confiance pour des raisons plus impérieuses encore que ses atermoiements dans le marasme. Même si celui que traverse le Japon est indéniable.

Ce que le vote-sanction traduit, c'est bien ce même phénomène que l'on voit à l'œuvre à travers l'Asie depuis plus d'un an : un réveil des peuples face à des formules de gouvernement qui méprisaient largement les sociétés civiles. La crise économique en a été le révélateur. Elle sonne le glas d'un *« miracle »* bien imparfait. Et, en même temps, elle ouvre la voie à un réel progrès : le sursaut des sociétés à qui l'on ne demandait nullement leur avis dans le partage des pouvoirs et des prébendes n'est plus l'exception, il est quasiment devenu la règle.

Au cours de l'année écoulée, ces sociétés ont porté à la tête de l'Etat, en Corée du Sud, un président, Kim Dae-jung, ancien prisonnier politique. Elles ont, en Indonésie, chassé du pouvoir le dictateur Suharto. Elles ont mis en difficulté plusieurs autres équipes dirigeantes en Asie du Sud-Est ; et, à Hongkong, elles ont renouvelé leur confiance électorale à des démocrates que les nouveaux maîtres des lieux abhorrent. A Taïwan, sous la menace des canons du continent, les citoyens de cet Etat non reconnu par ses pairs avaient, peu auparavant, entériné la naissance de la première démocratie chinoise authentique. A Pékin même, le chef du régime a dû débattre publiquement de la démocratie avec son *« homologue »* américain afin d'obtenir technologie et moyens financiers dont son pays a tant besoin pour rattraper les nations modernes.

Loin de témoigner d'une chute fatale du dynamisme dont l'Asie a fait preuve au cours des trente dernières années, les crises politiques que traversent les pays de la région aujourd'hui traduisent leur vitalité. Il faut donc applaudir et encourager ces évolutions. Des démocraties relativement évoluées, comme le Japon et désormais la Corée, passent par l'isoloir pour imposer ces changements. Ailleurs, c'est encore dans la rue que le progrès doit forcer la porte du pouvoir, faute de corps intermédiaires représentatifs. Mais une chose semble acquise : ce *Sayonara*, cet « au revoir » à M. Hashimoto, s'adresse à un certain vieux monde.

Le Monde est édité par la SA LE MONDE
Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani
Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ; Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint

Directeur de la rédaction : Edwy Plenel
Directeurs adjoints de la rédaction : Jean-Yves Lhomeau, Robert Solé
Rédacteurs en chef : Jean-Paul Besset, Pierre Georges, Laurent Greilsamer, Erik Izraelewicz, Michel Kajman, Bertrand Le Gendre
Directeur artistique : Dominique Roynette
Rédacteur en chef technique : Eric Azan
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment

Médiateur : Thomas Ferenczi

Directeur exécutif : Eric Pialloux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg
Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet

Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Gérard Courtois, vice-président

Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982), André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)

Le Monde est édité par la SA Le Monde
Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1994.
Capital social : 961 000 F. Actionnaires : Société civile « Les rédacteurs du *Monde* », Association Hubert Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du *Monde*, Le Monde Entreprises, Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Iéna Presse, Le Monde Prévoyance, Claude Bernard Participations.

IL Y A 50 ANS, DANS *Le Monde*

Le mythe de la guerre « presse-bouton »

UNE INTÉRESSANTE controverse a opposé dernièrement aux Etats-Unis les partisans d'un renforcement exclusif de l'aviation et ceux qui estiment que le programme de réarmement doit être harmonieusement équilibré entre les trois armes. Les thèses des « aviateurs » l'ont emporté. D'une part, le Congrès a senti que dans une période électorale il valait mieux insister sur la construction d'une puissante arme aérienne plutôt que de recommander des lois sur les effectifs, forcément impopulaires. D'autre part, il n'a pas été insensible aux pressions des représentants de l'industrie aéronautique, au bord de la faillite.

Cependant ces raisons n'expliquent pas entièrement l'attitude du Congrès, qui a dû d'autre part adopter la conscription. Sa décision d'augmenter la puissance aérienne répond bien aux préoccupations de l'opinion, trop facilement convaincue que la possession de bombes atomiques suffira à vaincre tout adversaire. Dans l'avenir immédiat, la guerre-éclair n'est pas possible. Trop de facteurs font qu'une victoire rapide, même recherchée avec les moyens les plus audacieux, est une telle spéculation qu'aucun état-major ne se risquerait à ce jeu. La guerre « presse-bouton » est, pour le moment, un mythe auquel il ne convient pas de sacrifier les autres armes. Tant qu'on n'en sera pas arrivé aux vitesses supersoniques, et aux projectiles transocéaniques autoguidés, les gouvernements se doivent de maintenir d'importantes forces terrestres et navales, sans lesquelles l'occupation et l'approvisionnement de bases avancées sont inconcevables.

Henri Pierre
(14 juillet 1948.)

Le Monde SUR TOUS LES SUPPORTS
Télématique : 3615 code LEMONDE
Documentation sur Minitel : 3617 code LMDOC ou 08-36-29-04-56
Le Monde sur CD-ROM : renseignements par téléphone, 01-44-08-78-30
Index et microfilms du *Monde* : renseignements par téléphone, 01-42-17-29-33
Le Monde sur CompuServe : GO LEMONDE
Adresse Internet : http : //www.lemonde.fr
Films à Paris et en province : 08-36-68-03-78

Il faut un moratoire mondial pour les OGM

Suite de la première page

Les technologies de l'ère génétique permettent aujourd'hui de manipuler la nature à son niveau le plus fondamental – celui du gène. Il est devenu possible aux scientifiques de créer, à partir d'espèces n'ayant aucun lien entre elles, des formes de vie entièrement inédites. Le gène qui chez la luciole émet de la lumière a été isolé et intégré au code génétique d'un plant de tabac. La plante adulte pousse ainsi vingt-quatre heures sur vingt-quatre. De même, le gène « antigel » d'un poisson, le carrelet, a été introduit dans le code génétique d'un plant de tomate afin de le protéger des coups de froid.

Pour les dix prochaines années, les grandes entreprises de biotechnologie projettent la mise en culture, sur des millions d'hectares agricoles dans le monde, de centaines de plantes transgéniques conçues en laboratoire. Pour les écologistes, les risques encourus par la biosphère sont semblables à ceux qui ont suivi l'introduction d'organismes exotiques en Amérique du Nord.

Beaucoup de ces êtres vivants se sont adaptés sans heurt aux écosystèmes locaux, mais une petite partie d'entre eux a causé des ravages dans la flore et la faune du continent. On pense évidemment *au bombyx disparate*, à *Ophiostoma ulmi*, responsable de la maladie de l'orme et à *Endothia parasitica*, l'agent des chancres du châtaignier, aux étourneaux et à la mouche du fruit de Méditerranée.

Chaque fois qu'un organisme génétiquement modifié est lâché dans la nature, un risque infime existe qu'il provoque, lui aussi, des dommages. Comme les espèces non indigènes, il a été artificiellement introduit dans un environnement complexe qui a engendré, au cours de longues périodes de l'histoire de l'évolution, des rapports d'intégration très complets.

Les écologistes ne sont pas sûrs des suites à attendre du franchissement des barrières naturelles que représente l'introduction dans les cultures de gènes issus d'espèces végétales et animales sans aucun rapport entre elles. Le fait *est qu'il n'existe aucun précédent* à ce type d'expérimentation.

Les efforts actuels de la biotechnologie en agriculture se concentrent, pour l'essentiel, sur la création de plantes résistantes à certains herbicides. Afin d'accroître leur part du marché mondial dans ce domaine en expansion, les grandes firmes agrochimiques comme Monsanto et Novartis ont créé des cultures transgéniques qui ont acquis une tolérance à leurs propres herbicides. Ainsi des nouvelles semences de Monsanto, qui résistent à Roundup, l'herbicide chimique le plus vendu par cette entreprise.

Les cultures résistantes à certains insectes nuisibles ont, elles aussi, fait leur apparition. Les entreprises de biotechnologie commercialisent ainsi des cultures transgéniques dont chaque cellule de chaque plant produit l'insecticide. Plusieurs de ces cultures, dont le maïs « maximiser corn » de Ciba Geigy et le tabac de Rohm *and Haas, sont déjà disponibles sur* le marché. Un faisceau grandissant de preuves scientifiques fait craindre, cependant, la possible apparition de *« super-insectes »* qui résisteraient aux effets des cultures génétiques productrices de pesticides.

La génération des cultures transgéniques résistantes aux virus pose la question tout aussi redoutable de l'apparition de virus qui n'existaient *pas auparavant dans la nature*. L'inquiétude se fait jour dans les milieux scientifiques et les publications spécialisées sur l'éventualité d'une recombinaison des gènes de l'enveloppe virale avec des gènes présents dans des virus apparentés qui trouvent naturellement leur voie au cœur des plantes transgéniques, pour donner naissance à des virus recombinés aux caractères inédits.

Certains écologistes mettent en garde contre le danger que représente ce qu'ils appellent la *« circulation des gènes »* : le transfert, par pollinisation croisée, de gènes transgéniques des cultures vers des plantes cousines. Les chercheurs craignent, par exemple, que les gènes transgéniques de la tolérance aux herbicides et de la résistance aux insectes et aux virus ne se transmettent dans la nature – toujours par pollinisation croisée – aux génomes de plantes parentes, créant ainsi une résistance des mauvaises herbes à certains herbicides, insectes et virus.

Un faisceau grandissant de preuves scientifiques fait craindre la possible apparition de « super-insectes » qui résisteraient aux effets des cultures génétiques productrices de pesticides

Le secteur des assurances a discrètement fait savoir, il y a plusieurs années, qu'il n'assurerait pas contre d'éventuelles catastrophes *« à long terme »* liées à l'introduction dans l'environnement d'organismes génétiquement modifiés. Car il manque à l'industrie une écologie prospective permettant d'évaluer les risques liés à chaque *opération donnée. Bref, les* compagnies d'assurances saisissent parfaitement les conséquences kafkaïennes de la situation créée par un gouvernement *qui prétend réglementer le champ* nouveau de la biotechnologie, en l'absence d'un véritable savoir scientifique sur le comportement des OGM dans l'environnement. Qui sera, dès lors, tenu pour responsable des dommages causés en *cas de pollution de surfaces importantes pour une durée indéfinie ?* Les grandes entreprises agrochimiques ? Les pouvoirs publics ?

Qui sera tenu pour responsable des dommages causés en cas de pollution de surfaces importantes pour une durée indéfinie ? Les grandes entreprises agrochimiques ? Les pouvoirs publics ?

L'utilisation des OGM pose aussi, concernant la santé, un certain nombre de problèmes graves qui n'ont pas encore été résolus. La plupart des cultures génétiquement modifiées contiennent des gènes issus d'organismes non alimentaires – qu'il s'agisse de bactéries, de virus ou d'insectes. Compte tenu des allergies aux produits alimentaires courants dont souffrent 2 % des adultes et 8 % des enfants, les associations de défense des consommateurs demandent que tous les produits dérivés soient clairement étiquetés, afin que les consommateurs puissent éviter les risques pour leur santé.

L'industrie agrochimique n'a pratiquement pas tenu compte de la contestation grandissante des écologistes et des professionnels de la santé dont les récentes études laissent entendre que la révolution biotechnologique s'accompagnera sans doute d'une prolifération des OGM dans l'environnement et d'une aggravation des risques pour la santé des consommateurs. Les firmes « biotech » ont peut-être raison. *Mais si elles se trompent ?*

Un moratoire doit intervenir au niveau international sur l'utilisation dans la nature des plantes transgéniques et autres OGM, en attendant le résultat d'études plus *poussées sur les risques potentiels* pour l'environnement et la santé, ainsi que sur les questions de responsabilité qui se posent. Il serait absurde et imprudent d'ensemencer les terres agricoles en cultures génétiquement modifiées avant même d'avoir jeté les bases d'une discipline scientifique permettant d'évaluer les risques et de réglementer l'utilisation de ces produits.

Jeremy Rifkin
Traduit de l'anglais par Sylvette Gleize

La parabole Jacquet

Suite de la première page

L'argent facile et l'individualisme forcé n'ont pas disparu pour autant. Mais la pratique de quelques vertus peut être utile.

Car la question que soulève ce *Mondial est bien de savoir :* avons-nous vécu ces quelques semaines à l'abri d'une bulle protectrice autant qu'illusoire, et vouée à être aussitôt dissipée, ou bien si sommes-nous capables d'en faire un signal ? De transformer cet événement sportif en parabole ? Une équipe de foot, « nationale » et arc-en-ciel, diverse et unie, se hisse en finale alors qu'elle n'était créditée au début de la compétition que d'une honnête moyenne. Le parallèle avec un pays réputé fatigué, sclérosé, se jugeant lui-même comme une puisssance désormais moyenne vient *immédiatement à l'esprit*. Plutôt que d'appréhender les nécessaires modernisations, pourquoi ne pas répondre au défi de celles-ci, armés d'ambition et de *méthode ?*

Et s'il est vrai que le principal combat d'aujourd'hui est celui de l'intégration, alors regardons du côté d'Aimé Jacquet. Il incarne les *trois forces intégratrices qui existaient autrefois* : l'instituteur laïque, celui qui a opposé une certaine lenteur méthodique, un travail rigoureux et patient plutôt que l'esbrouffe, écartant nos vedettes lacaniennes, type Cantona, *pour leur préférer les plus méritants au regard des règles qu'il posait lui-même ; le curé provincial* fort de sa foi dans le travail de groupe ; et l'ouvrier à l'accent stéphanois, dur au labeur, érigeant la cohésion en valeur première. Et voilà Aimé Jacquet symbolisant une unité nationale *refondée sur les pelouses au* terme d'une « guerre » mondiale ludique. Apportant un démenti à l'inéluctabilité d'une France sociale et politique éclatée, baignant tantôt avec *délices*, tantôt avec amertume dans la culture du dissensus. Porteur enfin d'une pédagogie de la confiance et de l'effort, mâtinée de tolérance et d'écoute.

En même temps, les bigarrures sur la pelouse du stade de France, pour formidables qu'elles soient, n'effacent pas un racisme rampant ou déclaré, comme en a témoigné l'enquête que nous avons *publiée : la peur des autres, la* crispation identitaire continuent leurs petits et grands ravages. Mais il n'est pas inutile d'observer que seul le Front national n'a *pas eu voix au chapitre. Il s'est* même retrouvé, pour la première fois depuis longtemps, inaudible, car totalement déphasé.

A charge maintenant pour le *pays de prolonger la parabole* Jacquet : aux gamins, aux éducateurs, aux politiques, aux chefs d'entreprises de retrouver, pour les uns, ou de renforcer, pour les *autres, le souci et l'énergie d'aller* « en finale », chacun dans son domaine. Et de le faire, sans tricher, sans exclure, sans préjuger et sans confondre les béatitudes de la communication et de la médiatisation avec le résultat lui-même.

J.-M. C.

AU COURRIER DU « MONDE »

LA LIBERTÉ DE VACCINER

Si je comprends bien, et surtout si je relis la page 24 du *Monde* du 26 juin, les débats et contreverses *sur l'innocuité et l'efficacité* du vaccin BCG n'ont pratiquement jamais cessé. Et pourtant ce vaccin dont on n'arrête pas de nous vanter les mérites reste obligatoire en France, imposé par la loi ! Même pas une clause de conscience, sauf dans l'armée. Les militaires seraient-ils plus prudents, mieux informés que les députés ? Pourquoi les parlementaires ne voteraient-ils pas une loi accordant aux Français la liberté des vaccinations à l'exemple de bien des pays étrangers, en Europe notamment ? Les médecins ne sont-ils pas aptes, qualifiés, pour ordonner au moment opportun une vaccination et d'en assurer le suivi ? La vaccination n'est pas un acte administratif. Pourquoi l'imposer systématiquement selon un calendrier aveugle ignorant de surcroît l'état réel de santé de l'enfant ou de l'adulte au moment de l'inoculation ? Faisons confiance au médecin de famille, accordons-lui la liberté de vacciner !

Gaston Delesse
Diges (Yonne)

LA FRANCE ET L'AFRIQUE DU SUD

La visite présidentielle en Afrique du Sud a été, à juste titre, empreinte de grande modestie. En effet, la politique française des grands contrats d'armement en faveur du régime d'apartheid, infléchie tardivement, ne constitue pas un legs très glorieux. De même, notre rôle traditionnel sur le continent africain, en dépit des évolutions récentes, peut encore susciter des réserves à Pretoria. La nouvelle Afrique du Sud, dont la *transition démocratique reste* exemplaire et le poids économique incontournable, engage à jeter les bases d'un véritable partenariat qui crée une claire rupture avec le passé. Mais, subrepticement, des échanges portant sur du matériel militaire sont annoncés comme présentant un enjeu essentiel alors que l'aide économique au profit des communautés noires n'apparaîtrait plus au premier rang. Cette impression doit être démentie très rapidement. La question politique et sociale prioritaire en Afrique du Sud demeure liée aux conditions de vie très précaires de la majorité de la population, qui a souffert d'une discrimination raciale institutionnalisée en particulier dans le domaine du logement. Elle ne peut être éludée. Les investissements importants en matière d'habitat, promis par les pays européens au lendemain des élections de 1994, sont toujours attendus. Aujourd'hui, la France se doit de prendre des initiatives économiques fortes plutôt que d'affirmer ses préoccupations de fournisseur d'armes. A défaut, le rendez-vous avec la nouvelle Afrique du Sud serait manqué.

Yves Laurin
Paris

RECTIFICATIFS

PARIS-8e

Le maire du 8e arrondissement de Paris n'est pas Gérard Leban, comme nous l'avons écrit par erreur dans l'enquête intitulée « La machine de guerre de Jean Tiberi » (*Le Monde* du 8 juillet), mais François Lebel. M. Leban est conseiller de Paris, élu du 16e arrondissement.

LYCÉENS DÉCROCHEURS

Contrairement à ce qui était indiqué dans l'enquête consacrée aux lycéens décrocheurs (*Le Monde* du 7 juillet), le siège de l'association La Bouture ne se trouve pas à Saint-Etienne mais à Grenoble. Cette association a organisé au mois de janvier à Lyon un colloque international et permis la réalisation d'un film de Jean-Paul Pénard, *Paroles de décrocheurs*.

هكذا من الاصل

AUTOMOBILE Après cinq semaines de grève, les négociations entre la direction de General Motors et l'UAW, principal syndicat de l'automobile, sont dans l'impasse. Aucun accord n'est intervenu qui aurait permis de faire repartir la production lundi 13 juillet, à l'issue de la traditionnelle fermeture estivale de deux semaines, et de lancer la production des nouveaux modèles 1999. ● L'ARRÊT DE TRAVAIL des 9 200 salariés de Flint, depuis le 5 juin, a paralysé la quasi-totalité des usines du groupe et a déjà coûté 1,2 milliard de dollars. ● LA DIRECTION veut non seulement régler le conflit local de Flint, mais surtout obtenir de l'UAW un accord plus global sur l'emploi et la productivité. ● WALL STREET pousse les dirigeants du premier constructeur mondial à décider d'importantes suppressions d'emplois, pour s'aligner sur la compétitivité de ses concurrents.

Le conflit continue chez General Motors, après cinq semaines de grève

Les dirigeants du premier constructeur mondial adoptent une politique de fermeté sous la pression de leurs actionnaires. Le groupe de Detroit a pris du retard sur ses concurrents et envisage des suppressions d'emplois massives pour retrouver sa compétitivité

NEW YORK
de notre correspondante

Il y a deux grèves à General Motors : celle des 9 200 salariés membres de l'UAW (United Auto Workers), principal syndicat de l'automobile, depuis le *5 juin*, à *Flint*, dans la grande banlieue de Detroit, qui a réussi à paralyser la quasi-totalité de la production nord-américaine du constructeur automobile, et celle que les protagonistes présentent à l'opinion publique. Mais la grève *médiatique* semble sérieusement compliquer les chances de solution du conflit d'origine.

A l'aube de la sixième semaine de grève, les négociations sont dans l'impasse. L'ultimatum officieux fixé par la direction pour conclure les pourparlers est passé dimanche 12 juillet sans qu'un accord n'intervienne. Cet accord aurait *permis* de faire repartir la production dès lundi 13 juillet, à l'issue de la traditionnelle fermeture estivale de deux semaines de toutes les usines du groupe, et de lancer la production des nouveaux modèles 1999. Le principal représentant de la direction de GM aux pourparlers, le vice-président Gerard Knechtel, a nettement changé de ton dimanche soir en annonçant que la direction se réservait désormais la possibilité de trouver d'autres moyens que la négociation pour mettre fin au conflit : elle va commencer, a-t-il dit, par engager une action en justice pour faire déclarer la grève illégale.

La grève, qui entraîne la mise au chômage technique de 170 000 employés, a déjà coûté à GM 1,2 milliard de dollars de manque à gagner. A lui seul, ce prix justifie la ténacité de la direction : le conflit lui a coûté trop cher pour ne pas profiter de l'occasion pour tenter d'arracher au syndicat un accord qui couvrirait non seulement le contentieux des deux usines en grève, mais garantirait aussi, de manière plus durable, la paix sociale dans l'entreprise.

RÉSULTATS SPECTACULAIRES

GM a des raisons supplémentaires d'adopter une stratégie de fermeté : malgré un assainissement très net de la situation du groupe ces *dernières années*, les *rapports* de forces entre les Big Three (Chrysler, Ford, GM) ne sont plus les mêmes. La fusion de Chrysler avec Daimler-Benz change profondément les données de la concurrence et Ford a obtenu en deux ans, grâce à une politique musclée de réduction des coûts, sous la houlette de *son nouveau président*, Jacques Nasser, des résultats spectaculaires qui le rendent beaucoup plus compétitif. GM ne peut plus se permettre d'être à la traîne. Si, en juin, GM a enregistré, comme les deux autres constructeurs de Detroit, ses meilleures ventes sur le *marché américain depuis dix ans*, les responsables des ventes de GM prévoient pour juillet une chute de 30 % à 40 % par rapport à juillet 1997 en raison de la grève.

La direction a tenté ces derniers jours d'élargir le champ des négociations. Outre *l'amélioration* de la productivité et la sous-traitance de *certaines tâches, qui sont au cœur* du conflit local dans les deux usines de Flint, elle a cherché à obtenir l'engagement de l'UAW que d'autres arrêts de travail n'allaient pas être déclenchés dans plusieurs usines-clés, à Dayton et Indianapolis. Elle a aussi voulu aborder avec *l'UAW le problème du nombre* d'emplois à supprimer dans l'ensemble du groupe pour améliorer la productivité chez GM dans un environnement de plus en plus dur, ainsi que la vente de certaines usines. L'UAW ne semble pas disposé à se *laisser entraîner si facilement dans* une négociation d'une telle ampleur. *L'objectif essentiel de l'UAW*, en dehors du conflit local de Flint, est de tenter d'enrayer la chute du nombre de ses adhérents, passé de 450 000 à GM en 1980 à 200 000 aujourd'hui.

Le problème est qu'aux côtés des deux principaux protagonistes du *conflit, la direction de GM et* l'UAW, a émergé un troisième acteur qui ne cesse de donner des conseils, voire d'émettre des exigences : Wall Street. Les analystes de Wall Street, reflétant la plupart du temps l'opinion des actionnaires, *ont des idées très précises et* les exposent à qui veut les entendre. Le plus en vue, Stephen Girsky de Morgan Stanley Dean Witter, a même été invité par la direction de General Motors, il y a quelques mois, à présenter son cre*do devant un large groupe de* cadres supérieurs de l'entreprise : *« Ne vous laissez pas abuser par l'amélioration des ventes due à la croissance économique*, leur a-t-il dit en substance ; *vos concurrents progressent beaucoup plus vite que vous. »* La part de marché de GM aux Etats-Unis est passée de 36 %, il y a dix ans, à 31 % le mois dernier, après avoir connu un creux de 29 % au début de l'année.

Le traitement que Wall Street préconise pour GM est simple : amputer de 50 000 emplois une main-d'œuvre qui en compte actuelle*ment 224 000, soit une réduction de* 22 %. GM a déjà supprimé 64 000 emplois depuis 1992, mais c'est loin de suffire, puisque ses rivaux sont plus compétitifs. Selon l'hebdomadaire *Business Week*, GM a 50 % d'usines de montage de plus que Ford, dont la part de marché est de 24 %. *GM*, résume le *Wall Street Journal*, reste handicapé par *« un système de marketing et de distribution mis en place lorsque sa part de marché était de 50 % »*. Sur chaque véhicule produit, affirme Stephen Girsky, Ford fait un bénéfice avant *taxes supérieur de 978 dollars à celui* de GM. Pour Nicholas Lobaccaro, de Merrill Lynch, GM doit réduire ses effectifs de 45 000 emplois et fermer au moins trois usines. Pour Joseph Phillippi, de Lehman Brothers, *« GM doit changer, et changer radicalement. Et l'UAW doit s'engager à faire ce qu'il faut pour aider GM à s'améliorer »*.

Les relations sociales à GM sont notoirement difficiles : le groupe a essuyé treize grèves de l'UAW depuis trois ans et le syndicat accuse régulièrement la direction de ne pas tenir ses engagements. Le conflit chez le numéro un mondial des messageries repides, UPS, l'an dernier, qui avait tourné à l'avantage du syndicat gréviste, le Teamsters Union, a montré l'importance de l'appui de l'opinion publique dans ce type de grève. Dans le conflit chez GM, Wall Street a, pour l'instant, été nettement plus efficace sur le terrain médiatique que l'UAW qui, sur la question de l'emploi, a pourtant quelques cartes à jouer.

Sylvie Kauffmann

UPS refuse d'appliquer un accord social

Près d'un an après la grève qui avait paralysé le géant américain de la messagerie United Parcel Service (UPS) pendant quinze jours, la direction a *décidé de ne pas appliquer l'un des volets de l'accord de sortie* de conflit. En août 1997, le syndicat des Teamsters avait repris le travail en échange d'un engagement de la direction de créer 10 000 nouveaux emplois à temps complet dans cette entreprise dont plus de la moitié des salariés sont à temps partiel. Une première tranche de 2 000 emplois devait voir le jour fin juillet.

Dans une lettre du 25 juin, la direction d'UPS a annoncé au syndicat *qu'elle considère cette obligation comme « nulle et non avenue »* tant que le volume transporté par la société n'a pas retrouvé son niveau d'avant la grève. En mai, il restait de 4 % inférieur aux 11,56 millions de lettres et colis traités *quotidiennement* pas UPS un an plus tôt. Les dirigeants des Teamsters estiment qu'il s'agit d'une interprétation erronée de l'accord et annoncent des manifestations pour le 31 juillet.

L'été morose de Rossignol et de Salomon

GRENOBLE
de notre correspondante.

L'été s'annonce gris pour les industriels des sports d'hiver, *dont les ventes ont continué* à s'éroder, cette saison. Numéro un mondial du ski avec 33,5 % du marché (hors snowboard) et 2 733 salariés, le groupe Skis Rossignol lance un « plan d'adaptation ». À compter du 13 juillet, plus de *80* % du personnel employé dans l'Isère, soit *640 personnes sur* un total de 800, est mis en chômage partiel pour deux semaines. Présenté au comité central d'entreprise (CCE) du 19 juin, ce plan prévoit la suppression, en deux ans, de 175 emplois à Voiron, Saint-Etienne-de-Crossey et Saint-Laurent-du-Pont. Quatre-vingt-huit postes sur 500 disparaîtront aussi chez Dynastar, filiale du groupe implantée à Sallanches (Haute-Savoie).

Salomon Worldwide, leader mondial des articles de sports d'hiver, qui appartient à Adidas *depuis septembre 1997, a de son* côté présenté le 25 juin au CCE un plan de redressement pour Salomon SA. Il prévoit la suppression de 35 emplois de cadres supérieurs, sur un total de 1 500 *personnes, dont 830 employées* à Rumilly (Haute-Savoie). La direction prévoit de réaliser en France 300 millions de francs d'économies. Des plans de redressement avec suppressions d'emplois sont également en cours aux Etats-Unis et au Japon.

Affecté par plusieurs hivers sans neige, parvenu à saturation, le marché mondial du ski alpin est passé en cinq ans de 6,45 millions de paires vendues à 4,61 millions de paires. Les ventes de snowboard sont tombées *en une saison de 2 millions* de planches à 1,6 million, et celles de ski de fond ont baissé de 11 % cet hiver. Un phénomène amplifié par la crise asiatique : il y a quatre ans, le Japon représentait 35 % de la consommation mondiale des sports d'hiver, et plus de 42 % en valeur. Pour *1998-1999*, une baisse de 7 % du marché mondial est attendue.

« DÉLOCALISATIONS »

Comme leurs concurrents, les Français sont affectés par la crise. Pour l'exercice clos au 31 mars 1998, *Rossignol* a perdu 3,37 millions de francs, pour un chiffre d'affaires de 2,32 milliards, en baisse de 2,1 %. Salomon Worldwide avoue une chute de 20 % de son activité « sports d'hiver » en deux ans, compensée par les *bons résultats de sec*teurs comme le golf. Salomon Worldwide, qui avait gagné 214 millions de francs pour un chiffre d'affaires de *4,4* milliards en 1996-1997, annonce au 31 mars 1998 un chiffre d'affaires de *5 milliards, mais* ne communique plus son résultat net.

Tant chez Salomon SA que chez Rossignol, les plans ont été refusés par les syndicats. *« En 1990-1991 aussi, on avait commencé par les cadres, puis d'autres licenciements avaient suivi »*, rappelle Catherine Daver, déléguée CFDT Salomon, qui redoute *« une reprise en main par Adidas »*. Motif : la sous-traitance de certains produits a été confiée à Adidas *« afin d'obtenir de meilleures marges »*. *« A terme, c'est notre savoir-faire qui risque de disparaître »*, s'inquiète le personnel.

Chez Rossignol, CGT et CFDT ont décidé d'assigner la direction en référé pour « défaut d'information préalable ». Selon eux, le *projet de transférer* la production de snowboards et de skis de fond en Espagne aurait dû être inclus dans le plan d'adaptation. Or il a été dissocié. Jean-Jacques Bompard, secrétaire général du groupe, refuse de parler de *« délocalisation »*. *« La France ne représente que 15,5 % du CA du groupe, mais la part des effectifs salariés y est de 56,7 % »*, plaide-t-il. *« C'est un problème de coût du travail »*, affirme Gilbert Ilian, secrétaire (CFDT) du CE. *« Le plan social va permettre de passer deux années. Puis l'entreprise renouera avec les profits. Entre-temps, qui aura payé ? Le personnel de production ! »*, s'insurge-t-il. Il annonce une action du personnel, le 21 juillet, lors de l'assemblée des actionnaires. A cette occasion, Laurent Boix-Vives, fondateur de Rossignol, devrait prendre la direction du conseil de surveillance, et laisser la présidence du directoire à Claude Jantet, actuel directeur général.

Nicole Cabret

Articles de sport : 20 % de croissance annuelle

***« Le commerce d'articles de sport n'a pas attendu le formidable impact de la Coupe du monde en France pour être en forme »*, observe une étude publiée la semaine dernière par l'Insee. Le chiffre d'affaires du secteur a augmenté de 20 % par an en cinq ans. *Si les ventes d'articles de* sports d'hiver se dégradent, d'autres secteurs caracolent : *« un tiers des Français déclarent pratiquer un sport au moins une fois par semaine, contre seulement un sur cinq il y a dix ans »*, constate l'étude, soulignant que le nombre de magasins spécialisés a doublé en vingt-cinq ans, pour parvenir à un point de vente pour 5 300 habitants. Le nombre d'emplois a doublé depuis dix ans, pour atteindre 45 000 personnes. *Le commerce d'articles* de sport s'est fortement concentré : il est dominé par deux grandes enseignes succursalistes, Décathlon (groupe Auchan) et Go Sport (groupe Casino), et trois grands groupements d'indépendants, Intersport, Sport 2000 et Technicien du Sport.**

La grand-mère de l'industrie du sexe bientôt cotée

FRANCFORT
correspondance

Depuis cinquante ans, elle est la reine incontestée du sexe en Allemagne. Même à l'âge de *soixante-dix-huit ans, Beate Uhse représente une* sexualité libérée de tout complexe, ce qui lui vaut une notoriété supérieure à celle du chancelier Helmut Kohl : 98 % des Allemands connaissent le nom de Beate Uhse, même si la plupart affirment ne jamais avoir mis les pieds dans un de ses magasins.

Beate Uhse est une femme d'affaires particulièrement douée. Son empire de la volupté compte en Allemagne soixante sex-shops et cinq cents employés, réalisant un chiffre d'affaires de 130 millions de marks (435 millions de francs). Sa chaîne – qui vend par correspondance dans le monde entier – est présente en Autriche, en Suisse, en Hongrie, au Portugal et, depuis peu, sur Majorque, cette île espagnole choyée par les touristes allemands.

Aujourd'hui, la *grand-mère de l'industrie* du sexe prépare l'entrée en Bourse de sa société, la Beate Uhse AG. *« Nous voulons profiter de l'immense intérêt pour le marché des actions en Allemagne »*, explique Hans-Dieter Thomsen, membre du directoire de la société. Pour Beate Uhse – qui a confié ses affaires à ses fils pour se retirer au conseil de surveillance du groupe –, ce sera la consécration d'une carrière qui a commencé en *1946*, lorsqu'elle *s'est mise à vendre*, pour deux reichsmarks, un petit imprimé recto-verso expliquant la méthode de contraception Knaus-Ogino. *« Les femmes étaient tellement contentes, lorsqu'elles ont vu rentrer leurs maris sains et saufs de la guerre. Mais trois mois plus tard, elles se sont retrouvées enceintes et ne savaient plus comment nourrir la famille »*, raconte cette *« assistante en cas de détresse sexuelle »*, comme l'a surnommée le magazine *Der Spiegel*.

En 1948, elle ouvre un sex-shop – le premier du monde – où elle vend des *« articles pour l'hygiène conjugale »*. Elle tranche alors avec la pruderie des années Adenauer. *« Je suis une enfant de la campagne. On y voyait bien comment cela marchait : le taureau et la vache, cela donne un petit veau un peu plus tard »*, raconte-t-elle. Enfant d'un grand propriétaire agraire de Prusse-Orientale, *elle est* l'une des premières Allemandes à se lancer, à dix-huit *ans, dans l'aviation*. Pendant la seconde guerre mondiale, elle est pilote d'essai pour un constructeur d'avions, et achemine les appareils sur le front. Son mari, aviateur comme elle, tombe en 1944. Elle réussit à s'échapper de Berlin au printemps 1945 en avion, avec son premier fils âgé de deux ans.

Il ne fallait à Cupidon qu'un arc et quelques flèches pour rapprocher deux cœurs. Aujourd'hui, l'amour est mieux loti : dans les sex-shops de Beate Uhse, on trouve cent cinquante modèles de vibrateurs, des godemichés, des poupées gonflables grandeur nature et des dessous osés minuscules. Beate Uhse règne en maître absolu sur les alcôves outre-Rhin *depuis qu'elle a racheté*, en 1979, son plus grand concurrent, Dr. Müller's.

Beate Uhse a toujours voulu rester une simple marchande de plaisir. *« Je ne suis pas Jésus, et je ne suis pas une missionnaire. Je ne suis qu'une femme d'affaires. »*

Jean Edelbourgh

Bourse pan-européenne : un strapontin pour Paris

***LA BOURSE DE PARIS POURRAIT PRENDRE 20 %** de l'alliance formée par ses homologues de Francfort et de Londres la semaine dernière, a indiqué vendredi 10 juillet, le président du conseil de surveillance de la Bourse de Francfort. M. Breuer, président du directoire de la Deutsche Bank, a précisé que *« les portes ne sont pas fermées, tout est encore en train de se faire »*. Il a cependant souligné que cette entrée devrait se faire aux conditions des pères fondateurs de la Bourse pan-*européenne*, actuellement détenue à parité par les Anglais et les Allemands.

DÉPÊCHES

■ **AUDI :** le constructeur automobile allemand, filiale de Volkswagen, a annoncé, lundi 13 juillet, la cession des activités moteurs de sport de Cosworth, sa filiale de moteurs haut de gamme, à l'américain Ford. *Audi avait révélé, samedi, que l'acquisition, auprès de Vickers*, du britannique Cosworth, lui avait coûté 350 millions de marks (1,17 milliard de francs).

■ **QATAR AIRWAYS :** la compagnie aérienne a commandé onze Airbus A-320 pour plus de 500 millions de dollars (3 milliards de francs) afin de remplacer sa flotte composée de quatre Boeing 727-200.

■ **FERODO-ABEX :** l'équipementier automobile, récemment racheté à l'anglais T&N par l'américain Federal Mogul, envisage, selon les syndicats, de supprimer 184 postes dans deux usines françaises, situées dans l'Oise.

هكذا من الاهمال

TOUR DE FRANCE 1998 L'Anglais Chris Boardman (GAN) a endossé le premier maillot jaune du 85e Tour de France à l'issue du prologue de 5,6 km, disputé samedi 11 juillet dans les rues de Dublin (République d'Irlande). ● IL l'a conservé dimanche malgré la victoire du sprinter belge Tom Steels (Mapei) lors de la première étape Dublin-Dublin



(180,5 km). ● MAIS la caravane se préoccupait davantage, ce week-end, des suites de l'affaire Festina (*Le Monde* daté 12-13 juillet), impliquant un soigneur de la formation interpellé en possession de produits dopants, que des résultats sportifs. ● DÈS leur arrivée en France, lundi 13 juillet, les membres de l'équipe devaient être entendus par les enquêteurs.

En Irlande, le 85e Tour de France s'est préparé à des jours difficiles

Prologue et 1re étape Dublin-Dublin. Le maillot jaune de Chris Boardman et la victoire au sprint de Tom Steels ne font pas oublier que l'incarcération d'un soigneur de l'équipe Festina, arrêté en possession de produits dopants lourds, devrait perturber le retour de la caravane en France

DUBLIN
de notre envoyé spécial

Cela ne pouvait pas plus mal commencer. Le ciel plombé de Dublin (République d'Irlande) déverse un vilain crachin, la tempête menace en Manche, qui pourrait affecter la traversée de lundi 13 juillet à mardi 14 juillet, qui devait permettre à la caravane du 85e Tour de France de rallier le continent et – pire qu'un grain en Atlantique nord – une étrange affaire de transport de produits dopants finit d'assombrir le tableau.

Pourtant, le champion de Belgique de la formation Mapei, Tom Steels, a merveilleusement joué le coup face à l'Allemand Erik Zabel, pour la première arrivée au sprint de ce Tour disputée dimanche 12 juillet peu avant 16 heures, sur l'avenue Chesterfield de Dublin, à deux pas de l'ambassade américaine et de la présidence irlandaise, dans le Phoenix Parc. Le Belge décroche cette première étape, courue à travers la campagne dublinoise, sous les acclamations d'une foule pressée de part et d'autre de la chaussée tout au long des 180 kilomètres du tracé.

Mais, malgré la joie de Tom Steels, malgré le sourire de l'Anglais Chris Boardman qui porte le maillot jaune depuis sa victoire dans le prologue, disputé samedi 11 juillet, dans les rues de la capitale irlandaise, et malgré la ferveur des habitants qui accueillent le Tour de France pour la première fois, cette édition de la Grande Boucle a débuté d'une bien étrange manière.

Dès vendredi 10 juillet, avant même que les 189 concurrents ne s'élancent dans les rues en fête de Dublin, un soigneur de l'équipe Festina, Willy Voet, était mis en examen pour *« infraction à la législation sur les stupéfiants »* et incarcéré à la prison de Loos dans la banlieue de Lille. Même le plus mal inspiré des auteurs de téléfilms n'aurait osé concocter une telle fiction tant celle-ci paraîtrait rocambolesque.

200 DOSES

Tout commence mercredi 8 juillet, à 5 h 40, au détour d'une route du Nord, non loin du poste frontière franco-belge de Neuville-en-Ferrain (Nord). Ce matin-là, Willy Voet circule au volant d'une Fiat Marea – voiture affectée aux équipes par la direction du Tour de France –, dont il a pris possession la veille à Evry (Essonne), à proximité de Paris. Normalement, Willy Voet, qui travaille avec les Festina depuis 1995 – auparavant il officiait au sein de la formation RMO – doit filer vers Calais afin d'embarquer sur le ferry à bord duquel il traversera la Manche, lorsqu'il est intercepté par des douaniers visiblement bien renseignés sur son itinéraire et sur le genre de marchandises chargées dans le véhicule.

Les fonctionnaires ne seront pas déçus. En inspectant le coffre, ils tombent sur un attirail complet pour qui souhaite améliorer ses performances physiologiques *via* l'utilisation d'une pharmacopée adéquate : près de 400 flacons contenant divers produits dopants – EPO et anabolisants –, des seringues et des solutés pour injection. Le stock est impressionnant ! Les douaniers comptabilisent près de 200 doses d'EPO, lesquelles proviendraient pour la plupart de laboratoires installés à Mannheim, en Allemagne.

L'homme interpellé, un Belge de cinquante-trois ans, qui réside à Gap (Hautes-Alpes), est alors transféré au SRPJ de Lille qui le place en garde à vue. Son identité est gardée secrète et ne sera révélée que samedi matin. Selon la procédure en usage pour le trafic de stupéfiants, les policiers disposent d'un délai de 96 heures. Ils vont l'utiliser pour procéder à une perquisition au siège du service des courses de la formation Festina à Meyzieu (Rhône). Là, les enquêteurs, munis d'un mandat délivré par un juge lillois, mettent la main sur 18 produits soumis actuellement à l'examen dans un laboratoire scientifique.

Ce mercredi, la petite troupe de l'équipe Festina est déjà en route pour Dublin, avec à sa tête Bruno Roussel, le directeur sportif. Seul, Michel Gros, l'un de ses adjoints, assiste à la perquisition qu'il annonce le soir même à Bruno Roussel. *« Michel m'a aussitôt prévenu,* confirme ce dernier. *Je ne m'en suis pas inquiété. Les policiers ont saisi du matériel et des produits pharmaceutiques tout à fait licites. »* Bruno Roussel ne s'inquiètera pas du retard pris par son soigneur. Un soigneur qu'il refuse toujours de nommer. Pourtant, après avoir affirmé durant deux jours que *« personne ne manquait au sein de la formation Festina »*, Bruno Roussel a tout de même fini par admettre, dimanche soir, l'absence d'une personne dans l'équipe. *« Je ne vous dirai pas qui. »*

Vendredi, cela fait déjà trente heures que Willy Voet est entre les mains des policiers au SRPJ de Lille et personne n'est encore alerté. Ni les patrons de Festina, une marque espagnole de montres, basée à Andorre, ni la direction du Tour de France. En fin de journée, Willy Voet est transféré à la prison de Loos tandis qu'à Dublin les 21 équipes au départ du Tour s'apprêtent à défiler sur le podium de présentation dressé dans la cour d'honneur du château de la capitale, devant Marie-George Buffet, ministre français de la jeunesse et des sports, et Jean-Marie Leblanc, directeur de l'épreuve. C'est à ce moment-là, peu après 18 heures à Dublin (19 heures à Paris), que tombe l'information.

L'ÉQUIPE TRÈS AFFECTÉE

Chez Festina, on crie à une mauvaise farce – Bruno Roussel parle même de trahison. *« Je ne suis au courant de rien,* dit-il. *J'attends d'en savoir davantage avant de réagir. »* Dimanche soir, à l'issue de la première étape, Bruno Roussel s'en tenait toujours à cette ligne de défense. *« Je n'ai aucun élément,* déclarait-il. *Personne d'officiel, ni juge ni policier, ne m'a informé de quoi que ce soit. »* Il semble, en effet, que le juge et les policiers chargés de l'affaire attendent l'arrivée de la caravane sur le sol français, lundi soir et mardi matin, pour procéder à des interrogatoires. La direction du Tour a fait savoir qu'elle ne prendrait aucune sanction *« tant que l'enquête ne serait pas terminée ».*

En l'espace d'à peine un mois et demi, c'est la deuxième fois que l'équipe Festina se trouve mêlée à une histoire pour le moins trouble. Christophe Moreau, l'un de ses coureurs, a été contrôlé positif aux anabolisants en mars mais l'affaire n'a été révélée qu'en juin lors du Critérium du *Dauphiné libéré*. Pour l'heure, la sanction est suspendue aux termes de l'appel formulé par Christophe Moreau, lequel a pu, de ce fait, prendre le départ du Tour de France.

Ces deux affaires frappent de plein fouet l'une des équipes favorites de l'épreuve, qui plus est considérée depuis quelque temps comme la meilleure formation du monde. Créée voilà cinq ans, elle est réputée pour son professionnalisme et agace parfois par certains traits atypiques. Lundi matin, au départ de la deuxième étape, à Enniscorthy, ses coureurs, au premier rang desquels Richard Virenque, Alex Zülle, Laurent Dufaux et le champion du monde Laurent Brochard, semblaient très affectés par l'ampleur de ce qu'il convient d'appeler, désormais, l'affaire Festina.

Yves Bordenave

TROIS QUESTIONS À...

DANIEL BAAL

1 Que pense le président de la Fédération française de cyclisme (FFC) de l'incident Festina ?

L'affaire est grave. Devant une telle situation, il y a pour nous deux manières d'agir : rester les bras croisés ou être partie prenante dans la procédure. Compte tenu de la politique constante de lutte contre le dopage menée par la FFC, nous avons pris la décision de nous porter partie civile, afin d'avoir accès au dossier.

2 La justice contre le dopage, n'est-ce pas « la » solution ?

Le problème du dopage dépasse largement le cadre du sport. Je regrette que cette affaire soit étalée sur la place publique et le fait qu'elle va être traitée devant les tribunaux, mais c'est sans doute le meilleur moyen d'aller au bout du problème. Tout ce qui relevait jusqu'ici du domaine de la rumeur va peut-être se transformer en véritables informations, ce qui pourrait permettre d'éliminer définitivement les filières organisées. Christophe Moreau de l'équipe Festina a été contrôlé positif cette saison. Certains voient là le départ de l'affaire. D'autres parlent de dénonciation et de vengeance. Beaucoup de têtes pourraient tomber.

3 N'avez-vous pas l'impression que l'étau se resserre sur le cyclisme ?

Même si rien ne nous permet de dire qu'il y a rapport entre le cas Moreau et l'affaire Voet, cela reste dans la même famille. Une vengeance ? Peut-être... Mais si des gens doivent tomber, qu'ils tombent, je n'ai aucun problème par rapport à ça. Le but est de soigner le mal. Si cette affaire aussi malheureuse que détestable peut permettre de crever l'abcès, il faut y aller. Mais de grâce, ne mettons pas les coureurs en première ligne de responsabilité.

Propos recueillis par Nicolas Guillon

Chris Boardman, la machine à courir les prologues

DUBLIN
de notre envoyé spécial

Sur O'Connell Street, les Champs-Elysées dublinois, où se vendaient des maillots brésiliens, le temps de Christopher Boardman (GAN) – 6 min 12 sec pour 5,6 kilomètres soit 54,193 km/h de moyenne –, samedi 11 juillet, lors du prologue du 85e Tour de France, fut salué avec éclat. L'explosion de joie apportait un peu d'air frais au cœur d'un week-end pollué par l'« affaire Festina ». Un Britannique premier leader de l'édition 1998, n'était-ce pas aussi une façon de remercier, en anglais, l'Irlande de son accueil aimable ?

« C'est mon plus beau maillot jaune, déclarait Chris Boardman, *parce que j'ai fait un mauvais début de saison. »* Radieux, il dédiait, pour la première fois, une victoire à sa femme. *« C'est un bon moment pour lui dire merci. »* Le vainqueur avait également une pensée pour ses quatre enfants, dont il avoue ne pas connaître les dates de naissance, lui qui pourtant se souvient *« au mètre près de tous les prologues* [qu'il a] *courus. »*

Pour sa première participation au Tour de France en 1994, ce pistard de formation s'impose à Lille, moyenne record à l'appui. L'année suivante, il se brise une cheville sur le macadam détrempé de Saint-Brieuc. Deuxième en 1996, à Bois-le-Duc (Pays-Bas), il renoue avec le succès à Rouen en 1997. Samedi 11 juillet, après s'être *« persuadé que les virages étaient secs »* malgré la pluie, le spécialiste a encore lancé le Tour de France à toute vitesse. A l'arrivée, il était seul à se montrer surpris de sa performance. *« Je ne m'attendais pas du tout à gagner,* confiait Boardman, personnage affable et modeste, *je suis d'ailleurs parti moins vite que d'habitude. Au bout du compte, ça m'a servi. Dans ce genre d'exercice, on a toujours tendance à démarrer très rapidement et c'est une erreur. »*

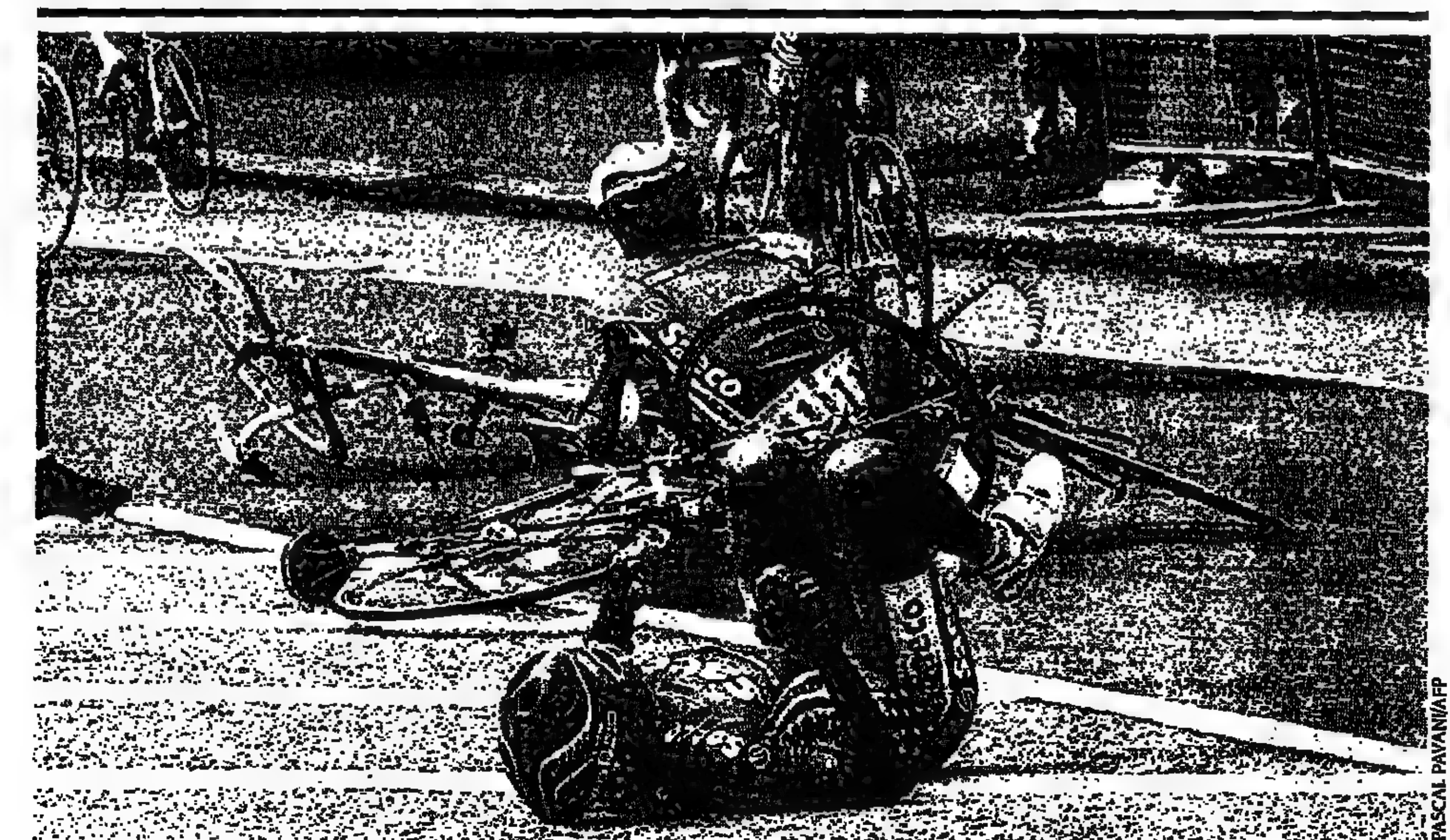
GOMMER LE DOUTE

Chris Boardman, recordman du monde de l'heure, a la science du prologue : *« Les derniers moments précédant le départ sont particulièrement délicats. On se bâtit des scénarios. C'est difficile de garder le contrôle. Mais j'ai travaillé dix ans avec le psychologue de l'équipe nationale britannique et j'ai appris à anticiper les problèmes et à les mettre ensuite de côté, afin de ne plus me poser de questions à l'heure H. Car si un seul doute s'immisce à cet instant dans mon esprit, j'ai déjà perdu. »*

Dès que le parcours du prologue du Tour de France est révélé, Boardman l'étudie dans le détail et décide au besoin de se rendre sur place s'il y a une côte par exemple pour sélectionner ses braquets. Quelques jours avant la course, il effectue une reconnaissance derrière une voiture, laquelle l'entraîne dans les virages à 50 voire 60 km/h avant de quitter sa trajectoire, afin de permettre au « bolide » de tourner à pleine vitesse. *« Si je ne faisais pas cela, je prendrais un très grand risque à virer 30 % plus vite en compétition qu'à l'entraînement »*, explique l'orfèvre.

A bientôt trente ans, l'âge de raison, Christopher Boardman n'espère plus gagner le Tour de France : *« Je dois me résigner, mes performances dans les grandes épreuves par étapes ne sont pas consistantes. Dans un très bon jour, je peux escalader un col avec les meilleurs, mais lorsqu'il s'agit de me maintenir à ce niveau pendant trois semaines, j'ai vraiment du mal. »* Un champion qui connaît ses limites et ne veut pas les dépasser : ce Chris Boardman toujours en jaune dimanche 12 juillet avait un côté réconfortant.

N. G.



PASCAL PAVANI/AFP

La chute du Roi Lion

Au 171e kilomètre de la première étape du Tour de France 1998, Dublin-Dublin, le plus spectaculaire des sprinters du peloton professionnel, l'Italien Mario Cipollini (Saeco), ici sur le dos, chute en compagnie d'une dizaine de coureurs, dont le Français Stéphane Barthe (Casino), et perd toute chance pour la victoire d'étape qu'il abandonne ainsi au champion de Belgique, Tom Steels. Victime, selon le communiqué de la direction de la course, de *« contusions multiples sans gravité particulière »*, celui qu'on surnomme le « Roi Lion » a pu remonter sur son vélo pour rallier l'arrivée entouré de six coéquipiers, attentifs à l'état de santé de leur flamboyant leader.

LES RÉSULTATS

Prologue (5,6 km, contre-la-montre individuel)

1. C. Boardman (GB, GAN) les 5,6 km en 6 mn 12 s ; 2. A. Olano (Esp., BAN) à 04 s ; 3. L. Jalabert (Fra., ONC) à 05 s ; 4. B. Julich (EU, COF) à 05 s ; 5. C. Moreau (Fra., FES) à 05 s ; 6. J. Ullrich (All., TEL) à 05 s ; 7. A. Zulle (Sui., FES) à 07 s ; 8. L. Dufaux (Sui., FES) à 09 s ; 9. A. Tchmil (Bel., LOT) à 10 s ; 10. V. Ekimov (Rus., USP) à 11 s ; 11. F. Andreu (EU, USP) à 11 s ; 12. A. Casero (Esp., VIT) à 11 s ; 13. S. Heulot (Fra., FDJ) à 11 s ; 14. R. Virenque (Fra., FES) à 12 s ; 15. N. Jalabert (Fra., COF) à 12 s ; 16. L. Brochard (Fra., FES) à 12 s ; 17. S. Knaven (P-B, TVM) à 12 s ; 18. M. Cipollini (Ita., SAE) à 13 s ; 19. E. Dekker (P-B, RAB) à 13 s ; 20. G. Di Grande (Ita., MAP) à 13 s ; 21. R. Verbrugghe (Bel., LOT) à 13 s ; 22. F. Moncassin (Fra., GAN) à 13 s ; 23. B. Riis (Dan., TEL) à 14 s ; 24. S. O'Grady (Aus., GAN) à 15 s ; 25. B. Hamburger (Dan., CSO) à 16 s ; 26. G. Hincapie (EU, USP) à 16 s ; 27. D. Baranowski (Pol., USP) à 17 s ; 28. E. Magnien (Fra., FDJ) à 17 s ; 29. P. Jonker (Aus., RAB) à 17 s ; 30. C. Agnolutto (Fra., CSO) à 18 s ; 31. M. Podenzana (Ita., MER) à 18 s ; 32. J. Voigt (All., GAN) à 18 s ; 33. P. Meinert (Dan., USP) à 19 s ; 34. A. Sheler (Kaz., ASI) à 19 s ; 35. S. Ivanov (Rus., TVM) à 19 s ; 36. G. Fagnini (Ita., SAE) à 19 s ; 37. M. Ichor Mauri (Esp., ONC) à 19 s ; 38. D. Nardello (Ita., MAP) à 19 s ; 39. J. Bruyneel (Bel., ONC) à 20 s ; 40. R. Aldag (All., TEL) à 20 s.

1re étape (Dublin-Dublin, 180,5 km)

1. T. Steels (Bel., MAP), les 180,5 km en 4 h 29 : 58 ; 2. E. Zabel (All., TEL) ; 3. R. Mc Ewen (Aus., RAB) ; 4. G. Fagnini (Ita., SAE) ; 5. N. Minali (Ita., RIS) ; 6. F. Moncassin (Fra., GAN) ; 7. P. Gaumont (Fra., COF) ; 8. M. Traversoni (Ita., MER) ; 9. F. Simon (Fra., GAN) ; 10. J. Svorada (Tch., MAP) ; 11. N. Jalabert (Fra., COF) ; 12. L. Jalabert (Fra., ONC) ; 13. S. Martinello (Ita., PLT) ; 14. G. Hincapie (EU, USP) ; 15. J. Kirsipuu (Est., CSO) ; 16. S. O'Grady (Aus., GAN) ; 17. A. Bongioni (Ita., ASI) ; 18. L. Brochard (Fra., FES) ; 19. V. Djavanian (Rus., BIG) ; 20. E. Magnien (Fra., FDJ) ; 21. J. Blijlevens (P-B, TVM) ; 22. A. Vierhouten (P-B, RAB) ; 23. O. Rodigues (Fra., BAN) ; 24. C. Vasseur (Fra., GAN) ; 25. G. Di Grande (Ita., MAP) ; 26. D. Nazon (Fra., FDJ) ; 27. B. Hamburger (Dan., CSO) ; 28. T. Hamilton (EU, USP) ; 29. F. Guidi (Ita., PLT) ; 30. A. Ferrigato (Ita., VIT) ; 31. A. Tunocchia (Ita., ASI) ; 32. M. Backstedt (Suè., GAN) ; 33. A. Tchmil (Bel., LOT) ; 34. P. Chanteur (Fra., CSO) ; 35. C. Pinero (Fra., COF) ; 36. A. Tafi (Ita., MAP) ; 37. A. Olano (Esp., BAN) ; 38. S. Ivanov (Rus., TVM) ; 39. C. Boardman (G-B, GAN) ; 40. V. Ekimov (Rus., USP). Tous ont le même temps.

Classements

Classement général : 1. C. Boardman (G-B, GAN) en 4 h 36 mn 10 s ; 2. A. Olano (Esp., BAN) à 04 s ; 3. L. Jalabert (Fra., ONC) à 05 s ; 4. B. Julich (EU, COF) à 05 s ; 5. C. Moreau (Fra., FES) à 05 s ; 6. J. Ullrich (All., TEL) à 05 s ; 7. A. Zulle (Sui., FES) à 07 s ; 8. E. Zabel (All., TEL) à 08 s ; 9. T. Steels (Bel., MAP) à 09 s ; 10. L. Dufaux (Sui., FES) à 09 s ; 11. A. Tchmil (Bel., LOT) à 10 s ; 12. J. Durand (Fra., CSO) à 10 s ; 13. V. Ekimov (Rus., USP) à 11 s ; 14. F. Andreu (EU, USP) à 11 s ; 15. A. Casero (Esp., VIT) à 11 s ; 16. S. Heulot (Fra., FDJ) à 11 s ; 17. F. Moncassin (Fra., GAN) à 11 s ; 18. R. Virenque (Fra., FES) à 12 s ; 19. N. Jalabert (Fra., COF) à 12 s ; 20. L. Brochard (Fra., FES) à 12 s ; 21. S. Knaven (P-B, TVM) à 12 s ; 22. G. Di Grande (Ita., MAP) à 13 s ; 23. R. Verbrugghe (Bel., LOT) à 13 s ; 24. B. Riis (Dan., TEL) à 14 s ; 25. S. O'Grady (Aus., GAN) à 15 s ; 26. B. Hamburger (Dan., CSO) à 16 s ; 27. G. Hincapie (EU, USP) à 16 s ; 28. S. Zanini (Ita., MAP) à 17 s ; 29. D. Baranowski (Pol., USP) à 17 s ; 30. E. Magnien (Fra., FDJ) à 17 s ; 31. P. Jonker (Aus., RAB) à 17 s ; 32. C. Agnolutto (Fra., CSO) à 18 s ; 33. M. Podenzana (Ita., MER) à 18 s ; 34. J. Voigt (All., GAN) à 18 s ; 35. P. Meinert (Dan., USP) à 19 s ; 36. R. Mc Ewen (Aus., RAB) à 19 s ; 37. A. Sheler (Kaz., ASI) à 19 s ; 38. S. Ivanov (Rus., TVM) à 19 s ; 39. G. Fagnini (Ita., SAE) à 19 s ; 40. M. Mauri (Esp., ONC) à 19 s.

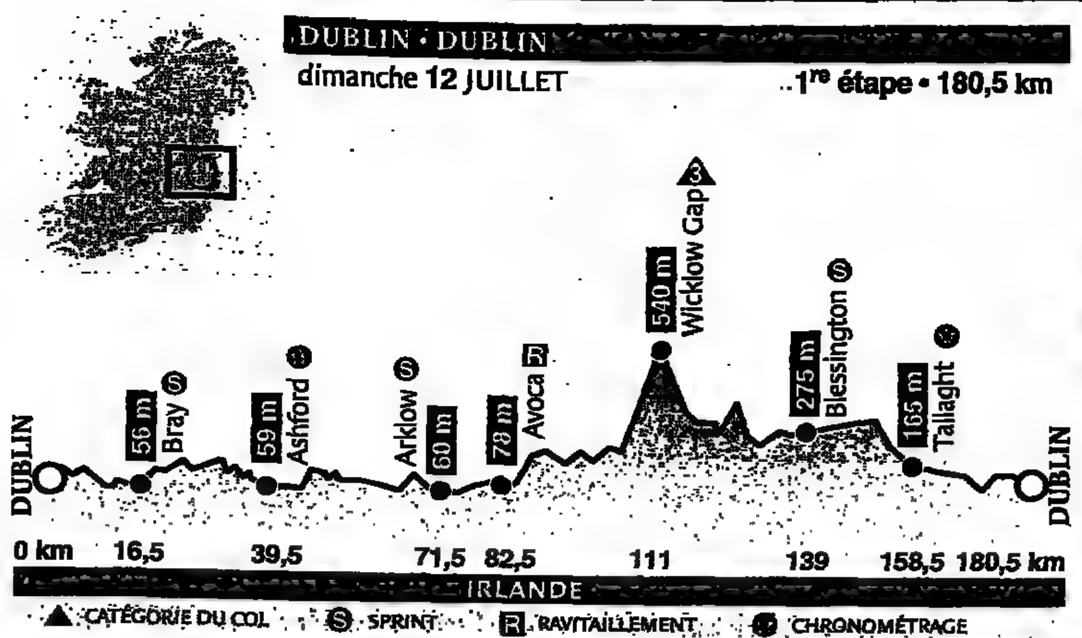
Classement par points : 1. T. Steels (Bel., MAP), 35 points ; 2. E. Zabel (All., TEL), 34 pts ; 3. R. Mc Ewen (Aus., RAB), 26 pts ; 4. G. Fagnini (Ita., SAE), 24 pts ; 5. L. Jalabert (Fra., ONC), 24 pts.

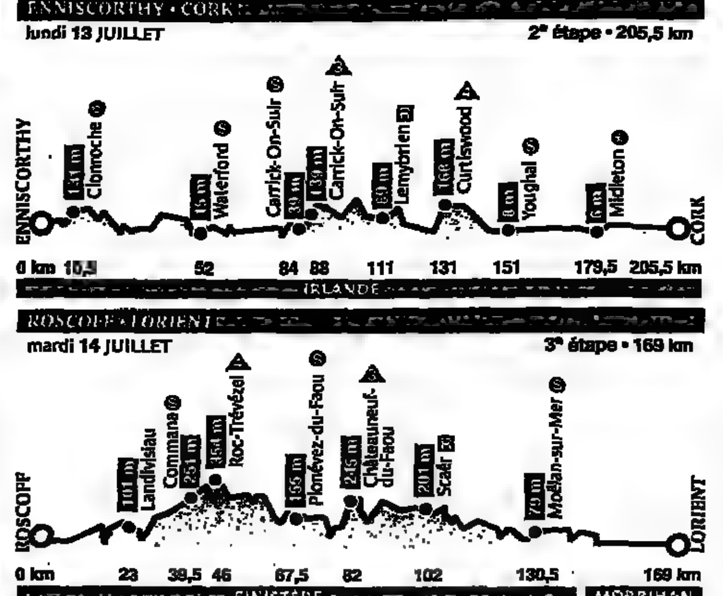
Classement de la montagne : 1. S. Zanini (Ita., MAP), 10 points ; 2. J. Voigt (All., GAN), 7 pts ; 3. F. Benitez (Esp., VIT), 5 pts ; 4. J. Durand (Fra., CSO), 3 pts ; 5. J. De Los Angeles (Esp., KEL), 1 pt.

Classement par équipes : 1. Festina en 13 h 46 mn 51 s ; 2. GAN à 07 s ; 3. Cofidis à 16 s ; 4. US Postal à 17 s ; 5. Telekom à 18 s.

هكذا من الأصل







Le premier départ de l'étranger pour la Grande Boucle

Amsterdam, 1954 : Louison Bobet s'élance en favori. Il confirmera les pronostics dans une course marquée par l'abandon de Jean Robic

POUR LE PREMIER départ du Tour de France de l'étranger, le 7 juillet 1954, Amsterdam a mis les petites tulipes dans les grandes. La Hollande fête le Tour

RÉCIT

Bobet, gaullien : « Non seulement je n'abandonnerai pas, mais je gagnerai l'étape »

et l'a bien mérité. Quelques mois auparavant, les digues des polders de Zeeland ont rompu et la région a été entièrement recouverte d'eau. Les secours ont afflué du monde entier. Entouré de deux Néerlandaises en costume local, Roger Hassenforder, le « rigolo » du peloton, fait le pitre devant les photographes. Le Suisse Ferdinand Kubler, célèbre pour sa pingrerie, est arrivé la veille dans un DC 9 gros porteur avec le matériel de l'équipe.

Si, pour des raisons extra-sportives, il n'y a pas d'Italiens au départ, on note la présence d'un coureur du Liechtenstein, Bertram Seger, dans une formation composée de Luxembourgeois et d'Autrichiens. On applaudit à la belle allure de l'équipe suisse, avec Hugo Koblet, Ferdi Kubler, Fritz Schaer, Rolf Graf, et l'inattendu vainqueur du Tour d'Italie, Carlo Clerici.

La France est particulièrement bien représentée. D'abord, par les 203 Peugeot décapotables, qui remplacent les Jeep. Ensuite par une équipe nationale de tout haut niveau, dont personne – pour une fois – ne remet en question le patron, Louison Bobet, qui, à sa sixième tentative, a gagné le Tour 1953 et est le favori de cette édition 1954. Autour de lui, les « anciens » Raphaël Geminiani, Antonin Rolland, Nello Lauredi, Lucien Teisseire, Adolphe Deledda, Pierre Molinéris, Raoul Remy et deux nouveaux : le Lyonnais Jean Forestier et le Dacquois André Darrigade. Une équipe où les « sudistes » sont bien représentés, ce qui n'empêche pas Louison Bobet de lancer impérativement, à chaque début de repas : *« JE voudrais du beurre salé, NOUS sommes bretons ! »*

Antonin Rolland, peut-être le plus fidèle des lieutenants de Louison Bobet, se souvient, 54 ans après : *« Bobet, favori, cela ne voulait rien dire, tant il était tendu, anxieux, perfectionniste ; j'étais souvent dans la même chambre que lui. C'est comme si on faisait trois étapes par jour : la vraie, d'abord, sur la route, puis, au cours du dîner, il discutait de tout ce qui s'était passé au cours de la journée, et, enfin, le soir, il remettait cela. »* Antonin Rolland, qui porta le maillot jaune durant douze jours en 1955, et qui, en 1959, refusa, malgré les propositions, de changer d'équipe pour ne pas trahir Louison Bobet. *« Louison était moins fort qu'avant, ce n'était pas le moment de le quitter »*, dit-il joliment. Merci, monsieur Rolland.

Avant de devenir son équipier, Raphaël Geminiani avait battu Louison Bobet en 1943, lors de la finale du « Premier Pas Dunlop », le baccalauréat du cyclisme de l'époque. Combien de jeunes « Dunlopards » ont-ils trouvé, sur les routes de Montluçon, l'aboutissement de leur premier rêve de gosse : participer à une vraie course ? Mais combien ont-ils aussi compris, à ce moment-là, qu'ils ne seraient jamais « coureurs » ?


AFP

« Gem » est aujourd'hui inimitable lorsqu'il raconte ses dialogues avec Louison Bobet la veille d'une étape :

« Bon, demain, il faut faire attention, je sens qu'"ils" veulent tenter quelque chose dès le premier ravitaillement.

– T'en fais pas, Louison, on sera là et on les empêchera de partir !

– Oui, mais, ensuite, tu as vu, au pied du premier col, c'est l'endroit idéal pour attaquer !

– On y sera, Louison, on y sera !

– Et au milieu du col, ils peuvent aussi flinguer !

– Oui, on fera attention !

– Et la descente, il ne faut pas oublier la descente. »

Et Raphaël Geminiani, après avoir fait défiler l'étape, et, au passage, avalé quelques « mominettes », de lancer : *« En plus, il me disait :* "Et n'oublie pas de m'emmener le sprint à l'arrivée !" ».

Dès le départ d'Amsterdam, les Bataves belliqueux déclenchent les hostilités. Ah, ces rois de la première semaine, aux noms impossibles à prononcer, et encore plus à écrire sur nos cahiers d'écoliers où nous recopions les classements, ces Wim Van Est, Henk Faanhoff, Geerit Voorting, Wout Wagtmans, Jan Nolten, pour lesquels le Tour s'écrivait en jaune pendant une semaine puis couleur de souffrance les deux autres, lorsque la route commençait à grimper !

Louison Bobet va procéder par élimination : Jean Robic, le premier, doit abandonner. Victime d'une chute à Caen, sur le circuit de la prairie, ce sont Louison Bobet et Hugo Koblet qui lui donnent les premiers soins. Merveilleuse image que celle du coureur suisse épongeant le visage du petit breton, perclus de douleur. Hugo Koblet abandonnera aussi, après plusieurs chutes, de même que Charly Gaul, malade. L'équipe de France se chargera ensuite d'exécuter Gilbert Bauvin, le Lorrain de l'équipe régionale « Nord-Est-Centre », avant de laisser à Louison Bobet lui-même le soin de battre Ferdinand Kubler dans l'Izoard.

Pour beaucoup de ses amis, 1954 marquera l'apogée de la carrière de Louison Bobet, qui remportera le championnat du monde à Solingen (RFA). A Saint-Méen-le-Grand (Ille-et-Vilaine), dans le musée qui lui est consacré, on peut voir une fleur séchée du bouquet du vainqueur. On peut aussi admirer une photo de Bobet et de Coppi dans l'ascension des Dolomites durant le Tour d'Italie 1951. La veille, Louison Bobet avait été pénalisé. Injustement, selon lui. Certains parlent de son abandon. Plus gaullien que nature, le champion rétorque : *« Non seulement je n'abandonnerai pas, mais demain, je gagnerai l'étape. Et je la gagnerai avec mon maillot de champion de France ! »*. Il gagna devant Fausto Coppi. *« Il était fier »*, disent ses amis.

Le 20 juin 1998, ils étaient tous là, les Geminiani, Barbotin, Pipelin, Rolland, à Saint-Méen-le-Grand, pour la journée Louison Bobet, organisé par Jean, le frère dévoué. Le matin, devant la tombe, toute simple, du champion, décédé en 1983, deux hommes mirent une toute petite seconde avant de se reconnaître. Puis, André Darrigade, le sprinter dacquois, et Bernard Gauthier, le roi de Bordeaux-Paris, tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Au même moment, la petite-fille de Louison Bobet, qui n'avait jamais connu son grand-père, éclata en sanglots.

José-Alain Fralon

SUR LA ROUTE

■ **PRÉCAUTION.** Jan Ullrich (Telekom), vainqueur du Tour 1997, a refusé, contrairement à ses coéquipiers Bjarne Riis et Erik Zabel, d'enfourcher le nouveau vélo préparé par l'Italien Pinarello pour les contre-la-montre. Explication : Ullrich ne voulait pas courir le risque de se retrouver (encore) en jaune au départ de la première étape : *« Ce serait trop de stress. »*

■ **COLÈRE.** L'Irlandais Sean Kelly n'a pas apprécié d'être tenu à l'écart des cérémonies protocolaires du départ du Tour, animées par son compatriote Stephen Roche. Les deux hommes ont même échangé quelques réparties un peu vives, samedi 11 juillet, lors d'une émission télévisée.

■ **FANTAISIE.** L'équipe du sprinter italien Mario Cipollini, Saeco, avait l'intention de courir la première étape avec un maillot de couleur verte (au lieu du rouge traditionnel), clin d'oeil au peuple irlandais et *« geste en faveur de la paix »*. La direction du Tour a refusé cette dérogation.

■ **SANCTIONS.** Si aucun coureur n'a été pénalisé en temps au cours du prologue, les commissaires ont distribué de nombreuses amendes : l'équipe néerlandaise devra payer 1 250 francs suisses (environ 5 000 francs) parce que Michael Boogerd n'a pas pris le départ revêtu de son maillot de champion des Pays-Bas ; Laurent Brochard (Festina), 100 francs suisses (400 francs), pour équipement non conforme.

Le peloton tel qu'on le parle

● **Avoir le coup de savate.** Etre dans une excellente condition physique et se sentir prêt à répondre à toutes les attaques, quel que soit le terrain choisi. Rouler sans difficulté à n'importe quelle allure.

● **Bâcher.** Se protéger. Lorsque le ciel est menaçant, le coureur annonce : *« Je vais bâcher. »* Le peloton peut aussi être bâché, sous la pluie, les coureurs enfilant l'imperméable. Le mot peut être employé lorsqu'un coureur n'a pas très envie de faire la course et dit : *« A mon avis, je vais bâcher de bonne heure. »* Ce qui revient à dire qu'il va abandonner.

● **Boucher un trou.** Combler la distance séparant le peloton d'un groupe de quelques coureurs ayant pris une avance de quelques mètres. Se remettre dans la roue du coureur placé devant. Ne pas laisser de distance entre la roue arrière du concurrent précédent et sa roue avant.

● **Etre dans l'allure.** Suivre sans difficulté la vitesse du peloton, participer à toutes les actions sans le moindre effort. Cette façon d'être dénote une excellente forme.

● **Lancer le sprint.** A environ 400 m de la ligne d'arrivée, se placer en tête et imposer une vitesse de plus en plus grande. Le sprint est lancé et il n'y a plus qu'à attendre le dénouement. Bien souvent, celui qui lance le sprint n'a que peu de chance de gagner. C'est presque toujours un équipier qui est chargé de ce travail afin de placer le sprinter de l'équipe dans les meilleures conditions possibles.

● **Passer le coude.** Cette façon de faire est le propre de ceux qui savent « frotter » au cours d'un sprint. Au cours d'un sprint, un coureur, pour empêcher son adversaire de passer, écarte les bras en relevant les coudes. Cette pratique peut être dangereuse et provoquer une chute.

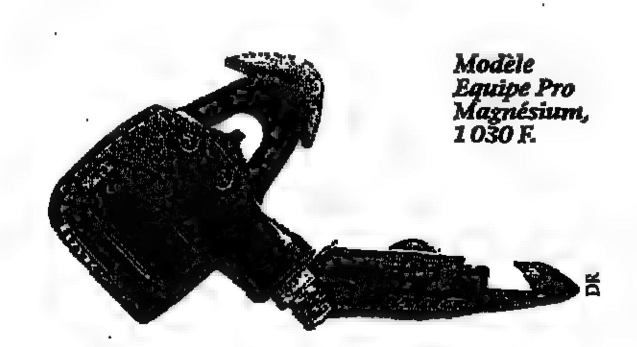
● **Ratagasse.** Ce mot, vilain et injurieux, qualifie le coureur qui profite, sans participer, du travail des autres.

● **Se faire une fléchette.** Se faire une piqûre intramusculaire ou intraveineuse. Est souvent synonyme de se doper. Exemple : *« A voir comment il marche, il a dû se faire une fléchette. »*

● **Trouver l'ouverture.** Surveiller, lors d'un sprint, la position d'un adversaire et, soudain, se faufiler dans l'espace laissé par eux, pour passer devant et gagner la course.

★ **Extraits du *Dictionnaire international du cyclisme*, de Claude Sudres, disponible, pour les lecteurs du *Monde*, durant le Tour de France, au prix de 100 F (plus 21 F de frais postaux) auprès de l'auteur (20, rue des Dinandiers, 94440 Marolles-en-Brie).**

LE VÉLO MADE IN FRANCE


Modèle Equipe Pro Magnésium, 1 030 F.

DR

La pédale automatique Time

En 1987, à Varennes-Vauzelles (Nièvre), Roland Cattin crée Time Sport International pour commercialiser la pédale automatique. Une invention de Jean Bel, le créateur de Look, qu'il exploite sous licence. L'objet est révolutionnaire. Il sort le pied du carcan du cale-pied où il était enfermé jusque-là pour lui donner de la liberté. Celle du mouvement naturel du pédalage. Complété par une chaussure rouge à bandes velcro blanches, l'équipement fait très vite irruption dans les pelotons. En 1988, Pedro Delgado remporte le Tour de France avec cette pédale. Suivront huit autres victoires avec Greg LeMond, Miguel Indurain et Jan Ullrich.

Time compte bien décrocher une dizième Grande Boucle cette année avec ses pédales ou bien sa fourche en carbone, fabriquée depuis 1996 dans son usine de Montferrat (Isère). Une fourche monobloc plus légère (350 grammes contre 750 pour une fourche traditionnelle), et plus confortable grâce à l'utilisation d'une fibre, le vectran, qui absorbe les chocs de la chaussée.

Avec 75 salariés et 60 millions de chiffre d'affaires en 1997, l'entreprise nivernaise annonce, pour septembre, la naissance d'un autre produit : *« Un casque aéré, léger, aérodynamique et confortable »*, décrit Alain Descroix, ancien mécanicien de Bernard Hinault, aujourd'hui cadre chez Times.

Philippe Depalle

EN BREF

Schumacher s'impose à Silverstone

AU VOLANT DE SA FERRARI, Michael Schumacher a *« lavé les espoirs »* de Mika Hakkinen, son rival finlandais, en s'adjugeant, dimanche 12 juillet, le Grand Prix de Grande-Bretagne. Sous une averse abondante, l'Allemand a profité de la neutralisation de la course, aux deux tiers du parcours, pour recoller aux pneus du Finlandais, alors leader à 42 secondes, malgré une sortie de piste. Avec une grande maîtrise de ses trajectoires sur chaussée glissante, il a amené son rival à une nouvelle faute au 51e tour avant de porter sa Ferrari en tête de la course. Une pénalité de dix secondes (dépassement d'un retardataire alors que le drapeau jaune était déployé) ne l'a pas empêché de signer un troisième succès sur le circuit anglais, deux semaines après sa victoire au Grand Prix de France. Au classement du Championnat du monde, il ne compte plus que deux points de retard sur le Finlandais, deuxième à 12,4 secondes. Son coéquipier irlandais, Eddie Irvine, est troisième.

Ivan Pedroso saute à 8,51 m

ABSENTE des Championnats de France de Dijon la semaine dernière, Christine Arron a confirmé, samedi 11 juillet, à la réunion de Villeneuve-d'Ascq, son retour au premier plan. Malgré un vent de face soufflant à 0,80 m, l'élève de Jacques Piasenta a signé un temps de 10 sec 99 sur 100 m qui *« lui donne le moral »* avant les Championnats d'Europe, qui se tiendront à Budapest du 18 au 23 août. Avec un saut en longueur de 8,51 m, la deuxième meilleure performance de l'année, le Cubain Ivan Pedroso s'est également approprié les lauriers de la réunion. Sur l'épreuve reine, le 100 m, le Trinitéen Ato Boldon a devancé d'un souffle le Namibien Frankie Fredericks puisque les deux hommes ont été crédités du même temps (10 sec 05).

■ **RUGBY : lors du match d'ouverture des Tri-Nations,** compétition internationale de l'hémisphère Sud, l'Australien Matthew Burke a été le principal artisan de la victoire de son équipe face à la Nouvelle-Zélande (24-16), samedi 11 juillet, à Melbourne. L'arrière des Wallabies a inscrit la totalité des points de son équipe, mettant fin à une série de sept défaites australiennes consécutives face aux *All Blacks*.

■ **TENNIS : la Française Sandrine Testud s'est inclinée,** dimanche 12 juillet, en finale du tournoi de Prague face à la Tchèque Jana Novotna. La récente vainqueur de Wimbledon, qui affiche une belle série de 16 victoires consécutives, a écrasé la Française 6-3, 6-0.

■ **L'Espagnol Alex Corretja,** finaliste à Roland-Garros, s'est adjugé, dimanche 12 juillet, le tournoi de Gstaad en battant en finale Boris Becker (7-6, 7-5, 6-3). Malgré la chaleur, qui donnait au court suisse l'aspect d'une surface rapide, l'Allemand n'a pu gagner son cinquantième titre sur le circuit ATP.

■ **LOTO :** les tirages nº 55 du Loto effectués samedi 11 juillet ont donné les résultats suivants.

Premier tirage : 2, 22, 25, 29, 36, 42, numéro complémentaire : le 44. Rapports pour six bons numéros : 3 336 840 F ; pour cinq bons numéros plus le complémentaire : 223 925 F ; pour cinq bons numéros : 6 300 F ; pour quatre bons numéros plus le complémentaire : 314 F ; pour quatre bons numéros : 157 F ; pour trois bons numéros plus le complémentaire : 32 F ; pour trois bons numéros : 16 F.

Deuxième tirage : 1, 2, 9, 10, 28, 31, numéro complémentaire : le 26. Rapports pour six bons numéros : 2 876 250 F ; pour cinq bons numéros plus le complémentaire : 40 980 F ; pour cinq bons numéros ; 3 585 F ; pour quatre bons numéros plus le complémentaire : 180 F ; pour quatre bons numéros : 90 F ; pour trois bons numéros plus le complémentaire : 22 F ; pour trois bons numéros : 11 F.

هكذا من الاصل

Comment enfin retirer de l'argent à l'œil...

Un distributeur automatique de billets d'un nouveau genre devrait être testé en France en 1999 : l'identification du client ne se fera plus à l'aide d'un code confidentiel, mais grâce à un outil reconnaissant l'iris de l'œil. D'autres systèmes, dont un stylo, sont en cours de développement

Alors que les questions de sécurité des réseaux et de protection des données confidentielles se posent de façon de plus en plus aiguë, les techniques d'authentification biométriques quittent le domaine restreint qui fut longtemps le leur – armée, services secrets et police – pour s'offrir au grand public. Cette discipline, qui traduit *en valeurs chiffrées telle ou telle caractéristique* physique de chaque individu (structure de l'iris ou du réseau sanguin rétinien, empreintes digitales, forme de la main ou du visage, voix, etc.), allie plusieurs atouts : *une sécurité bien supérieure à celle des* codes chiffrés, pas de mot de passe à mémoriser. Un distributeur automatique de billets à reconnaissance d'iris est actuellement testé dans une ville anglaise et pourrait arriver en France en 1999. D'autres outils existent déjà, tel le Smartpen de la *firme néerlandaise* LCI, un stylo qui reconnaît, en mesurant jusqu'à trois cents informations par seconde, la dynamique de la signature. Il devrait être disponible sur le marché en 1999.

DEPUIS quelques semaines, un millier d'habitants de la ville anglaise de Swindon, clients de la National Building Society, peuvent retirer de l'argent à l'œil... *La banque* n'a pas sombré dans une ruineuse philanthropie, mais ses distributeurs automatiques (DAB) identifient désormais les demandeurs de *billets non* plus à l'aide d'un code chiffré mais grâce à la structure de leur iris. Installés par l'américain NCR, un des leaders mondiaux dans le secteur du libre-service bancaire, ces engins bénéficient d'une technologie biométrique développée aux *Etats-Unis* par les sociétés IriScan et Sensar.

Concrètement, que se passe-t-il lorsque Mr. Smith, de Swindon, se présente devant ce DAB d'un *nouveau genre, que le premier ministre* de Sa Majesté, Tony Blair, vient de sélectionner parmi les *« produits du troisième millénaire »* ? Une fois la carte bancaire insérée, une *première caméra photographie* le client, traite l'image grâce à un outil de reconnaissance de formes dérivé d'applications militaires et localise l'œil. Une seconde caméra entre alors en jeu, « zoome » sur l'iris dont elle prend une photo en noir et blanc.

Au cas où Mr. Smith ne regarderait pas le DAB droit dans les yeux, le système, qui se joue des lentilles de contact et des verres correcteurs, est capable de « redresser » l'image. Un logiciel applique ensuite une *grille de lecture sur* la photographie de l'iris et découpe celui-ci en zones claires ou foncées. Un code de 256 caractères est ainsi extrait, que la machine compare avec celui qu'elle a en mémoire. Si les deux suites de chiffres correspondent intégralement ou en grande partie, Mr. Smith est reconnu et peut toucher les livres sterling qu'il a demandées. Durée totale de l'opération : deux secondes.

RIEN À MÉMORISER

Le recours à la biométrie, cette discipline traduisant en valeurs *chiffrées telle ou telle caractéristique* physique de chaque individu (iris, réseau sanguin de la rétine, empreintes digitales, forme de la main ou du visage, voix, etc.), procure un avantage de taille par rapport à l'actuelle philosophie du code : il n'y a rien à mémoriser pour l'utilisateur. Un confort considérable à une époque où les mots de passe se multiplient, que ce soit pour connecter son ordinateur, faire tourner des logiciels, téléphoner depuis son portable ou, plus *simplement, entrer chez soi.* Aux Etats-Unis, où l'on peut choisir soi-même son code – à lettres ou à chiffres – afin d'effectuer un retrait, on s'est aperçu que 15 % des personnes avaient sélectionné, pour protéger leur compte bancaire, le mot « love ». Par amour pour les voleurs de cartes bancaires sans doute...

Autre aspect positif de la biométrie, sa sûreté. La probabilité pour *que deux iris présentent la même* signature est comprise entre une chance sur dix mille milliards et une chance sur 10^{80} – un 1 suivi de quatre-vingts zéros – suivant que *les caractéristiques des yeux sont* banales ou exceptionnelles. Par comparaison, la probabilité pour qu'un code à quatre chiffres composé au hasard corresponde à celui que la machine attend s'élève à une chance sur dix mille.

L'intégration d'un tel système d'authentification biométrique dans un DAB revient pour l'instant à doubler le prix de la machine (130 000 à 150 000 F pour un modèle normal, hors installation). *« Ce surcoût diminuera lorsque nous passerons à une étape industrielle,* assure Gilbert Louard, chef de produit chez NCR France. *Nous recherchons un client français motivé pour monter un site pilote dans le courant 1999. Toutes les banques étudient actuellement comment pourraient être mis en place d'ici à quelques années des systèmes utilisant la biométrie. »* L'américain Diebold, un des concurrents de NCR, a pour sa part présenté il y a quelques mois un DAB couplant reconnaissances faciale et vocale.

PROBLÈMES D'IDENTIFICATION

La demande pourrait bien exploser au cours des prochaines années tant la biométrie apparaît comme la solution idéale pour régler les *problèmes d'identification* et d'accès – aux bâtiments, aux réseaux, aux fichiers informatiques, etc. Certains envisagent même de l'utiliser comme ticket de métro ou clé de contact pour automobile. Alors que, chaque année dans le monde, la fraude à la carte bancaire détourne 7 milliards de dollars (l'équivalent du PNB de la Jordanie) de leur destination, les techniques biométriques devraient également être mises à contribution pour sécuriser les transactions commerciales virtuelles, notamment sur Internet.

Quelques rares outils existent déjà, dont *le moins original* n'est pas le Smartpen de la firme néerlandaise LCI. Déjà vainqueur de plusieurs prix, ce stylo, dont la mise au point a pris sept ans, reconnaît la *dynamique* de la signature. Il devrait être disponible sur le marché en 1999, pour un prix de 200 dollars l'unité, qui pourrait tomber à 50 dollars en cas de production de masse. Guido Dooms, juriste du groupe, le décrit comme *« un instrument de navigation sur papier ».* Ressemblant à s'y méprendre à n'importe quel stylo à bille, le Smartpen embarque à son bord des instruments miniaturisés à l'extrême : des capteurs d'inclinaison, de vitesse, d'accélération et de force pour mesurer les mouvements de la main et des doigts lors de la signature, un modem, un émetteur radio, une pile et... un réservoir d'encre. Grâce à cet appareillage, ce gadget qui n'en est pas un mesure jusqu'à trois cents informations par seconde.

Imaginons un bureau de poste ou un guichet de banque équipés du Smartpen. Plus besoin, disent les responsables de LCI, de présenter pièces d'identité, chéquier ou Carte bleue. Comme il faut de toute manière signer à chaque opération, autant que cela serve à vous identifier. Votre autographe est transmis par onde radio à la *banque de données où elle est* comparée à un échantillon de six à dix signatures enregistrées au préalable. Un automate les a analysées pour en extraire certaines caractéristiques, *comme votre façon de* mettre les barres aux « t » et les points sur les « i ». Le taux d'erreur du Smartpen (rejet ou acceptation injustifiés) avoisine un à deux pour cent mille. Une performance en accord avec les normes internationales retenues par les militaires.

Pierre Barthélémy

Une signature passée au crible

ONDES RADIO
RADIO-ÉMETTEUR
MODEM
PILES
CAPTEURS D'INCLINAISON
CAPTEURS DE FORCE, DE VITESSE ET D'ACCÉLÉRATION
RÉSERVOIR D'ENCRE

Grâce à un appareillage électronique miniaturisé, le Smartpen de la firme néerlandaise LCI enregistre 300 informations par seconde. Cela permet au logiciel auquel il transmet ses données par ondes radio de reconnaître les paramètres dynamiques de votre façon de signer (vitesse, accélération, pression, tenue du stylo).

Le laser ouvre la voie à la chimie des grands froids

DES MOLÉCULES « froides » ont été assemblées par des chercheurs du laboratoire Aimé Cotton (CNRS), qui pour cela ont *« photo-associé »* des atomes froids de césium à l'aide de lasers. L'utilisation de ces blizzards de lumière qui ont valu à Claude Cohen-Tannoudji de partager le prix Nobel de physique 1997 permet de manipuler, de refroidir, de ralentir et de piéger les atomes dans une espèce de mélasse optique. Les températures obtenues frisent le millionième de degré au-dessus du zéro absolu. Si les techniques de refroidissement des atomes sont aujourd'hui très bien maîtrisées, celles relatives aux molécules donnaient jusqu'à ce jour des ensembles peu stables, qui se dissociaient au bout de dix milliardièmes de seconde. L'équipe du laboratoire Aimé Cotton a contourné cet obstacle et obtenu des molécules stables. La technique utilisée pourrait être généralisée à d'autres types de molécules – ce qui ouvrirait la voie à une toute nouvelle chimie : celle des milieux froids et très dilués.

DÉPÊCHES

■ *ASTRONOMIE* : **un anneau de particules de poussières a été détecté** autour d'une étoile proche, Epsilon Eridani, par une équipe d'astronomes du Joint Astronomy Center d'Hawaï. Selon eux, cet anneau *« ressemble au réservoir de comètes qui ceinture notre système solaire au-delà de Pluton, mais en plus jeune et avec moins de comètes ».* Il pourrait indiquer la présence d'un ensemble planétaire similaire au nôtre.

■ MINIATURISATION : **un moteur électrostatique grand comme** l'épaisseur de deux cheveux (100 microns) vient d'être mis au point par les équipes de quatre laboratoires de recherche français. Ces micromoteurs à base de silicium présentés au début des années 90 à Berkeley (Etats-Unis) connaissaient des problèmes de collage de l'ensemble rotor-axe conduisant à des difficultés de démarrage. Les chercheurs français les ont aujourd'hui contournés et sont parvenus à faire fonctionner pendant plusieurs jours un modèle de ce micromoteur, très attendu par les roboticiens.

■ ESPACE : **Nozomi, la première sonde japonaise en direction de** Mars, lancée le 4 juillet dernier depuis le Kagoshima Space Center, sur l'île de Kyushu, devrait « cercler » autour de la Terre et de la Lune jusqu'en décembre prochain. A cette date, elle entamera un voyage de 700 millions de kilomètres, qui devrait l'amener au voisinage de la planète rouge en octobre 1999. La sonde, qui a coûté 80 millions de dollars, étudiera pendant deux ans les interactions de l'atmosphère et de l'ionosphère de Mars avec le vent solaire.

■ BOTANIQUE : **naturalistes en herbe** partant pour le Midi, ce *Guide des plantes du Bassin méditerranéen* est pour vous. Il présente plus de 600 espèces sauvages, pour l'essentiel indigènes ou, plus rarement, introduites au cours des derniers siècles. Toutes illustrées par une photographie couleur, leurs caractéristiques botaniques et écologiques sont succinctement décrites, ainsi, le cas échéant, que leurs usages traditionnels et médicaux. Pour les inconditionnels, deux chapitres sont consacrés aux fruits, légumes, condiments et plantes médicinales cultivés autour de la Méditerranée. *Guide des plantes du Bassin méditerranéen*, d'Andreas Bärtels. Editions Eugen Ulmer, 400 p., 175 F.

Temps frais, averses dans le Nord

MARDI, une perturbation active traverse la France. Elle sera suivie par un ciel de traîne qui touchera la moitié nord du pays mardi. Le minimum dépressionnaire situé sur la mer du Nord se décalera vers le sud de la Scandinavie. Les hautes pressions sur le proche Atlantique commenceront à s'étendre vers la France mercredi.

Bretagne, pays de Loire, Basse-Normandie. – Le temps sera souvent nuageux avec des averses. Le vent d'ouest sera modéré près des côtes. Il fera de 17 à 20 degrés du nord au sud.

Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes. – Les nuages seront bien présents tout au long de la journée avec des averses possibles. Il fera de 17 à 20 degrés.

Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté. – Après un début de matinée parfois brumeux, le ciel sera souvent nuageux avec quelques averses. Il fera de 20 à 24 degrés l'après-midi.

Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées. – En début de matinée, il pleuvra un peu au pied des Pyrénées avec des risques d'orages en montagne, tandis qu'ailleurs il y aura de la brume. Le reste de la journée sera dominé par les nuages. Il fera entre 19 et 23 degrés l'après-midi.

Limousin, Auvergne, Rhône-Alpes. – Quelques pluies tomberont en début de matinée sur le sud de Rhône-Alpes et l'Auvergne. Les nuages domineront ensuite cette journée et il y aura un petit risque d'orage sur les Alpes frontalières. Le thermomètre ne dépassera pas 24 degrés.

Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse. – Sur le Languedoc-Roussillon et la Provence les éclaircies deviendront de plus en plus belles et le soleil sera généreux l'après-midi. Le vent de nord-ouest à ouest soufflera à 90/110 km sur les côtes. En Corse et sur la Côte d'Azur, le temps sera instable avec des risques d'orages. Il fera entre 24 et 30 degrés.



LE CARNET DU VOYAGEUR

■ **FRANCE.** Conçu pour sillonner à moto le Sud-Ouest (Charentes, Dordogne, Gers, Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Béarn et Pays basque), le nouveau Motoguid 1998-1999 (98 F, maisons de la presse) déroule les itinéraires, avec kilométrage, escales insolites, sélection de plus de deux cents restaurants et hôtels, sans oublier la liste des garages spécialistes de la moto.

■ **HÔTELS.** Plus de 200 hôtels de la chaîne Inter-Continental, dont 60 établissements européens, offrent sept jours sur sept, jusqu'au 7 septembre, une réduction pouvant atteindre 50 %. S'y ajoute l'une des options suivantes : surclassement en catégorie supérieure, petit déjeuner américain pour 2 personnes, deuxième chambre à moitié prix ou doublement des points « Frequent Flyer », programme auquel participent plus de 25 compagnies aériennes. Renseignements au 0800-908-555.

PRÉVISIONS POUR LE 14 JUILLET 1998

Ville par ville, les minima/maxima de température et l'état du ciel. S : ensoleillé; N : nuageux; C : couvert; P : pluie; * : neige.

FRANCE métropole		
AJACCIO	16/26	P
BIARRITZ	14/20	S
BORDEAUX	12/21	S
BOURGES	10/19	N
BREST	11/15	N
CAEN	13/15	N
CHERBOURG	12/16	N
CLERMONT-F.	14/19	S
DIJON	12/22	S
GRENOBLE	15/24	S
LILLE	11/17	N
LIMOGES	12/16	S
LYON	16/23	S
MARSEILLE	16/26	S
NANCY	10/18	N
NANTES	9/17	N
NICE	19/26	P
PARIS	11/18	N
PAU	13/17	S
PERPIGNAN	17/23	S
RENNES	10/17	N
ST-ETIENNE	14/19	S
STRASBOURG	11/21	N
TOULOUSE	16/21	S
TOURS	9/18	N
FRANCE outre-mer		
CAYENNE	23/31	S
FORT-DE-FR.	26/30	N
NOUMEA	21/26	S
PAPEETE	22/26	S
POINTE-A-PIT.	24/30	P
ST-DENIS-RÉ.	19/25	N
EUROPE		
AMSTERDAM	12/17	N
ATHENES	26/34	S
BARCELONE	21/25	P
BELFAST	10/16	N
BELGRADE	21/31	N
BERLIN	13/19	S
BERNE	13/21	N
BRUXELLES	11/18	N
BUCAREST	18/31	N
BUDAPEST	16/25	N
COPENHAGUE	10/15	P
DUBLIN	9/16	N
FRANCFORT	12/20	S
GENEVE	13/22	P
HELSINKI	12/19	N
ISTANBUL	23/29	S
KIEV	17/27	N
LISBONNE	19/25	N
LIVERPOOL	10/17	S
LONDRES	11/19	S
LUXEMBOURG	8/17	S
MADRID	21/32	S
MILAN	18/24	P
MOSCOU	14/21	P
MUNICH	12/19	C
NAPLES	21/30	S
OSLO	11/14	P
PALMA DE M.	19/30	S
PRAGUE	12/19	N
ROME	19/27	S
SEVILLE	21/35	S
SOFIA	17/31	N
ST-PETERSB.	14/23	N
STOCKHOLM	12/18	S
TENERIFE	16/22	S
VARSOVIE	13/19	P
VENISE	14/25	C
VIENNE	16/21	N
AMÉRIQUES		
BRASILIA	11/24	S
BUENOS AIR.	10/19	N
CARACAS	25/29	N
CHICAGO	20/35	S
LIMA	16/20	C
LOS ANGELES	17/26	S
MEXICO	15/26	S
MONTREAL	20/30	S
NEW YORK	22/29	C
SAN FRANCS.	11/19	N
SANTIAGO/CHI	6/15	C
TORONTO	19/28	S
WASHINGTON	19/30	C
AFRIQUE		
ALGER	20/32	S
DAKAR	23/28	S
KINSHASA	21/28	S
LE CAIRE	23/36	S
MARRAKECH	21/39	S
NAIROBI	14/22	N
PRETORIA	6/20	S
RABAT	19/26	S
TUNIS	23/37	S
ASIE-OCÉANIE		
BANGKOK	25/33	P
BOMBAY	27/30	P
DJAKARTA	26/29	C
DUBAI	29/39	S
HANOI	28/32	P
HONGKONG	26/28	P
JERUSALEM	23/32	S
NEW DEHLI	28/30	P
PEKIN	26/32	N
SEOUL	21/26	C
SINGAPOUR	27/30	C
SYDNEY	8/15	S
TOKYO	21/26	C

Situation le 13 juillet à 0 heures TU

Prévisions le 15 juillet à 0 heures TU

PRATIQUE

Araignées à venin, chagrin

SUR QUARANTE MILLE espèces d'araignées, une bonne centaine peuvent mordre en provoquant une douleur ou une réaction. Une dizaine seulement sont dangereuses. Cela dit, autant ne pas croiser la route de ces agiles « exceptions » à huit pattes.

Celle que l'on connaît le mieux chez nous, la *malmignatte*, est sans doute aussi celle que l'on voit le moins souvent. Cette araignée discrète d'un centimètre et demi tisse une mini-toile et se reconnaît à son abdomen noir luisant, parsemé de treize taches rouges. Relativement indolore sur le coup, sa morsure s'accompagne progressivement de contractures, puis d'une vive douleur qui gagne le corps entier pendant deux ou trois jours. Dans les cas graves, suit une période de grande lassitude et le rétablissement des personnes mordues prend des mois. Les accidents mortels restent heureusement très rares. Cette charmante bestiole vit dans le Midi et quand elle entre dans les maisons, c'est pour s'installer aux toilettes, qu'elle semble affectionner.

Dans cette famille des latrodectes – ou veuves noires –, seules les femelles sont dangereuses, à commencer par la fameuse *Black widow* américaine, qui porte un sablier rouge sous l'abdomen et non des points. Cette araignée mortelle des bottes de foin n'a pourtant tué personne depuis une quarantaine d'années. On ne fabrique d'ailleurs plus de sérum, les mesures de prévention ayant permis de limiter le risque.

ALLURE GLOBULEUSE

D'autres latrodectes peuplent les régions chaudes du globe. Souvent trouvés près des habitations, ces arachnides noirs présentant des dessins rouges ou marron sur l'abdomen ont une allure globuleuse. Ils ne sont pas tous aussi dangereux que la « veuve » américaine, mais on connaît un cas mortel récent à Madagascar, peut-être dû autant au manque de soins qu'à l'animal lui-même. Cette famille compte d'autres représentants européens, dont une araignée des maisons, *Teutana*, à marques blanches, qui mord en provoquant de simples réactions locales.

Toujours chez nous, les ségestries tissent sous les toits de petites toiles en forme de tube, desquelles rayonnent quelques fils. Elles s'y tiennent en embuscade et se jettent sur leurs proies... ou sur l'importun qui s'en approche. En période d'accouplement, les mâles peuvent entrer dans les maisons, sans perdre de leur agressivité. Ces araignées noires, massives et assez luisantes, dépassent les deux centimètres pour les femelles alors que les mâles sont plus petits. La morsure peut provoquer des effets locaux, voire une enflure spectaculaire. « *Les jeunes enfants y sont souvent plus sensibles* », observe Christine Rollard, maître de conférences au Muséum national d'histoire naturelle de Paris.

Au sein de la famille des impressionnantes lycoses, la tarentule s'affirme comme notre plus grande araignée, avec son corps de trois bons centimètres, allongé et orné de dessins gris-bruns sur le dos. La partie ventrale, noire, est parfois soulignée de rouge sur les bords. Non venimeuse, sa morsure provoque une vive douleur, qu'on atténue en appliquant de la glace. En Amérique du Sud, les tarentules peuvent provoquer des nécroses. En revanche, les tégénaires des maisons, ces très grandes araignées du soir ou du matin qui tissent de si belles toiles sur nos plafonds, sont aussi impressionnantes... qu'inoffensives.

LOGE DE SOIE ET DE BRINDILLES

Toujours en Europe, mais dans les herbes, les chéiracantes infligent des morsures sans danger mais fort douloureuses. Leur corps long d'un centimètre en moyenne est brun-jaune ou rougeâtre, parfois rayé. Elles vivent dans une petite loge de soie et de brindilles. On les reconnaît à leurs impressionnants crochets et à leur agressivité. On peut se faire mordre un peu partout en Europe, en passant la main, ou en s'asseyant dans l'herbe.

Ces araignées, de même que les mygales, ont des venins neurotoxiques, alors que les quelque cent espèces de *Loxoceles*, qui vivent sous les climats méditerranéens ou tropicaux, inoculent des venins nécrosants. Les plus connues, la *Violin spider* d'Amérique centrale ou du Sud, et la *Brown recluse* d'Amérique du Nord, ont même posé un problème de santé publique au milieu de ce siècle. Toutes les espèces se reconnaissent à un dessin plus ou moins net sur le fond terne du céphalothorax. Vivant sous des pierres dans la nature, ces animaux entrent dans les maisons où ils tissent leur petite toile lâche de fils enchevêtrés derrière ou sous des objets. On ne sait pas si leur venin est aussi actif sous nos latitudes, mais on a recensé des cas mortels.

Enfin, si les araignées des yuccas, importées avec les plantes vertes, relèvent de la légende, les araignées des régimes de bananes existent bel et bien. Ce sont des *Phoneutria* noires, de dix centimètres d'envergure, qui chassent pendant la nuit et dont la morsure provoque une douleur très vive et parfois très durable.

Marcel Donzenac

Une réputation très exagérée

D'une bonne taille et particulièrement velues, les mygales forment un groupe distinct des vraies araignées. Les 2 500 espèces connues sont pour la plupart peu dangereuses, à l'exception des Atrax australiennes, dont les mâles sont redoutables. Massives, avec leur corps de six centimètres et leurs grosses pattes, elles vivent en colonies autour des habitations. Si aucun cas mortel n'a été enregistré depuis longtemps, c'est grâce au sérum... qui risque de ne pas être disponible en Europe, où des amateurs inconscients en élèvent, sans toujours bien en mesurer le danger. Car, autre particularité, si les araignées mordent grâce à leurs crochets horizontaux, qui injectent venin et sucs digestifs dans leurs proies, les mygales, elles, ont des crochets verticaux qui se redressent comme ceux d'une vipère et leur permettre de piquer en mordant.

Les très grandes théraphoses ont en outre une caractéristique souvent méconnue des personnes qui en élèvent : des poils urticants sur l'abdomen, de véritables petits harpons qu'elles peuvent projeter grâce à leurs pattes arrière. Plus on gratte, plus ils s'enfoncent, avec allergies ou kératites à la clé.

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 98166

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I												
II									■			
III						■						
IV					■					■		
V					■				■			
VI										■		
VII		■					■				■	
VIII			■					■				
IX				■								
X						■						

HORIZONTALEMENT

I. Est devenu une vedette de la télé. – *II. Commence sa journée* après tout le monde. La solution du problème. – *III. Travaille à la* pièce. Dit autre chose. – IV. Règle et souvent habitude. Deviendra reine s'il n'y a pas d'obstacle sur sa route. En liberté. – V. Sots. Capitale arménienne. Rejoint le Turkana. – VI. Le bon moyen d'éviter les excès. Marque le lieu. – VII. Voyage prohibé. Vilaine manie. – VIII. Patron quotidien. Boule batave. Passe et repasse sur la bande. – IX. Souteneur de quille. *Défrichée pour être cultivée.* – X. La qualité du papier à vue d'œil. Ensembles.

VERTICALEMENT

1. Toujours prêt à accepter l'opinion des autres. – 2. Vin parfumé. Facilite le paiement des factures. – 3. Passent à côté. Manifestation enfantine. – 4. Est et sera toujours à gauche. – 5. D'un auxiliaire. Fournisseur de couettes. – 6. Révolution renversée. Plaines d'Amérique du Sud. – 7. Suit la mariée de très près. Problème de rapports. – 8. Même premier, il sera toujours le second. L'argon. – 9. Garde l'anonymat. Donna la valeur de la solution. – 10. Bouclier. Provoque la réaction. – 11. Vient en dernier. Peintre et homme de lettres. – 12. Fidèles lectrices du *Monde*.

Philippe Dupuis

SOLUTION DU N° 98165

HORIZONTALEMENT

I. Indémontable. – II. Rouge. Erbium. – III. Iléons. Aussi. – IV. Dilutions. Té. – V. Os. Tilts. Art. – VI. Les. Ri. Caret. – VII. Omis. Ru. – VIII. Généralités. – IX. Ingratitudes. – X. Etésien. Nets.

VERTICALEMENT

1. Iridologie. – 2. Nolisement. – 3. *Duel. Singe.* – 4. Egout. Sers. – 5. Mentir. Raï. – 6. Silicate. – 7. Né. Ot. Lin. – 8. Transcrit. – 9. Abus. Autun. – 10. Bis. Ar. Ede. – 11. Lustre. Set. – 12. Emietté. Ss.

Le Monde est édité par la SA Le Monde. La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437.
ISSN 0395-2037
Imprimerie du Monde 12, rue M. Gunsbourg 94852 Ivry cedex
PRINTED IN FRANCE
Le Monde PUBLICITÉ
Président-directeur général : Dominique Alduy
Vice-président : Gérard Borax
Directeur général : Stéphane Corre
21bis, rue Claude-Bernard – BP 218 75226 PARIS CEDEX 05
Tél : 01.42.17.39.00 - Fax : 01.42.17.39.26

AFFAIRE DE LOGIQUE

PROBLÈME N° 78

Les quatre enfants

TIENS, c'est ma voisine, assise là, sur le banc public avec ses quatre enfants, chez qui je suis allé quelquefois faire du baby-sitting.

« *Quel âge cela leur fait-il ? Oh, arrondissez au nombre entier le plus proche.*

– Je sais que tu es très fort en mathématiques, alors je vais te répondre par une énigme : le produit de leurs âges est 72 ; la somme..., tiens justement elle est égale à ton âge », répond ma malicieuse voisine, qui sait, comme tout l'immeuble, que j'ai fêté la semaine dernière mon anniversaire.

Moi : « *Cela ne me suffit pas... L'un au moins de vos enfants a-t-il deux ans ?* »

Elle répond à ma question, et, cette fois, je suis en mesure d'indiquer l'âge des quatre enfants.

Et vous ?

Elisabeth Busser et Gilles Cohen
Copyright POLE 1998

Solution dans Le Monde *du 21 juillet*

Solution du problème n° 77 paru dans *Le Monde* du 7 juillet

Le résultat est 7.

On raisonne sur le reste de la division par 11 du nombre gigantesque, que nous appellerons N.

● *Un nombre se terminant par* exemple par... 367 523 s'écrit $23 + 75 \times 100 + 36 \times 100^2 + ...$ Plus généralement, N est égal à une somme dont chaque terme est une « tranche » multipliée par une puissance de 100. Or, toutes les puissances de 100 ont pour reste 1 lors de la division par 11. En additionnant les tranches, on trouve donc que la somme des « tranches » obtenue *par le charcutier, 1998, admet le* même reste que N pour la division par 11. Ce reste vaut 7 ($1998 = 11 \times 181 + 7$).

● Par ailleurs, le reste d'une puissance de 10 lors de la division par 11 est 1 si l'exposant est pair et 10 ($= 11 - 1$) si l'exposant est impair. En conséquence, la technique du fils du charcutier d'ajouter les chiffres correspondant à une puissance paire de 10 dans l'écriture décimale de N et d'enlever ceux correspondant à une puissance impaire ne change pas non plus le reste de la division par 11. Comme le résultat n'a qu'un chiffre, c'est le reste lui-même, soit 7.

Les Jeux dans « Le Monde »

Dans cinq de ses numéros de la semaine *Le Monde* publie, en plus des mots croisés, un jeu.

Le lundi, dans le journal daté mardi, un problème mathématique.

Le mardi, dans le journal daté mercredi, une grille de Scrabble.

Le mercredi, dans le journal daté jeudi, une chronique de bridge.

Le jeudi, dans le journal daté vendredi, une question sur l'art.

Le samedi, dans le journal daté dimanche-lundi, les échecs.

هكذا من الأصل

L'ÉTÉ FESTIVAL

C'est la première belle surprise d'Avignon : quarante ans après la version historique avec Gérard Philipe, *Le Cid* est chamboulé, « nettoyé », transposé au XXe siècle par le metteur en scène irlandais Declan Donnellan, qui en donne une version anti-héroïque et pleine de trouvailles, faisant se lever le public du théâtre municipal.
En forme aussi, le turbulent Xavier Durringer, auteur-metteur en scène de théâtre et de cinéma, qui présente, toujours dans l'ancienne cité des Papes, une création très politique autour du suicide d'un homme politique. Le dénouement n'est pas à la hauteur du projet, mais son ambition, les dialogues, le ton confirment le talent de Durringer.
Retour en forme, enfin, pour le chorégraphe Daniel Larrieu, qui présente un spectacle plein de malice. Sinon, quelque deux cents artistes, marionnettistes, comédiens, danseurs et musiciens de Taiwan sont à Avignon.
Catherine Trautmann y est passée, pour y annoncer notamment, devant les lecteurs du *Monde*, l'achat probable du Palais des Papes par l'Etat.
En Bretagne, le festival de cinéma de Douarnenez dédié aux minorités culturelles tient la barre depuis vingt et un ans, et accueille cette année des réalisateurs en scène gallois.

Xavier Durringer surfe sur la réalité sociale et politique

Avignon/Théâtre. « Surfeurs », nouvelle pièce du turbulent auteur, est servie par une troupe d'acteurs exceptionnels

SURFEURS, spectacle écrit et mis en scène par Xavier Durringer. Décor : Eric Durringer. Lumière : Orazio Trotta. Costumes : Natacha Diehl. Avec Agnès Joessel, Christiane Millet, Anisia Moerman, Betty Teboulle, Gérard Chaillou, Marc Chapiteau, Clovis Cornillac, Philippe Kara-Mohamed, Gérald Laroche, Bruno Lopez, Jean Miez, Edouard Montoute et Eric Savin.
COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH. Jusqu'au 19 juillet à 22 heures (relâche le 14). Tél. : 04-90-14-14-14. 110 F et 130 F. Durée : 2 h 25. *Le texte de la pièce est paru aux éditions Théâtrales, 104 p., 98 F.*

AVIGNON
de notre envoyé spécial

Une ville pourrie, quelque part sur le territoire français aujourd'hui. Un homme politique vient de se suicider pour des raisons obscures. Son parti dépêche aussitôt un successeur sur les lieux qui, flanqué d'une épouse ravissante mais vraisemblablement bon jeu, va devoir assumer une charge qui s'annonce rude : tout autour, un ancien théâtre reconverti en peep-show, une boutique transformée en repaire de dealers, une sorte de lac artificiel que même les micro-organismes paraissent avoir désertée... La sphère publique, sous la coupe d'un duo d'hommes de main prêts à tout, sent le soufre ; la sphère privée semble privée de tout, sauf de coups fourrés. Le tout vous a un petit air à la Tarantino, seringues et armes à feu comprises. Absolument infréquentable.

L'argument de la nouvelle pièce de Xavier Durringer, présentée en avant-première au Théâtre de l'Union de Limoges en mai, ne manque ni d'originalité ni de courage. Empoigner la réalité politique et sociale française du moment sans fausses pistes ni faux-semblants (métaphore, distance poétique, licence philosophique, voire écriture absconse, autant d'artifices utilisés par d'autres) est curieusement d'une réelle singularité dans l'écriture théâtrale contemporaine. Pour avoir entendu le théâtre de Xavier Durringer depuis dix ans désormais – on a aimé surtout son *Envie de tuer sur le bout de la langue*, en 1991 –, pour avoir vu ses films aussi – et particulièrement son premier long métrage, *La Nage indienne* en 1993, présenté en sélection officielle à Berlin –, on sait sa manière directe de témoigner de son époque, son goût d'un verbe en lame de couteau, son humour aussi. *Surfeurs* réunit toute les qualités de son auteur. Certains dialogues en font l'enfant naturel de Jeanson ou d'Audiard, entre finesse d'un trait et violence drolatique d'une réplique. Extraits. Scène 6, dite du « Programme » : « – Lalande (homme politique en campagne) : *Je tiendrai mes promesses, comme un capitaine son navire.* – Zalberg (homme de main) : *C'est beau ça... Mais faudrait savoir où vous foutez les pieds, capitaine au long cours. Sur quel océan vous allez naviguer. C'est le merdier ici, la bouillave, c'est au bâton que vous allez la faire avancer, la gondole, à la serpette* ». Scène 28, dite de l'« Amour virtuel » : « – Zalberg : *J'ai envie de vous manger.* – Odile (femme de Lalande) : *Oui...* – Zalberg : *De mordiller votre nuque, de me perdre le visage dans vos cheveux.* – Odile : *J'ai envie de passer doucement ma main entre vos jambes, de vous attraper doucement les couilles et de prendre vos fesses à pleines mains* (...) ». Par respect du spectateur, on ne dira rien de l'excellente scène des surfeurs (un dealer et un mac sur leurs planches) qui donne son nom à la pièce...

Durringer met son écriture au service d'une cause juste : en ne cédant évidemment en rien à la critique politique réactionnaire ou fascisante, il s'en prend à la mollesse des humanistes, des démocrates, plus ou moins sociaux, quand la société, livrée aux mafias, est en état de guerre. Malheureusement, la fin de sa pièce est insistante, presque démagogique, basculant de la critique sociale radicale en démonstration bavarde. Il lui reste encore du chemin à faire mais il a le temps, la verve et l'inspiration nécessaires pour se hisser à la hauteur d'un Edward Bond. C'est tout le mal qu'on lui souhaite. Xavier Durringer a réuni pour ce spectacle une troupe d'acteurs – black, blanc, beur – exceptionnels. Une telle unité sur scène est un bonheur. Comme d'habitude, il a commis quelques bourdes dans sa mise en scène – certains monologues sont donnés de manière trop insistante ; quelques accessoires ou détails du décor alourdissent le jeu – mais l'énergie, la conviction, la sincérité de l'ensemble balaient (presque) ces réticences.

Olivier Schmitt

Chantiers d'écriture contemporaine à la Chartreuse

***LES PERDRIX*, de Christophe Huysman, chantier mis en scène par Clotilde Ramondou. Avec Natasha Cashman, Régine Cendré-Ménauge, Nicole Dogué, Hervé Falloux, Pierre Gérard, Jean Pennec. Cloître du cimetière, à 19 heures.**
***L'ANGÉLIE*, de Natacha de Pontcharra, chantier mis en scène par Lotfi Achour. Avec Daisy Amias, Thierry Blanc, Christophe Delachaux, Jérôme Derre, Jules Emmanuel Eyoum-Dedo, Michèle Goddet, Michèle Oppenot, Aurélie Vérillon. Tinel de la Chartreuse, à 22 heures. 60 F. Jusqu'au 19 juillet.**

AVIGNON
de notre envoyée spéciale

Comme leur nom de « chantier » l'indique, les deux spectacles présentés à la Chartreuse sont en cours de création. Il faut donc les aborder dans un état d'esprit particulier, celui du veilleur de guet, patient et tranquille. Pour *Les Perdrix*, le cadre de jeu aide beaucoup. Il s'agit du cloître du cimetière. C'est un bel endroit pour une fin d'après-midi. Il n'y a pas d'électricité, seules des bougies tremblotent dans une pièce du cloître ouverte sur le champ où se dresse une assemblée de bambous. Les perdrix de Christophe Huysman volent dans l'air d'un conte venu du Cambodge. Clotilde Ramondou a prévenu : « *Nous avons répété dix-neuf jours, c'est le troisième filage et la première publique, des interventions sont possibles.* » Nous n'en dirons pas plus. *Les Perdrix* n'ont pas encore pris leur envol.

Il fait encore jour quand le public rejoint le Tinel de la Chartreuse où Lotfi Achour dirige le chantier de *L'Angélie*, de Natacha de Pontcharra. Chantier ? Peut-être, mais déjà abouti. *L'Angélie* se déploie comme un voile magique qui changerait la couleur du monde. Un mélange de parme et d'or inonde le sable du plateau et semble envelopper l'espace. Jean Haas (le décorateur), Manuel Bernard et Jean Raffort (les éclairagistes), et Lotfi Achour, le metteur en scène, respectent avec une grande délicatesse la tonalité de la pièce.

L'Angélie est une légende d'aujourd'hui ; elle commence par un homme qui cherche le secret de sa naissance, juste après la mort de sa mère. Il trouve un carnet dans lequel la mère raconte l'histoire de sa propre naissance. On passe alors à un hier ancien. Des anges morts et des nuages de peur peuplent l'enfance et l'adolescence de Ziza, la mère, envoyée dans la forêt par un coup du sort... La légende de *L'Angélie* se rapproche d'un voyage initiatique. Il faut se laisser bercer par son étrangeté, sa poussière, son chien, ses chasseurs, sa narratrice, son ange, son beau mâle et sa sorcière. Les comédiens nous guident. Ils sont comme des passeurs sérieux et intrigués, suivant pas à pas la petite Ziza – Aurélie Vérillon, au charme fou d'enfant sauvage.

Brigitte Salino

Le « Cid » superbe et anti-héroïque

Avignon/Théâtre. Declan Donnellan joue au chat et à la souris avec Corneille

LE CID, de Pierre Corneille. Mise en scène : Declan Donnellan. Avec Sandrine Attard, Michel Baumann, Philippe Blancher, Odile Cointepas, Joséphine Derenne, Laurent Desponds, Benjamin Dypé, Sarah Karbasnikoff, William Nadylam, Jean-Christophe Quenon, Patric Rameau, Yaneck Rousselet. THÉÂTRE MUNICIPAL. Jusqu'au 22 juillet à 21 h 30 (relâche les 14 et 19). Durée : 2 heures.

AVIGNON
de notre envoyé spécial

En 1951, *Le Cid* avait tant fait pour la gloire d'Avignon qu'il a pu s'en absenter le temps de deux générations, sans porter préjudice à quiconque. Celui qui revient sous ce nom, joyeusement accueilli au Théâtre municipal, appartient à un autre temps, qui se méfie des hommes providentiels. Le metteur en scène britannique Declan Donnellan a arraché sans façons Rodrigue à son siècle pour le porter dans le nôtre, dont les uniformes kaki hantent la cour de Castille. La fougue et la conception de l'héroïsme d'un Gérard Philipe ont été jetées sans remords. Voici venue la vie de caserne, entre goûter des généraux, complots de dames et tours de garde sur les rivages d'une Syrte incontrôlée. Et un grand garçon ballotté en est le Kid plus que le Cid, unique conscience – malheureuse – d'une micro-société confite dans des règles racornies.

Declan Donnellan n'a pas taillé *Le Cid* en pièces, bien au contraire : il a suivi le texte au pied de la lettre. Simplement fait-il porter les balancements incessants de la dialectique cornélienne d'un seul côté, jusqu'alors largement inexploré. Cela donne de la gîte aux personnages, les met en danger, en perdition, même s'ils s'aventurent à vouloir se relever trop vivement. Dans ce système, le par cœur de vers jamais désappris retourne droit au cœur, et les « standards » des stances se mettent à chanter de tout autre manière. Ils deviennent un piège redoutable et délicieux où s'affiche la morgue, se révèle la bêtise, témoigne la faiblesse. Les tentatives de faire réapparaître un Cid à l'ancienne sont alors si déplacées qu'elles suscitent le rire.

Le metteur en scène joue au chat et à la souris avec Corneille. Là où le Rodrigue traditionnel affectait la modestie pour mieux arriver à ses fins, il le rend réellement modeste pour tenter d'y échapper. D'emblée, William Nadylam (jeune acteur noir vu dans *La Servante* d'Olivier Py), dit le petit soldat, dressé au fil à plomb, talons serrés devant son père et son roi, dominé par la peur mêlée de dégoût à l'idée de se battre. Il est un révélateur qui supporte jusqu'à la nausée les codes d'honneur désuets. Il vit la contradiction entre l'appétit de vivre et la soumission aux grands discours mortifères. Très catholique au demeurant, priant longuement sur le corps du comte qu'il vient d'occire. Et lorsqu'il rentre, héros malgré lui, de la bataille contre les Maures, son récit, grave, douloureux, montre l'accablement d'avoir tué, la défaite que représente sa victoire, le sentiment d'une salissure irrémédiable. Rodrigue est fait Cid (« Seigneur ») par défaut.

Donnellan multiplie les angles d'attaque. Le principal sans doute est représenté par une bombe blonde en tailleur, cette Chimène (Sarah Karbasnikoff) dont Corneille, « *pour parler comme Aristote* » reconnaissait les « *mœurs inégalement égales* ». Peu à peu, c'est elle qui vient occuper le centre de la scène. Une allumeuse assez allumée, une insupportable peste en nuisette, fessée par sa gouvernante, pour qui le mot de gloire doit sonner prime-time. Face aux atermoiements de son amant, elle est la vivacité même, l'incarnation d'une mise en scène jamais en reste d'une idée, d'un mouvement, qui fait se lever les morts et se coucher les vivants. Estimant mieux honorer son *Cid* par l'appellation de tragédie, Corneille avait décidé, quatre ans après sa création, de renier celle de tragi-comédie. Declan Donnellan le lui rend pleinement. Avec malice.

Jean-Louis Perrier

LA PHOTOGRAPHIE DE SAMUEL FOSSO

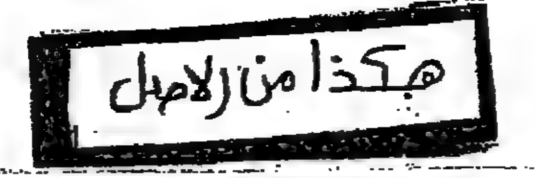
RENCONTRES INTERNATIONALES DE LA PHOTOGRAPHIE, ARLES





« Autoportrait ».
Exposition :
« Scène de la séduction ».

SAMUEL FOSSO *Né en 1962 au Cameroun. Vit en République centrafricaine. Samuel Fosso commence les autoportraits en 1976 en ouvrant un studio de photographie (baptisé aujourd'hui le Studio Convenance) qui devient son outil de travail professionnel et son propre atelier. Il rejoue les poses et les clichés conventionnels. Le travail de Samuel Fosso sera montré en 1994 aux premières Rencontres photographiques de Bamako, puis au CNP à Paris en 1995, au Musée Guggenheim à New York en 1996 et à la Caixa de Barcelone en 1997.*



Daniel Larrieu perdu et retrouvé

Avignon/Danse. Le chorégraphe et directeur du Centre chorégraphique de Tours séduit avec une pièce qui passe par le frivole comme par le grave

ON ÉTAIT SI TRANQUILLE, création de Daniel Larrieu pour quinze danseurs. Romain Armita (décors). Eve Couturier et DJ DoLphin (bande-son). Marthe Desmoulins pour Absinthe (costumes). Lou Dark (lumières). CLOÎTRE DES CARMES, le 12 juillet, 22 heures, jusqu'au 19 juillet (sauf le 14). De 110 F à 130 F. TÉL. : 04-90-14-14-14.

AVIGNON
de notre envoyée spéciale

On a (presque) retrouvé Daniel Larrieu. Enfin dégagé des aridités de *Mobile ou le miroir du château* (1995), désembourbé des impasses stylistiques de *Delta* et d'*Hypothetical Stream* (1996), il regagne ses terres chorégraphiques avec *On était si tranquille*.

Cette création, véritable travail de dentelle, s'avère pourtant bâtie à la hache. Avec une bande-son qui ne se gêne pas pour dire qu'elle fait tenir debout tout l'édifice : de *Mi beso*, de Pedro Vargas, à la *Suite pour violoncelle nº 1 BWV 10007*, de Bach, interprétée par Janos Starker, avec en saupoudrage des dialogues de feuilletons, des cours de gym à la télé, etc. On aura compris : du frivole, du grave. Est-on jamais tranquille ? Daniel Larrieu, directeur du Centre chorégraphique de Tours depuis 1993, explore ce qui était, ce qui n'est plus, ce qui n'est pas encore, ce qui sera peut-être. La danse commence par du cha-cha, années 60 – succès garanti – et se termine par un ballet d'ombres de bayadères. Certitudes, illusions du bonheur. La pièce a du charme.

Avec, au centre, inspirée de Nijinski, la figure de l'ange qui se fracasse en pleine gloire. Rachel Bénitah ne crée pas le double féminin du danseur russe, mais plutôt une « nijinskette » pleine de grâce. Comme d'autres sont punkettes. Ou nymphettes. Ou saintes. Comprendre qu'elle est à croquer. Elle porte le bibi de pétales de roses (rendu à jamais légendaire par Nijinski dans *Le Spectre de la rose*), un short de lingerie mauve sur lequel pend un porte-jarretelles rose. Sans bas, ça va sans dire ! Qu'elle fasse le poirier, qu'elle tente quelques mouvements de nageuse, pieds en l'air, ou tête dans le courant, on la suit des yeux, car elle est du genre à posséder les clés du paradis. Elle incarne le centre, mais aussi la fêlure. Elle est essentielle à la pièce. Daniel Larrieu s'attache à suivre chacun de ses danseurs dans ses émotions. Et la danse naît de cette écoute. Une curieuse esthétique néo-baroque s'est dégagée du travail de répétition. Quatuors, symétries de menuets, corps en miroir, corps rigides. La dominante rose thé des costumes apporte son parfum suranné. Le glacis des lumières, le sol réfléchissant dédoublent le réel, le figent. Bonbon fondant pour danse macabre. *« Disense, disense, disease »*, entend-on par trois fois sur la bande-son. Epidémie. Sida ? Peut-être. Mais cette fois-ci, le chorégraphe est bien décidé à chanter aussi Esther Williams et ses bonnets de bain en forme de plates-bandes, les films d'amateurs (sauts à ski nautique, plongeons comiques), le japonisme des années 30, l'exotisme selon Hollywood. Tchic et tchic et tchic, aïe, aïe, aïe ! Eloge du temps perdu. Comment être sérieux tout en dansant le mambo ?

Tandis qu'une musique de western porte les danseurs, une clameur pénètre jusque dans le Cloître des carmes : la France vient de marquer son troisième but en finale de la Coupe du monde de football ! Tutt, tutt font les klaxons. Le public bronche à peine. Car sur le plateau un homme embrasse une femme à pleine bouche. Le spectacle aurait-il pu s'arrêter là ? Les autres programmes de la soirée avaient été soit avancés, soit retardés en raison de l'événement footballistique. Larrieu, seul, a tenu bon : qui m'aime me suive ! Les gradins étaient pleins. Et de nouveau, il a convaincu avec ce dandysme quasi exaspérant qui est sa marque. Son art consommé des correspondances à trouver entre le geste, la lumière, le pli d'une jupe. A titre d'exemple, la manière dont les biais sont incrustés, à partir du bas, dans la robe de Laurence Rondoni indique la similitude de méthodes employées par la couturière et le chorégraphe pour donner à la danse son aisance invisible.

Drapés contrariés qui emboîtent le pas aux va-et-vient de la mémoire. Les garçons – est-ce parce qu'ils sont tous très jeunes ? – portent des slips de bains avec cravate, ou des shorts barboteuses. C'est moins heureux. A moins qu'ils aient envie de s'habiller en fille. Ce qui est normal. Alain Buffard, le seul à être plus âgé, est aussi le seul autorisé à porter un pantalon avec des jambes presque longues. Une sorte de corsaire plutôt ! Et un Marcel ! Les filles sont mieux loties. Ou plus aimées ?

Dominique Frétard

L'Etat achèterait le Palais des papes

Devant les lecteurs du « Monde », la ministre de la culture a défendu sa politique

AVIGNON
de nos envoyés spéciaux

Catherine Trautmann, ministre de la culture et de la communication, a tenu son premier débat public, samedi 11 juillet, à l'occasion de l'ouverture de l'espace ouvert par *Le Monde* à ses lecteurs au cloître Saint-Louis d'Avignon. Elle était entourée de Dominique Wallon, directeur du théâtre, de la musique et de la danse au ministère, de Bernard Faivre d'Arcier, directeur du festival, et de Jean-Louis Martinelli, directeur du Théâtre national de Strasbourg et metteur en scène d'*Œdipe le Tyran*, de Hölderlin, qui a ouvert, le 10 juillet, la cinquante-deuxième édition du Festival.

Après avoir confirmé l'augmentation, en 1999, du budget de la culture, une progression au moins identique à celle de 1998 (3,6 %), et expliqué une nouvelle fois la refondation en cours du ministère, rendue indispensable par les nouvelles donnes régionales, nationales et internationales, Mme Trautmann a réaffirmé les objectifs fondateurs de son action – en tout premier lieu, la nécessité de soutenir la création et *« de rendre cette création présente dans la vie d'un public qui n'y a pas accès »*. *« Une des pires inégalités*, a-t-elle insisté, *c'est l'inégalité culturelle. La gauche doit s'engager dans ce combat pour la réduire, sans renier l'excellence dans la création. »* Selon la ministre, la vie artistique fait face actuellement à deux défis : celui *« du laminage du spectacle vivant par ceux qui considèrent que la culture doit d'abord rapporter »* et *« l'internationalisation et le poids croissant de l'audiovisuel »*. *« Nous jouons ce que nous sommes dans les deux ans qui viennent face à la mondialisation. »*

Par ailleurs, Mme Trautmann a annoncé que des négociations sont en cours pour l'achat du Palais des papes par l'Etat. Ce bâtiment, qui compte parmi les plus visités de France, est la propriété de la ville d'Avignon, qui en a délégué la gestion à une société d'économie mixte. *« Il faut offrir de meilleures conditions de travail aux artistes, et d'accueil du public »*, a précisé la ministre. La situation actuelle n'est en effet guère favorable aux équipes en création dans la Cour d'honneur. Comme l'a fait remarquer Jean-Louis Martinelli, *« on doit par exemple expliquer aux gestionnaires du palais qu'il est préférable d'interrompre les visites guidées pendant les répétitions »*. Chaque année, l'occupation de la cour pose problème : le temps de montage et de démontage des décors est excessivement réduit. La ville, déjà lourdement endettée, ne peut faire face aux 120 millions de francs de travaux nécessaires à la réhabilitation de l'édifice.

La ministre a souhaité une décision rapide, si les différents partenaires veulent pouvoir garantir l'avenir du festival dès 1999, afin que l'an 2000 (Avignon sera l'une des « capitales européennes de la culture ») soit un *« moment fort »* de son histoire. Le projet prévoit une restructuration complète de la Cour d'honneur, qui n'avait pas bougé depuis dix-huit ans. La jauge, actuellement de plus de deux mille places serait réduite à un chiffre entre mille six cents et mille huit cents en corbeille.

CARREFOUR MONDIAL

Bernard Faivre d'Arcier a insisté sur l'importance de la maîtrise des lieux par l'Etat. *« Le ministère de la culture a sauvé le festival »*, a-t-il rappelé, indiquant que la part de la Ville dans le budget du festival était tombée à moins de 15 % en 1998 contre 65 % il y a peu encore. L'avenir de l'un des plus grands carrefours mondiaux du spectacle vivant dépend aussi de ses capacités de production. Avec quinze créations cette année, *« Avignon appartient à tout le théâtre français et il doit être son affaire*, a estimé Jean-Louis Martinelli. *Chacun y a ses repères, ses lieux imaginaires, et s'il y manque encore de la convivialité, il offre une alternative indéniable à ce qu'on appellera désormais "l'eurothéâtre", qui rassemble une dizaine de grands noms, happés chaque année par leurs tournées dans les festivals internationaux les mieux-disants. »*

Un débat sur la situation du théâtre ne pouvait manquer de s'inquiéter des avancées du Front national dans deux régions de France : Rhône-Alpes et Languedoc-Roussillon. Jean-Claude Fall (directeur du Théâtre des Treize-Vents à Montpellier) s'est fait l'écho des menaces qui pèsent sur le travail des équipes régionales ; et Jean-Louis Martinelli s'est inquiété du silence quasi-général des politiques sur la culture. Pour autant, il a estimé que son travail ne consistait pas à faire *« de la retape dans les ZUP »*. *« C'est la souffrance du corps de l'acteur qui dira la souffrance du monde »*, a-t-il ajouté.

J.-L. P. et B. Sa.

Ces mains qui portent l'art taïwanais des marionnettes

Avignon/théâtre. Trois spectacles où conte et mouvement sont inséparables

THÉÂTRE DE MARIONNETTES, par la compagnie I Wan-Jan du maître Li Tien-Lu. Jusqu'au 15 juillet à 11 heures et 19 heures. Durée : 1 h 15.
THÉÂTRE DE MARIONNETTES, par la Compagnie Hsiao Hsi-Yuan du maître Hsu Wang. Du 17 au 20 juillet à 11 heures et 19 heures. Durée : 1 h 15.
THÉÂTRE D'OMBRES, par la Compagnie Fu Hsing-Ko du maître Hsu Fu-Neng. Du 13 au 15 et du 17 au 20 juillet à 15 heures. Durée : 1 h 45.
ÉGLISE DES CÉLESTINS, Avignon. Tél. : 04-90-14-14-14. 110 F et 130 F.

AVIGNON
de notre envoyé spécial

Un castelet lourdement ouvragé déploie ses ors et ses dragons dans le chœur de l'église des Célestins. Il appartient au Théâtre de marionnettes à gaines taïwanais I Wan-Jan, fondé par Lee Tien-Lu, le maître de marionnettes du film homonyme de Hou Hsiao-Hsien. Aujourd'hui, son fils Lee Chuan-Tsai a pris le relais de son père avec ses assistants. Lorsqu'il vient saluer tout de noir vêtu à la fin du spectacle, ses figurines paraissent s'effacer devant ses mains, tournées vers le public, à la hauteur de ses épaules. Ses mains sont porteuses de l'art intact du père, achevé, virtuose, qui sait rendre un souffle d'air un peu chaud dans le déploiement d'un éventail ; le choc inégal d'un sabre et d'un trident dans le combat de deux guerriers mal embouchés ; le poids d'une jeune femme qui se débat sur l'épaule de son ravisseur.

Les mains de Lee Chuan-Tsai sont la mesure de toute chose. Avant d'apprendre à vivre, les marionnettes ont dû se plier à leur vocabulaire, capable de transcrire tout ce qu'une langue de cinq doigts prolongés d'un poignet souple et vif comme le serpent, peut transmettre non seulement de mouvements complexes mais de passions humaines. Et le caractère de ces êtres délicats n'a rien de miniature, ils ont le sang chaud, des appétits sans fin, de la lâcheté ou de l'héroïsme à revendre non pour dire une humanité en mineur, mais pour tenter de rivaliser avec celle qui leur donne vie.

L'ombilic du bras qui les rattache au montreur se laisse parfois oublier, aussi vite que s'oublie l'acteur sous son personnage. Pas une alors qui ne soit prête à se faire la belle en musique, à grands renforts de gongs et de cymbales, après avoir payé le maître de son prix de mime, de danse, de cirque, jusqu'à l'exploit de faire tournoyer en l'air assiette ou bol.

Dans une autre nef de l'église des Célestins luit faiblement un grand transparent, au format cinémascope, encadré de lais rouges où se déploient les sinuosités de dragons dorés. La geste est ici celle du Théâtre d'ombres Fu Hsing-Ko, taïwanais, lui aussi. Animés, les découpages précieux vivement colorés prennent la parole. Ils content, querellent, exigent, suscitent un grouillement de voix, de chants et de sons qui portent les fines silhouettes vers le théâtre musical. L'art du conte est inséparable de celui du mouvement. Et bouger, ici, c'est d'une certaine façon combattre. En accompagnant un jeune garçon insolent dans sa recherche initiatique au fin fond du ciel et de l'océan dans l'affrontement avec les démons premiers. Devant les échassiers, les crustacés, et surtout les dragons, capables de mutations incessantes, les humains triomphants devraient se montrer moins sûrs d'eux.

J.-L. P.

HORS CHAMP

■ **ROCK : le bilan officiel de la dixième édition des** Eurockéennes de Belfort vient d'être communiqué. Plus de soixante-quinze mille spectateurs se sont rendus, du 3 au 5 juillet, sur la presqu'île du Malsaucy, à quelques kilomètres de Belfort, pour le festival rock le plus important de France (*Le Monde* du 7 juillet). Pour cet anniversaire, le festival s'est conclu par un grand feu d'artifice. Prodigy, Pulp, Portishead, Iggy Pop ou Passi parmi une trentaine de groupes ont participé à cette édition.

■ **MUSIQUES : le label français** Rectangle, fondé par le saxophoniste Quentin Rollet et le guitariste Noël Akchoté, ira à New York et à Chicago début septembre à l'occasion de deux soirées de concerts afin de jeter des ponts avec ses homologues américains. Rectangle a remis au goût du jour le vinyle en éditant des disques 33 tours et 45 tours aux formats 30, 25 ou 17 centimètres avec pochette cartonnée et insert photocopié. On trouve parmi les artistes qui enregistrent pour le label, outre Akchoté, le Workshop de Lyon, Derek Bailey, Jean-Louis Costes, Prohibition, David Grubbs, Fred Frith…

■ **PATRIMOINE : dix monuments nationaux de** Provence-Alpes-Côte d'Azur, Grand Sud et Val de Loire peuvent être visités pour 100 francs grâce à l'opération « Clé des temps », lancée par la Caisse nationale des monuments historiques et des sites. Ce passeport, en vente aux caisses des monuments historiques visités ainsi que dans les agences Fnac, est valable jusqu'au 31 mars 1999.

Les Bretons invitent leurs cousins gallois

Douarnenez/Cinéma. Le festival dédié aux minorités culturelles oscille entre kermesse populaire et rendez-vous pour cinéphiles

DOUARNENEZ
de notre envoyée spéciale

Alors que le filon de la comédie sociale britannique explose (*Les Virtuoses, The Full Monty*…), la jeune génération des cinéastes gallois se lance dans sa parodie. Produit par l'équipe de *Trainspotting*, *Twin Town*, du réalisateur Kevin Allen, relègue ces œuvres au rang d'aimables films de patronage. Deux jumeaux adolescents, fils d'une famille de marginaux de Swansea, volent des voitures et consomment des champignons hallucinogènes. Leur père est victime d'un accident sur un chantier où il travaille au noir. Le drame social paraît planté dans les règles.

Mais, très vite, Kevin Allen installe sa bombe acidulée. Les deux jeunes teigneux, beaux comme des anges de l'Apocalypse, décident de se venger du patron, qui refuse de verser le moindre dédommagement. Préférant l'excès et le comique à la démonstration politiquement correcte, Kevin Allen invente un petit chef-d'œuvre d'humour noir, délicieusement amoral, où le patron et ses amis, des flics ripoux, finiront mal, tandis que les deux anges fileront au Maroc à bord d'un bateau volé.

Elle n'est pas non plus jolie jolie, la famille des paumés de *House of America*, du metteur en scène Marc Evans. La mère vit entre meurtres et séjours en hôpital psychiatrique. Ses enfants boivent et couchent entre eux. Tous rêvent de l'Amérique, se prenant pour Jack Kerouac. Plus grave que *Twin Town*, le scénario est une adaptation d'une pièce d'Edward Thomas, jeune auteur dramatique doué, presque inconnu des scènes françaises.

> Apparemment, ces utopistes ne font pas rêver la nouvelle mairie (divers droite)

Ce sont là deux des perles dénichées par les organisateurs du Festival de cinéma de Douarnenez, une manifestation annuelle, largement ouverte au public, dédiée aux minorités culturelles. Pour la vingt et unième édition, ces Bretons ont invité leurs cousins celtes du Pays de Galles. Une fois de plus, leur festival est un mélange de kermesse populaire – frites et bière en vente à l'accueil –, de rendez-vous pour cinéphiles curieux – films rares et librairie de bon niveau – et de tribune du mouvement associatif breton, toujours bouillonnant.

Le public y danse la gavotte les soirs de *fest-noz*, y signe des pétitions contre le Front national ou pour l'abrogation de la loi sur l'arabisation en Algérie. Il peut aussi faire pression pour la création d'une chaîne télévisée bretonne, comme ce samedi dans un surprenant débat en breton, où la majorité de la salle empruntait des écouteurs pour suivre la traduction en français.

Pour l'édition 1998 de ce festival atypique, les organisateurs ont programmé une section « A quoi rêvons-nous ? », une rétrospective pour revoir *L'An 01*, d'après la BD de Gébé, ou *Mourir à trente ans*, de Romain Goupil. Apparemment, ces utopistes ne font pas rêver la nouvelle mairie (divers droite) de Douarnenez. Elle a curieusement prévu une grande manifestation – un rassemblement de vieux gréements – à la fin août, date habituelle du festival depuis vingt ans, contraignant les organisateurs à se rabattre sur le mois de juillet.

La mairie a aussi dénoncé le bail de location du seul cinéma d'art et d'essai de la ville, Le Club, qui accueille le festival y compris pour ses activités hivernales, notamment les projections destinées aux scolaires. Fort de sa notoriété, le festival n'est pas près de baisser les bras. Il a déjà annoncé le thème de 1999 : la culture yiddish, avec des films rares d'avant le nazisme et des œuvres contemporaines.

Catherine Bédarida

★ Jusqu'au 14 juillet. Accueil place du Bicentenaire, 29000 Douarnenez. Tél. : 02-98-92-89-97. 18 F à 35 F la séance.

QUESTIONS À
STANISLAS AMAND


STANISLAS AMAND

1 Vous êtes connu comme photographe documentaire, mais vous présentez à la Médiathèque de Pontault-Combault une exposition sous le titre « Journal d'un monde en chantier ». Que signifie ce projet ?

J'ai répondu à une commande de la ville. Comment représenter Pontault-Combault ? Je conçois l'art comme un dialogue avec la population. J'ai donc réalisé une enquête dont le résultat sera publié autour du 15-20 septembre dans un journal de seize pages, tiré à 15 000 exemplaires, qui sera distribué gratuitement aux habitants de Pontault-Combault avec le bulletin municipal. Il n'y a rien de mieux qu'un journal, surtout dans une ville petite ou moyenne, pour dialoguer avec les gens ou les hommes politiques, susciter la réflexion, y intégrer mon travail photographique, mais aussi, pour moi, pour mieux comprendre les choses. En attendant, j'expose des fragments de ce journal en cours de fabrication, des photographies, documents, articles, découpages, maquettes, objets… C'est un lieu d'exposition en chantier dans lequel je suis souvent présent pour rencontrer ceux qui le désirent.

2 L'urbanisme et l'architecture dominent votre journal et votre exposition…

Mon père est un passionné d'architecture et mon frère est architecte. Dès que je suis confronté à un espace public, je réagis. Pontault-Combault est une ville essentiellement pavillonnaire, très éclatée. Il n'y a plus d'idée précise de représentation de la ville, les habitants n'en voient plus la dimension, et circulent au milieu d'objets. J'ai cherché à comprendre les modèles dominants de façades, notamment le toit Mansart qui permet surtout de construire n'importe quoi. Mon travail essaie de comprendre pourquoi et comment ces toits sont arrivés là.

3 Votre projet n'est-il pas utopique ?

Il y a dans mon journal une rubrique sur les rêves des lecteurs. Mon chantier d'exposition lie l'architecture en place et le rêve. En ce sens, c'est un travail politique. Mais plutôt que de dénoncer des phénomènes généraux de l'espace urbain et de la ville, je préfère pointer des choses, partir de détails, de nuances. Je ne crois pas que l'artiste puisse tout bouleverser, mais il peut sensibiliser sur des cas concrets. J'aime me représenter le monde avec des détails.

Propos recueillis par Michel Guerrin

★ « Journal d'un monde en chantier », de Stanislas Amand. Médiathèque François-Mitterrand, 77347 Pontault-Combault (Seine-et-Marne). Tél. : 01-64-43-47-41. Mercredi et vendredi, de 14 heures à 18 heures, samedi de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures. Jusqu'au 19 juillet.

هكذا من الاصل

Succès mitigé pour la dixième édition de la Love Parade à Berlin

Samedi 11 juillet, la dixième édition de la fête techno a enregistré une affluence moindre qu'en 1997

La dixième Love Parade de Berlin, considérée comme la plus importante fête techno dans le monde, a connu un succès mitigé, samedi 11 juillet. Autour de six cent mille personnes costumées – moins qu'en 1997 – ont défilé, et chanté en lisière des sous-bois du célèbre zoo, derrière une cinquantaine de chars musicaux. Si les participants restent enthousiastes, la dérive commerciale de la fête est dénoncée.

BERLIN
de notre envoyée spéciale

« Un monde, un futur » : la Love Parade berlinoise, entre la porte de Brandebourg et la colonne de la Victoire, en lisière des sous-bois du zoo, affichait son ambition d'une musique techno universelle pour sa dixième édition, samedi 11 juillet. *« Nous sommes une seule famille »*, reprenaient les légions de fans en dansant derrière la cinquantaine de chars abritant disc-jockeys et tables de mixage. Les musiques de *sound-systems* se croisaient et se heurtaient dans un tintamarre hypnotique. Mais, dans la foule, chacun reconnaissait la sienne, s'agglutinant autour du *hard-core*, de la *dance* ou de la *house*.

Ce carnaval techno, fort en couleurs fluo, avait ses innombrables stars maquillées pour *« cette cérémonie de renaissance »*. Descendues du train quelques heures auparavant en provenance d'Amsterdam, une nuée de jeunes filles aux ailes translucides de papillon voletaient sur la chaussée, en dépit de leurs semelles compensées hautes de trente centimètres. Des adolescentes berlinoises se déhanchaient, nombril percé d'un anneau et les seins tressautant dans leurs soutiens-gorge de strass.

Féminines ou masculines, les chevelures peintes en rouge, vert ou violet s'ornaient volontiers de cornes du diable. Mais l'enfer se voulait joyeux et sans entraves, dans une sarabande commencée à 14 heures et qui ne prit fin que vers minuit, à la lumière des feux de Bengale et des rayons laser. La folie fédératrice sut rester sage, puisqu'on ne déplora qu'une vingtaine de malaises et autant d'interpellations. Joints et pilules d'ectasy circulaient sans excès, la frénésie sensuelle et la bière abondante semblant suffire aux fêtards.

Venus de Leipzig et Munich, d'Italie, de toute l'Europe, parfois même de Californie, de six cent mille à un million d'amateurs, âgés de quinze à vingt ans, *« s'éclataient à cette party la plus grande organisée au monde »*, précisait le programme. Pour sa part, la police préféra chiffrer à trois cent cinquante mille la participation dans les premières heures. De toute façon, l'affluence était moindre que celle de l'an passé. Au fil du temps, les gros bras du service d'ordre, vêtus et gantés de noir, comme les discrets policiers en kaki, se mirent, eux aussi, à se trémousser sur les *beats* (battements) frénétiques, en dépit de leurs boules Quies.

NUDITÉ TRIOMPHANTE

Habitant Berlin, trois jeunes gens inséparables sillonnaient le cortège, attirant l'attention par leurs grimages mystérieux. L'un, peinturluré de violet, portait sur le visage un masque évoquant les stries initiatiques d'une tribu africaine. Le deuxième, teint de rouge, avait la tête emboîtée dans quatre mains enlacées, et le troisième, en orange, avait les joues et le front remodelés à l'image d'un internaute débarquant d'une planète lointaine. Fascination éphémère, une fantaisie chassant l'autre... Tout au long de la marche, on s'était pris au jeu des paillettes et des boas, voire de la nudité triomphante.

Quand l'orage éclata, ce fut une débauche de cris de joie. On lançait avec plus d'énergie encore les bras vers le ciel et vers les danseurs qui s'ébrouaient sur les chars colorés. Bientôt le soleil revint, séchant hardes et fards dégoulinants. Les sifflets scandaient furieusement le pas et l'*« extase »*, selon l'expression en vogue, culminait toujours plus haut dans la gigantesque rave. On ne se parlait guère, *« faute de pouvoir s'entendre. D'ailleurs les paroles ne sont pas nécessaires »*, hurlait-on à sa voisine. Surtout Berlin, qui sera capitale de l'Allemagne dans deux ans, ouverte en un chantier géant de construction, pesait par ses symboles : l'avenue jadis frontière entre l'Est et l'Ouest était devenue celle de la Love Parade depuis la chute du mur.

La responsable financière du rassemblement se réjouissait de son succès commercial, que les amoureux de la musique fustigeaient : *« La déco est pauvre, la musique confuse. »* La plupart des camions, pour lesquels on avait payé 15 000 francs le droit de passage, étaient d'ailleurs largement sponsorisés par des grandes firmes comme Sony et Camel, ou des chaînes de télévision. En tête caracolait, de sa grâce éléphantesque, le char du Djax Beats aux couleurs d'un label indépendant, suivi de celui des Brésiliens qui avaient mollement *« délaissé Paris pour un jour »*, ou d'un camion décoré d'un paysage de brousse avec un énorme tigre.

Le char numéro dix, affrété par l'Office franco-allemand pour la jeunesse (OFAJ) et cofinancé par le ministère de la jeunesse et des sports, déclenchait sur son passage de vibrants *« Vive la France ! Vive la Coupe du monde ! »*. Le son *« très français »* apprécié des connaisseurs avait été mixé à Paris par les animateurs de Radio FG, la station pionnière en la matière. Sur l'estrade, de jeunes danseurs, invités pour l'occasion par l'OFAJ, trépignaient en cadence sous les ballons en forme de hautes tubulures que le vent balançait. Stéphane, vingt-deux ans, moniteur à Carqueiranne (Var), n'en pouvait plus. *« C'est génial ! Je reviendrai l'an prochain »*, répétait-il en distribuant sourires et baisers aux marcheurs en contrebas.

Ce même 11 juillet, peu avant le départ du défilé, dans le cadre d'un traditionnel café, François Bellanger, secrétaire général de l'OFAJ, avait vanté son opération à la presse. Puis Jack Lang, président de la commission des affaires étrangères à l'Assemblée nationale, et Arnaud Frisch, vice-président de l'association française Technopol, avaient présenté le programme de la première parade du genre prévue à Paris le 19 septembre. Dimanche, entre la porte de Brandebourg et la colonne de la Victoire, la large avenue retrouva sa propreté exemplaire. Et dans le zoo voisin, les oiseaux et les lapins, évacués le temps de la parade pour cause de tintamarre nocif, réintégrèrent leurs nids et leurs terriers.

Danielle Rouard

Braco Dimitrijevic et le singe peintre

BRACO DIMITRIJEVIC. Ménagerie du Jardin des plantes, 57, rue Cuvier, Paris 5e. Tél. : 01-40-79-37-94. Ouvert tous les jours, de 9 heures à 18 h 30. Jusqu'au 10 novembre.

En 1981, la foule des grands soirs se pressait à l'inauguration de l'exposition de Braco Dimitrijevic à la Waddington Gallery de Londres. Et de se pavaner, comme il est d'usage dans les vernissages. Et de faire la roue. Comme les paons, qui déambulaient majestueux et ridicules sur un parquet jonché de pierres dorées, d'un Picasso à un Matisse, chefs-d'œuvres du stock de la galerie. Des volatiles bien vivants, qui auraient dû plonger l'amateur d'art ou de cocktails dans un commencement d'examen de conscience. Et une œuvre forte, à l'époque.

Aujourd'hui, l'artiste, originaire de Sarajevo, renverse la proposition, en amenant l'art aux bêtes, plutôt que les bêtes à l'art : il a installé dans les cages de la ménagerie du Jardin des plantes de Paris suffisamment de tableaux et de sculptures pour faire un cours de l'Ecole du Louvre. Les orangs-outangs lui en sont-ils reconnaissants, forcés qu'ils sont de cohabiter avec les portraits de trois dignitaires du régime nazi, Albert Speer, Arno Breker et Leni Riefenstahl ? Dimitrijevic a baptisé l'endroit « Zone de responsabilité », qu'il décrit ainsi : *« Les portraits des trois artistes officiels du Troisième Reich, à proximité des orangs-outangs, évoquent un manque de responsabilité individuelle pendant une sombre période de l'histoire. »* Sic.

La proposition est hautement contestable. Ou les termes mal choisis : l'architecte Speer, pour ne parler que de lui, a joué un rôle non négligeable au sein du NSDAP. Ministre de l'armement en 1942 et chef de l'organisation Todt, il a été condamné par le Tribunal militaire international de Nuremberg à vingt ans de prison. Responsable, Speer, et coupable.

Dimitrijevic n'en a cure : il est l'inventeur de la « Post-Histoire », définie en 1969 comme suit : *« Il n'y a pas d'erreurs dans l'Histoire, toute l'Histoire est une erreur. »* Et d'ajouter : *« J'ai toujours dit qu'il était très probable qu'à l'époque du baroque au moins un artiste ait fait des peintures monochromes. Un têtu, comme ça, qui s'opposait à la richesse du baroque et qui aurait dit : Moi, maintenant, je ne vais faire que des monochromes noirs ! Il s'est trouvé éliminé, parce que notre civilisation est basée sur l'exclusion. »*

PRÉTENTION PEU COMMUNE

Quant à Leni Riefenstahl, avant de réaliser des films de propagande pour les nazis, elle joua dans des films exaltant les vertus de la course en montagne, comme *Tempête sur le Mont-Blanc*, tourné par Arnold Franck en 1930. Un amour des sommets que partage Dimitrijevic, qui fut champion de ski, et recordman de vitesse en 1965. Ce qui lui permet d'installer des portraits de skieurs célèbres dans l'enclos des caprins Tahr de l'Himalaya, rebaptisé « L'audace », et de tenter une comparaison originale entre le schuss et la taille directe : *« Cette œuvre avec les portraits des champions de ski alpin est un hommage aux maîtres de l'équilibre, de la vitesse et du courage. Le ski représente pour l'artiste une métaphore de création sculpturale, parce qu'il s'agit de l'audace et de la maîtrise de l'espace tridimensionnel. »*

On le voit, la pensée de Braco Dimitrijevic est assez éloignée du sens commun. Pourtant, elle retombe parfois des cimes, et devient d'une grande banalité, comme lorsqu'il installe des tableaux fauves au milieu des lions. Mais certaines idées sont en revanche hilarantes, du moins pour les initiés : que penserait Georg Baselitz, l'artiste allemand qui s'est rendu célèbre en accrochant ses tableaux la tête en bas, devant la cage du paresseux, pendouillant à sa branche, ornée d'une toile également renversée ? Et le critique d'art, forcément apathique et fainéant par nature, d'apprécier la notule qui accompagne l'installation, intitulée « Centre de pouvoir » : *« Seul le paresseux verra ce tableau en position normale. Cette installation pose la question de la relativité du regard, donc de la relativité des critères esthétiques ou des critères du jugement. »*

Nos critères étant relatifs, relativisons : les vingt installations de Braco Dimitrijevic au Jardin des plantes sont d'une prétention peu commune et d'une pauvreté plastique affligeante. Critiques toutes relatives, bien sûr, puisque le comité d'honneur de l'exposition comprend des personnalités connues pour leur sureté de goût, et que deux des installations, *Le Rythme parfait d'Erik Satie* (enclos de l'autruche) et *La Nature vivante avec Beethoven* (Grande volière, rebaptisée « Vers l'éternel, espace de post-histoire »), sont des commandes publiques de l'Etat, lequel, comme chacun sait, sait ce qu'il fait. Pauvres bêtes, doivent penser Michael et Koko, les deux singes de la Gorilla Foundation de Woodside, Californie, qui peignent, à l'acrylique sur toile, et vendent leurs œuvres via Internet (www.gorilla.org).

Harry Bellet

DÉPÊCHES

■ **INDUSTRIES MUSICALES : Jacques Blache, cinquante-quatre ans,** conseiller auprès du président de la Sacem, vient d'être élu président délégué de Musiques France Plus, en remplacement d'Eric Baptiste, qui deviendra secrétaire général de la Confédération internationale des sociétés d'auteurs et compositeurs (Cisac) en janvier 1999. Association interprofessionnelle, Musiques France Plus veille, entre autres, au respect des quotas francophones à la radio. Elle est présidée par Michel Drucker.

■ **CINÉMA : l'Institut Lumière de Lyon se dote d'une nouvelle** salle qui sera inaugurée début octobre. Ce chantier, commencé en 1995 à l'occasion du centenaire du cinéma, aura permis de sauver le plus ancien décor de film, le hangar (classé monument historique) de la *Sortie des usines Lumière*, titre du premier film des inventeurs du cinéma.

SORTIR

PARIS

Maracatu Nacao Pernambuco
Très remarqué à la Biennale de la danse à Lyon en 1996, ce groupe brésilien propage avec un bel entrain et dans des costumes flamboyants le *maracatu* (chants, rythmes et danse d'origine bantoue), en vogue au carnaval de Recife.
Le Divan du monde, 75, rue des Martyrs, Paris 9e. Mo Pigalle. Le 13, à 22 heures ; les 16, 17 et 18, à 23 h 30. Tél. : 01-44-92-77-66. 80 F.

PARTHENAY (Deux-Sèvres)

Jazz au fil de l'eau
La ville qui est en pointe en matière d'Internet l'est aussi dans le domaine du festival futé. Jazz au fil de l'eau (les eaux du Thouet, l'étang d'Orgère...) propose une programmation malicieuse et créative.
Avec, entre autres, le Steel Bex de l'organiste Emmanuel Bex, le Human Chain du pianiste Django Bates qui sera invité par le trio de Louis Sclavis, le trio de Steve Lacy, le quintette d'Edouard Ferlet, « Paintings » le projet musique et poème de Benoît Delbecq et Olivier Cadiot, le pianiste Stephan Oliva en solo (son disque dans la série Jazz (e)motion chez RCA est une merveille de mystère musical), le trio de Kenny Werner, le septet de François Corneloup, Hélène Labarrière, Sylvie Courvoisier...
Office du tourisme de Parthenay, 79200 Parthenay. Jusqu'au 18 juillet. Tél. : 05-49-64-24-24. Internet : http://district-parthenay.fr/jazzengatine.htm.

ARLES

Les Rencontres du Sud
Elles s'affinent d'année en année. On découvrira dans le bouquet 1998 l'*Allegro barbaro*, symphonie urbaine de Pierre Sauvageot. On croisera des artistes en tournée festivalière (Susana Baca), des stars (Ismaël Lô, Noa), des inconnus (Viagem Samba, Chicuelo II, l'Orchestre en kit, Quilombo Urbano), des traditionnels français (Gacha Empega, Thierry Robin, Patrick Vaillant), de l'Espagne (Enrique Morente), du Liban (Marcel Kalife), de l'Arménie (Mannik Grigorian).
Du 13 au 19 juillet. Tél. : 04-90-96-59-93.

NEXON (Haute-Vienne)

Les Arts à la rencontre du cirque
Pierre Etaix joue cette année le maître d'œuvre des rencontres de Nexon, qui permettent à ceux qui aiment voir du cirque, ou en faire, de se retrouver dans le bourg du Limousin où Annie Fratellini donna son talent. Les stages occupent une place de choix à Nexon, où l'on peut se roder à l'acrobatie, à l'équilibre, au fil, au trapèze, à la jonglerie, à la voltige. On peut aussi cette année découvrir l'art du domptage – avec un numéro de fauves (sept tigres et un puma) dirigé par Yann Gruss –, écouter des musiques de cirque jouées par le trio Rousseau-Tortiller-Vignon, admirer Fun Fly, sept trapézistes volants, ou assister à une « *naissance du monde* » vue par le clown Marc Eyrolles.
Du 13 juillet au 23 août. Tél. : 05-55-58-34-43.

GUIDE

REPRISES

Chaleur et Poussière
de James Ivory, avec Julie Christie, Greta Scacchi.
Britannique, 1982 (2 h 10).
VO : Elysées Lincoln, 8e (01-43-59-36-14).

Guêpier pour trois abeilles
de Joseph L. Mankiewicz. Américain, 1967 (2 h 11).
VO : Action Christine, 6e (01-43-29-11-30).

L'Odyssée de Charles Lindbergh
de Billy Wilder, avec James Stewart, Murray Hamilton.
Américain, 1957, copie neuve (2 h 15).
VO : Grand Action, 5e (01-43-29-44-40) ; Mac-Mahon, 17e (01-43-80-24-81).

Spartacus
de Stanley Kubrick, avec Kirk Douglas, Laurence Olivier.
Américain, 1960 (3 h 15).
VO : L'Arlequin, dolby, 6e (01-45-44-28-80).

ENTRÉES IMMÉDIATES

Le Kiosque Théâtre : les places du jour vendues à moitié prix (+ 16 F de commission par place). Place de la Madeleine et parvis de la gare Montparnasse. De 12 h 30 à 20 heures, du mardi au samedi ; de 12 h 30 à 16 heures, le dimanche.

La Traviata
de Verdi. Cristina Gallardo-Domas, Patricia Racette (Violetta), Marcelo Alvarez, Ramon Vargas (Alfredo Germont), Leo Nucci (Giorgio Germont), Chœur et Orchestre de l'Opéra de Paris, James Conlon (direction), Jonathan Miller (mise en scène).
Opéra-Bastille, place de la Bastille, Paris-11e. Mo Bastille. Le 13, à 19 h 30. Tél. : 08-36-69-78-68. De 60 F à 635 F.

Jean-Efflam Bavouzet (piano)
Ravel : *Valses nobles et sentimentales, Sonatine.* Ohana : *Etudes.* Chopin : *Polonaise op. 26 no 2, Nocturnes, Berceuse, Tarentelle.* Reger : *Etude d'après la Berceuse de Chopin.* Liszt : Grand Solo de concert.
Orangerie du parc de Bagatelle, domaine de Bagatelle, Paris-16e. Mo Pont-de-Neuilly. Le 13, à 20 h 45. Tél. : 01-45-00-22-19. 150 F.

L'Histoire de Manon
Etoiles, premiers danseurs, Corps de ballet et Orchestre de l'Opéra de Paris. Barry Woodworth (direction), Kenneth McMillan (chorégraphie).
Palais-Garnier, place de l'Opéra, Paris-9e. Mo Opéra. Le 13, à 19 h 30. Tél. : 08-36-69-78-68. De 30 F à 395 F.

Kenny Werner, Billy Hart, Ray Drummond
Sunset, 60, rue des Lombards, Paris-1er. Mo Châtelet. Le 13, à 22 heures. Tél. : 01-40-26-46-60. 80 F.

Rosa King & Upside Down
Au duc des Lombards, 42, rue des Lombards, Paris-1er. Mo Châtelet. Le 13, à 22 heures. Tél. : 01-42-33-22-88. 80 F.

[illegible]
Péniche Six-Huit, quai Malaquais, Paris-6e. Mo Saint-Germain-des-Prés. 21 heures, le 13. Tél. : 01-43-80-74-54. 30 F.

La Olla
Disneyland Paris, BP 100, 77 Marne-la-Vallée. Le 13, à 20 heures. Tél. : 01-60-30-60-30. Entrée libre.

Omar Pene, Hass Keïta, Assane N'Diaye
Bataclan, 50, boulevard Voltaire, Paris-11e. Mo Voltaire. Le 13, à 22 heures. Tél. : 01-47-00-55-22. 100 F.

Grupo Mi Son
La Java, 105, rue du Faubourg-du-Temple, Paris-11e. Mo République. Le 13, à 23 heure. Tél. : 01-42-02-20-52.

RÉSERVATIONS

Filao
Inspiré du *Baron perché* d'Italo Calvino, *Filao* est le nouveau spectacle des Colporteurs, la compagnie d'Agathe Olivier et Antoine Rigot, tous deux formés à l'Ecole d'Annie Fratellini et lauréats du Grand Prix national du cirque en 1995.
Espace chapiteaux du parc de La Villette, Paris-19e. Du 15 juillet au 29 août. Tél. : 08-03-07-50-75. 90 F et 110 F.

Terry Callier
New Morning, 7-9, rue des Petites-Ecuries, Paris-10e. Le 18 juillet à 21 heures. Tél. : 01-45-23-51-41.

Jesus Alemany Cubanismo
New Morning, 7-9, rue des Petites-Ecuries, Paris-10e. Le 28 juillet. Tél. : 01-45-23-51-41. 130 F.

DERNIERS JOURS

18 juillet :
André le Magnifique
d'Isabelle Candelier, Loïc Houdré et Patrick Ligardes, mise en scène des auteurs.
Théâtre Tristan-Bernard, 64, rue du Rocher, Paris 8e. Tél. : 01-45-22-08-40. De 70 F à 220 F.

20 juillet :
Delacroix, les dernières années (1850-1863)
Grand Palais, avenue du Général-Eisenhower, Paris-8e. Tél. : 01-44-13-17-17. 35 F et 50 F.

26 juillet :
La Gloire d'Alexandrie
Musée du Petit Palais, avenue Winston-Churchill, Paris-8e. Tél. : 01-42-65-12-73. 45 F.

27 juillet :
Max Ernst
Centre Georges-Pompidou, accès par la rue Saint-Merri, Paris-4e. Mo Rambuteau. Tél. : 01-44-78-12-33. 30 F.

هكذا من الاصل

LUNDI 13 JUILLET

FILMS DE LA SOIRÉE

20.45 Rikyu ■ ■
Hiroshi Teshigahara (Japon, 1989, v.o., 110 min). Arte

21.10 La Marchande d'amour ■ ■
Mario Soldati (Italie, 1952, N., 105 min). Cinétoile

21.50 La Rivière sans retour ■ ■
Otto Preminger (Etats-Unis, 1954, v.o., 90 min). Ciné Cinémas

22.15 Pleure, ô mon pays bien-aimé ■ ■
Zoltan Korda (Grande-Bretagne, 1952, N., v.o., 105 min). Ciné Cinéfil

22.35 Matelot 512 ■ ■
René Allio (France, 1984, 95 min). Ciné Cinémas

22.35 La Princesse Goh ■ ■
Hiroshi Teshigahara (Japon, 1992, v.o., 135 min). Arte

23.20 Latcho Drom ■ ■
Tony Gatlif (France, 1992, 105 min). Ciné Cinémas

23.30 Les Ecumeurs ■ ■
Ray Enright (Etats-Unis, 1942, v.o., 85 min). France 3

4.55 Itinéraire d'un enfant gâté ■ ■
Claude Lelouch (France - Allemagne, 1988, ◆, 124 min). Canal +

GUIDE TÉLÉVISION

MAGAZINES

- 19.05 Best of Nulle part ailleurs. Canal +
- 20.00 La Vie à l'endroit. Aveugles, des images plein la tête. TV 5
- 20.00 20 h Paris Première. Best of. Invitée : Amélie Nothomb. Paris Première
- 22.10 Dunia. Le désarmement durable pour un développement durable : l'exemple du Mali. La Flamme de la Paix. Les combattants *du développement*. Invité : Bernard Adam. RTBF 1
- 22.45 Kiosque. TV 5
- 23.05 Grands reportages. Drôles de conduites. TF 1
- 0.10 Rive droite, rive gauche. Les plus grands invités de la saison. Invités : Thierry Wolton ; Jean Raspail ; Gilles Clément ; Henry Troyat. Paris Première

DOCUMENTAIRES

- 18.35 En croisière sur le «Galaxy». [1/12]. Canal +
- 18.50 Chemins de fer. [6/19]. Planète
- 19.00 Le Tour du Pacifique. [17/20]. Arte
- 19.00 Christoph Meili, traître ou héros ? Odyssée
- 19.50 Lonely Planet. Moyen-Orient : Syrie, Jordanie et Liban. Planète
- 20.00 Reportage : A chacun son tour. Français et Allemands se disputent le maillot jaune. Arte
- 20.00 L'Histoire des lions de mer australiens. Odyssée
- 20.30 Ouverture : Les Iconoclastes. Mathew Bourne. Mezzo
- 20.30 Destination. Téva
- 20.35 Hello Dolly, premier clone. Planète
- 20.50 Le Grand Rift. [2/3]. Odyssée
- 20.55 Le Crépuscule des pères. Téva
- 21.25 Chacun son tour. Le rêve forcené d'Henri Desgrange. Planète
- 21.40 Etre femme en terre jaune. Odyssée
- 22.15 Curro Romero, le pharaon de Séville. Canal +
- *22.20 Les Brigades de la peur.* 13ème Rue
- 22.30 Repères : La Guitare espagnole. [1/8]. Mezzo
- 22.30 Les Grands Créateurs. Printemps-été 98. Odyssée
- 22.45 Olympia, vingt-cinq ans. [1/2]. Paris Première
- *23.05 Les Nouveaux Explorateurs.* Le chant du dauphin. Planète
- 23.15 Savoir pourquoi. [3/9]. RTBF 1
- 23.50 BZH, des Bretons, des Bretagne. [1/2]. Odyssée
- 23.55 La Vie des hauts. [7/7]. Planète
- 0.25 La Marche des héros. Planète
- 0.30 Les Trois Péchés Capiteux de Vic-Fezensac. Canal +
- 0.35 Canaries, continent atlantique. [2/5]. Mer d'Amérique. Odyssée

SPORTS EN DIRECT

- 13.00 Pétanque. Mondial. France 3
- 14.00 Cyclisme. Tour de France. RTBF 1, France 2, TSR, Eurosport

MUSIQUE

- 20.10 The Sorceress : Kiri Te Kanawa. Muzzik
- 21.00 Le Chevalier à la Rose. Mise en scène de John Schlesinger. Muzzik
- 23.00 Repères : La Guitare espagnole. John Williams à Séville. Mezzo
- 0.15 Musiques au cœur de l'été. "Europakonzert 96" France 2

THÉÂTRE

- 21.00 Tu m'as sauvé la vie. Pièce de Sacha Guitry. Paris Première
- 22.10 La Poule aux œufs d'or. Pièce d'Alexandre Vial. Festival

TÉLÉFILMS

- 20.55 Villa Vanille. Jean Sagols [2/2]. TF 1
- 21.00 1788. Maurice Failevic. Histoire
- 22.50 Le Démon des mers. Jeff Bleckner [1 et 2/2]. 13ème Rue
- 23.25 Meurtre avec mention. Antonia Bird. RTL 9
- 23.45 650 calories pour mourir. Marc Lobet. Festival

SÉRIES

- 19.55 Walker, Texas Ranger. Amnésie. RTL 9
- 20.00 Mon ami Jake. Le conteur d'histoires. Canal J
- 20.45 L'Homme à l'orchidée. J'aurais mieux fait de mourir. Série Club
- 21.30 New York Police Blues. Andy passe sur le billard. Canal Jimmy
- 21.35 Le Prisonnier. La mort en marche (v.o.). Série Club
- 22.00 Aux frontières du réel. TSR
- 22.30 La Loi de Los Angeles. Un singe n'est jamais seul. Téva
- 23.30 Au-delà du réel. Mystère à bord du Tempête. TSR
- 0.00 Les Chevaux du soleil. TMC
- 0.05 Highlander. Education criminelle. Série Club
- 0.55 Alfred Hitchcock présente. Together (v.o.). France 3

NOTRE CHOIX

● **21.30 Cinétoile**
La Marchande d'amour

Une femme vient de blesser celle qui se dit sa meilleure amie avec un couteau. A son mari, professeur d'université, elle révèle comment, déçue dans ses premières aspirations amoureuses, elle s'est laissé entraîner dans des aventures par cette amie, entremetteuse. Signée Mario Soldati, une remarquable adaptation d'un roman d'Alberto Moravia, *La Provinciale*. Le meilleur rôle de Gina Lollobrigida. – *J. S.*

● **21.50 Ciné Cinéma I**
La Rivière sans retour

En 1875, dans le nord-ouest des Etats-Unis, un fermier solitaire, qui vient de récupérer son jeune fils, s'enfuit avec celui-ci et une chanteuse de saloon sur un radeau, le long d'une rivière, pour échapper aux Indiens. La magie des grands espaces, une intrigue où se combinent l'aventure et l'amour, des scènes spectaculaires. Otto Preminger a offert un de ses plus beaux rôles à Marilyn. – *J. S.*

● **22.35 Ciné Cinéma II**
Matelot 512

L'épopée du matelot 512, au début du siècle, sa liaison tragique avec la belle commandante, sa réhabilitation après une erreur judiciaire. La fiction se donne comme telle, et ce film de René Allio a le goût des peintures naïves. Ce n'est pas sans charme. – *J. S.*

● **23.20 Ciné Cinéma I**
Latcho Drom

Grand documentaire lyrique de Tony Gatlif sur l'histoire et l'errance du peuple rom, parti du Rajasthan, *au nord de l'Inde, il y a mille ans*, pour arriver en Espagne. Voyage sur les routes du monde, en musique et sans paroles. – *J. S.*

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

- 19.05 Melrose Place.
- 19.50 Le Journal de l'air.
- 20.00 Journal, Coupe du monde, Météo.
- 20.48 Trafic info.
- 20.55 Villa Vanille. Téléfilm. Jean Sagols [2/2].
- 23.05 Grands reportages. Drôles de conduites.
- 0.10 L'Entrepôt du diable. O. Tatouages.
- 1.00 *F1 magazine.*
- 1.35 TF 1 nuit, Météo.
- 1.50 Reportages. Pompiers à Paris.

FRANCE 2

- 19.20 Qui est qui ?
- 19.55 Au nom du sport.
- 19.56 et 20.45 Météo.
- 20.00 Journal, L'image du Tour.
- 20.55 Jeux sans frontières.
- 22.45 Monte le son.
- 0.00 Journal, Météo.
- 0.15 Musiques au cœur de l'été.
- *1.50 Le Destin animal.* Le rat.

FRANCE 3

- 18.55 Le 19-20 de l'information.
- 20.00 et 22.50 Météo.
- 20.05 Le Kadox.
- *20.35 Tout le sport.*
- 20.38 Le Journal du Tour.
- 20.55 La Dernière séance.
- 21.00 L'Enfer des hommes ■ Film. Jesse Hibbs.
- 23.00 Soir 3.
- 23.30 Les Ecumeurs ■ ■ Film. Ray Enright (v.o.).
- 0.55 Alfred Hitchcock présente.
- 1.25 Blanche. Feuilleton. [7/11].

CANAL +

- ▶ En clair jusqu'à 20.05
- 18.35 *En croisière sur le «Galaxy».* [1/12].
- 19.05 Best of Nulle part ailleurs.
- 19.50 et 22.05 Flash infos.
- 20.00 Zapping.
- 20.05 Les Simpson.
- 20.30 Arlette. Film. Claude Zidi.
- *22.10 Corridas.*
- 22.15 Curro Romero, le pharaon de Séville.
- *23.10 Corridas. Feria de Séville.*
- 0.30 Les Trois Péchés Capiteux de Vic-Fezensac.
- 1.20 Hamises ■ *Film. Michel Ferry.*

ARTE

- 19.00 Le Tour du Pacifique. [17/20].
- 19.30 7 1/2.
- 20.00 Reportage : A chacun son tour.
- 20.30 8 1/2 Journal.
- 20.45 Rikyu ■ ■ Film. Hiroshi Teshigahara (v.o.).
- 22.35 La Princesse Goh ■ ■ *Film. Hiroshi Teshigahara (v.o.).*
- 0.50 Court circuit. Rives.
- 1.15 Solo Shuttle. Téléfilm. David Cohen.

M 6

- 18.55 Los Angeles Heat.
- 19.50 Voile.
- 19.54 Le Six Minutes, Météo.
- 20.10 Une nounou d'enfer. Esclaves d'un jour.
- *20.35 La Météo des plages.*
- 20.40 Décrochages info, Les Produits star.
- 20.50 Le beaujolais nouveau est arrivé ■ Film. Jean-Luc Voulfow.
- 22.35 Les Fugitifs du crépuscule ■ *Film. O Aleksi Makela.*

RADIO

FRANCE-CULTURE

- *20.30* Agora. *Kénizé Mourad (Le Jardin de Badalpour).*
- 21.00 L'Histoire en direct. 1961-1963, le rock débarque en France.
- 22.10 Fiction (rediff.).
- 23.00 Nuits magnétiques.

FRANCE-MUSIQUE

- 19.37 Concert. Voix nouvelles 98. Œuvres de Massenet, Bizet, Verdi, Gounod, Berlioz, Mozart, von Gluck, Korngold.
- 21.30 Concert (suite). Œuvres de Haendel, Haydn, Massenet, Puccini, Rossini, Delibes, Bernstein.
- *23.00 Soleil de nuit. Magazine musical.*

RADIO-CLASSIQUE

- *20.40 Les Soirées. Autour de César Franck.* Œuvres de Franck, Fauré, Thomas, Saint-Saëns, Chausson.
- 22.40 Les Soirées... (suite). *Œuvres de Bach.*

MARDI 14 JUILLET

FILMS DU JOUR

13.30 Les hommes préfèrent les blondes ■ ■
Howard Hawks (Etats-Unis, 1953, v.o., 90 min). Ciné Cinémas

15.15 Allons z'enfants ■ ■
Yves Boisset (France, 1980, 120 min). Festival

16.00 Pleure, ô mon pays bien-aimé ■ ■
Zoltan Korda (Grande-Bretagne, 1952, N., v.o., 105 min). Ciné Cinéfil

16.15 Khartoum ■ ■
Basil Dearden (Grande-Bretagne, 1966, 125 min). France 3

16.15 L'Or et l'Amour ■ ■
Jacques Tourneur (Etats-Unis, 1956, 95 min). Cinétoile

19.10 Crossing Guard ■ ■
Sean Penn (Etats-Unis, 1994, 110 min). Cinéstar 2

20.30 Matelot 512 ■ ■
René Allio (France, 1984, 95 min). Ciné Cinémas

20.35 La vie est un long fleuve tranquille ■ ■
E. Chatiliez (Fr., 1987, 90 min). TSR

20.55 Z ■ ■
Constantin Costa-Gavras (France - Algérie, 1968, 130 min). France 2

22.30 De bruit et de fureur ■ ■
Jean-Claude Brisseau (France, 1987, 95 min). Paris Première

22.55 Pas de problème ! ■ ■
G. Lautner (F, 1975, 99 min). Cinétoile

23.10 Le Samouraï ■ ■
Jean-Pierre Melville (France, 1967, 105 min). France 2

23.25 Eating ou le dernier secret des femmes ■ ■
H. Jaglom (EU, 1990, v.o., 110 min). Arte

0.35 Retour à la vie ■ ■
H.-G. Clouzot, G. Lampin, A. Cayatte et J. Dréville (France, 1949, N., 120 min). Cinétoile

GUIDE TÉLÉVISION

MAGAZINES

- 16.00 Questions d'histoire. L'histoire des loisirs. Histoire
- 17.00 Envoyé spécial, les années 90. Fécondation in vidéo. France-touche. Histoire
- 18.00 Stars en stock. Betty Grable. Warren Beatty. Paris Première
- 19.00 Rive droite, rive gauche. Les plus grands invités de la saison. Invités : Alan Sokal ; J Bricmont ; Jan Bucquoy ; Olivier Weber ; Serge July. Paris Première
- 19.05 Best of Nulle part ailleurs. Canal +
- 20.00 20 h Paris Première. Best of. Invité : Peter Greenaway. Paris Première
- 20.50 Zone interdite. Les sauveteurs de vos vacances. M 6
- 21.00 Le Gai Savoir. Faut-il avoir peur du cosmopolite ? Invités : Rachid Boudjera, Yasmina Reza, Guy Sorman, Ababacar Diop. Paris Première
- 22.00 Questions d'histoire. Le communisme dans le siècle : nº 1 : l'URSS. Invités : Jean-Jacques Marie, *François-Xavier Coquin,* Bernard Guetta. Histoire
- 22.15 Sud. Invités : Michel Leeb ; Michel Sajn ; Joël Guillet *et Jacques Gamie.* TMC
- 22.45 Un siècle d'écrivains. Léopold Sédar Senghor. TV 5
- 23.00 De l'actualité à l'Histoire. Histoire

DOCUMENTAIRES

- 17.05 Les Cités prestigieuses d'Italie. [1/12]. Florence. Odyssée
- 17.25 Les Hommes de la baleine. Planète
- 18.05 Ratnapura ou le mirage des pierres. Odyssée
- 18.20 Man No Run. Planète
- 18.30 Le Monde des animaux : Le Mésangeai gris. La Cinquième
- 18.35 En croisière sur le «Galaxy». [2/12]. Canal +
- 18.50 L'union fait la force. TMC
- 19.00 Le Tour du Pacifique. [18/20]. Bogotá - Cartagena. Arte
- 19.00 Les Sœurs Soong. [1/2]. Enfants du destin. Odyssée
- 19.20 Lorette, dernier bidonville. Planète
- 19.55 Tokyo Luna Tour. Odyssée
- 20.10 La Saga du vélo. [1/5]. Invention. Planète
- 20.20 La Grande Saga des animaux. [1/13]. Les crocodiles. Odyssée
- *20.30 Repères : La Guitare espagnole.* [3/8]. L'ère classique. Mezzo
- 20.30 Destination. Téva
- 20.35 Terezinha. Planète
- 20.45 La Vie en face : Le village qui disparaît. Arte
- 20.50 Le Train du Raj. Odyssée
- 21.00 Aristote Onassis. Histoire
- 21.15 Les Ponts de Paris. TV 5
- *21.25 20 ans de courses automobiles.* [18/20]. Carnets secrets d'un passionné. Canal Jimmy
- 21.40 Chemins de fer. [6/19]. Planète
- 21.40 Christoph Meili, traître ou héros ? Odyssée
- 21.45 La Cuccagna. Au pays de cocagne napolitain. Arte
- 21.50 Histoire de la marine. [1/7]. A la découverte de la mer. RTBF 1
- 22.00 Les Méditations de Rodin. Paris Première
- 22.35 Une touche européenne. Arte
- 22.40 Lonely Planet. *Moyen-Orient : Syrie, Jordanie et Liban.* Planète
- 22.40 L'Histoire des lions de mer australiens. Odyssée
- 23.15 Destination. Téva
- 23.20 Hugo Koblet, l'homme, le mythe. TSR
- 23.25 Thierry Le Luron. France 3
- 23.25 Hello Dolly, premier clone. Planète
- 23.30 Le Grand Rift. [2/3]. Les cendres nourricières. Odyssée
- 0.15 Chacun son tour. Le rêve forcené d'Henri Desgrange. Planète
- 0.20 Etre femme en terre jaune. Odyssée
- 0.25 Histoires naturelles. *L'équipée kazakhe.* TF 1

SPORTS EN DIRECT

- 13.35 Cyclisme. Tour de France. 3ᵉ étape : Roscoff - Lorient (171 km). RTBF, TSR, France 3, Eurosport
- 14.35 Cyclisme. Tour de France. France 2

DANSE

- 17.05 Alvin Ailey. *Cry. For Bird with Love. Memoria.* Ballets. Mezzo
- 18.30 Mezzo junior. *La Poupée magique. Coppélia.* Ballets. Mezzo

MUSIQUE

- 18.00 Symphonie nº 1 «Titan», de Mahler. Concert enregistré à Amsterdam, en 1993. Muzzik
- 19.05 Symphonie nº 2, «Résurrection» de Mahler. Concert enregistré à Amsterdam, en 1995, *lors du Festival Mahler.* Muzzik
- 21.00 Repères : La Guitare espagnole. Manuel Barruego interprète... Concert enregistré au Gasteig-Kulturzentrum de Munich. Mezzo
- 22.30 Concert : Nuit française. Enregistré à la Waldbühne de Berlin, le 20 août 1992. Mezzo

TÉLÉFILMS

- 20.30 Bel-Ami. Pierre Cardinal [1, 2 et 3/3]. Festival
- 20.50 L'Adoption. Janos Zsombolyai. RTBF 1
- 22.40 Un amour trop violent. William A. Graham. RTL 9

SÉRIES

- 17.45 FX, effets spéciaux : La Série. Fausse manœuvre. TSR
- *18.55 Los Angeles Heat.* Panique dans la nuit. M 6
- 19.55 Walker, Texas Ranger. Gros plan sur les Rangers. RTL 9
- 20.00 Mon ami Jake. Saut de bisons. Canal J
- 20.13 New York Undercover. La croisade anti-tabac. 13ème Rue
- 20.45 Les Cadavres exquis. La proie du chat. Série Club
- 21.40 L'Heure Simenon. *Le fils Cardinaud.* Série Club
- 21.45 Brigade volante. 13ème Rue
- 22.20 Seinfeld. Jimmy. Canal Jimmy
- *22.30 La Loi de Los Angeles.* Un tendre délit. Téva
- 22.35 Total Security. Qui est papa ? TSR
- 22.40 Les Cinq Dernières Minutes. Beauté fatale. Série Club
- 22.45 L'Affaire Amy Fisher. O Coupable sous influence. M 6
- 23.35 Star Trek, la nouvelle génération. L'enseigne Ro (v.o.). Canal Jimmy
- 23.45 Clair de lune. Mariage secret. Téva
- 23.50 Les Chevaux du soleil. TMC
- 0.00 Jean Chalosse. Histoire
- 0.10 Les Indésirables. 13ème Rue
- 0.30 Sonny Spoon. Deux pour le prix d'un. M 6
- 1.00 Highlander. Confiance aveugle. Série Club

SIGNIFICATION DES SYMBOLES :
▶ Signalé dans « Le Monde Télévision-Radio-Multimédia ».
■ On peut voir.
■ ■ Ne pas manquer.
■ ■ ■ Chef-d'œuvre ou classiques.

LES CODES DU CSA :
O Accord parental souhaitable.
△ Accord parental indispensable ou interdit aux moins de 12 ans.
☐ *Public adulte* ou interdit aux moins de 16 ans.

Le Monde publie chaque semaine, dans son supplément daté dimanche-lundi, les programmes complets de la radio et – accompagnés du code ShowView – ceux de la télévision ainsi qu'une sélection des programmes du câble et du satellite.
Le nom qui suit le genre de l'émission (film, téléfilm, etc.) est celui du réalisateur.
◆ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants.

NOTRE CHOIX

● **15.55 La Cinquième**
Albums de famille

Scènes de vie

IL ARRIVE PARFOIS qu'on retrouve de vieilles photographies *après des années d'oubli. Mais du* fond des greniers resurgissent aussi des films d'époque tournés par des *cinéastes* amateurs pour immortaliser des scènes de la vie quotidienne. Des films anonymes racontant l'histoire, la petite, celle de nos parents ou grands-parents. Tournées entre 1900 et 1960, en noir et blanc, ces bribes de mémoires intimes parlent d'un passé qui se confond avec l'histoire de la France.

Depuis le 23 juin, ces images reprennent vie le mardi après-midi sur La Cinquième grâce à la collection « Albums de famille » (partiellement diffusée l'été dernier sur France 3). Porté par la voix du comédien André Dussollier (*sauf pour Mémoires du Pays basque*, le 1ᵉʳ septembre), chacun des douze volets révèle les paysages, l'histoire et les traditions d'une région, mais aussi son évolution au gré des événements marquants du siècle. Admirablement agencées, ces archives privées permettent de découvrir (ou redécouvrir) à la lumière du passé l'Auvergne, le Languedoc, la Bretagne, le Nord - Pas-de-Calais, la Picardie, la Lorraine, le Berry et la Sologne, le Dauphiné, Marseille, Lyon, le Pays basque et la Normandie (deux volets inédits).

Evénements historiques inscrits sur le celluloïd, événements anecdoctiques, pages de réclame et instants de vie fixés par l'objectif. Images dérobées à nos ancêtres qui ravivent notre mémoire collective et que l'on feuillette page après page. Magie des films de famille qui ne nous appartiennent pas mais retracent *notre* Histoire. Magnifiques textes de Jacques Bonnadier illustrant Marseille renaissant de ses *cendres* après la *Libération* (le 14 juillet), de Serge Rivron dans Lyon « la Ténébreuse », austère au premier abord, *chaleureuse et* généreuse pour ceux qui la connaissent (21 juillet). Prose délicieuse de Jean Suhas (dite par lui-même) à travers un Pays basque fascinant raconté comme rarement (1ᵉʳ septembre). Tour de France sans cliché, chronique du siècle qui s'achève et fut marqué par les guerres et par les métamorphoses sociales. A ne pas manquer.

Florence Hartmann

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

- 13.55 Les Feux de l'amour.
- 14.35 Détours vers le bonheur. Téléfilm. Charles Jarrott.
- 16.20 Les Nouveaux Mousquetaires. Téléfilm. John Paragon.
- 18.00 Patinage artistique.
- 19.05 Melrose Place.
- 19.50 Le Journal de l'air.
- 20.00 Journal, Le Résultat des courses, Météo.
- 20.55 Un baiser avant de mourir ■ *Film. O James Dearden.*
- 22.35 Une robe noire pour un tueur ■ Film. José Giovanni.
- 0.25 Histoires naturelles. *L'équipée kazakhe.*
- 1.20 TF 1 nuit, Météo.
- 1.35 Reportages. Les Derniers Bidasses.

FRANCE 2

- 14.30 Météo.
- 14.35 Cyclisme.
- 17.20 Vélo club.
- 18.40 et 23.10 Un livre, des livres.
- 18.45 Jeux de comédie.
- 19.15 1 000 enfants vers l'an 2000.
- 19.20 Qui est qui ?
- 19.50 Au nom du sport.
- 19.55 et 20.45 Météo.
- 20.00 Journal.
- 20.55 Z ■ ■ Film. C. Costa-Gavras.
- 23.10 Le Samouraï ■ ■ Film. Jean-Pierre Melville.
- 0.55 Journal, Météo.
- 1.10 Tatort. Querelle familiale.

FRANCE 3

- *13.40 Cyclisme.*
- 14.35 Les Dicos d'or du Mondial.
- 15.55 Tiercé.
- 16.15 Khartoum ■ ■ Film. Basil Dearden.
- 18.20 Questions pour un champion.
- 18.50 Météo des plages.
- 18.55 Le 19-20 de l'information.
- *20.00 et 23.00 Météo.*
- 20.05 Le Kadox.
- 20.35 Tout le sport.
- 20.40 Le Journal du Tour.
- 21.00 La Carte aux trésors. La vallée du Doubs.
- 23.10 Soir 3.
- 23.25 Thierry *Le Luron.*
- 0.50 Blanche. Feuilleton. [8/11].

CANAL +

- 13.30 Manga, manga : Macross plus.
- 15.55 Rions un peu.
- 16.55 Notre-*Dame* de Paris. Téléfilm. Peter Medak.
- ▶ En clair jusqu'à 20.05
- 18.35 En croisière sur le « Galaxy ». [2/12].
- 19.05 Best of Nulle part ailleurs.
- 19.50 et 22.00 Flash infos.
- 20.00 Zapping.
- 20.05 Les Simpson.
- 20.30 Disjoncté. Film. Ben Stiller.
- 22.10 Athlétisme.
- 23.25 Le Souffre-douleur. Film. S. Miner.
- 0.50 Ariane ou l'âge d'or : La Longue Marche ■ Film. Bernard Dartigues.

LA CINQUIÈME/ARTE

- 13.55 Les Lumières du music-hall.
- 14.25 *La Cinquième rencontre...* L'Asie. 14.30 Kofumi, la petite geisha de Kyoto. 15.30 Entretien avec Yumiko Saito.
- 15.55 *Albums de famille* : Mémoires Marseille.
- 16.25 Le Cinéma des effets spéciaux.
- 16.55 Alf.
- 17.20 Les Zèbres.
- *17.35 100 % question.*
- 18.00 Va savoir.
- 18.30 Le Monde des animaux.
- 19.00 Le Tour du Pacifique. [18/20].
- 19.30 7 1/2.
- 20.00 Archimède. Bulles de dauphins. Expérience : le récit d'une stalagmite. Calendrier. Nouvelle classification périodique. Atmosphère, atmosphère !
- 20.30 8 1/2 Journal.
- 20.45 La Vie en face : Le village qui disparaît.
- 21.40 Soirée thématique. Cocagne ou carême ? L'homme est ce qu'il mange. 21.45 La Cuccagna. Au pays de cocagne napolitain. 22.25 Je t'aime tout entière. 22.35 Une touche européenne. 23.25 Eating ou le dernier secret des femmes ■ ■ Film. Henry Jaglom (v.o.). 1.15 Jambon, Jambon ■ *Film. Bigas Luna.*

M 6

- 13.35 Le Mouton à cinq pattes ■ Film. Henri Verneuil.
- 15.20 La Valse du Gorille ■ Film. Bernard Borderie.
- 17.10 Les Piégeurs.
- 17.30 L'Etalon noir.
- 18.05 Mission casse-cou.
- 18.55 Los Angeles Heat.
- 19.50 Voile.
- 19.54 Le Six Minutes, Météo.
- *20.10 Une nounou d'enfer.*
- 20.35 La Météo des plages.
- 20.40 Décrochages info. E = M6 Junior.
- 20.50 Zone interdite. Les sauveteurs de vos vacances.
- 22.45 L'Affaire Amy Fisher : Coupable sous influence. *Téléfilm. O Bradford May.*
- 0.30 Sonny Spoon. Deux pour le prix d'un.

RADIO

FRANCE-CULTURE

- 19.45 Les Enjeux internationaux.
- 20.00 Les Chemins de la musique. La série [2/5].
- 20.30 Agora. Natacha de Pontcharra (*Isadora Duncan*).
- *21.00 Poésie studio. Spécial Italie :* Leopardi ; Montale ; Valerio Magrelli ; Franco Buffoni.
- 22.10 Mauvais genres.
- 23.00 *Nuits magnétiques.* L'école est finie.
- 0.05 Du jour au lendemain. Kossi Efoui (*La Polka*).

FRANCE-MUSIQUE

- 19.00 Jazz été. Magazine musical. L'art du trio.
- 19.37 Concert. Donné le 7 octobre 1997, salle Métropole, à Lausanne, par l'Orchestre de chambre de Lausanne, dir. Jesus Lopez-Cobos : Œuvres de R. Schumann, Liszt, von Weber, Pfitzner.
- 21.00 Concert. Par la Société des arts choraux de Washington et le National Symphony Orchestra, dir. Leonard Slatkin. Œuvres de LeBaron, Piston, Beethoven.
- 23.00 Soleil de nuit. Magazine musical.

RADIO-CLASSIQUE

- *18.30 Majuscules. Jean-Bernard Pommier.*
- 19.30 Classique affaires-soir.
- 20.40 Les Soirées. Le violoniste Isaac Stern. Œuvres de Brahms, Beethoven, Mozart, Bloch.
- 22.30 Les Soirées... (suite). Œuvres de Schubert, Mendelssohn, Dvorak.

هكذا من الاصل

Le Monde

MARDI 14 JUILLET 1998

Des foules immenses ont célébré la victoire des Bleus contre la Seleçao

Sur les Champs-Elysées, une voiture fauche et blesse quatre-vingts personnes

***AU SON INCESSANT** des sifflets et des klaxons sur les routes* et dans les rues, des cornes de brumes dans les ports ou... des rafales d'armes automatiques à Bastia, la victoire remportée par l'équipe de France en finale de la Coupe du monde de football a été fêtée, dans la nuit de dimanche 12 au lundi 13 juillet, par d'immenses foules, provoquant souvent les plus grands rassemblements observés en France depuis la Libération.

Alors qu'à Paris environ un million et demi de Franciliens en joie, bariolés aux couleurs nationales, drapeaux en main, déferlaient sur les Champs-Elysées, des scènes de liesse populaire se sont reproduites dans toutes les capitales régionales, à Strasbourg, Lyon, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Rouen, Montpellier, Nice ou Lille.

A Marseille, ville natale de Zinedine Zidane, auteur des deux premiers buts marqués contre le Brésil, plus de soixante mille supporteurs ont acclamé leur héros sur les plages du Prado et ont afflué sur les quais du Vieux-Port. A Bordeaux, quarante mille Aquitains ont scandé le nom de Christophe Dugarry, le bordelais de l'équipe. A Lyon, massées sur la place Bellecour, quarante mille personnes aussi ont salué la victoire française par une ovation intense en faisant une gigantesque « Ola ». A Toulouse, où la municipalité avait fait déployer sur l'hôtel de ville deux banderoles « *Allez la France* », la foule a convergé vers la place du Capitole, interdite à la circulation, criant « *Zidane président* », scandant « *On est les champions* ». Comme partout, dans les cafés, bars et restaurants, pris d'assaut en début de soirée, les consommateurs multipliaient les tournées à la santé des vainqueurs.

« ZIZOU, ZIZOU »

De même, à Lille, des dizaines de personnes ont pris un bain dans la fontaine de la Déesse sur la Grand'Place, alors que d'autres se sont mises à danser. Même joie, mêmes refrains : « *On a gagné* », « *Zizou, Zizou* », « *Tous ensemble, tous ensemble* », criait la foule en liesse. Et, pensée pour les vaincus : « *Ils sont où les Brésiliens ?* »

Bain de foule et de fontaines encore, à Rouen, où plusieurs milliers de Rouennais ont paralysé la circulation, agitant drapeaux et banderoles, sirènes hurlantes, avertisseurs bloqués. A Strasbourg, plusieurs milliers de personnes ont suivi le match sur grand écran, près de la cathédrale, où les supporteurs dansaient sur des rythmes brésiliens.

A Nancy, vingt mille personnes ont assisté dans la fièvre à la rencontre sur grand écran au Zénith, puis ont investi les ruelles du centre-ville et la place Stanislas. Tandis qu'à Metz, entre fumigènes et pétards, policiers et pompiers ont dû faire face à quelques débuts d'incendies. Dans l'après-midi du dimanche, des supporteurs avaient fait brûler des cierges pour les Bleus. Au Havre, les sirènes et les cornes de brume des navires français en escale ont retenti dès le premier but de Zidane, en première mi-temps.

Outre le grave accident des Champs-Elysées, plusieurs incidents ont été signalés : dans le Val-de-Marne, divers accidents ont provoqué la mort d'un automobiliste et blessé trois jeunes fêtards juchés sur des véhicules en mouvement ; à Grenoble, où une automobiliste a fauché plusieurs personnes qui fêtaient la victoire. Quatre personnes et l'automobiliste, pris à partie, ont été hospitalisées.

Certains villages, cependant, n'ont pas été en reste. Au coup de sifflet final, Sail-sur-Couzan, petite bourgade de mille habitants dans la Loire et patrie du sélectionneur Aimé Jacquet, a explosé de joie dans un tonnerre d'applaudissements. Le match avait été retransmis sur une aire de jeux et dans une salle des fêtes transformée en étuve. « *Bienvenue au pays d'Aimé Jacquet* », proclamait une banderolle à l'entrée du village, qui joua à plein la « Mémémania ». Scènes de joie encore, à Lavelanet, dans l'Ariège, certes terre d'Ovalie, mais ville natale du gardien de but Fabien Barthez. « *On vient, on gagne et on s'en va* », chantaient les habitants.

La plupart des communautés francophones expatriées ont aussi fêté la victoire française, sablant le champagne à Varsovie, Montréal ou Santiago du Chili. Outre-mer enfin, des dizaines de milliers de personnes ont aussi exprimé leur joie. A la Réunion, malgré l'heure tardive due au décalage horaire, des embouteillages gigantesques ont paralysé Saint-Denis. Et à Cayenne, un « *Vidé* » carnavalesque parti de la Crique, le quartier populaire du chef-lieu, a été improvisé. « *Même si Lama n'a pas joué, les joueurs originaires d'outre-mer, comme Thuram, Karembeu et Henry ont contribué largement à sa victoire* », affirmait un supporteur. Bon perdant, un groupe carnavalesque brésilien a défilé avec un char représentant la Coupe du monde, qui avait été préparé pour l'occasion.

Jean-Michel Dumay

Les larmes du Brésil

DES SUPPORTEURS en larmes ; des rues soudain silencieuses ; le président Fernando Henrique Cardoso contraint de consoler le pays en affirmant : « *Nous avons quand même toujours le meilleur football du siècle, vu que nous sommes encore quatre fois champions du monde* » : la défaite de la Seleçao, dimanche soir, en finale de la Coupe du monde, a laissé le Brésil abasourdi.

Tout avait pourtant été prévu pour célébrer la victoire. Un million de personnes étaient attendues sur la plage de Copacabana à Rio, les écoles de samba astiquaient leurs chars et trois mille policiers avaient été mobilisés. D'ailleurs, 86 % des Brésiliens en étaient convaincus : Ronaldo et les siens allaient étriller le pays organisateur. Quatre à zéro, pronostiquaient les plus optimistes. Même la pluie, qui tombait par intermittence sur Rio et Sao Paulo, ne pourrait venir gâcher la fête.

Puis Zidane a marqué. Deux fois. Et les tambours se sont tus. Au coup de sifflet final, les fêtes qui devaient se tenir dans plusieurs grandes villes ont été immédiatement annulées. A Sao Paulo, on a vu des supporteurs quitter les bars en jetant le drapeau brésilien. Dans un pays où le football a rang de religion, où chaque habitant se sent l'âme d'un sélectionneur, la prestation de l'équipe nationale a été très mal vécue. « *Ni combativité, ni style* », assurait l'un. « *La France a gagné parce que nous avons mal joué, c'est pathétique* », disait l'autre. « *Les meilleurs joueurs du monde n'ont pas réussi à démonter la tactique de jeu des Bleus mise en place par l'entraîneur Aimé Jacquet* », analysait un professeur d'université.

A la télévision, Pelé a résumé en une phrase le sentiment du pays : « *Terminer deuxième ne signifie rien pour nous.* » « *Il fallait que nous soyons champions, la deuxième place ne nous intéresse pas* », reprenait-on en écho à Copacabana. Si l'échec en finale de la Coupe du monde, en 1950, face à l'Uruguay, avait été vécu comme un drame, une humiliation doublée d'une injustice, si une défaite contre l'Argentine aurait laissé le pays inconsolable, la stupeur restait, dimanche, le sentiment dominant. Public et joueurs auraient-ils payé leur excès de confiance ? « *Nous ne pensions pas que nous pouvions perdre ce match, surtout contre un pays qui n'a pas de passé dans le football* », reconnaissait un jeune supporteur carioca. Cette défaite de Goliath terrassé par David, d'abord vécue comme un regret supplémentaire, s'est pourtant transformée, peu à peu, en motif de consolation. « *Nous restons les meilleurs, ce n'est pas une coupe du monde qui va changer ça* », estimait un étudiant. « *N'oubliez pas que nous sommes les seuls à l'avoir gagnée quatre fois* », renchérissaient ses amis. Et tous de donner déjà rendez-vous en 2002 pour la « *penta* », ce cinquième titre mondial que tout le pays attend.

Soucieux de penser lui aussi à l'avenir, le président Cardoso a annoncé qu'il recevrait, à Brasilia, mardi 14 juillet, les vingt-deux joueurs de la Seleçao.

Nathaniel Herzberg

Le 14 juillet, des policiers défileront sur les Champs-Elysées

***DES FONCTIONNAIRES** de* police descendront en force, mardi 14 juillet, les Champs-Elysées au sein du traditionnel défilé militaire de la Fête nationale. Pas moins de 374 policiers, issus de 4 écoles de police, marcheront au pas cadencé, au milieu des 4 000 hommes et femmes des troupes à pied. Derrière son chef, le commissaire divisionnaire Didier Perroudou, le détachement devrait réunir 85 futurs commissaires de l'Ecole nationale supérieure de la police à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or (Rhône), 85 futurs lieutenants de police de l'Ecole nationale supérieure des officiers de police de Cannes (Alpes-Maritimes), 85 futurs gardiens de la paix de l'Ecole nationale de police de Paris, et 79 adjoints de sécurité, formés à l'Ecole nationale de police de Draveil (Essonne).

Jamais un aussi grand nombre de policiers ne s'étaient intégrés à un défilé national du 14 Juillet, avec, pour la première fois, la *présence – derrière leur chef, la* lieutenant de police, Sylvie Sanchis – des adjoints de sécurité, recrutés dans le cadre des contrats locaux de sécurité et qui se *leurs rivaux en matière de sur*veillance générale et de maintien de l'ordre. La gendarmerie défilera en force, elle aussi (822 hommes et femmes). Elle a préparé deux innovations. D'abord, un capitaine de la Garde civile espagnole, qui contribue à former des élèves-officiers gendarmes à l'école de Melun, descendra les Champs-Elysées en uniforme de parade. Ensuite, la gendarmerie a mis sur pied un détachement prévôtal. D'ordi*naire, la prévôté rassemble des* gendarmes qui assurent des missions de police judiciaire auprès de contingents français en action extérieure.

Quatre avions britanniques de combat Tornado devraient survoler le défilé, illustration de la décision, prise par Londres et Paris, de créer, pour des missions de maintien de la paix, un groupe aérien européen auquel devraient participer l'Italie, l'Espagne, la Belgique et les Pays-Bas.

Le « clou » du défilé sera la prestation de la 9e division d'infanterie de marine, dont le PC est à Nantes. A sa tête, le général de brigade Bernard Thorette, qui

DANS LA PRESSE

L'ÉQUIPE
Jérôme Bureau
Plus rien ne sera jamais comme avant. Car la France est entrée de manière éblouissante dans le cercle le plus fermé du monde, le cercle des nations qui ont gagné la Coupe du monde de football, en battant le Brésil au terme d'un match superbement maîtrisé par les Bleus, et illuminé par le génie de Zinedine Zidane. (...) Ainsi, aussi sincère avait été notre défiance il y a quelques semaines, tant les mois précédant la Coupe du monde nous avaient inquiétés, et tant nous avons craint que les Bleus ne soient pas à ce rendez-*vous du 12 juillet, aussi sincère est* aujourd'hui notre envie de féliciter Aimé Jacquet pour le travail accompli. *Puisse-t-il l'entendre* ainsi.

LE FIGARO
Alain Peyrefitte
Sur tous les écrans du monde, le message français est apparu dans ses visages divers : la France est, parmi les nations, une de celles qui ont poussé le plus loin l'idéal d'intégration, parce qu'elle s'est toujours sentie assez forte et assez désirable pour entraîner tous ses nouveaux enfants dans son aventure. Ces jours-ci, nous avons eu le sentiment que cet idéal pouLa France est multiraciale, et elle le restera. C'est une évidence. Mais il ne faut pas se tromper de leçon. Elle l'est grâce à sa passion.

L'HUMANITÉ
Claude Cabanes
Eh oui, la France, messieurs ! Elle s'est reconnue dans cette sérieuse et fraternelle bande de joueurs de football de toutes les couleurs (...). Quant au hideux nationalisme, grand ordonnateur de massacres en tous genres depuis le commencement des temps modernes et féroce pourvoyeur de charniers sous toutes les latitudes, il fait fiasco. C'est le fiasco de Le Pen. Qu'il la ferme ! Le droit du sang est battu : c'est la fête du droit du sol.

THE TIMES
La France a trouvé une unité nationale et la joie grâce à son équipe, une coalition de races et de couleurs.

IL CORRIERE DELLA SERA
La France ne pourra jamais oublier une nuit liée pour toujours à son nom, Zidane, qui est devenu *en vingt minutes le plus célèbre de* l'histoire du sport français.

INTERNATIONAL HERALD TRIBUNE
Au concierge portugais de notre immeuble, aux chauffeurs de taxi africains, au propriétaire vietna-

La Bourse de Tokyo clôture en hausse

LUNDI 13 JUILLET, la Bourse de Tokyo a clôturé en hausse après la défaite du premier ministre Ryutaro Hashimoto aux élections sénatoriales. L'indice Nikkei gagnait 1,68 % à 16 360,39 points. En début de séance, il avait cédé jusqu'à 279,97 points, soit 1,74 %. La monnaie japonaise avait été également affectée par les incertitudes politiques nées du résultat des élections. Le dollar s'était échangé contre plus de 144 yens aux premières heures de cotations. En fin de séance, il se stabilisait vers 142,35 yens, au-dessous toutefois de son cours atteint à la fin de la semaine dernière. En Europe, le billet vert se reprenait contre les principales devises européennes. Il avait chuté aux premières heures de la matinée après l'annonce d'un accord entre le FMI et la Russie. Le dollar s'échangeait contre 1,8078 mark et 6,0560 francs. La Bourse allemande ouvrait en hausse. L'indice DAX des trente principales valeurs gagnait 0,14 % à 5 991,02 points. La Bourse de Paris est fermée jusqu'au mercredi 15 juillet pour cause de fête nationale.

DÉPÊCHES

■ **FRONT NATIONAL : Jean-Marie Le Pen a revendiqué, samedi 11 juillet,** l'union des Français autour de l'équipe de France de football, « *comme la victoire du Front national* » et a affirmé que « *si aujourd'hui l'équipe de France chante l'hymne national, c'est parce qu'*[il] *en avait fait la réflexion quand elle ne le chantait pas* », ajoutant : « *qu'on ait cru devoir le leur apprendre, cela prouve une certaine lepénisation des esprits* ». Il a estimé que « *la Coupe du monde n'est pas l'événement principal du vingtième siècle. C'est un détail de l'histoire de la guerre que se mènent les peuples sur les terrains de sport* ».

■ ***TÉLÉVISION : les audiences du match de football France-Brésil.*** TF 1 : 18 381 600 téléspectateurs, 74,5 % de parts d'audience ; France 2 : 1 217 300, 4,9 % ; France 3 : 890 000, 3,6 % ; M 6 : 676 800, 2,7 % ; La Cinquième/Arte : 488 900, 2 % ; Canal Plus : 2 760 000, 11,2 %.
★ Source Médiamat, Médiamétrie, traitement CREDOME-Publicis, auprès des individus de 15 ans et plus.

■ **CINÉMA : En soutien à la grève de la faim entamée depuis le 16 juin** par l'anthropologue Emmanuel Terray et 29 étrangers membres du troi-

هكذا من الاصل

célébré la victoire
la Selecao

LA CHRONIQUE
DE PIERRE GEORGES

Pays plus équipe, cela fait un joli coup double

IL Y A deux ans, ou peut-être un peu plus, lorsqu'il fallut trouver un nom au magnifique vaisseau spatial posé dans la plaine Saint-Denis, on organisa un concours. Chacun y alla de sa proposition, de la plus farfelue à la plus révérencieuse. Puis une commission trancha : ce serait le Stade de France.

Cela surprit un peu et suscita même quelques moqueries chez ceux qui y voyaient une sorte de ringardise patriotique ou de maniérisme en bandes molletières. La France, cette drôle de vieille chose ! Pourquoi pas Stade bleu-blanc-rouge tant qu'on y était !

C'était un joli nom pourtant. Et des plus prédestinés. La France a gagné en son stade cette Coupe du monde et la France a pavoisé, « tricolorisé » à tout-va comme elle ne l'avait pas fait sans doute depuis la Libération. Elle s'est offert la prise du Brésil comme la chute d'une Bastille.

Tout simplement époustouflant ! Ce Stade de France a fait des petits partout. Des millions de Français dans les rues, une mer de drapeaux, et comme un grand bonheur collectif, national. Sur l'Arc de Triomphe, dans la nuit, défile un message, en lettres bleues évidemment : *« Merci qui ? Merci les Bleus ! »* La foule danse, chante, enfle. A Paris, il est 1 h 30 du matin. Et un communiqué de la préfecture tombe : *« 1,5 million de personnes manifestent leur joie dans les rues de la capitale. »*

LEÇON DE FOOTBALL MODERNE

C'est curieux parfois la perception qu'on peut avoir des choses. Et d'une tendre drôlerie. Sait-on à quoi l'on devina que ce dimanche si particulier pourrait se finir de manière si extraordinaire ? A une meute de boys-scouts, en grand uniforme, la joue bleu-blanc-rouge, filant grand train vers 17 heures, fanion au vent, vers un grand écran ? Là on sut que ce serait de la folie douce si même les louveteaux, meute, meute, meute, ne pouvaient plus être tenus, eux qui se rêvaient déjà Zidane.

Merci qui ? Merci les Bleus ! La Coupe du monde est finie. La France l'a organisée. La France l'a gagnée. Pays plus équipe, cela fait un joli coup double. Tout ce que l'on pourrait avoir à dire du dernier match lui-même serait d'une bien piètre nouveauté, tant chacun a pu le constater : la finale fut superbe. Pas superbe parce que gagnée. Superbe parce que largement gagnée. Ce qui fit et fait toute la différence : cette équipe de France n'a pas réussi seulement à remporter enfin ce trophée. Elle a aussi donné une leçon de football moderne au Brésil. Sans l'ombre d'un doute ou d'un tir au but.

Le Brésil, la Coupe ? Qui l'eut cru, qui l'eut dit ? Pas nous en tout cas ! Mais eux, si. Ce projet qu'ils eurent le culot de formuler tout haut et la force remarquable de mener à terme était leur. En toute propriété. Achevé, il reste leur. En toute propriété. Ils ont, et il a, Aimé Jacquet, le droit de revendiquer totalement la paternité de cet exploit sportif historique.

Mais ce qu'ils n'avaient sans doute pas imaginé, pas rêvé même, c'est de provoquer une telle adhésion nationale, de réveiller tout un pays, de donner autant de joie et de spectacle à autant de gens. C'est, d'une certaine manière, que toute une jeunesse se soit reconnue en elle, identifiée à elle, performance aussi importante que le gain d'une Coupe. Le Stade de France avait aussi une Equipe de France.



CHAMPIONS Didier Deschamps a reçu le trophée des mains de Jacques Chirac.

IAN WALDIE/REUTERS

هكذا من الاصل

LE CHIFFRE DU JOUR

120 000

C'est le nombre de places déjà vendues pour le Mondial de football féminin, qui se disputera aux Etats-Unis du 19 juin au 10 juillet 1999. Ce chiffre dépasse déjà le nombre de billets vendus lors de la dernière édition, en 1995, en Suède. Pour la phase finale, qui réunira seize pays (au lieu de douze en 1991 en Chine et en 1995), les matches de qualification ont débuté en août 1997. Six nations sont déjà qualifiées : les Etats-Unis (pays hôte), la Chine, la Corée du Nord et le Japon (zone Asie), le Brésil (zone sud-américaine) et l'Italie (zone européenne).
Les rencontres seront disputées à Boston, Chicago, Los Angeles, East Rutheford (New Jersey), Portland, San Francisco, San José et Washington.

● LA PHRASE DU JOUR (1)

« On est tous heureux, c'est le moins qu'on puisse dire. »

Jacques Chirac, président de la République, dimanche 12 juillet, s'adressant au personnel de l'Elysée à son retour du Stade de France.

Ils sont champions du monde et la France chavire de bonheur avec eux

Les Bleus ont battu logiquement le Brésil en finale par trois buts à zéro

ILS SONT CHAMPIONS du monde de football. Ce titre suprême dans le sport le plus populaire de la planète, on avait fini par renoncer à croire qu'il puisse, un jour, être nôtre. On le pensait à jamais destiné aux autres, aux Allemands, aux Argentins, Italiens ou Brésiliens, tous des habitués de la gloire. La France ? Elle finissait par aimer les échecs à portée du rêve, demi-finales et défaites héroïques, transformées, faute de mieux, en légendes. C'était vrai jusqu'à cet historique 12 juillet 1998, jusqu'à cette liesse insensée qui a déferlé sur tout un pays, si réticent, généralement, à assumer les signes extérieurs de la renommée. « *Maintenant*, commentait simplement un supporteur brésilien, *vous allez savoir ce que c'est que la gloire.* »

Ils sont champions du monde et ils ont jeté un million et demi de personnes sur les Champs-Elysées, plus célèbre avenue du monde et lieu mythologique de résidence des héros grecs. Ils sont venus de partout, de l'est et du nord, des banlieues et du centre, dans des voitures hérissées de drapeaux tricolores, garçons et filles exubérants, chantant, dansant, s'embrassant, criant : « *On est les champions !* » Ils ont débordé loin au-delà des Champs, recouvert la chaussée depuis la porte Maillot jusqu'à la place de l'Etoile et la place de la Concorde. Ce fut quelque chose d'inimaginable, dans la capitale et partout ailleurs en France, villes et villages, quelque chose de pas vu depuis la Libération. Il a fallu qu'une voiture, vers 3 heures du matin, entre dans la foule sur les Champs-Elysées, fasse un tête-à-queue et fauche une soixantaine de personnes, en blessant plusieurs grièvement, pour que la fête, à Paris, soit gâchée.

« ON VA LA GAGNER ! »

Dès les premières heures de la journée, c'était étrange, la France entière se préparait à la victoire. Bleu-blanc-rouge étaient les visages maquillés, bleu-blanc-rouge les vêtements, bleu-blanc-rouge les drapeaux. Bien des heures avant le coup d'envoi, la foule avait pris place au Stade de France. Ceux qui n'avaient pas de billets déambulaient autour du gigantesque bâtiment pour le simple plaisir d'être là. Tous chantaient, déjà, à tue-tête : « *On va la gagner ! on va la gagner !* » Les très importantes personnes, invités de marque, chefs d'entreprise, cadres très supérieurs, avaient entendu le message à eux lancé par le capitaine des Bleus, Didier Deschamps, exaspéré par leur style coincé et le port du costard-cravate. On voyait donc des VIP hilares, le visage bariolé, porteurs du maillot de l'équipe de France, voire en T-shirt (certains quand même en Lacoste). Michel Platini montrait l'exemple. Il avait le maillot sous la veste. Jacques Chirac, son maillot fétiche, numéro 23, à la main, et l'écharpe tricolore autour du cou, comme Lionel Jospin. La cohabitation était au top.

Ils sont champions du monde et ils l'ont bien mérité. Le match ? Quel match ? Le Brésil est tombé sans honneur, dominé par une équipe de France à peu près parfaite et, cette fois, si sûre de sa force. De suspense, point. Ou alors exprès pour se faire peur. Stéphane Guivarc'h, deux fois, Youri Djorkaeff, une fois, auraient pu marquer dans le premier quart d'heure. Les *auriverde* se reprenaient un peu quand, à la suite d'une maladresse de leur arrière vedette Roberto Carlos, la France obtint un corner. Emmanuel Petit le tira de la droite. Zidane, au premier poteau, mit la tête et but ! Guivarc'h encore, puis Petit eurent l'occasion de marquer. Ils ratèrent. A l'ultime minute de la première mi-temps, un nouveau corner, de la gauche cette fois et tiré par Djorkaeff. Zidane toujours, à huit mètres, et encore de la tête, entre les jambes de Roberto Carlos replié sur sa ligne. Et de deux. « *Zidane président !* », cria quelqu'un dans la foule. A 2-0, Mario Zagallo changea le dispositif. Il fit entrer le dangereux Denilson. Ronaldo-la-merveille, blessé, était muselé. On voulut encore avoir peur. Mais les feintes de Denilson, spécialiste du passement de jambe, étaient d'une dérisoire vanité. L'absence de Laurent Blanc, suspendu, inquiétait ? Son remplaçant Frank Lebœuf ne donna aucune raison de trembler. On voulut avoir peur une dernière fois quand Marcel Desailly se fit expulser pour un deuxième carton jaune qui n'est pas un scandale. Il restait vingt minutes, mais les Brésiliens partaient à l'assaut en rangs dispersés, le moral au plus bas. A dix contre onze, la partie était égale. Et à l'ultime minute Emmanuel Petit marquait le troisième but, qui scellait cinq semaines de Mondial.

Ils sont champions et il l'a bien mérité, Aimé Jacquet. Ceux qui pensaient que, pour cette finale, il ferait une entorse à ses certitudes se trompaient encore. Pas de jeune loup, David Trezeguet ou Thierry Henry. Trois milieux récupérateurs, comme d'habitude, et Guivarc'h à la pointe de l'attaque. Et quand il décida de remplacer ce dernier (qui brilla peu), ce fut pour le remplacer par le très critiqué Christophe Dugarry.

Il n'est pas démagogue, Aimé Jacquet. Jamais il ne varia malgré tant de critiques essuyées, et des dures, notamment celles de *L'Equipe*, qui mena longtemps contre lui une violente campagne *ad hominem*. Il n'a pas oublié, même dans l'euphorie, l'émotion et les larmes. Il tient à en parler, il insiste : « *J'ai beaucoup souffert, moi et toute ma famille. Bien sûr, maintenant, ils font amende honorable. C'est trop facile. Ils paieront forcément un jour ou l'autre.* »

« JE DISSOUDRAIS DEMAIN MATIN »

Les joueurs, eux, ne l'ont jamais lâché, et c'est ce qui a compté. Les secrets de ce groupe de vainqueurs qui laisse le pays pantois ? « *La volonté de rendre la France heureuse.* » Là aussi, il a réussi au-delà de toute espérance. En quittant le Stade de France, la voiture de Jacques Chirac se trouva entourée d'une foule qui le congratulait comme s'il était Zidane et qu'il avait marqué deux buts. Un VIP qui s'éloignait, très démocratiquement, vers le RER lâcha : « *Si j'étais lui, je dissoudrais demain matin, cette fois c'est le moment...* »

Jacques Buob

Jacques Chirac, star à la sortie du parking

On se serait cru revenu au soir de la présidentielle de 1995. Sortant du Stade de France dans sa voiture officielle, dimanche soir, après avoir remis la Coupe du monde aux vainqueurs et passé un moment avec eux dans les vestiaires, Jacques Chirac a été assailli, à la sortie du parking, par une foule de jeunes qui manifestaient leur joie de la victoire des Bleus. Faute d'avoir pu accéder au stade pour voir jouer leurs héros, ils se sont rués sur la Safrane présidentielle pour en féliciter l'occupant comme s'il avait lui-même marqué les trois buts de la France.

M. Chirac ne s'est pas fait prier, ouvrant grand la fenêtre aux vitres fumées pour serrer les mains qui se tendaient. La France « black-blanc-beur » et le président de la République communiant dans la même ferveur, comme aux plux beaux jours de la « génération Mitterrand », il ne fallait pas rater l'aubaine. D'autant que le premier ministre, Lionel Jospin, s'était, lui, éclipsé sans faire de bruit.

La photographie d'Hugues de Wurstemberger

L'ombre de Laurent Blanc aura plane pendant la finale. Après la victoire, elle aura recouvert l'Arc de Triomphe.



La « saudade » des Brésiliens à Paris

C'EST UN RESTAURANT brésilien chic et tranquille, rue de Vaugirard, à deux pas du jardin du Luxembourg, dans le 6e arrondissement de Paris. Une famille venue pour le Mondial dîne de façon traditionnelle : casquinha de siri puis feijoada et enfin quindim, un de ces desserts trop sucrés dont on raffole là-bas.

Il est 21 heures. L'hymne national brésilien est chanté par la Seleçao. La salle applaudit. Le premier but français marqué par Zidane prend l'assistance par surprise. On regarde au ralenti les acrobaties de Barthez et les problèmes de Ronaldo. La tristesse s'installe lorsque Zidane marque le deuxième but français, peu avant la mi-temps. « *C'est affreux, non ?* », demande un jeune homme venu de Sao Paulo. Son compagnon de table, également pauliste, lui répond, fataliste : « *C'est comme ça...* » Une jeune mère de famille est déçue. « *Qu'est-ce qu'ils ont, nos joueurs, ils dorment ?* » Son mari commente sobrement : « *C'est incroyable* »

C'est le moment que choisit un vieux monsieur distingué pour réclamer un taxi et filer aux Folies-Bergère. Sa fille l'embrasse sur le front, comme s'il allait traverser une forêt équatoriale remplie d'animaux hostiles. *Ronaldo tire*, Barthez bloque le ballon, la salle hurle ! L'émotion retombe aussi vite qu'elle est montée, à la brésilienne. Les deux Paulistes sont cependant très excités. Dès que leur équipe tient le ballon, ils crient : « *Vai Brasil, Vai ! Vai ! Vai !* » Carton rouge pour Desailly. La salle applaudit.

3-0 pour les Bleus. Les supporteurs français, discrets pendant toute la soirée, sortent en murmurant : « *Dommage pour le Brésil !* » et, sitôt la porte franchie, hurlent à pleins poumons : « *Elle est à nous ! Elle est à nous !* » La Coupe du monde, bien sûr... mais un peu plus tard, les Brésiliens serrent la main des rares Français présents. On entend au loin les premiers pétards. « *C'est la fin de nos espérances* », résume une jeune femme avec un beau sourire triste. Ce sentiment s'appelle la saudade. « *Vive la France !* », murmure-t-elle, plus doucement encore.

Dominique Dhombres

هكذا من الاهل



JACQUES DEMARTHON/AFP

Devant la tribune officielle, les joueurs de l'équipe de France présentent le trophée de la FIFA aux 80 000 spectateurs du Stade de France : la France a gagné la Coupe du monde 1998.

Plus d'un million de personnes ont fêté la victoire sur les Champs-Elysées

L'Arc de Triomphe de l'Etoile a servi d'écran géant pour afficher les visages des héros

COMBIEN sont-ils : un million, un million et demi, deux millions ? Peu importe, après tout. Ils s'en moquent. L'essentiel, pour eux, est de savourer l'instant présent et d'assurer l'avenir. Dans dix ans, dans vingt ans, ils pourront dire : *« J'y étais. »* Car il faut y être, sur les Champs-Elysées, en ce dimanche de gloire. Voir Paris dans un tel état, conquis, envahi, submergé, cela n'arrive peut-être qu'une fois dans une vie. Alors autant en profiter. Remonter les « Champs ». Puis les descendre. Et les remonter de nouveau. Essayer, tout au moins, car il arrivera un moment, en cette nuit d'euphorie, où nul ne saura plus qui monte et qui descend...

Dans la brume des fumigènes et des feux d'artifice, la foule se laisse entraîner par la vague, un coup à babord, un coup à tribord. Heureusement, les drapeaux indiquent le sens de l'histoire et l'Arc de Triomphe, le bien nommé, sert de point de repère. Sur sa façade s'inscrit maintenant un message en lettres lumineuses : *« Champions du monde »* Le doute n'est pas permis : c'est bien là, sur la place de l'Etoile, que bat le coeur de Paris.

FRANCE PLURIELLE

L'utilisation du monument comme un écran géant au bénéfice, à peine caché, d'une marque d'articles de sport n'est pas du meilleur goût républicain, mais elle a le mérite d'offrir à la foule ce qu'elle désire : des mots simples (*« Merci les Bleus »*, *« France 3-Brésil 0 »*) et, en prime, les visages, en noir et blanc, de quelques-uns des héros du jour (Blanc, Djorkaeff, Zidane).

De toutes les rues, de toutes les stations de métro déboule la même multitude joyeuse et bigarrée : des couples et leurs enfants incrédules ; des jeunes filles maquillées de bleu, de blanc et de rouge ; des gamins de banlieue célébrant Zidane et Thuram. Cette foule-là ressemble à son équipe : c'est une France résolument plurielle, fêtant sa victoire aux rythmes conjugués de la trompette et du tam-tam. Jeunes et vieux, ils comptent tous, d'une même voix cocardière : *« Et un, et deux, et trois-zéro. »* Ils sont *« champions du monde »* et il faut que cela se sache, que la télévision, dont on devine les caméras aériennes, filme le pays en liesse.

L'objectif commun reste bien sûr « les Champs ». Y marcher un moment, même cinq minutes, avec l'Arc de Triomphe en point de mire, se laisser porter sur cent mètres, quitte à bifurquer ensuite vers une rue latérale : bien des supporteurs n'en demandent pas davantage. Mais ce petit bonheur de pèlerin devient très vite inaccessible, du moins dans la partie haute de l'avenue. À proximité de la place, la chaussée est congestionnée, les trottoirs bondés, la foule progresse au pas. Les véhicules de secours ne peuvent plus accéder aux personnes victimes de malaise. On entend à peine les sirènes, couvertes par le joyeux tintamarre des cris et des sifflets. Les supporteurs eux-mêmes ne s'entendent plus chanter et ne savent plus où donner de la voix. Ici, c'est une *Marseillaise* ; là un classique *« champion du monde, champion du monde »*.

Renonçant aux « Champs », des dizaines de milliers de personnes commencent à refluer vers les avenues voisines. De la porte Maillot à la place de la Concorde, Paris n'est qu'une ruche bourdonnante.

« TOUS ENSEMBLE »

Partout, des groupes se croisent, s'embrassent, partagent la bière ou les joints. Ensemble – *« Tous ensemble, tous ensemble »* –, ils hurlent *« Zizou, Zizou »* et remercient Jacquet. Ce « Mémé », il pourrait être leur père, et n'est pas très « mode » avec ses lunettes d'instituteur, mais ils l'aiment : il a fait d'eux des *« champions du monde »* !

Ça et là, la fête prend une tournure gaillarde, voire cabotique. On boit le rouge au goulot et l'on pisse gaiement sur les vitrines de grands couturiers. Plusieurs bandes de loubards commencent à chercher « l'embrouille » en dévalisant des vendeurs à la sauvette. Les CRS, postés dans diverses rues jugées stratégiques, surveillent avec quelque inquiétude ce déferlement humain. Que faire en cas d'incident ? La situation devient pour ainsi dire ingérable. La moindre bousculade pourrait provoquer un mouvement de foule.

Avenue George-V, les clients du Fouquet's dînent derrière les baies vitrées, observés de toutes parts comme des poissons dans un aquarium. Sur l'autre trottoir, le magasin Virgin a jugé plus prudent de fermer ses lourdes portes. Plus bas, à la hauteur du rond-point des Champs-Elysées, les supporteurs improvisent une ola sur la chaussée. Quelques audacieux, sans doute emportés par l'ivresse de ladite vague, se tournent ensuite vers l'Elysée : *« Chirac avec nous ! »* Rue de Berri, rue de Ponthieu, partout des groupes déambulent, sans trop savoir où poursuivre la fête. Les bistrots affichent complet, les restaurants refusent du monde, les vendeurs de canettes n'arrivent plus à fournir.

Que faire ? Marcher, encore marcher ; monter sur les toits des voitures ou des kiosques à journaux et chanter, toujours chanter : *« Et ils sont où ? Et ils sont où les Brésiliens ? »* Ils sont là, justement. Pas bien nombreux, quelques centaines de maillots jaunes disséminées dans la masse tricolore. On les salue, on les embrasse, on les console comme des amis de toujours.

Paris ne s'arrêtera donc jamais de célébrer ses Bleus ? Avenue de la Grande-Armée, dans le secteur de la porte Maillot, la police a beau bloquer la circulation, les voitures continuent d'arriver par milliers de la banlieue ouest. Elles vont se garer dans Neuilly ; puis, faute de place, dans le bois de Boulogne. Drapeaux aux vents, la foule converge d'un pas toujours aussi décidé en direction de l'Arc de Triomphe, embrumé par la fumée rougeâtre des fumigènes.

Il ne reste qu'une dizaine d'heures à patienter avant que les joueurs ne viennent à leur tour parader sur l'avenue...

Philippe Broussard

Une voiture fonce dans la foule, faisant quatre-vingts blessés

***LE BILAN** de l'accident survenu* sur les Champs-Elysées, lundi 13 juillet peu avant 3 heures, s'élève mardi matin à 80 blessés, dont 11 grièvement atteints. Selon les sources médicales, *« pour aucun, le pronostic vital n'est engagé »*. Les victimes souffrent essentiellement de traumatismes crâniens et abdominaux, ainsi que de *fractures diverses.*

Les circonstances de cet accident demeurent mal expliquées : une Golf Volkswagen noire – conduite par une femme – qui descendait l'avenue alors que des centaines de milliers de personnes fêtaient la victoire de l'équipe de France de football a percuté la foule après avoir accéléré pour des raisons encore mystérieuses. Les forces de l'ordre sont rapidement intervenues, se heurtant même à des groupes de jeunes. Des bouteilles ont été lancées et des coups échangés. Deux cents secouristes de la Croix-Rouge, des sapeurs-pompiers, du SAMU et de la Protection civile se sont déployés dans le périmètre de sécurité. Ils ont dispensé les premiers soins sur place, avant d'organiser l'évacuation des blessés vers les hôpitaux parisiens de la Pitié-Salpêtrière et Bichat ainsi que vers l'hôpital Ambroise-Paré, à Boulogne-Billancourt.

CONDUCTRICE IDENTIFIÉE

Le préfet de police, Philippe Massoni, qui s'est rendu sur place, a annoncé que la conductrice du véhicule avait pu prendre la fuite après avoir abandonné son véhicule, mais qu'elle avait été identifiée.

Cette femme n'était pas la seule à avoir choisi d'emprunter en voiture les Champs-Elysées, malgré la foule dense et festive qui arpentait l'avenue dans les deux sens. Profitant de l'absence de barrage, d'autres véhicules, à deux ou quatre roues, ont pu faire de même au cours de la soirée. L'attitude de certains supporteurs excités, s'accrochant aux voitures ou montant dessus, faisait regretter que l'avenue n'ait pas été réservée aux piétons, le temps d'une nuit.

A la Bastille, un 14 juillet « en plus drôle »

Les Parisiens ont célébré le Mondial gagné sans retenue, sans interdit, sans tabou

IL N'Y AVAIT PLUS de feu rouge, ni de couloir de bus, ni de sens interdit. Il n'y avait plus de stop, plus de priorité, plus de passage zébré. Pas une pelouse inaccessible, une grille infranchissable, une statue inatteignable. Pas un sourire forcé, une mine renfrognée, un discours excédé. Plus de hiérarchie ni de convention. Plus de mépris ni de mauvaise humeur. Plus de classes sociales, de provinciaux, de banlieusards. Rien que de l'extraordinaire, comme un monde à l'envers. Finis les repères ! C'était Paris folie, Paris fou-rire, Paris délire. Paris bordel, Paris liesse, Paris calin. Paris centre du monde, coloré, bigarré, fraternel.

Et c'était drôle. C'était tellement drôle. On pouvait plonger tout habillé dans la jolie fontaine de la place Edmond-Rostand par exemple. Ou alors en caleçon. Et asperger abondamment les passants. Qui riaient. Oui, qui riaient ! Et qui, parfois, vous rejoignaient dans l'eau ! On pouvait danser le french cancan au milieu d'un carrefour, en lançant très haut ses gambettes et en hurlant : *« Zidane ! »* face à l'embouteillage. On pouvait passer la tête, le tronc, par tous les orifices d'une voiture, en profiter pour embrasser les promeneurs et leur coller un peu de maquillage.

« LES JOURS D'AVANT... »

On pouvait s'asseoir sur le capot ou dans le coffre d'une 2 CV en tapant sur une casserole et en scandant : *« 3-0 ! 3-0 ! 3-0 ! »* On pouvait – on devait – avoir les cheveux bleus, les cheveux blancs, les cheveux rouges. Et si possible les ongles. On avait le droit de s'enrouler dans un immense drapeau à condition d'enrôler régulièrement un promeneur. Qui se laissait faire de bonne grâce. Et avec qui, parfois, on continuait le chemin. Et on faisait des rondes au milieu de la route, des olas autour de la Bastille, des sambas sur la rue de Rivoli. Et même un kazatchok !

On tutoyait tout le monde, on se prenait par le cou, on disait : *« C'est génial, non ? »* et on gloussait en renversant la tête comme si on voyait des étoiles. C'était tellement drôle. *« Plus qu'un anniversaire, plus que le jour de l'an, plus qu'un 14-Juillet »*, disaient Ludovic et Laurent. *« Les jours avant la Coupe étaient plats, étaient gris. Et ce soir, aïe, aïe, aïe ! Ce soir, rien que pour ce soir, ça vaut la peine d'être nés ! »*

Oui, ce soir, on avait le droit d'exagérer. *« Le Mondial, c'est le melting-pot. Et le melting-pot, c'est du progrès et de la délivrance »*, affirmait David, ouvrier à Rennes, chez Citroën. La délivrance ? *« Ne plus avoir de complexe, de honte, de timidité. Oser parler, rire, se lâcher. Etre naturel. Ce n'est pas si simple en France ! »*

Ce qui était fascinant, remarquait avec joie Eric, informaticien à Bordeaux, c'est qu'on pouvait se proclamer *« foot »*, entendez *« amoureux du foot »*, sans craindre de passer pour un *« beauf »* et d'affronter le regard navré des jeunes filles. Eh oui, même les nanas ont craqué pour le foot. *« Vous voyez la foule ? Vous entendez la fête ? C'est la victoire des filles. Il fallait qu'elles consentent, qu'elles participent. Eh bien ! elles sont allées au-delà ! Elles adorent. De la Coupe du monde, l'amateur de foot sort blanchi ! »*

Et le drapeau ? Rien de changé pour le drapeau ? Allons, sérieusement, depuis quand Paris n'avait-il pas vu sa jeunesse pavoiser en tricolore avec tant de joie, de fierté, d'invention ? Depuis quand ? Personne ne se souvenait d'une date. Ou n'osait la souffler. Abdelghani, Marocain étudiant en France, n'hésita pas : *« Depuis la Libération ! C'est pour cela que j'y vois un symbole. Ce soir, c'est une nouvelle France qui s'embrasse et se trouve belle, à l'image de son équipe de foot. C'est la France qui comprend qu'elle est multiple. Vous ne trouvez pas qu'ils se complètent bien ? Thuram en défenseur, Deschamps en milieu de terrain, Zidane en attaquant. Pourquoi pas un Parlement inspiré de la formule ? »* Dimanche soir, à Paris, il n'y avait plus de feu rouge, plus d'interdit, plus de tabou.

Annick Cojean

PAROLES DE ZINC
LUC ROSENZWEIG

Mille mercis

LA FINALE fut, y compris dans la charmante station-village de Pic-Mentonnex, située en Haute-Savoie, digne du plus endiablé finale d'une opérette de Jacques Offenbach. Un finale époustouflant, mêlant les clarines des vaches en alpage aux cloches de l'église, qui se mirent à sonner à toute volée à la seconde même où le coup de sifflet final eut retenti au Stade de France.

L'euphorie, on s'en doute, s'était également emparée du Café-Bar des Glaciers, lieu de rassemblement spontané d'une population dont le bonheur faisait plaisir à voir. C'est dans ces moments qu'il convient de garder le minimum de lucidité et de sang-froid pour ne pas oublier, avant de tirer le rideau, de rendre les hommages dus à ceux qui, dans l'ombre, rendirent notre tâche plus facile, qui, sans s'en douter souvent, nous sauvèrent d'une situation quasi désespérée à quelques minutes de l'heure du bouclage.

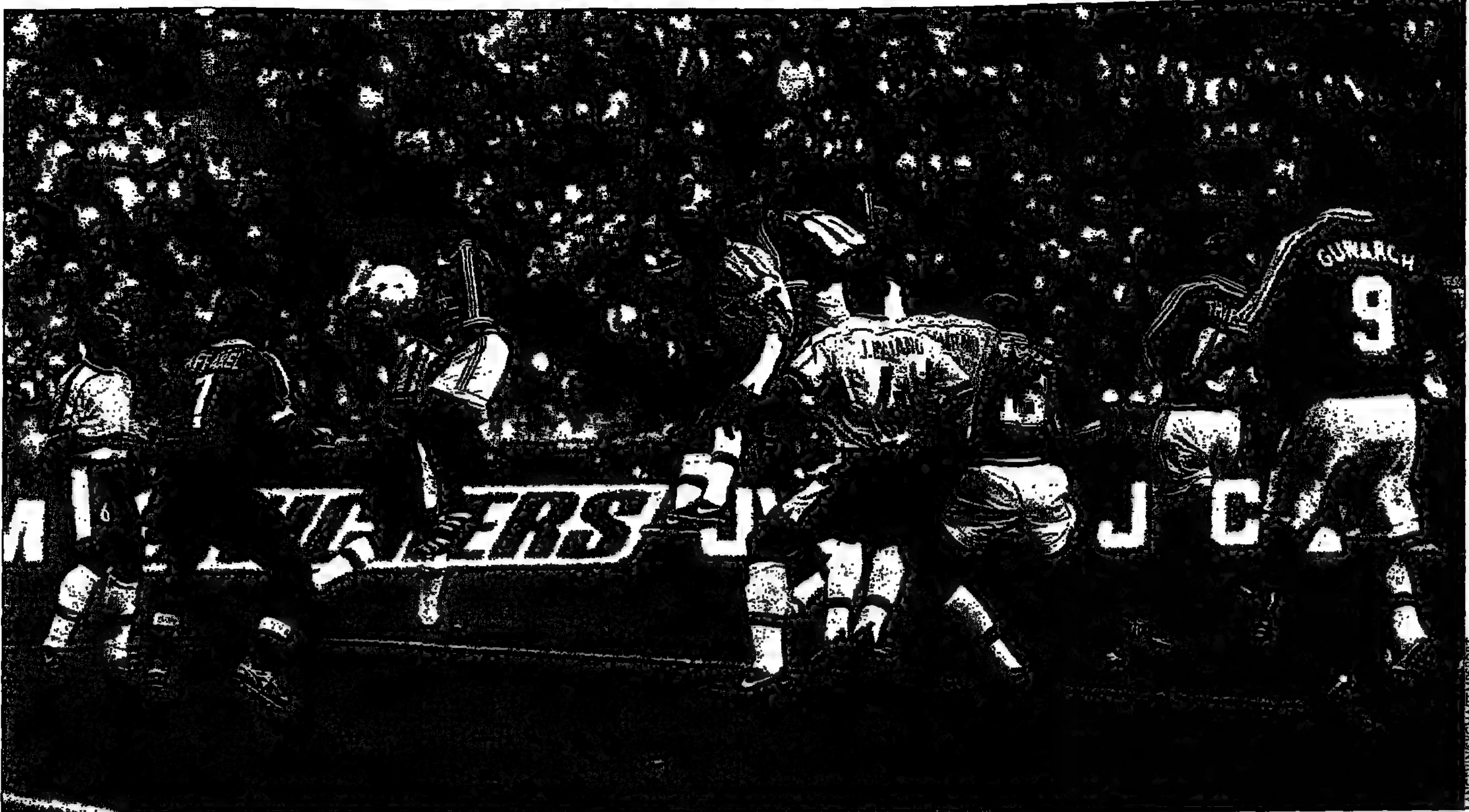
Merci donc à tous ces patrons de bistrot, de Bruxelles, de Pic-Mentonnex et de quelques autres lieux connexes, dont nous apprîmes à connaître le dur métier et à apprécier la maestria avec laquelle, la plupart du temps, ils savent se faire le réceptacle des angoisses, des colères, du mal-être de leurs clients. Merci aussi à ces clients, ces gens simples pour la plupart, qui nous confièrent sans hésiter leurs états d'âme en sachant que tout ce qu'ils disaient pouvait être mis sur la place publique.

Merci à l'épouse qui, bien souvent, attendit anxieuse, telle la femme du terre-neuva sur la jetée, son homme parti à la pêche aux paroles de zinc. Merci enfin à Grisette, notre ânesse, qui est en ce moment même totalement perturbée par les explosions de pétards et de feux d'artifice, et réfugiée au fond de son pré sous les étoiles. Elle fut, dans les moment difficiles où l'on doutait de soi-même, d'Aimé Jacquet et même de Zidane, le pôle de tranquillité et de sagesse dans un monde d'agitation fébrile.

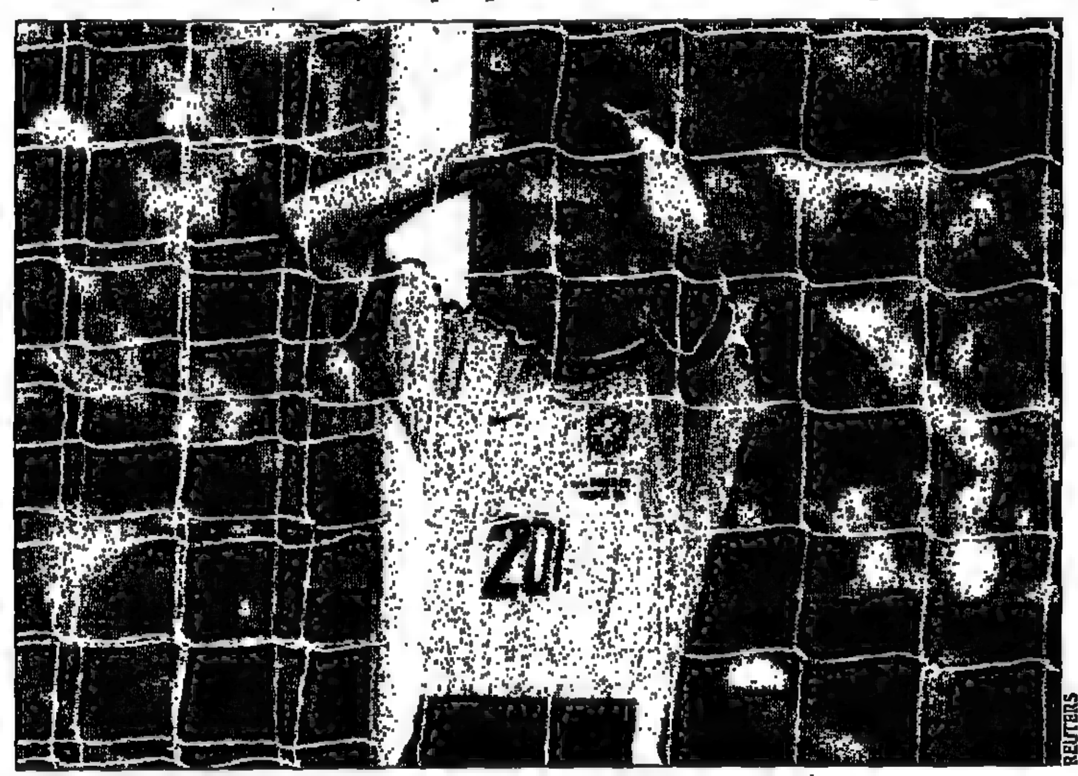
Il ne reste donc que ces ultimes lignes pour livrer le bilan chiffré de cinq semaines de Mondial côté bistrot, au risque de passer pour un rabat-joie mesquin. Car il nous fallut bien investir dans ces *« verres de contact »* dont le regretté Antoine Blondin truffait ses notes de frais lorsqu'il suivait le Tour de France pour notre confrère *L'Equipe*. Pour soixante-quatre matches, à raison d'un verre de bière par mi-temps, cela fait quelques dizaines de litres de boisson fermentée, de marque Jupiler en Belgique et de marque Kronenbourg en France, qui délièrent les langues. Une fois, une seule, une de nos interlocutrices commanda un tilleul-menthe. Il ne figurera pas sur la note de frais qui parviendra, d'ici peu, à l'honorable administration de ce journal.

Un finale mêlant les clarines des vaches en alpage aux cloches de l'église, qui sonnaient à toute volée

هكذا من الاصل



Zinedine Zidane ouvre le score sur corner à la 27e minute d'un coup de tête piqué. Bebeto semble avoir déjà compris que la victoire avait choisi son camp, celui des Bleus.



REUTERS

Les Brésiliens, perdants sans panache

Dépassés sur le terrain, effondrés dans les vestiaires, les footballeurs « auriverde » ont vécu une des pires soirées de leur carrière

LE JOUEUR BRÉSILIEN ne serait-il donc fait, par nature ou simple effet d'imitation, que pour le succès, la fortune et l'allégresse ? Peut-être. Peu avare de leçons, le Mondial 98 a attendu son dénouement pour oser sa propre réponse. Et glisser tout bas, dans un simple murmure, l'idée que ces enfants de la balle, élevés depuis leurs premiers pas en pensant seulement à la victoire, font de bien piètres perdants. Un manque d'habitude, sans doute. Ou encore, qui sait, une allergie chronique au simple mot échec.

Dimanche 12 juillet 1998, la Seleçao n'a pas seulement ramassé par trois fois le ballon au fond de ses filets, encaissé sans broncher l'une des défaites les plus cruelles de son histoire et laissé échapper, les bras ballants et la mine de travers, une Coupe du monde dont elle avait fini par se croire seule propriétaire. Elle a surtout perdu la face. Et quitté le Stade de France, un peu avant minuit, en cherchant vainement à étouffer son amertume. *« Nous n'avons pas su réagir »*, soupirera simplement Claudio Taffarel, le gardien brésilien, à sa sortie des vestiaires.

Mario Zagallo l'avouera dans un long grognement dès la fin de la partie : ses joueurs avaient aperçu l'ombre de la débâcle avant même de rentrer sur la pelouse. Le malaise de Ronaldo, en début d'après-midi, avait été ressenti par l'équipe comme un signe de détresse. *« J'ai hésité à le faire jouer, mais j'ai compris que je ne pouvais pas le garder sur le banc de touche »*, explique l'entraîneur. *Je suis un homme de conviction. Et j'ai réalisé en voyant les visages de mes gars que ce coup du sort allait nous être fatal. L'équipe en a été traumatisée. Elle s'est repliée sur elle-même. »*

Un journaliste brésilien interrompt alors brutalement ce flot de bonnes excuses et suggère tout haut que le bon sens aurait sans doute commandé de remplacer Ronaldo. Mais Mario Zagallo, même vaincu, n'est pas homme à accepter de la presse la plus timide objection. Rouge de colère, il abandonne sa réserve, fait valser son micro et s'en prend violemment à l'opportun. *« Le football brésilien me doit beaucoup*, hurle l'entraîneur. *Et je n'ai pas de leçons à recevoir de vous. »*

LES SUPPORTEURS OUBLIÉS

Plus tôt dans la soirée, l'ombre de la déroute avait déjà eu sur certains des Brésiliens un même effet sournois. Edmundo, rentré en cours de jeu, avait semblé oublier sur la pelouse la plus élémentaire des règles du savoir-vivre. Et injurié l'immense Rivaldo d'avoir botté volontairement le ballon en touche, au moment où Zinedine Zidane peinait à se relever près du but brésilien. *« A 2-0, l'heure n'est plus au cadeau »*, a hurlé Edmundo. Le public a sifflé. Rivaldo, lui, a fini par s'en vouloir.

Leur défaite consommée, les vingt-deux Brésiliens ont tardé à se servir des beaux gestes du perdant. Les remplaçants ont pleuré, sur leur banc de touche, le dos courbé et les mâchoires serrées. Les titulaires, eux, ont cherché sur un étroit carré de pelouse une place où se serrer les coudes. Dunga, le capitaine, a osé un pas vers les joueurs français avec l'intention timide de les féliciter. Mais l'envie l'a quitté trop vite pour qu'il ait le temps de glisser à l'oreille de l'un d'eux quelques mots de respect. Finalement, Didier Deschamps a été rechercher lui-même l'hommage des Brésiliens en parcourant au petit trot, la main tendue, ce cercle de battus.

Plus tard, la *Seleçao* a sorti de ses sacs une étroite banderole remerçiant Joao Havelange, l'ancien président de la Fédération internationale (FIFA). En un tout autre soir, l'intention aurait sûrement été jugée noble. Là, elle a semblé presque déplacée. Puis ses joueurs ont quitté timidement, leur médaille sur le cœur, la pelouse du Stade de France. Ils n'ont pas eu un regard, pas le plus discret salut du bras, pour la tribune où s'étaient regroupés leurs supporters. Une défaite amère. Et même pire que cela.

Alain Mercier

« Finalement, on est peut-être de grands joueurs »

Abasourdis autant qu'heureux, les vingt-deux de Jacquet ont du mal à réaliser qu'ils viennent d'offrir à la France sa première Coupe du monde

QU'ELLE FUT longue à venir, cette Coupe du monde ! Le protocole était interminable, avec ses remises de médailles et ses poignées de main. Le cérémonial lambinait. Le trophée était négligemment posé sur l'estrade sans que personne ne s'en occupe. Qu'attendaient-ils pour le donner ? Enfin, Didier Deschamps s'est hissé sur l'estrade. Jacques Chirac lui a remis la babiole. Il l'a brandie, comme quinze capitaines avant lui. Mais c'était Deschamps. Mais c'était la France. La France, championne du monde.

Qu'elle fut longue à revenir... Soixante-huit ans que le pays l'attendait. Soixante-huit ans que Jules Rimet, le fondateur de l'épreuve, embarquait pour l'Uruguay à bord du *Conte-Verde* avec dans ses bagages une victoire ailée en or à remettre au vainqueur de la première Coupe du monde de l'histoire. La compétition avait grandi. Elle était devenue une comète qui secouait la planète tous les quatre ans. Le trophée prodigue revenait à la maison, enfin son successeur. Il était différent, plus beau, magnifié par ses pérégrinations et sa fabuleuse histoire.

« Notre génération a réalisé ce que les autres n'ont pu faire », estimait Bernard Lama. *« La coupe restera là, elle ne partira pas, c'est ce qu'on voulait tous »*, affirmait Zinedine Zidane. Le meneur de jeu de l'équipe de France a fait ce qu'il fallait pour retenir. *« Il nous a apporté la lumière »*, laissait échapper Aimé Jacquet. Ses deux buts ont scellé en une mi-temps la partie et l'avenir du trophée pour les quatre ans à venir. Deux coups de tête, deux pierres apportées à sa stèle pour l'éternité. Cela suffisait pour être champion du monde.

« A la limite, ce match a été trop facile, assurait Lilian Thuram. *Tout s'est passé comme ça se passe seulement dans les rêves. »* Marcel Desailly jugeait, lui, que les Brésiliens avaient été *« décevants »*. Bixente Lizarazu évoquait le *« scénario presque parfait »*. Frank Lebœuf, le pieux, savait que tout était déjà écrit : *« On a un destin. Il est tracé. Pour moi, il est heureux. »* Stéphane Guivarc'h ne voyait encore qu'*« une délivrance »*. Youri Djorkaeff considérait simplement que *« le travail avait été accompli »*. A chaque fois transparaissait dans le discours rabat-joie la même interrogation incrédule. Etait-ce si simple de rentrer dans l'histoire ?

Vingt-deux anti-héros mené par un monsieur-tout-le-monde auraient donc hissé la France sur *« le toit du monde »*, pour reprendre l'expression de Didier Deschamps. C'est du moins ce que voulait laisser croire les intéressés à la sortie du vestiaire. Etait-ce la modestie qui leur donnait cette retenue dans le propos, ou plus simplement l'incapacité des mots à capturer la foule de sentiments qui les assaillaient ? *« Je ne sais pas où je suis »*, jurait Emmanuel Petit après avoir été partout sur le terrain. Et s'ils parlaient tous comme Youri Djorkaeff du *« plaisir de faire plaisir aux gens »*, c'est qu'il n'arrivait pas à partager cette extase qui traversait le pays. *« On le savourera demain »*, espérait Zinedine Zidane. *« Il faut prendre du recul. Après les vacances, peut-être »*, pronostiquait plutôt Emmanuel Petit. *« On aura toute la vie pour s'en rendre compte »*, préférait philosopher Bixente Lizarazu.

UN RITUEL PLUS QU'UNE FÊTE

Comment dire l'indicible ? Longtemps après le match, longtemps après des embrassades convenues et un tour d'honneur presque machinal, les joueurs tentaient de réaliser ce que cette victoire avait de particulier dans leur carrière. Frank Lebœuf, seul dans le rond central, regardait, regardait, les yeux grands ouverts, pour essayer de comprendre. Thierry Henry est revenu sur la pelouse avec un téléphone portable pour tenter de partager avec son interlocuteur cette émotion à nulle autre pareille. Dans le vestiaire, Emmanuel Petit a pris une chaise et s'est isolé dans les douches, sans plus arriver à cerner ce qui se passait au fond de lui-même. *« Ça a quelque chose d'irréel »*, assurait-il.

Les chants ont fusé, le champagne a coulé mais cette fête avait, pour la première fois depuis le début de la Coupe du monde 1998, quelque chose de factice. Ce n'était qu'un rituel, un réflexe conditionné d'après-match. Les joueurs étaient abasourdis. Aimé Jacquet l'était autant qu'eux, se réfugiant derrière des formules de technicien. La seule tentative osée de la soirée appartiendra finalement à Mario Zagallo, son alter ego : *« J'espérais passer sous l'arc du triomphe. Mais l'Arc de Triomphe appartient à la France. »*

« C'est l'aboutissement de quatre ans de travail », estimait Youri Djorkaeff. Comme tout accouchement, cette Coupe du monde laissait un grand vide. L'équipe de France avait le baby-blues. *« Je suis presque déçu que ça se termine »*, exprimait Emmanuel Petit. Ce 12 juillet mettait un terme brutal à une aventure humaine exaltante qu'aucun d'eux n'avait jamais expérimentée et que la plupart ne connaîtraient plus dans leur carrière finissante.

Alors les Joueurs sont retournés une dernière fois se claquemurer à Clairefontaine, leur maison. Ils ont ignoré la foule qui les saluait et fêté, seuls avec leurs femmes, la fin d'une belle histoire. Demain, il sera temps d'aller parader sur les Champs-Elysées et de recevoir l'hommage de la nation reconnaissante. Ce soir, ils avaient envie d'être une dernière fois entre eux.

Ces vingt-deux champions avaient déjà tellement en commun avant cette victoire. *« Le football est un vecteur qui permet de gommer les différences raciales, sociales ou politiques »*, estime Didier Deschamps. Il peut faire plus que cela et amener des destins à s'entrechoquer.

Les similitudes dans les trajectoires des joueurs de l'équipe de France sont frappantes. Ce sont pour la plupart des déracinés, des hommes dont l'existence s'est trouvée un temps en bascule. Le ballon leur a rendu leur équilibre bien avant de leur offrir la gloire. Si ces hommes n'ont pas tremblé, dimanche, c'est que leur parcours antérieur a forgé des caractères hors normes. S'ils se sont si bien entendus durant ce long voyage en groupe, c'est qu'ils avaient d'autres envies communes, d'autres défis à relever que le football.

Ainsi d'Emmanuel Petit. Le joueur a dédié son match exemplaire à son frère, Olivier, décédé sur un terrain d'une rupture d'anévrisme, il y a onze ans. Comme

●●●

● LA PHRASE DU JOUR (2)

« C'est un plus pour tout le monde sportif français. Etre qualifié d'office pour la prochaine édition permettra de construire une nouvelle équipe avec une grande partie des joueurs actuels. »

Michel Hidalgo, sélectionneur de l'équipe de France de 1976 à 1984, cité par l'AFP.

هكذا من الاصل



t, on est peut-êt
ueurs

FRANCE-BRÉSIL 3-0

FINALE – DIMANCHE 12 JUILLET
21 heures, stade de France, à Saint-Denis
• Temps agréable
• Terrain excellent • Pelouse en bon état
• Public enthousiaste • 80 000 spectateurs.
Arbitre : M. Saïd Belqola (Maroc), assisté de MM. Warren (Angleterre) et Salie (Afrique du Sud).

[illegible]

FRANCE
Sélectionneur : Jacquet
16 Barthez, 18 Leboeuf, 8 Desailly
15 Thuram, 19 Karembeu (Boghossian, 57e)
3 Lizarazu, 7 Deschamps (cap.), 17 Petit
10 Zidane, 9 Guivarc'h (Dugarry, 66e)
6 Djorkaeff (Vieira, 75e)

BRÉSIL
Sélectionneur : Zagallo
1 Taffarel, 6 Roberto Carlos, 4 Junior Baiano
3 Aldair, 2 Cafu, 5 Cesar Sampaio (Edmundo, 74e)
8 Dunga (cap.), 18 Leonardo (Denilson, 46e)
9 Ronaldo, 10 Rivaldo
20 Bebeto

FRANCE : Zidane (27e, sur un corner tiré de la droite par Petit, de 6 m au premier poteau, tête piquée en extension au centre du but) ; Zidane (45e, sur un corner tiré de la gauche par Djorkaeff, de 7 m légèrement à gauche, tête piquée en extension, qui passe entre les jambes de Roberto Carlos, près du poteau gauche) ; Petit (90e, sur une passe de Vieira, de 8 m à gauche, frappe croisée de l'intérieur du pied gauche à ras de terre près du poteau droit).

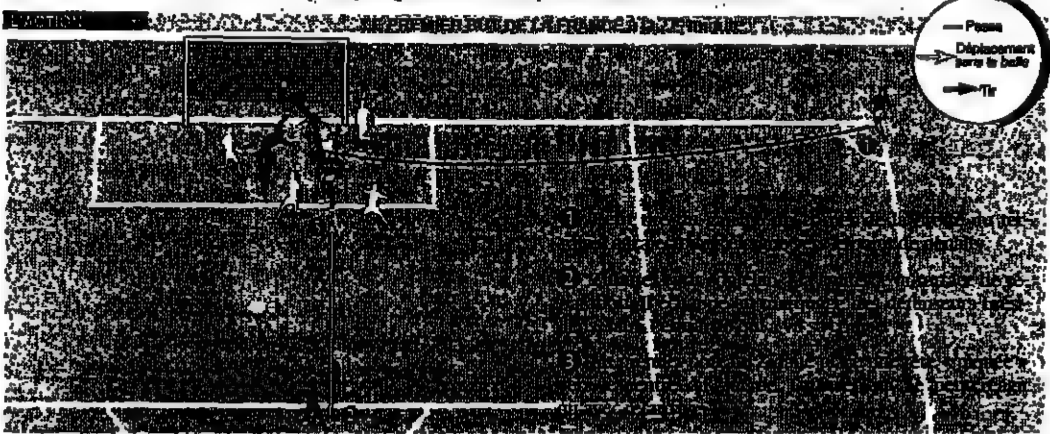
FRANCE : Deschamps (38e, jeu dangereux), Desailly (47e, contestation), Karembeu (55e, jeu dangereux).
BRÉSIL : Junior Baiano (34e, jeu dangereux).

FRANCE : Desailly (67e, deuxième avertissement pour jeu dangereux).

FRANCE : 32 positions d'attaque dans les 30 m (23 + 9) dont 9 occasions (6 + 3) ; 14 tirs (8 + 6) dont 2 contrés (0 + 2) et 4 parés (4 + 0) par Taffarel.
BRÉSIL : 58 positions d'attaque dans les 30 m (22 + 36) dont 6 occasions (3 + 3) ; 14 tirs (5 + 9) dont 4 contrés (1 + 3), 1 sur la barre transversale (0 + 1) et 6 parés (3 + 3) par Barthez.

En faveur de la FRANCE : 20 coups francs (7 + 13) dont 4 hors-jeu (0 + 4), 3 corners (3 + 0).
En faveur du BRÉSIL : 15 coups francs (8 + 7) dont 3 hors-jeu (1 + 2), 6 corners (2 + 4).

FRANCE : Expulsé contre l'Arabie Saoudite, resté jusqu'alors un peu en-deçà de son potentiel, Zinedine Zidane a donné la Coupe du Monde à ses partenaires. Le meneur de la Juventus Turin (26 ans) a inscrit deux buts sur corners, et sa vista technique a été déterminante dans la conservation de la balle et la construction de la victoire.
BRÉSIL : Denilson (21 ans) est entré en jeu au début de la seconde période, plus tôt que d'habitude. Ses accélérations et ses feintes n'ont pas permis au Brésil de revenir dans la partie. Il a été un des seuls à provoquer face au but et à réussir, parfois, à éliminer un défenseur français, mais le jeune prodige brésilien a manqué de soutien au milieu de terrain.



Un moral et un jeu invincibles

Les Bleus ont surclassé le Brésil dans tous les aspects du match

« J'AI LA CONVICTION que l'équipe de France ne peut plus perdre. » En formulant ce pronostic la veille de la finale, Jacques Crevoisier exprimait plus les certitudes du docteur en psychologie que celle de l'entraîneur national. Pour avoir suivi de l'intérieur la trajectoire du groupe, il a mesuré l'évolution des joueurs, des errements de deux années de matches amicaux jusqu'à l'embrasement final. Le psychologue a observé à quel point l'événement avait transcendé leur mental.

« L'adversaire n'avait pas d'importance, l'action de l'équipe de France s'est inscrit dans une démarche subliminale, estime-t-il. *Un footballeur de haut niveau est nécessairement narcissique. Il faut inscrire cet état de fait dans une ambition commune, ce qui a été réalisé avec une abnégation totale de tous. L'image de la France qui joue bien et perd leur était insupportable. »*

Après le triomphe face au Brésil, Aimé Jacquet a affirmé qu'il avait perçu dès le championnat d'Europe 1996 la richesse intérieure de son effectif. *« J'avais annoncé avant l'ouverture du tournoi que nous irions au bout de l'aventure, et je sais que tous mes coéquipiers partageaient cette évidence »*, a déclaré Youri Djorkaeff. *« Quand je suis rentré sur le terrain, je me suis dit que je serai champion du monde »*, a confirmé Fabien Barthez. Pour Jacques Crevoisier, le tournant décisif remonte au quart de finale face à l'Italie : *« Les visages des jeunes Monégasques Thierry Henry et David Trezeguet avant leurs tirs au but victorieux était éloquents. »*

Le mérite du sélectionneur et de ses adjoints aura été de placer les combattants de l'impossible dans des conditions idéales. Depuis quinze mois, le docteur Jean-Marcel Ferret a coordonné un suivi médical méticuleux. Chaque séance d'entraînement a été conçue dans le moindre détail, ce qui a permis aux Bleus de dominer tous leurs rivaux dans les duels. Les schémas tactiques ont été élaborés avec la collaboration des entraîneurs nationaux, qui ont suivi les adversaires bien avant le début de la compétition. Dans le choix de ses options, Aimé Jacquet ne s'est pas trompé. Il a bénéficié de la culture de ses cadres, des habitués du tableau noir en Italie. A ce niveau, la victoire française aura été absolue.

Malgré l'absence de Laurent Blanc, la défense française a livré une production d'ensemble remarquable, à commencer par Frank Leboeuf. Le libero remplaçant a dirigé la manoeuvre en manifestant une concentration sans relâche. Les attaquants brésiliens se sont invariablement empêtrés dans la nasse bleue. Il est vrai que Ronaldo, pris d'un malaise dans l'après-midi, fut transparent. Mais, qu'il s'agisse de Frank Leboeuf ou de Marcel Desailly dans l'axe, de Lilian Thuram ou de Bixente Lizarazu sur les flancs, les arrières ont exercé à tour de rôle un marquage de zone impitoyable.

LE SACRE DE ZIDANE

La clé du match, côté français, consistait à juguler les déboulés des arrières-ailiers brésiliens. Or ni Cafu (à droite) ni Roberto Carlos (à gauche) ne purent s'illustrer face au double filtre installé par le sélectionneur (Lilian Thuram et Karembeu devant Roberto Carlos, Bixente Lizarazu et Emmanuel Petit devant Cafu). *« Je ne pensais pas que ce serait si facile »*, dira même Lilian Thuram, dont la puissance et le placement firent une nouvelle fois merveille. Conséquence : au fil des minutes, le jeu brésilien s'est recentré, au grand dépit du sélectionneur brésilien, Mario Zagallo.

L'illustration de la supériorité française a été flagrante au milieu de terrain, où Didier Deschamps a fait étalage de son métier en perdant très peu de ballons et en provoquant des fautes pour casser le rythme brésilien en deuxième mi-temps. A ses côtés, Emmanuel Petit a frappé ses actions du sceau de la perfection, y compris en terminant en défense centrale pour compenser l'expulsion de Marcel Desailly. Les meneurs de jeu brésilien, Rivaldo et Leonardo puis Denilson en seconde période, ont été limités dans leur expression, privant ainsi les attaquants de l'indispensable soutien logistique.

Pour propulser son équipe sur le toit du monde, Aimé Jacquet avait longuement potassé l'animation offensive, qui avait accumulé les ratés depuis les huitièmes de finale. Si Stéphane Guivarc'h a encore déçu, Zinedine Zidane s'est réveillé au bon moment pour démontrer au monde entier que son statut de footballeur d'exception ne relevait pas de l'imaginaire. Ses deux buts de la tête sur corners consacrent d'abord le talent individuel du Turinois et ensuite l'exploitation de l'apathie de la défense brésilienne dans les airs.

Mental exemplaire, rigueur tactique, talents individuels : voilà l'alchimie qui a détrôné le Brésil. Il convient d'y ajouter les remplacements appropriés d'Aimé Jacquet, plus heureux que son collègue brésilien, qui a fait entrer avec Edmundo un élément de perturbation pour sa propre sélection. Et puis la France ne serait pas la France si elle n'avait pas saupoudré son oeuvre d'un grain de folie. La chevauchée solitaire de Marcel Desailly à 2-0 porte le label « bleu », même si l'initiative lui a coûté un carton rouge. La mésaventure n'a pas bridé Emmanuel Petit, qui a pris le large en dépit de l'infériorité numérique avec le troisième but comme récompense. Après l'Uruguay, l'Italie, l'Allemagne, le Brésil, l'Angleterre et l'Argentine, précédents champions du monde, les Bleus ont fait, dimanche 12 juillet, une entrée fracassante dans le G 7 du football.

Elie Barth

●●● chaque fois, le joueur s'est signé discrètement, dix secondes avant le coup d'envol, en mémoire du disparu. Depuis longtemps, le football, qui le priva d'un des siens, ne suscitait plus chez Emmanuel que des sentiments mélangés. Le deuil fut long. Il s'est sans doute définitivement achevé sur ce but inscrit à la 90e minute.

Au début du match, Marcel Desailly a également pensé à son frère, Seth Adonkor, mort dans un accident de voiture, le 18 novembre 1984, vers Saint-Nazaire. Didier Deschamps, son compagnon de chambre au centre de formation de Nantes, l'homme dans les bras duquel il est tombé en premier ce dimanche, fut chargé de lui annoncer la terrible nouvelle. Après cela, Didier pouvait brandir sans trembler une Coupe du monde. Ces événements tragiques plus que leur carrière commune ont rapproché les deux joueurs.

LE DROIT DE PLEURER

S'il est vrai que le football est une école de la vie, la vie peut aussi devenir une école de football. Cette Coupe du monde rattrapait chez ses vainqueurs bien des souffrances endurées. Alors, ils avaient le droit de pleurer de bonheur, sur la pelouse du Stade de France. *« C'est la première fois que cela m'arrive »*, assurait Fabien Barthez. C'est la première fois qu'il était si haut.

Ils ont pleuré donc, mais sans exubérance. Ils avaient battu (3-0) le Brésil, un monstre quatre fois détenteur du titre. Ils avaient joué vingt-cinq minutes à dix, après l'expulsion de Marcel Desailly, sans que les virtuoses *auriverde* ne parviennent à les faire ciller. Ils avaient la meilleure attaque (15 buts marqués) et la meilleure défense de la compétition (2 buts encaissés). Ils étaient qualifiés d'office pour l'édition 2002 et assurés d'en jouer le match d'ouverture. Ils étaient les héros de la France. C'est vrai, cela faisait beaucoup de choses en même temps. Trop sans doute, même pour les caractères les mieux trempés. L'exploit leur semblait démesuré. *« Finalement, nous sommes peut-être des grands joueurs »*, osait timidement Emmanuel Petit. Peut-être même des champions du monde.

Benoît Hopquin

Le triomphe d'Aimé-le-modeste

OYEZ, OYEZ, BONNES GENS, l'histoire édifiante d'Aimé Jacquet, c'est la fable réconfortante d'un intérimaire obscur devenu le maître du monde. Juché sur les épaules de ses joueurs, ballotté par la houle du bonheur au milieu d'une marée de photographes, brandissant la Coupe du monde, voici M. Jacquet, l'homme qui terrassa le Brésil, un soir de juillet 1998, au Stade de France. Personne n'imaginait assister à ce spectacle, au début de la compétition, lorsque le nom du sélectionneur français était accueilli par une bordée de sifflets au Stade-Vélodrome de Marseille. Qui pouvait deviner en cet homme discret l'artisan du plus grand triomphe du football français lorsqu'il prit les rênes de l'équipe de France, le 17 décembre 1993 ?

Il avait été nommé au lendemain de la défaite contre la Bulgarie, qui privait les Bleus de la qualification pour la World Cup 94. Le moral de la France du football était au plus bas. Aimé Jacquet, qui était l'adjoint de Gérard Houllier, aurait dû, lui aussi, disparaître dans le naufrage. Mais les sauveteurs ne se présentaient pas nombreux. Alors, il se retrouva les rames à la main, par sens du devoir et du sacrifice, avec le plus précaire des contrats. A chaque match, son poste était en jeu. Pendant ce temps-là, les observateurs les plus sérieux du football scrutaient l'horizon dans l'espoir d'un vrai patron pour l'équipe de France.

Malgré les résultats positifs, sa cote n'est jamais montée très haut. Comme il ne perdait pas, on lui reprochait son réalisme. Puis, peu à peu, la méthode Jacquet, faite de sérieux et de travail, a séduit le milieu. *« La famille du football a toujours été derrière moi, c'est ce qui m'a sauvé souvent »*, reconnaît Aimé. Après une place de demi-finaliste au Championnat d'Europe des nations, en 1996, c'est la confiance témoignée par les responsables qui le décida à prolonger son contrat. Une bonne partie de la presse et des Français doutaient encore de sa capacité à réveiller le souvenir des Bleus du tandem Jean Snella-Albert Batteux en 1958, de Michel Hidalgo en 1982 et 1984, d'Henri Michel en 1986.

« JE NE PARDONNERAI JAMAIS »

Les réticences redoublèrent, notamment de la part de *L'Equipe*, avec la succession des matches amicaux que la France enchaîna sans entrain pendant deux ans. Les flèches se concentrèrent sur lui, épargnant les joueurs. Certaines d'entre elles, qui visaient l'homme autant que l'entraîneur, ont ouvert des blessures qui restent à vif. *« Je ne pardonnerai pas, je ne pardonnerai jamais »*, a-t-il assené dès la fin de la finale, alors que l'euphorie du titre mondial aurait dû être oublieuse. C'est son fils, Nicolas, footballeur professionnel, qui a, paraît-il, le plus souffert des offenses faites au père ; c'est à lui que reviendra, en souvenir, le fameux carnet noir qui accompagna Aimé Jacquet pendant toute la compétition.

« J'y avais noté des idées simples, quelques grands principes du football, pour me rappeler à certaines réalités, car on est parfois emporté par ses émotions pendant l'événement », a expliqué le sélectionneur national. L'a-t-il consulté pendant France-Brésil ? De la lucidité, l'entraîneur dut en garder jusqu'à l'ultime minute pour recomposer son équipe. *« C'est dans la douleur que cette équipe de France s'est trouvée*, a-t-il dit en évoquant les coups du sort qui la privèrent tour à tour de Zinedine Zidane, Laurent Blanc et Marcel Desailly pendant son parcours. *Elle a du caractère, du cœur, de la générosité. »*

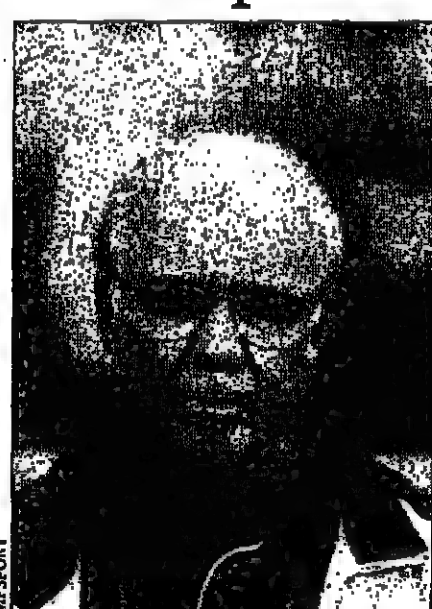
Un des grands mérites d'Aimé Jacquet est sans doute d'avoir insufflé à ses vingt-deux joueurs la confiance qui était la sienne : *« Depuis deux ans, nous avions préparé tous les scénarios, nous avions été exigeants, nous étions prêts. »* Le travail paie, telle pourrait être la moralité de la fable. Aimé, devenu le bienaimé, restera Aimé-le-modeste. *« Il me faudrait deux vies pour égaler son palmarès »*, a-t-il précisé après avoir reçu l'hommage du Brésilien Mario Zagallo, un mythe vivant du football dont il partage désormais le piédestal.

Jean-Jacques Bozonnet


REUTERS

Une immense joie après quatre ans et demi passés à essuyer les critiques.

Pas de « penta » pour Zagallo


TEMPSPORT

La succession du sélectionneur brésilien est désormais ouverte.

MARIO JORGE LOBO ZAGALLO ne sera pas champion du monde pour la cinquième fois, cette « penta » après laquelle tout le Brésil courait. Deux banderilles signées Zinedine Zidane et l'estocade portée par Emmanuel Petit à la dernière minute de la finale ont brisé le rêve. *« La victoire appartenait dès le début du match au camp français. C'est en première mi-temps que nous avons perdu la rencontre. Les changements effectués en seconde mi-temps n'ont rien donné. Ce n'était pas notre jour. Ronaldo n'était pas en mesure de jouer, et c'est toute l'équipe qui en a été abattue psychologiquement »*, a déclaré le sélectionneur brésilien, qui a su se montrer stoïque dans la défaite. Citoyen d'un pays où l'on ne pardonne jamais aux vaincus, il sait d'expérience qu'il va se retrouver pour longtemps dans le box des accusés. Sa succession est désormais ouverte.

Sur le point de fêter, le 9 août, son soixante-septième anniversaire, Mario Zagallo a célébré, peu avant le Mondial, un demi-siècle d'une carrière qui a traversé les périodes les plus glorieuses du football brésilien. Après des débuts professionnels à l'America, un club carioca autrefois prestigieux, il s'est très vite distingué au Flamengo, le club le plus populaire de Rio et du Brésil. Il y a fait œuvre de pionnier dans le rôle de faux ailier gauche chargé d'étoffer le premier rideau défensif. Dur à la tâche, d'une résistance physique à toute épreuve, il appartenait à cette catégorie de joueurs que les adversaires remarquent davantage que les spectateurs. C'est grâce à sa combativité et à son sens du sacrifice qu'il se retrouve dans la formation titulaire de la Coupe du monde 1958, en Suède. Le Brésil y remporte son premier titre avec un quintette offensif resté fameux : Zagallo, Didi, Vava, Pelé, Garrincha. Quatre ans plus tard, au Chili, les tenants du titre doublent la mise. Mario Zagallo est encore de la fête, mais sa carrière internationale touche à sa fin. En sélection, Mario Zagallo a eu le privilège de fréquenter la cour du roi Pelé. Au Botafogo de Rio, où il a signé deux ans avant l'épopée chilienne, le numéro 11 côtoie au quotidien Mané Garrincha, « l'Ange aux jambes tordues », le dribbleur le plus fou de l'histoire du football.

UNE LONGUE TRAVERSÉE DU DÉSERT

Sur le terrain, Mario Zagallo s'est forgé un palmarès à faire pâlir d'envie une multitude de stars des stades. Trois mois avant le Mondial 1970, au Mexique, il hérite du poste de sélectionneur sur intervention directe du général-président Emilio Medici : sympathisant communiste notoire, Joao Saldanha, le coach qui a qualifié le Brésil pour la phase finale, est brutalement débarqué parce qu'il juge impossible d'associer dans la même équipe Tostao et Pelé. Bénéficiaire d'une affaire d'Etat, son successeur est contraint de monter une sélection sans avant-centre véritable mais bourrée de talents. La conquête définitive de la Coupe Jules-Rimet (décernée au premier vainqueur de trois Coupes du monde) lui vaut une promotion au club très fermé (seul Pelé en fait partie) des triples champions du monde.

La déroute (0-2) en demi-finales du Mondial 1974, en Allemagne, face au carrousel hollandais orchestré par Johan Cruijff, annonce la longue traversée du désert de Mario Zagallo. Mitraillé par la presse brésilienne, il opte pour un exil doré dans la péninsule Arabique, où il dirige successivement la sélection du Koweït, le club El Hilal d'Arabie saoudite, puis l'équipe des Emirats arabes unis. En 1994, il réapparaît en Seleçao en tant que coordinateur technique, un poste créé à son intention, du sélectionneur Carlos Alberto Parreira. La conquête de la World Cup 1994, aux Etats-Unis, lui confère le statut unique de quadruple champion du monde.

Revers en demi-finales contre le Nigeria aux Jeux olympiques d'Atlanta, échec en finale de la Coupe du monde face aux Français : Mario Zagallo, dont les manies superstitieuses sont légendaires, n'est plus dans son pays qu'un « pied froid », un porte-poisse.

Jean-Jacques Sévilla

هكذا من الأصل

Zinedine Zidane, roi du monde

Auteur de deux buts, le meneur de jeu de l'équipe de France a fait la preuve de tout son talent face au Brésil

L'ÉQUIPE de France venait de poser pour une énième photo d'allégresse autour de sa Coupe du monde, sur la pelouse du Stade de France. Zinedine Zidane a pris Bixente Lizarazu et Christophe Dugarry par les épaules, et les trois potes de l'époque bordelaise se sont éloignés, serrés les uns contre les autres, se glissant quelques mots d'amitié et de bonheur à l'oreille.

Les copains, la famille, le groupe : Zinedine Zidane, joueur vedette aux qualités individuelles reconnues, aime se fondre dans la collectivité. Quand on lui demande ce qu'ont provoqué chez lui ses deux buts inscrits en finale de la Coupe du monde, c'est de ses coéquipiers qu'il parle, de cette voix qui porte à peine : *« J'avais à cœur de marquer pour eux, pour tout ce qu'ils m'ont donné, parce qu'ils m'ont toujours fait confiance. Beaucoup d'entre eux espéraient me voir marquer et m'avaient dit avant le match :* "Fais-nous quelque chose, tu vas nous la gagner". »

Ce quelque chose, il l'a fait, et même à deux reprises, lui qui n'avait pas encore marqué depuis le début de la compétition et dont les prestations en demi-teinte – sans parler de son expulsion face à l'Arabie saoudite et de la suspension pour deux matches qui s'ensuivit – faisaient craindre qu'il ne soit définitivement fâché avec les grands rendez-vous. Après deux défaites en finale de la Ligue des champions sous le maillot de la Juventus Turin et un championnat d'Europe où il avait été méconnaissable, il y a de cela deux années, Zinedine Zidane aurait pu devenir l'homme des occasions manquées.

Mais, en cette douce soirée de finale de Coupe du monde, Zinedine Zidane a répondu présent. A la 27e minute, il a balancé son crâne dégarni à la rencontre d'un ballon tiré par Emmanuel Petit du point de corner situé à la droite du but brésilien. Dix-neuf minutes plus tard, on a cru assister à la réplique par symétrie de ce premier but : le corner est tiré cette fois de la gauche par Youri Djorkaeff ; Zinedine Zidane s'élève et détourne d'un imparable « coup de boule » le ballon dans les buts de Claudio Taffarel. La France peut rentrer au vestiaire en remerciant la tête de son numéro 10.

Cette tête, on n'aura vu qu'elle. Carrée, bien faite, solidement plantée sur un corps tout aussi robuste. Elle était encore là pour dégager un ballon dangereux sur le premier corner brésilien de la seconde mi-temps. Zinedine Zidane n'était pourtant pas précisément réputé jusqu'alors pour son jeu de tête. *« C'est vrai que personne n'aurait parié avant la Coupe du monde que j'allais marquer à deux reprises de cette façon »*, sourit le meneur de jeu de l'équipe de France.

Sachant parfaitement se faire oublier de la défense brésilienne malgré sa position avancée, il aura aussi été un parfait pourvoyeur pour ses partenaires d'attaque, offrant à Stéphane Guivarc'h, d'entrée de jeu, puis à Christophe Dugarry, en fin de rencontre, deux nettes occasions de but. Sans oublier d'assurer son lot de tâches défensives. *« Nous avons réalisé une grande première mi-temps*, assure-t-il. *Nous avons même eu parfois l'impression que c'était facile. Mais nous avons quand même souffert par la suite. La situation aurait pu devenir très délicate si jamais nous avions encaissé un but. »*



AFP

PRÉSENCE RASSURANTE

Tout au long de cette finale, Zinedine Zidane n'a pas été seulement le moteur offensif de l'équipe de France, celui qui remonte les ballons de son pas lourd et ample, ce dénicheur de solutions offensives. Il a été aussi celui qui vient marquer sa présence rassurante par de petits gestes, cet homme dont le verbe rare ne fait que renforcer l'influence auprès de ses partenaires.

On l'a vu aller porter l'accolade à Christophe Dugarry, encore sur le banc de touche, après son second but. Taper dans les mains de Didier Deschamps, de Christian Karembeu ou de Stéphane Guivarc'h en diverses occasions. Aller prendre par l'épaule Marcel Desailly, qui contestait inutilement un premier carton jaune. S'agenouiller auprès de Lilian Thuram, affalé sur la pelouse du Stade de France, au coup de sifflet final. Passer ensuite un long moment tête contre tête avec Christophe Dugarry, son ami secoué de sanglots d'émotion. C'est ainsi que Zinedine Zidane est devenu champion du monde. En offrant à ses coéquipiers sa générosité et deux buts qu'il n'aurait jamais cru pouvoir marquer.

Gilles van Kote

Denilson est arrivé trop tard


AFP

Il aurait tant aimé être l'homme du miracle brésilien. Entrer. Marquer. Et relancer, de ce geste de sauveur, la Seleçao vers la conquête de son cinquième titre de champion du monde.

Le rêve de Denilson s'est brisé sur la rage des Français. Ses courses ont été vaines, ses dribbles n'ont pas trouvé la faille dans le mur bleu dressé devant le but de Fabien Barthez. Au coup de sifflet final, le jeune premier de l'équipe du Brésil est resté prostré. Longtemps. La défaite lui était insupportable. Elle était pourtant là, vertigineuse.

Dimanche 12 juillet, Denilson, vingt-et-un ans, est arrivé trop tard. Titulaire en une seule occasion, contre la Norvège, lors du dernier match du premier tour, le joueur de Sao Paulo, qui évoluera bientôt au Betis Séville, s'est le plus souvent contenté du rôle de remplaçant numéro un.

Mais, en ce soir de finale, le Brésil avait un besoin urgent de talents. Il est entré en jeu alors que la France menait déjà 2-0. Il a, en partie, rempli sa mission. Les actions brésiliennes les plus dangereuses sont venues de son côté. Il a tiré sur la barre et a fourni à son copain Ronaldo la meilleure occasion du match, arrêtée par Fabien Barthez.

Peine perdue. Le jeu du Brésil s'est effiloché. C'est peut-être pour cela que Denilson avait l'air plus malheureux que tous les autres. Il se serait bien vu champion du monde.

Comme Ronaldo, il vivra sans doute d'autres Coupes du monde. Il pourrait être l'un des joueurs-clés de la Seleçao dès la prochaine édition, au Japon et en Corée, en 2002. Il n'y a pas d'autre moyen d'assouvir l'ambition de ce nouveau candidat au titre officieux de meilleur joueur du monde.

« Je veux être le meilleur, disait-il récemment à la presse brésilienne. *Ce ne sera pas facile, mais je vais gagner. »* Cela n'ôte pourtant rien à ce terrible 12 juillet, un dimanche d'infinie tristesse.

Pascal Ceaux

Deschamps, celui qui a presque tout gagné



CHARLES PLATIAU/REUTERS

Brandir la Coupe du monde. Tous les footballeurs de la Terre en ont rêvé, un jour ou l'autre. A vingt-neuf ans, Didier Deschamps l'a fait.

Dimanche 12 juillet, aux alentours de 23 h 15, le capitaine de l'équipe de France n'a pas vacillé au moment de grimper sur l'estrade située au milieu de la tribune officielle ; il n'a pas tremblé non plus quand il s'est agi de lever vers le ciel le trophée de toutes les convoitises. Quatre-vingt mille spectateurs dans le stade. La planète entière devant son téléviseur. Didier Deschamps a offert le plus beau et le plus sincère de ses sourires – professionnel jusqu'au bout.

L'homme aux soixante-seize sélections sous le maillot bleu commencerait-il à être rodé à ce genre d'exercice ? Didier Deschamps a pratiquement tout gagné, en effet.

Entre le 27 septembre 1985, jour de ses débuts en première division avec le FC Nantes, et cet inoubliable 12 juillet 1998, le milieu de terrain aura été de toutes les batailles.

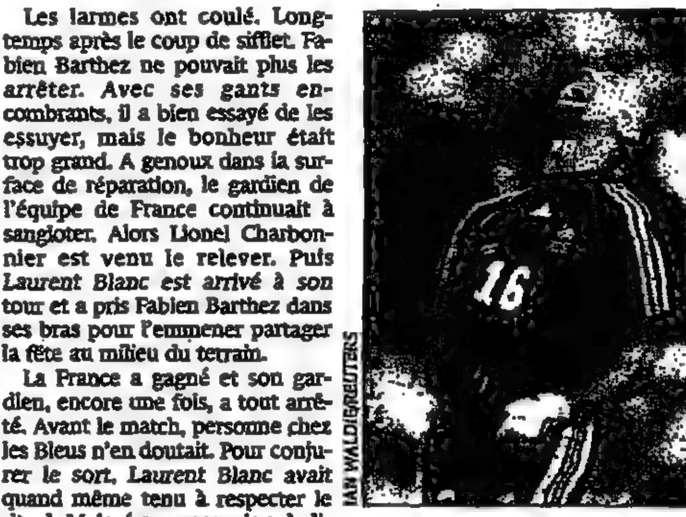
Champion de France en 1990 et 1992 avec l'Olympique de Marseille, vainqueur de la Ligue des champions avec deux clubs différents (1993 avec l'OM, 1996 avec la Juventus de Turin), trois fois champion d'Italie (1995, 1997, 1998), vainqueur de la Coupe intercontinentale (1996), nouveau champion du monde, Didier Deschamps est, tout simplement, le joueur le plus titré de l'histoire du football français.

Qu'importe si son Mondial n'a pas été aussi étincelant que celui d'un Emmanuel Petit ou aussi percutant que celui d'un Lilian Thuram. Didier Deschamps – qui compose avec Marcel Desailly et Laurent Blanc le trio des « cadres » de l'équipe de France, autrement dit les « patrons » – a fait preuve d'un sérieux exemplaire tout au long de la compétition.

« On ne peut rêver mieux, c'est la consécration totale », confiait-il, *dimanche 12 juillet. Demain*, les trophées sembleront probablement tristes à Didier Deschamps, l'homme qui a presque tout gagné.

Frédéric Potet

Barthez, fantasque et invincible



IAN WALDIE/REUTERS

Les larmes ont coulé. Longtemps après le coup de sifflet. Fabien Barthez ne pouvait plus les arrêter. Avec ses gants encombrants, il a bien essayé de les essuyer, mais le bonheur était trop grand. A genoux dans la surface de réparation, le gardien de l'équipe de France continuait à sangloter. Alors Lionel Charbonnier est venu le relever. Puis Laurent Blanc est arrivé à son tour et a pris Fabien Barthez dans ses bras pour l'emmener partager la fête au milieu du terrain.

La France a gagné et son gardien, encore une fois, a tout arrêté. Avant le match, personne chez les Bleus n'en doutait. Pour conjurer le sort, Laurent Blanc avait quand même tenu à respecter le rituel. Malgré sa suspension, le libero français était venu sur la pelouse pour embrasser le crâne rasé du portier porte-bonheur. Mais le talent allait suffire. Dimanche soir, Fabien Barthez était invincible.

Dès le début du match, le portier fantasque annonce la couleur. Sur une tête de Rivaldo, il s'envole et retombe ballon en main. *« Bar-thez ! Bar-thez ! »*, crient les tribunes. Ronaldo lui-même n'y peut rien. La star brésilienne arrive pourtant sur le gardien français comme une fusée. Mais notre héros a le cœur gros et le sang froid. *Il bondit et lui vole la balle* sur la tête. Les deux hommes font la culbute. Le public en redemande : *« Bar-thez ! Bar-thez ! »* Ronaldo, encore, tire à bout portant. Mais le gardien saisit quand même le ballon et le blottit contre lui.

Une fois ou deux seulement, le doux dingue génial se fait peur. Sur sa ligne, il jongle pour capter le ballon devant un attaquant brésilien. Sur un autre centre aérien, la sortie se fait hésitante et crée un moment de panique dans la défense. Mais, bien vite, le numéro 16 se reprend. A vingt-sept ans, Fabien Barthez est un des meilleurs gardiens de but au monde. C'est aussi un garçon simple et généreux. Alors, après avoir dédié la victoire des Bleus à son coéquipier Laurent Blanc, suspendu, il a dit : *« C'est la première fois de ma vie que je pleure. »*

Frédéric Chambon

Petit, un « lion » en bleu


CHARLES PLATIAU/REUTERS

Les Anglais, qui s'y connaissent en matière de courage, lui ont trouvé un surnom évocateur : « The Lion ». Désormais, la France sait qu'elle dispose d'un « lion » blond vêtu de bleu. Sacré champion de France avec l'AS Monaco il y a deux ans, puis champion d'Angleterre sous le maillot d'Arsenal, Emmanuel Petit savoure à présent le titre ultime, celui de champion du monde 1998. Une aventure folle achevée dans l'hystérie collective du Stade de France et conclue par un superbe but.

Avant le début de la compétition, rares étaient ceux qui faisaient de lui un titulaire. Aimé Jacquet a immédiatement fait confiance au « lion » à la crinière blonde. Un pari réussi puisque le joueur d'Arsenal a réalisé un Mondial époustouflant, inscrivant notamment les deux premiers buts d'une carrière internationale qui compte vingt-cinq sélections : le premier face au Danemark, le second devant la Seleçao.

« Tactiquement, Emmanuel fait preuve d'une grande intelligence. Il sait lire le jeu de l'adversaire et possède le sens de l'anticipation », dit de lui Arsène Wenger, son entraîneur à Arsenal, qui fut aussi celui qui le fit débuter à l'AS Monaco il y a déjà neuf ans. Sensible, intelligent et lucide, le « lion » a réalisé une finale remarquable. On l'a vu au milieu de terrain surveiller Leonardo. Puis bloquer le couloir de Cafu. Lorsque Marcel Desailly se fit expulser, le « lion » recula d'un cran et se retrouva, hélas pour la star brésilienne, dans la zone de Ronaldo. Et pour couronner le tout, ce but, inscrit à la suite d'une nouvelle montée rageuse et d'une passe signée Patrick Vieira, son habituel coéquipier à Arsenal. Une soirée inoubliable qu'Emmanuel Petit, toujours aussi lucide, dédiera à Arsène Wenger : *« Grâce aux conseils d'Arsène, ma saison à Arsenal m'a donné des ailes. Je lui dois beaucoup... »* Dans les yeux du « lion », on pouvait lire le bonheur d'un homme à la trajectoire mouvementée qui a enfin trouvé l'équilibre. Dans sa vie comme sur les terrains. Pour le plus grand bonheur des Bleus.

Alain Constant

La plus belle Coupe du monde

La Coupe du monde de la FIFA : un globe terrestre soutenu par deux athlètes

● **NAISSANCE D'UN TROPHÉE** La Coupe Jules-Rimet, ainsi baptisée à partir de 1946 en l'honneur du père fondateur de la Coupe du monde de football, a été créée en 1930 par le sculpteur français Abel Lafleur. Cette même année, les joueurs uruguayens, vainqueurs, chez eux, de la première édition de l'épreuve, brandissent ce trophée, qui représente la déesse de la victoire tenant un calice octogonal.

● **DEUX FOIS VOLÉE, UNE FOIS RETROUVÉE** En 1970, le Brésil devient champion du monde pour la troisième fois. Pelé et ses coéquipiers obtiennent le droit de conserver la coupe Jules-Rimet. Ils ne la garderont pas longtemps. En 1983, le trophée est dérobé dans les locaux de la Fédération brésilienne (CBF). Il n'a jamais été retrouvé. En 1996, les Anglais, organisateurs de l'épreuve et donc dépositaires du précieux objet, avaient connu la même mésaventure. C'est le flair du chien Pickles, un mongrel à poil long, qui permit de retrouver la Coupe, dans un square de Londres.

● **4,9 KILOS D'OR MASSIF** Après la triple victoire du Brésil, il a fallu créer un nouveau trophée. C'est le sculpteur italien Silvio Gazzaniga qui a été sollicité. La coupe de la Fédération internationale de football (FIFA) se substitue à la coupe Jules-Rimet. Elle représente un globe terrestre soutenu par deux athlètes. Elle est entièrement réalisée en or massif de 18 carats. Elle pèse 4 970 grammes et mesure 36 centimètres de haut. Contrairement à la coupe Jules-Rimet, le trophée, propriété de la FIFA, ne sera jamais propriété définitive d'une équipe nationale. Conservé à l'abri des indélicats, il ne quitte que très rarement le siège de la FIFA, à Zurich.

● **UNE COPIE POUR LE CHAMPION** Au soir de la finale du Mondial, les vainqueurs reçoivent le trophée tant convoité. Enfin presque... : c'est en fait une copie qui leur est remise, une réplique en plaqué or ensuite confiée à la fédération victorieuse.

Sur le socle, aux côtés des noms de l'Allemagne et de l'Argentine (deux fois inscrits), du Brésil et de l'Italie (une fois), reste à graver le nom de la France.

Cédric Ryan

هكذا من الاهمال

La Croatie reçoit son diplôme de « grand » du football

Paris. Le bronze récompense une première participation réussie

LES CROATES ont reçu leur médaille de bronze juchés sur un long podium plat portant le chiffre trois, dès samedi 11 juillet au Parc des Princes. Comme s'il convenait de tenir les vainqueurs de la « petite finale » à l'écart des deux équipes en lice pour la « grande ». Mais les joueurs au maillot à damier rouge et blanc étaient trop heureux d'être venus à bout (2-1) des Néerlandais pour se sentir lésés par ce protocole incongru.

Serrant le « diplôme » de la FIFA comme un écolier à une remise des prix, le coach croate, Miroslav Blazevic, a livré une analyse prudente de la victoire des siens : *« Nous n'étions pas plus motivés qu'eux mais simplement plus lucides. Nous avons joués la contre-attaque, ce qui leur a posé des problèmes insolubles. Ce soir, le spectacle était moins important que la victoire. Mon équipe a été courageuse. Plus que sportive, cette victoire aura un effet politique. »* Miroslav Blazevic avait samedi un deuxième sujet de satisfaction : en inscrivant le second but de son équipe, Davor Suker est passé en tête du classement des buteurs de ce Mondial avec six réalisations. Avant lui, Robert Prosinecki, relégué sur le banc de touche pour cause de méforme durant la majeure partie de la Coupe du monde, s'était fait un devoir d'apporter sa pierre à l'édifice en ouvrant la marque.

UN COLLECTIF INATTENDU

« Cette troisième place est plus qu'extraordinaire, a estimé le capitaine croate, Zvonimir Boban, *si on considère que nous avons dû recourir aux barrages pour nous qualifier pour les phases finales. Nous l'avons vraiment voulue. »* Le milieu de terrain Aljosa Asanovic avait rechaussé les lunettes de myope qui lui valent le surnom de « professeur de football » pour revenir sur la défaite de la demi-finale contre la France. *« On ne méritait pas ça, c'est pour cela que nous sommes si contents d'avoir gagné aujourd'hui. »*

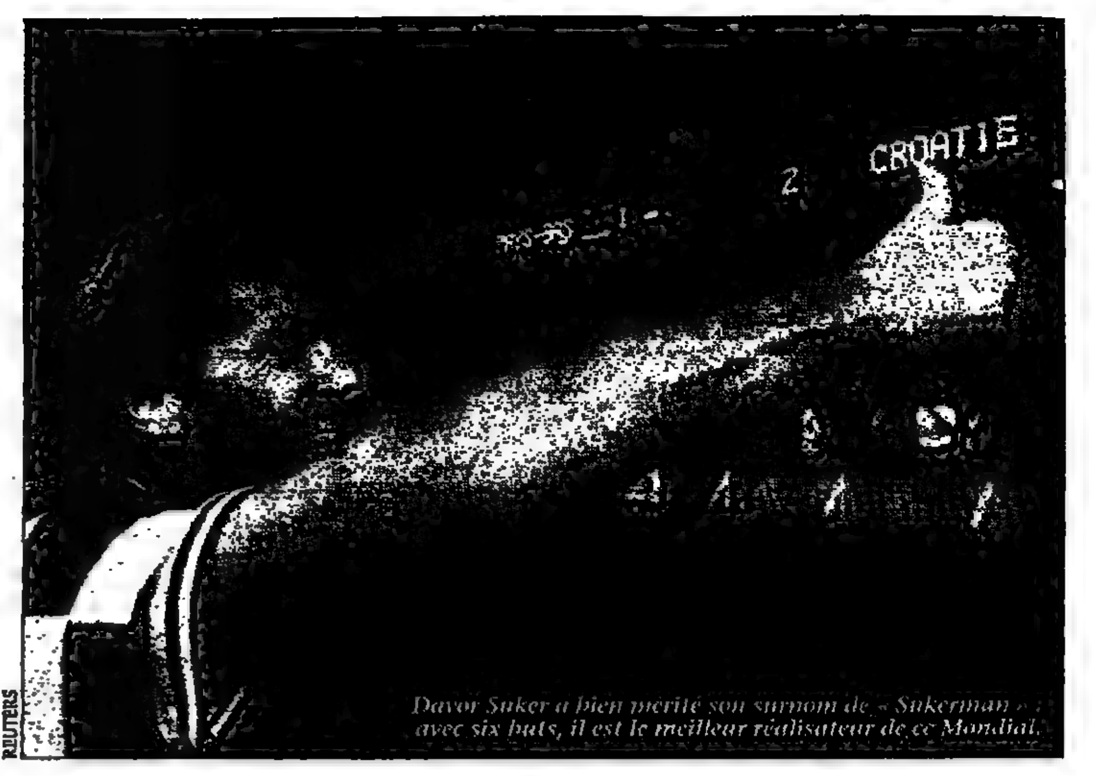
Fruit d'un travail collectif dont on les a souvent dits incapables, cette médaille de bronze pourrait aussi offrir de nouvelles perspectives individuelles. Son parcours en France aidera peut-être Davor Suker à retrouver sa place de titulaire dans les rangs du Real Madrid. Drazen Ladic, le gardien croate, qui a réalisé un Mondial brillant à trente-cinq ans, a dit vivre samedi *« le couronnement inespéré de sa carrière »*. Le « portier », qu'on accusait de tous les maux de l'équipe rouge et blanc avant le Mondial, se dit déjà prêt à jouer *« les deux saisons prochaines dans un championnat étranger pour maintenir son niveau »*.

Pourtant privée d'Allen Boksic, un des buteurs vedettes, la « petite Croatie » s'est résolument campée comme un grand du football. Même si la troisième place mondiale que lui a value sa victoire sur les Pays-Bas de Guus Hiddink ne serait pour d'autres qu'un lot de consolation.

Patricia Jolly

Slaven Bilic hué, Laurent Blanc « libéré »

Le public du Parc des Princes n'avait pas pardonné à Slaven Bilic l'expulsion de Laurent Blanc en demi-finale. Chaque fois qu'il a touché le ballon contre les Pays-Bas, le défenseur croate a essuyé les sifflets et les huées des spectateurs, qui ont également à maintes reprises scandé *« Libérez Laurent Blanc ! »* S'il regrette que Blanc soit privé de finale, le Croate refuse de reconnaître ce que l'opinion considère comme une simulation de sa part. *« Je n'en veux pas aux spectateurs qui sont influencés par les commentaires des médias,* a-t-il expliqué après coup. *Mais je n'ai pas à me sentir coupable pour une faute que Blanc a commise. J'ai été surpris de la réaction disproportionnée du public mais elle n'a fait que me donner une motivation supplémentaire pour bien jouer. J'ai fermé mes oreilles et je me suis concentré sur le jeu. C'est triste d'avoir à reparler de ça maintenant, alors que nous venons de gagner et que l'heure est à la fête. »*



REUTERS
Davor Suker a bien mérité son surnom de « Sukerman » : avec six buts, il est le meilleur réalisateur de ce Mondial.

Le beau jeu des Néerlandais doit apprendre à gagner

LA TÊTE HAUTE, confiante dans l'avenir de sa jeunesse, l'équipe néerlandaise plie bagage à la quatrième place. Une défaite est venue sanctionner la frustration et le sentiment d'injustice qui prévalaient dans ses rangs après l'élimination aux tirs au but, face au Brésil en demi-finales. Cette fois, *« la meilleure équipe de ce Mondial »*, compliment directement adressé par le Croate Slaven Bilic, a été battue. A la régulière puisque son formidable esprit offensif n'a aucun sens sans défense. *« Deux occasions ont suffi aux Croates pour marquer deux buts »*, regrette Philip Cocu, une des révélations de la sélection orange qui a terminé à sa place, au milieu de terrain, après avoir joué attaquant et défenseur.

Tout se mérite et, à l'heure du bilan, cette défaite finale renvoie Guus Hiddink, le sélectionneur, aux craintes qu'il éprouvait au début du tournoi : *« Je dois lutter en permanence contre la volonté qu'ont mes joueurs, et le public hollandais, à tout miser sur l'attaque en sous-estimant l'aspect défensif. »* Et cette fin bizarre – une rencontre archidominée par les Néerlandais battus – grossit les défauts de cette équipe sans les déformer. Ses qualités sont connues et ont fait l'unanimité : une technique collective sans égale, un esprit toujours tourné vers le but. Restent deux défauts qui n'ont pas quitté les Orange tout au long des sept rencontres disputées en France.

Un, les Néerlandais ont beaucoup tenu la balle en leur possession, beaucoup dominé, mais, finalement, peu marqué, si on excepte le 5-0 infligé aux Coréens. Deux, ils ont multiplié les manques de concentration défensive, encaissant beaucoup de buts dans ces courts instants d'inattention. Dans les deux cas, les excuses sont évidentes même si la fierté batave s'interdit de s'y apesantir. L'attaque et la défense ont été décimées par les blessures et les suspensions (Patrick Kluivert et Arthur Numan). Saura-t-on jamais si un Dennis Bergkamp au sommet de sa forme aurait pu emmener les Pays-Bas jusqu'au titre mondial ? *« Personne ne peut le dire,* répond l'attaquant d'Arsenal. *Quand j'ai débuté dans ce tournoi, j'étais resté six semaines sans jouer, c'est pourquoi j'ai eu des hauts et des bas. »*

AVEC OU SANS HIDDINK ?

La grande star néerlandaise a donc raté son Mondial. Deux de ses coéquipiers figurent quand même dans le « onze idéal » que les experts de la FIFA ont élu après les demi-finales : Frank de Boer, le libéro-capitaine, et Edgar Davids, le « pitbull » du milieu de terrain. *« Je suis très content de mon tournoi au niveau personnel,* dit ce dernier. *Les louanges sur l'équipe me font également très plaisir. Mais on finit quatrième et là, il n'y a vraiment pas de quoi être satisfait. L'équipe est bonne, mais elle doit encore s'améliorer. »*

Avec Guus Hiddink à sa tête pour préparer l'Euro 2000 organisé conjointement aux Pays-Bas et en Belgique ? L'entraîneur, qu'on annonce pressenti par le Real Madrid, est un peu las de la question. *« Appelez-moi lundi à la fédération »*, répond-il invariablement aux journalistes espagnols. Mais il n'est pas avare de commentaires sur l'avenir de son groupe. *« Nous allons garder notre philosophie de jeu offensif car nous en sommes très fiers. Nous quittons ce Mondial frustrés parce que nous avons été victimes, lors des deux derniers matches, de deux terribles erreurs d'arbitrage. »* Et quand on lui demande *« Quelle est votre principale victoire, le jeu produit ou l'esprit de camaraderie retrouvé au sein de votre groupe ? »*, Hiddink prend le temps de réfléchir avant de répondre : *« Le jeu est ce qui compte toujours le plus, mais on ne l'aurait sans doute pas produit sans camaraderie. »*

Christian Jaurena

CROATIE - PAYS-BAS

MATCH POUR LA TROISIÈME PLACE
SAMEDI 11 JUILLET

21 heures, Parc des Princes, à Paris
• Temps couvert, pluvieux sur la fin
• Terrain en bon état • Pelouse moyenne
• Public enthousiaste • 48 000 spectateurs
Arbitre : M. Epifanio Gonzalez Chavez (Paraguay) assisté de MM. Fred (Vanuatu) et Zammit (Malte).

[illegible] Match de bonne qualité technique, et agréable à suivre, en particulier en première période, lorsque les deux équipes [illegible]. Par la suite, la fatigue et le manque de motivation des Néerlandais, malgré l'entrée en jeu de Marc Overmars, ont permis aux Croates de conserver l'avantage qu'ils avaient pris avant la mi-temps [illegible] contre le cours du jeu. Malgré une domination [illegible] constante et quelques belles séquences de jeu à une touche de balle, les joueurs orange ont manqué de percussion et de spontanéité dans les vingt derniers mètres, en particulier Dennis Bergkamp. Les Croates, au contraire, ont fait preuve de leur opportunisme habituel et d'une solidarité qui ne s'est jamais démentie. Par la même occasion, ils ont servi les ambitions personnelles de Suker, qui, avec six buts, finit meilleur buteur du Mondial. Avec la troisième place sur le podium qu'elle a sans doute plus désirée que son adversaire, la Croatie obtient un résultat exceptionnel, mais mérité, pour une première qualification.

PAYS-BAS
Sélectionneur : Hiddink.
1 Van der Sar, 4 F. de Boer (cap.)
3 Stam, 5 Numan, 6 Jonk
10 Seedorf, 16 Davids, 11 Cocu (Overmars, 46e)
8 Bergkamp (Van Hooijdonk, 58e)
9 Kluivert, 12 Zenden

CROATIE
Sélectionneur : Blazevic
1 Ladic, 4 Stimac, 6 Bilic, 14 Soldo, 13 Stanic
10 Boban, cap. (Tudor, 86e), 3 Jurcic
17 Jarni, 8 Prosinecki (Vlaovic, 79e)
7 Asanovic, 9 Suker

BUTS — CROATIE : Prosinecki (13e, de 10 m à droite, tir croisé de l'intérieur du pied droit à ras de terre) ; Suker (37e, de 16 m à gauche, frappe croisée du pied gauche à ras de terre près du poteau droit).
PAYS-BAS : Zenden (22e, de 19 m dans l'axe, frappe vrillée du coup de pied gauche, déviée par Ladic sous la transversale au centre du but).

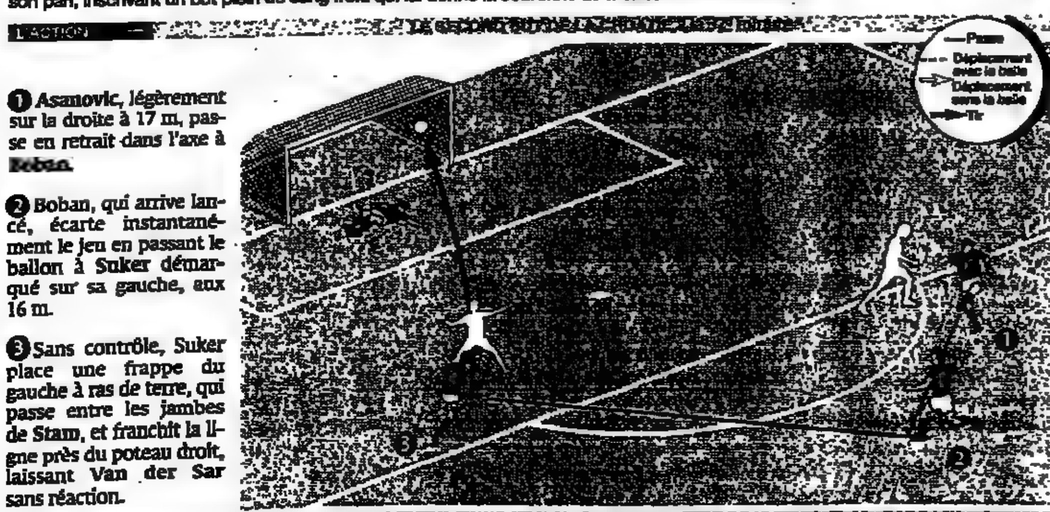
AVERTISSEMENTS — CROATIE : Jurcic (34e, jeu dangereux), Stimac (51e, jeu irrégulier, Asanovic (58e, jeu dangereux, Stanic (73e, jeu irrégulier).
PAYS-BAS : Davids (88e, contestation).

[illegible] — CROATIE : 28 positions d'attaque dans les 30 m (15 + 13) dont 5 occasions (4 + 1) ; 6 tirs (5 + 1) dont 1 paré (1 + 0) par Van der Sar.
PAYS-BAS : 83 positions d'attaque dans les 30 m (36 + 47) dont 9 occasions (6 + 3) ; 20 tirs (13 + 7) dont 7 contrés (3 + 4) et 8 parés (4 + 4) par Ladic.

ARRÊTS DE JEU — En faveur de la CROATIE : 19 coups francs (5 + 14) dont 3 hors-jeu (1 + 2), 1 corners (0 + 1).
En faveur des PAYS-BAS : 23 coups francs (9 + 14) dont 4 hors-jeu (1 + 3), 6 corners (2 + 4).

[illegible] — PAYS-BAS : Clarence Seedorf (22 ans) a semblé être un des joueurs les plus motivés au sein de son équipe. Se dépensant sans répit dans l'entre-jeu pour ratisser les ballons, s'intercalant en attaque le plus souvent possible, le joueur du Real Madrid a failli marquer à plusieurs reprises, l'arbitre lui refusant même un but pour hors-jeu.
CROATIE : Davor Suker (30 ans) n'a pensé qu'à une chose, en dehors de la victoire de son équipe : se détacher, seul, en tête du classement des buteurs. Encore plus individualiste qu'à l'ordinaire, le partenaire de Seedorf au Real a réussi son pari, inscrivant un but plein de sang froid qui lui donne la couronne du meilleur tireur du Mondial.

L'ACTION — [illegible]



❶ **Asanovic**, légèrement sur la droite à 17 m, passe en retrait dans l'axe à Boban.

❷ Boban, qui arrive lancé, écarte instantanément le jeu en passant le ballon à Suker démarqué sur sa gauche, aux 16 m.

❸ Sans contrôle, Suker place une frappe du gauche à ras de terre, qui passe entre les jambes de Stam, et franchit la ligne près du poteau droit, laissant Van der Sar sans réaction.

هكذا من الأصل

« Le niveau de jeu est plus relevé qu'il y a dix ou vingt ans »

Raymond Domenech, consultant du Mondial, conclut la série de ses analyses techniques par un entretien dans lequel il commente les tendances du jeu moderne, telles que la Coupe du monde 1998 les a illustrées

« Le parcours réalisé lors de ce Mondial par l'équipe de France vous a-t-il étonné ?

– Non, absolument pas. Les trois adversaires du premier tour ne devaient logiquement pas poser de problème aux Bleus, et ils n'en ont effectivement pas posé. Ensuite, la victoire sur le Paraguay ne peut pas être considérée comme une surprise, ni celle sur la Croatie en demi-finales. Le seul gros morceau à avaler a été l'Italie. J'avais déclaré avant le début de la compétition que la France irait au bout.

– Quelle est la part d'Aimé Jacquet dans cette réussite ?

– Son grand mérite, c'est d'être resté fidèle à ses idées. Il n'a pas tout chamboulé comme le lui demandaient les amateurs de « football champagne ». Soyons réalistes : nous ne possédons pas les arguments offensifs des Néerlandais, par exemple. La force de cette sélection française, c'est la défense. Au lieu de « mourir en beauté » – ce qui aurait été le cas s'il avait écouté ceux qui lui demandaient d'aligner quatre attaquants et de jouer un football offensif –, Aimé a préféré continuer dans sa voie. Les changements intervenus depuis l'Euro 96 sont finalement minimes : l'apparition des jeunes attaquants Thierry Henry et David Trezeguet, l'arrivée de Stéphane Guivarc'h, et c'est à peu près tout. Il n'y a pas eu de révolution, seulement des aménagements. Et cela a payé.

– Pensez-vous que le championnat de France, qui commence le 7 août, bénéficiera de cet « effet Mondial » positif ?

– La France s'est découvert un nouveau public de foot, plein de fraîcheur et d'enthousiasme. L'apparition d'un public féminin de plus en plus nombreux dans les tribunes est un élément essentiel pour l'avenir de ce sport en France. Grâce au Mondial, nous possédons désormais des enceintes modernes et confortables. Je suis persuadé que, sur la lancée du Mondial, les gens continueront à se rendre au stade. Reste maintenant à offrir à ce public un spectacle de qualité, donc arrêter l'exode de nos meilleurs joueurs et donner envie de revenir à ceux qui évoluent à l'étranger. Un peu comme ce qui est arrivé en Allemagne, après le titre conquis en 1990. Les stars allemandes, qui évoluaient pour la plupart en Italie, sont revenues en Bundesliga. Là-bas, les tribunes sont pleines et le spectacle est permanent. Mais pour faire revenir nos stars au pays, il faut absolument engager deux grandes réformes.

– Lesquelles ?

– D'abord, imposer la présence d'un organisme de contrôle de gestion des clubs dans tous les pays européens. Il n'y a qu'en France qu'existe la DNCG. Autrement dit, nos clubs ne peuvent pas faire n'importe quoi, les autres si ! Les clubs italiens ou espagnols continuent de dépenser des sommes folles sur le marché des transferts alors que certains sont endettés jusqu'au cou. Tant que les pays européens ne seront pas égaux devant la loi, les clubs français ne pourront pas lutter. La seconde réforme indispensable doit être engagée par les responsables politiques français : il faut mettre en œuvre une réforme fiscale concernant ce que j'appelle les « métiers spéciaux », dont fait partie celui de footballeur pro. Ce que gagne un joueur français en « brut » chez nous, il le gagne en « net » à l'étranger. Si l'on veut stopper l'exode de nos meilleurs éléments, il faut agir sur le plan fiscal...

– Revenons au Mondial : était-ce une bonne idée d'élargir la compétition à trente-deux équipes ?

– Oui. Les « petites » équipes ont apporté une fraîcheur bienvenue, et même une certaine qualité de jeu. En fait, la première partie de la compétition a été festive, la seconde plus sérieuse.

– D'anciens grands joueurs, comme Franz Beckenbauer et Diego Maradona, ont critiqué le niveau de jeu pratiqué durant ce Mondial et même le manque d'émotions fortes. Ces jugements sévères vous paraissent-ils fondés ?

– Il faudrait que les papys arrêtent de râler ! Ils n'arrivent pas à admettre que le football a évolué et que, aujourd'hui, le niveau de jeu général est beaucoup plus élevé qu'il y a dix ou vingt ans, lorsqu'ils brillaient sur les terrains.

– Johan Cruijff a regretté qu'aucun joueur d'exception n'ait marqué les années 90...

– Il y a du talent dans beaucoup d'équipes. Les joueurs exceptionnels existent toujours : Brian Laudrup, Rivaldo, Zidane, Suker ou Ronaldo sont de ceux-là. En revanche, Cruijff a raison lorsqu'il déclare que les joueurs de couloir sont nuisibles au football parce que leur hyperactivité signifie en fait que les vrais ailiers sont absents ! Une seule équipe a évolué avec de vrais ailiers lors de ce Mondial, les Pays-Bas. Chez les Néerlandais, la prise de risque est payante, et ce n'est pas un hasard si tous leurs buts lors de ce Mondial ont été inscrits sur des phases de jeu en mouvement et pas sur des coups de pied arrêtés. Mais ils peuvent se permettre de mettre en place ce système parce que, depuis l'âge de quatorze ans, les meilleurs jeunes du pays ont pris l'habitude de travailler ce système. Derrière les exploits d'Overmars ou de Boer, il y a dix ans de travail tactique...

– Quels ont été à vos yeux les grands « créateurs » de ce Mondial ?

– Un créateur est quelqu'un qui fabrique quelque chose d'inattendu. L'Argentin Ariel Ortega aurait pu être un créateur hors pair, mais il aime un peu trop garder le ballon. C'est un génie individualiste. En revanche, Brian Laudrup sait faire jouer les autres. L'attaquant croate Davor Suker est aussi un vrai créateur. Balle au pied, il provoque l'inattendu...

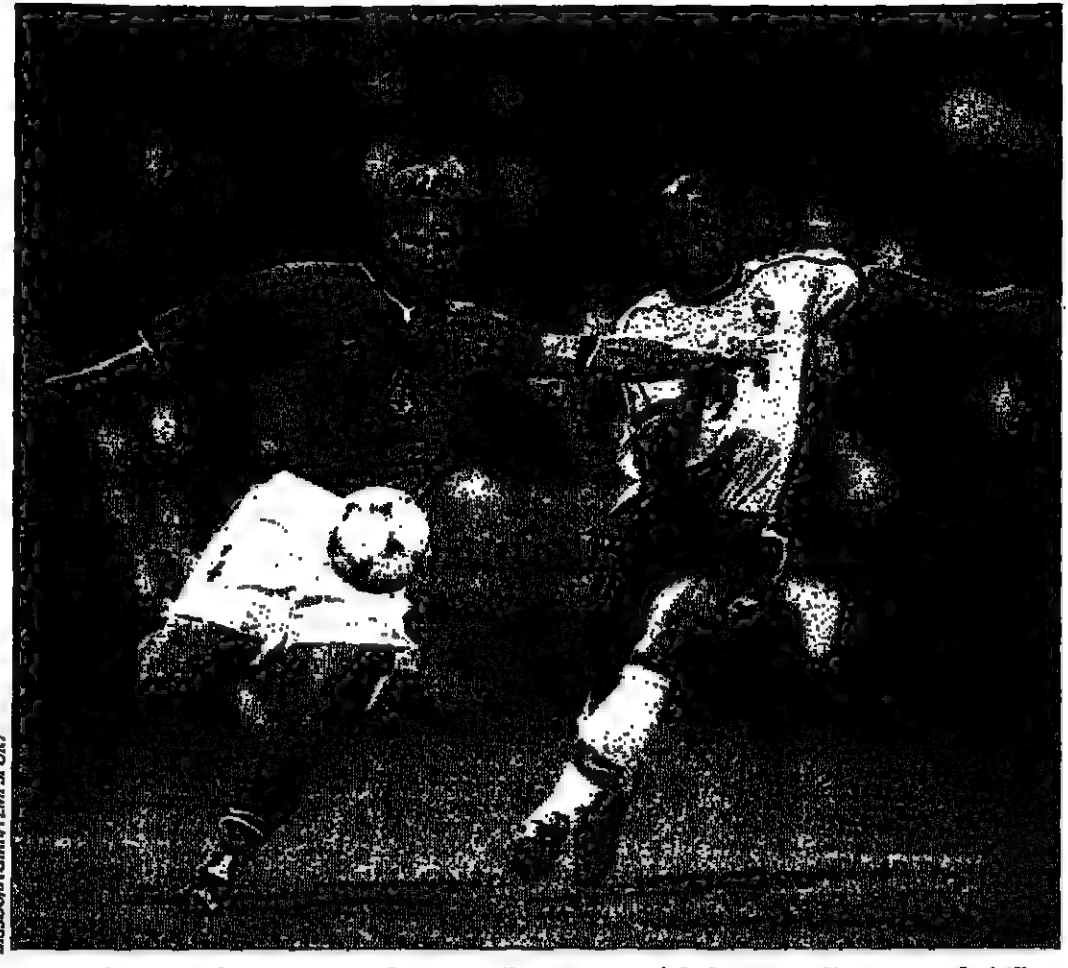
– Les nouvelles règles ont profondément modifié le jeu des gardiens. Qui ont été les meilleurs à ce poste si délicat ?

– Lorsque je vois jouer Andreas Köpke au pied, je me dis que je n'aimerais pas être un défenseur allemand ! Sincèrement, je pense que le meilleur est vraiment Fabien Barthez. Juste derrière, le Hollandais Van der Sar a aussi été excellent, notamment dans ses relances au pied. Quant au Mexicain Campos, il lui manque 20 centimètres ! Face aux Allemands, sa petite taille a été un handicap flagrant, notamment sur le but de Bierhoff.

– L'arbitrage a été au centre de plusieurs polémiques. Quel est votre point de vue ?

– Cette Coupe du monde a signé la mort de l'arbitrage dans sa forme actuelle. Il faut entreprendre d'urgence deux modifications indispensables. D'abord, avoir un second arbitre sur le terrain. Ensuite, utiliser la vidéo, non pas pendant la rencontre mais après, comme un moyen de rattrapage. Avec la vidéo, Laurent Blanc aurait sans doute disputé la finale puisque les images auraient pu relativiser la gravité de son geste sur le défenseur croate. Il faudrait mettre sur pied un conseil de cinq personnes représentant les joueurs, les entraîneurs, les dirigeants, les arbitres et la FIFA (ou l'UEFA pour les Coupes d'Europe) qui se réunirait après les matches devant la vidéo. En d'autres mots, il faut absolument "ouvrir" l'arbitrage. »

Propos recueillis par Alain Constant



BISSOU/SYGMA/TEMPSPORT

Le défenseur néerlandais Frank de Boer (à gauche) est à la lutte avec l'attaquant brésilien Ronaldo : une des séquences fortes de la splendide demi-finale jouée à Marseille.

Le tirage de maillot, nouveau fléau

« Après le Mondial 94 aux Etats-Unis, notre objectif pour 1998 était une meilleure protection du joueur en combattant le tacle par derrière. Nous avons réussi. Maintenant apparaît un nouveau mal, le tirage des maillots et la simulation. Ce sera notre travail d'y remédier pour 2002 », a relevé l'ex-arbitre international allemand Volker Rohr, membre du comité d'arbitrage de la FIFA, en faisant le point des problèmes survenus pendant le Mondial.

L'une de ces actions fut réprimée le 23 juin à Marseille par Baharmast Esfandiar, arbitre américain du match entre le Brésil et la Norvège, qui fut pratiquement le seul à voir le défenseur Junior Baiano déséquilibrer l'attaquant Tore-Andre Flo. Dans ce cas, l'œil de l'homme en noir fut plus précis que celui des caméras. Ce n'est pas le cas dans les phases de jeu consécutives à des coups de pied arrêtés : sur corner, il n'est pas rare de dénombrer jusqu'à huit oppositions « homme à homme ». Comme il est impossible pour l'arbitre de « tout » repérer, les joueurs en profitent pour s'empêcher de bouger ou de sauter, en toute impunité. Les ralentis ont révélé l'intensité de ces accrochages, mais le corps arbitral continue de récuser cette assistance technologique.

LE MONDIAL 98 EN CHIFFRES

- **Total des buts marqués :** 171 (moyenne : 2,67 par match).
- **Total de buts marqués depuis l'origine :** 1 755 buts.
- **Meilleur buteur :** Davor Suker (Croatie), 6 buts.
- **Meilleure attaque :** France, 15 buts.
- **Meilleure défense** (sur l'ensemble du Mondial) : France avec 2 buts en 7 matches. Il s'agit du plus faible total de buts encaissés par un champion du monde.
- **Equipes invaincues :** France et Italie. L'élimination aux tirs au but de l'Italie par la France n'est pas considérée comme une défaite par la FIFA.
- **Total des cartons :** 280. Avertissements : 258 (contre 227 en 1994, 164 en 1990 et 135 en 1986). Expulsions : 22 (contre 15 en 1994, 16 en 1990 et 8 en 1986).
- **Affluences** (chiffre non officiel) : 2 775 400 spectateurs (dont 1 977 000 pour les 48 matches du 1er tour, 341 300 pour les 8es, 206 600 pour les quarts, 130 000 pour les demi-finales, 45 500 pour le match de classement et 75 000 pour la finale), soit une moyenne de 43 366 par match.

RÉSULTATS DU PREMIER TOUR

GROUPE A

10/6	Brésil-Ecosse	2-1
10/6	Maroc-Norvège	2-2
16/6	Ecosse-Norvège	1-1
16/6	Brésil-Maroc	3-0
23/6	Brésil-Norvège	1-2
23/6	Ecosse-Maroc	0-3

▼ CLASSEMENT

	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc
1 Brésil	6	3	2	0	1	6	3
2 Norvège	5	3	1	2	0	5	4
3 Maroc	4	3	1	1	1	5	5
4 Ecosse	1	3	0	1	2	2	6

GROUPE B

11/6	Italie-Chili	2-2
11/6	Cameroun-Autriche	1-1
17/6	Chili-Autriche	1-1
17/6	Italie-Cameroun	3-0
23/6	Chili-Cameroun	1-1
23/6	Italie-Autriche	2-1

▼ CLASSEMENT

	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc
1 Italie	7	3	2	1	0	7	3
2 Chili	3	3	0	3	0	4	4
3 Autriche	2	3	0	2	1	3	4
4 Cameroun	2	3	0	2	1	2	5

GROUPE C

12/6	Danemark-Ar. saoudite	1-0
12/6	France-Afr. du Sud	3-0
18/6	Danemark-Afr. du Sud	1-1
18/6	France-Arabie saoudite	4-0
24/6	Afr. Sud-Ar. saoudite	2-2
24/6	France-Danemark	2-1

▼ CLASSEMENT

	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc
1 France	9	3	3	0	0	9	1
2 Danemark	4	3	1	1	1	3	3
3 Afr. Sud	2	3	0	2	1	3	6
4 Ar. saoud.	1	3	0	1	2	2	7

GROUPE D

12/6	Bulgarie-Paraguay	0-0
13/6	Espagne-Nigeria	2-3
19/6	Nigeria-Bulgarie	1-0
19/6	Espagne-Paraguay	0-0
24/6	Espagne-Bulgarie	6-1
24/6	Nigeria-Paraguay	1-3

▼ CLASSEMENT

	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc
1 Nigeria	6	3	2	0	1	5	5
2 Paraguay	5	3	1	2	0	3	1
3 Espagne	4	3	1	1	1	8	4
4 Bulgarie	1	3	0	1	2	1	7

GROUPE E

13/6	Mexique-Corée du Sud	3-1
13/6	Pays-Bas-Belgique	0-0
20/6	Belgique-Mexique	2-2
20/6	Pays-Bas-Corée du Sud	5-0
25/6	Pays-Bas-Mexique	2-2
25/6	Belgique-Corée du Sud	1-1

▼ CLASSEMENT

	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc
1 Pays-Bas	5	3	1	2	0	7	2
2 Mexique	5	3	1	2	0	7	5
3 Belgique	3	3	0	3	0	3	3
4 Cor. du S.	1	3	0	1	2	2	9

GROUPE F

14/6	Iran-Yougoslavie	0-1
15/6	Allemagne-Etats-Unis	2-0
21/6	Allemagne-Yougoslavie	2-2
21/6	Etats-Unis-Iran	1-2
25/6	Allemagne-Iran	2-0
25/6	Etats-Unis-Yougoslavie	0-1

▼ CLASSEMENT

	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc
1 Allemagne	7	3	2	1	0	6	2
2 Yougo.	7	3	2	1	0	4	2
3 Iran	3	3	1	0	2	2	4
4 Etats-Unis	0	3	0	0	3	1	5

GROUPE G

15/6	Roumanie-Colombie	1-0
15/6	Tunisie-Angleterre	0-2
22/6	Colombie-Tunisie	1-0
22/6	Roumanie-Angleterre	2-1
26/6	Colombie-Angleterre	0-2
26/6	Roumanie-Tunisie	1-1

▼ CLASSEMENT

	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc
1 Roumanie	7	3	2	1	0	4	2
2 Angleterre	6	3	2	0	1	5	2
3 Colombie	3	3	1	0	2	1	3
4 Tunisie	1	3	0	1	2	1	4

GROUPE H

14/6	Jamaïque-Croatie	1-3
14/6	Japon-Argentine	0-1
20/6	Japon-Croatie	0-1
21/6	Argentine-Jamaïque	5-0
26/6	Argentine-Croatie	1-0
26/6	Japon-Jamaïque	1-2

▼ CLASSEMENT

	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc
1 Argentine	9	3	3	0	0	7	0
2 Croatie	6	3	2	0	1	4	2
3 Jamaïque	3	3	1	0	2	1	8
4 Japon	0	3	0	0	3	1	4

Tableau de la phase finale

1/8 DE FINALE	1/4 DE FINALE	1/2 FINALES	FINALE
BRESIL - CHILI 4-1	BRESIL - DANEMARK 3-2	BRESIL - PAYS-BAS 1-1 (4-2 t. a. b.)	FRANCE - BRESIL 3-0
NIGERIA - DANEMARK 1-4			
PAYS-BAS - YOUG. 2-1	PAYS-BAS - ARGENTINE 2-1	MATCH POUR LA 3e PLACE PAYS-BAS - CROATIE 1-2	
ARGENTINE - ANGL. 2-2 (4-3 t.a.b.)			
ITALIE - NORVEGE 1-0	ITALIE - FRANCE 0-0 (3-4 t. a. b.)	FRANCE - CROATIE 2-1	
FRANCE - PARAGUAY 1-0 (a.p.)			
ALLEMAGNE - MEXIQUE 2-1	ALLEMAGNE - CROATIE 0-3		
ROUMANIE - CROATIE 0-1			

TOUS LES BUTEURS DU MONDIAL 98

6 buts

SUKER (Croatie)

5 buts

BATISTUTA (Argentine)
VIERI (Italie)

4 buts

HERNANDEZ (Mexique)
RONALDO (Brésil)
SALAS (Chili)

3 buts

BEBETO (Brésil)
BERGKAMP (Pays-Bas)
BIERHOFF (Allemagne)
CESAR SAMPAIO (Brésil)
HENRY (France)
KLINSMANN (Allemagne)
RIVALDO (Brésil)

2 buts

R. BAGGIO (Italie)
BARTLETT (Afrique du Sud)
BASSIR (Maroc)
COCU (Pays-Bas)
R. DE BOER (Pays-Bas)
HADDA (Maroc)
HIERRO (Espagne)
KIKO (Espagne)
KLUIVERT (Pays-Bas)
KOMLJENOVIC (Yougoslavie)
B. LAUDRUP (Danemark)
MOLDOVAN (Roumanie)
MORIENTES (Espagne)
ORTEGA (Argentine)
OWEN (Angleterre)
PELAEZ (Mexique)
PETIT (France)
PROSINECKI (Croatie)
SHEARER (Angleterre)
THURAM (France)
WHITMORE (Jamaïque)
WILMOTS (Belgique)
ZIDANE (France)

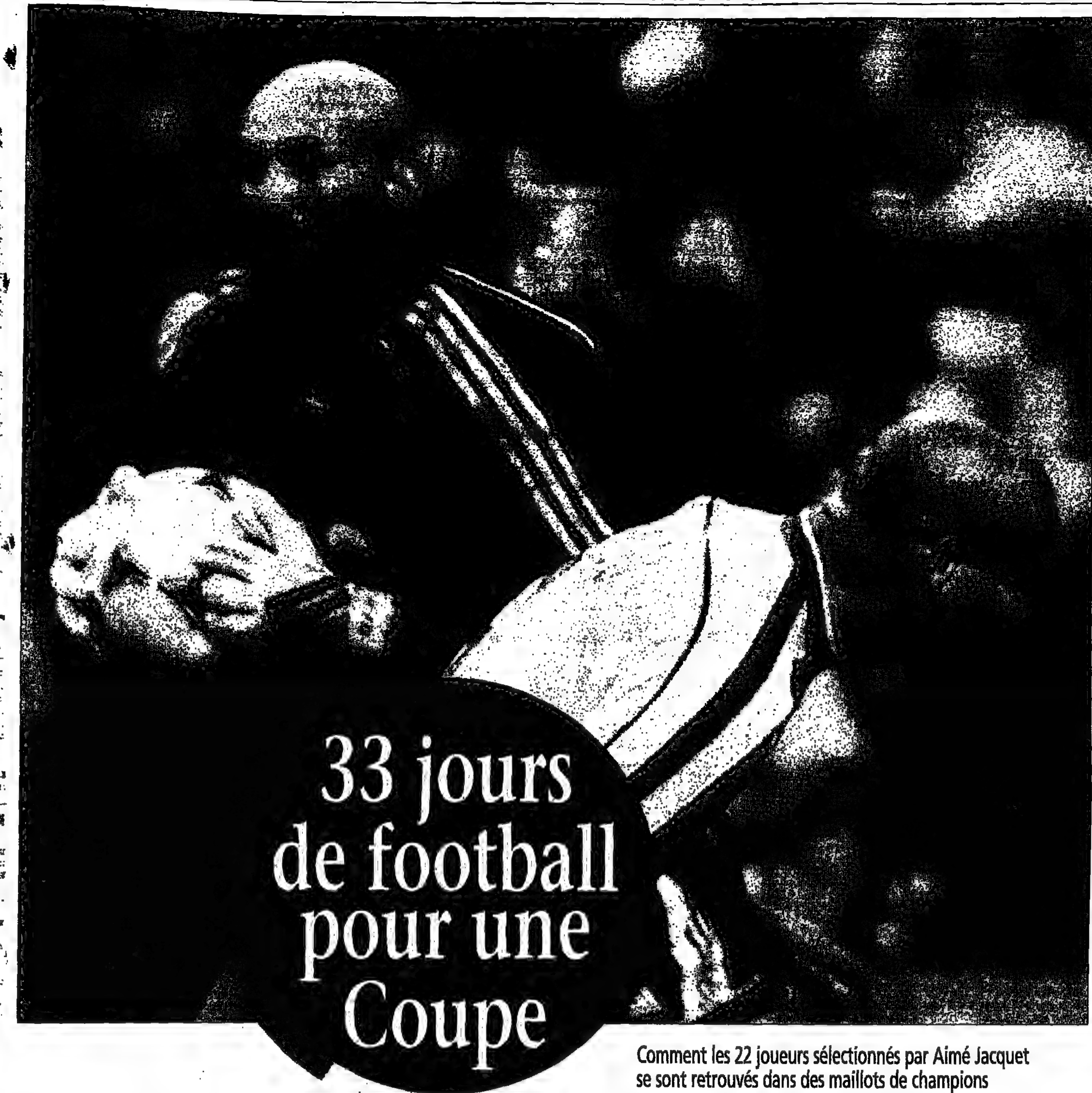
1 but

ADEPOJU (Nigeria)
AL-JABER (Arabie saoudite)
AL TUNIAN (Arabie saoudite)
ANDERTON (Angleterre)
AYALA (Paraguay)
BABANGIDA (Nigeria)
BECKHAM (Angleterre)
BENITEZ (Paraguay)
BLANC (France)
BLANCO (Mexique)
BURLEY (Ecosse)
CARDOSO (Paraguay)
COLLINS (Ecosse)
DAVIDS (Pays-Bas)
DI BIAGIO (Italie)
DJORKAEFF (France)
DUGARRY (France)
EARLE (Jamaïque)
EGGEN (Norvège)
ESTILI (Iran)
E. FLO (Norvège)
T.A. FLO (Norvège)
HA SEOK-JU (Corée du Sud)
HADJI (Maroc)
HELVEG (Danemark)
HERZOG (Autriche)
IKPEBA (Nigeria)
ILIE (Roumanie)
JARNI (Croatie)
JORGENSEN (Danemark)
KOSTADINOV (Bulgarie)
M. LAUDRUP (Danemark)
LAWAL (Nigeria)
LIZARAZU (France)
LOPEZ (Argentine)
LUIS ENRIQUE (Espagne)
McBRIDE (Etats-Unis)
McCARTHY (Afrique du Sud)
MAHDAVIKIA (Iran)
MBOMA (Cameroun)
MIHAJLOVIC (Yougoslavie)
MIJATOVIC (Yougoslavie)
A. MÖLLER (Allemagne)
P. MOLLER (Danemark)
NAKAYAMA (Japon)
NIELSEN (Danemark)
NILIS (Belgique)
NJANKA (Cameroun)
OLISEH (Nigeria)
ORUMA (Nigeria)
OVERMARS (Pays-Bas)
PETRESCU (Roumanie)
PINEDA (Argentine)
POLSTER (Autriche)
PRECIADO (Colombie)
RAUL (Espagne)
REKDAL (Norvège)
RIEPER (Danemark)
SAND (Danemark)
SCHOLES (Angleterre)
SIERRA (Chili)
SOUAYAH (Tunisie)
STANIC (Croatie)
STOJKOVIC (Yougoslavie)
TREZEGUET (France)
VAN HOOIJDONK (Pays-Bas)
VASTIC (Autriche)
VLAOVIC (Croatie)
YOO SANG-CHUL (Corée du Sud)
ZANETTI (Argentine)
ZENDEN (Pays-Bas)

Buts contre leur camp

BOYD (Ecosse)
CHIPPO (Maroc)
ISSA (Afrique du Sud)
MIHAJLOVIC (Yougoslavie)

هكذا من الاصل



33 jours de football pour une Coupe

Comment les 22 joueurs sélectionnés par Aimé Jacquet se sont retrouvés dans des maillots de champions

D'un baiser à une accolade

UN baiser en *guise* de rite d'ouverture. La *scène se passe le premier soir du Mondial, le 10 juin,* à Montpellier. Les joues empourprées par *le* soleil couchant *et* les couleurs rouge et blanc de son drapeau national, une blonde Norvégienne pose sa bouche sur celle, grimée en vert et rouge, d'un jeune supporteur marocain, visage émacié et cheveu de jais. L'écran de télévision passe et repasse l'image qui, mieux qu'une feuille de match, présente les équipes et, mieux qu'un long discours, annonce ce « peace and love » de fin de siècle, cette fusion de races et de cultures, de sons et de couleurs qui commence dans dix stades de France flambant neufs, au milieu de femmes coincées en tailleur et de torses nus ruisselants de sueur.

Norvège, Maroc... Ce dialogue Nord-Sud *manque de voler en* éclats treize jours plus tard à *Saint-Etienne,* quand les chevau-légers du royaume de l'Atlas terrassent les costauds d'Ecosse, mais sont devancés pour la qualification par les Scandinaves qui, à 400 kilomètres de là, sont au nirvana : à Marseille, ils ont battu le Brésil. Alors pantelants avec leurs mines de gosses, les Bassir, Saber, Chiba, Hadji s'effondrent en larmes sur la pelouse de Geoffroy-Guichard. Au pays de Racine et Corneille, la dramaturgie du premier tour – unité d'action, de lieu, de temps – est respectée. Elle meut la France en un théâtre permanent, avec ses peurs et ses bonheurs, ses trompe-l'œil et ses *exploits, ses torsions de douleurs* et ses élans de joie.

Le premier acte est celui des galops d'essai. C'est là qu'on teste les grosses et les petites écuries. Pour les grosses, c'est le moment d'afficher des ambitions, d'impressionner des rivaux, sans dépenser l'énergie ni dévoiler toutes les batteries. A ce jeu, le Brésil se montre déjà le plus fort. Pour se rassurer, on chuchote que la Seleçao n'est pas aussi brillante que ses devancières, que sa défense est poreuse, son gardien usé, son idole Ronaldo fragile parce que traquée. *Misérables calculs* de petits cancres qui jouent à cache-*cache avec le professeur pour* mieux tester sa résistance. Grâce *au but marqué de l'épaule par* Cesar Sampaio dès la troisième minute du Mondial à Saint-Denis, le Brésil ne manque pas son entrée face aux Ecossais. Il donnera la leçon aux jeunes Marocains, échouera face à la Norvège. Le tenant du titre fait le minimum, mais il est là.

Econome de ses deniers, l'Italie, comme toujours, commence « petit », limite les dégâts grâce à un penalty généreusement accordé, le 11 juin à Bordeaux, contre le Chili (2-2). Ce sera la première d'une longue série de décisions d'arbitrage contestées, l'ouverture d'un forum qui transforme les cafés en amphis et les journaux en tribunaux. La France entière dissèque, compare les tacles non sanctionnés et les cartons rouges qui tombent *comme la mitraille* à Gravelotte. Elle pleure avec le Cameroun *éliminé* pour un but refusé contre le Chili (1-1), avec le Maroc expédié en enfer pour un penalty (discuté, puis justifié) accordé à la Norvège (2-2). Avec Zinedine Zidane, légitimement exclu et suspendu pour deux matches au début de la compétition, et Laurent Blanc, injustement privé de la finale, la France paiera son tribut à cet arbitraire de l'arbitrage.

24 JUIN

L'Italie se rétablit face au Cameroun (3-0) et à l'Autriche (2-1). Quant à *la* France, au parcours apparemment plus facile, elle est, avec l'Argentine, la seule des trente-deux équipes à gagner ses trois rencontres du premier tour, contre l'Afrique du Sud (3-0), l'Arabie saoudite (4-0) et le Danemark (2-1) qui s'assoupit par une fin d'après-midi caniculaire à Lyon, mercredi 24 juin. Les Vikings se réveilleront au tour suivant. Au premier, la hiérarchie est globalement respectée. Des huit têtes de série – Brésil, Italie, France, Espagne, *Pays-Bas,* Allemagne, Roumanie, Argentine – seule l'Espagne, dans le groupe bien nommé de la « mort », cale au port. Le cheval d'orgueil se cabre contre une Bulgarie défaillante (6-1), mais dès *le* premier match contre le Nigeria (3-2), il avait été touché *aux jarrets. Cette élimination* précoce est une insulte au talent *de vieux seigneurs comme* Guillermo Amor ou Andoni Zubizarreta et de jeunes gloires pourpre et or comme Raul ou Francisco Morientes. Le premier tour, c'est le bal des débutants. Tous les quatre ans, on y guette la séductrice inconnue qui aimante les regards et alimente les potins, la « petite » équipe qui bouscule la hiérarchie du football établie depuis si longtemps en Amérique latine et en Europe.

Au pays de Racine et Corneille, la dramaturgie du premier tour – unité d'action, de lieu, de temps – est respectée

Aussi en France a-t-on les yeux de Chimène pour les Bafana Bafana, ces Sud-Africains brillants lors des deux dernières coupes d'un continent qui, pour la première fois dans un Mondial, a cinq représentants. On fait du Nigeria, prometteur en 1994 aux Etats-Unis, champion olympique à Atlanta en 1996, un vainqueur potentiel. Pour le plaisir, on mise sur des néophytes comme le Japon et la Jamaïque, ou sur les progrès du Cameroun, de la Corée du Sud, de la Tunisie, de l'Iran, de l'Arabie saoudite, des Etats-Unis qui n'en sont pas à leur première participation. On rêve d'équipes trouble-fête, de révolte de « gueux » contre nantis du ballon rond.

En vain. Faudra-t-il en parler comme de la principale déception, ressortir les clichés quadriennaux de fin de Coupe du monde ? L'Asie du football a des moyens, mais n'est pas prête. Le *sera-t-elle quand, dans quatre* ans, on ira jouer le Mondial à *Séoul et Tokyo ? L'Afrique est* une mine de talents, mais trop *fantaisiste, trahie par des* structures trop fragiles. Au rayon des sans-grade, seuls émergent en France les Marocains et les Iraniens. Pour avoir battu les Etats-Unis, au cours d'une mémorable soirée de poudre le 21 juin à Lyon, ces derniers sont rentrés en héros au pays. Quant aux Reggae Boyz de Jamaïque, ils laissent des souvenirs de couleur, de soleil, de musique et de fête.

27 JUIN

Est-ce à dire que le scénariste avait programmé les surprises pour le deuxième tour ? *Le* 27 juin, *il reste seize* équipes en lice. Les huitièmes de finale sont *le* temps des confirmations et des premières vraies désillusions.

●●●

هكذا من الاصل

Un mois de vie en bleu dans la retraite de Clairefontaine

DEUX images, d'abord. La première remonte au lundi 8 juin, à 17 h 30, dans le hall B de l'aéroport 2 de Roissy-Charles-de-Gaulle. Vingt-deux footballeurs arrivent de Finlande par le vol AF 2865. Les passagers débarquent dans une aérogare déserte. Air France est en grève et seuls quelques aventuriers traînent leurs valises en quête d'un improbable ailleurs. Une poignée de badauds observent négligemment cette équipe censée représenter la France. Les joueurs s'éclipsent entre deux rangées de CRS vers leur car. Personne n'applaudit.

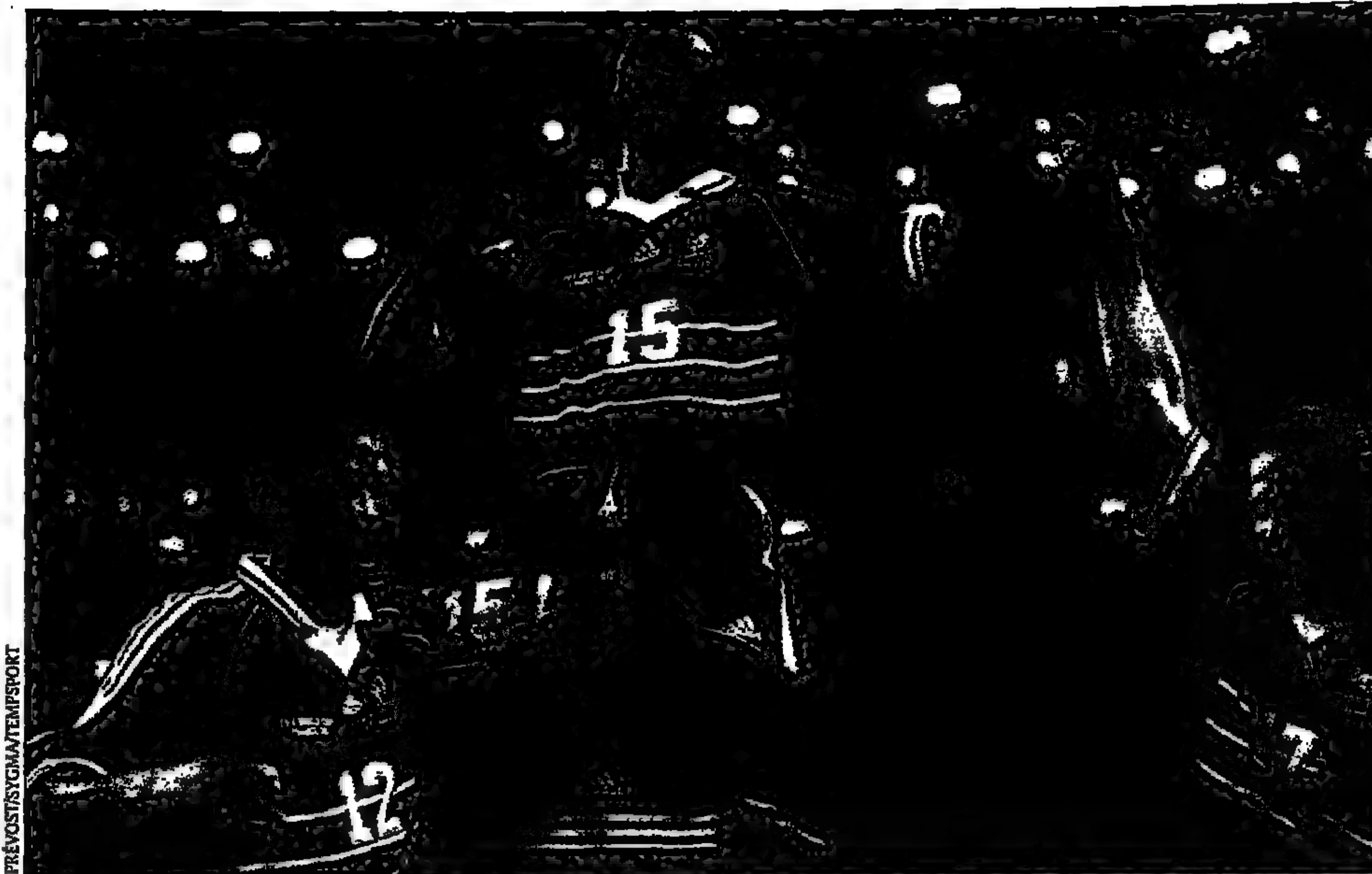
La seconde est vieille d'un mois, un mois plus tard. Elle est multiple et toujours un peu la même. A la sortie du Centre national d'entraînement de Clairefontaine (Yvelines), sur les Champs-Elysées, à Paris, place Bellecour, à Lyon, sur la Canebière, à Marseille, place du Capitole, à Toulouse, dans les 36 000 communes du pays, une foule immense hurle sa joie et sa fierté, drapeaux tricolores au vent. La France est bleue, dans le coeur et sur la peau. Elle s'est éprise de son équipe de football, se reconnaît dans ses millionnaires du sport sortis des profondeurs du pays. La bande d'Aimé Jacquet figure la société telle qu'elle s'idéalise, diverse mais tendue vers un but commun.

Entre-temps, il y eut sept matches et une Coupe du monde. *« Nous avons toujours été sereins »*, jure Aimé Jacquet. On en doute. Dans les jours qui ont mené au premier match, contre l'Afrique du Sud, le 12 juin à Marseille, le stress ne cessa de monter parmi les joueurs. Deux ans de rencontres amicales depuis l'Euro 96 et un mois de stage de préparation n'avaient pas permis d'obtenir des certitudes. A la veille du grand saut, les nerfs étaient à fleur de peau. *« Chacun a besoin de se tester, de se sentir »*, expliquait alors Christophe Dugarry. La presse servit à point nommé de dérivatif à la tension. *« Un peu de nervosité, ça ne fait pas de mal »*, tempérait Didier Deschamps, le capitaine.

Le trac culmina dans les vestiaires du Stade-Vélodrome. Quand l'arbitre fit rouler son sifflet pour appeler les joueurs, Christophe Dugarry s'effondra en pleurs. *« Ça y est les gars, on est en Coupe du monde ! » La Marseillaise*, chantée à pleins poumons, soulagea les angoisses. Ceux qui ne connaissaient pas les paroles les avaient apprises quelques jours auparavant. *« L'hymne national a été un moment très fort que je n'oublierai jamais »*, racontait Thierry Henry. Trois buts plus tard, le stade était conquis. Mais ce n'était encore là que la crème de la crème du pays, un public de football dans une ville de football. Parmi les millions de téléspectateurs, un sentiment puissant commençait cependant à s'insinuer.

Les joueurs ne perçurent qu'à peine ce premier frisson. Clairefontaine, où ils résidaient, était un efficace filtre de verdure. Ces 56 hectares, noyés dans la forêt de Rambouillet, étaient devenus un monde à part. Le moulin de Vernègues, à Mallemort (Bouches-du-Rhône), le château de Pizay, à Saint-Jean-d'Ardières (Rhône), la chartreuse du Val-Saint-Esprit, à Gosnay (Pas-de-Calais), où séjournèrent brièvement les Bleus dans leur conquête de la France, étaient autant de répliques du sanctuaire parisien, où la rumeur du dehors ne parvenait qu'assourdie.

Aimé Jacquet fit en sorte d'accentuer cet isolement. Les entraînements programmés aux heures des retransmissions de matches provoquèrent la grogne. Puis on s'y habitua, comme à l'absence des journaux le matin. Même quand l'horaire le permettait, on ne jetait qu'un oeil distrait aux rencontres télévisées. On allumait le poste et on picorait des bouts de rencontre, en dilettante. *« Je ne crois pas avoir vu un seul match en entier »*, constatait Emmanuel Petit. *« Nous oublions parfois que nous sommes en Coupe du monde »*, assurait Lilian Thuram.


PRÉVOST/SYGMA/TEMPSPORT

Lilian Thuram, celui sans qui la France ne se serait sans doute pas qualifiée pour la finale.

LES Bleus étaient des reclus volontaires. Ils devaient souscrire à un règlement interne strict. Ne pas lire à table, ne pas servir de vin à son voisin, arriver à l'heure aux rendez-vous collectifs, débrancher son portable dans la vie de groupe, etc. Toute infraction conduisait à une amende de 500 à 1 000 francs qui grossissait une cagnotte remise à une oeuvre à la fin de la compétition. Les contraintes étaient nombreuses et l'ennui possible. Les Bleus s'accoutumèrent pourtant à leur vie routinière.

Trois repas par jour et une collation, deux entraînements, une sieste, les massages rythmaient l'écoulement monotone des jours. On jouait au ping-pong, au baby-foot, au billard, aux cartes, aux boules. David Trezeguet et Thierry Henry s'affrontaient dans des jeux vidéo. Les soirs de bourdon, on restait un peu plus longtemps au téléphone avec la famille. Le temps s'écoulait, imperceptiblement. *« J'ai l'impression que nous sommes arrivés hier »*, assurait Henri Emile, l'intendant général, après trois semaines de séjour.

En milieu de journée, les journalistes venaient rompre l'isolement et apportaient avec eux les questions et les préoccupations de l'extérieur. Trop rarement, les familles étaient autorisées à se joindre au groupe. Les femmes resserraient un peu plus les liens entre les hommes. Devenues elles-mêmes des icônes, elles témoignaient de l'exaltation qui se répandait comme une contagion dans le pays. Les brèves sorties en ville des joueurs provoquaient de sympathiques élans. Il fut cependant décidé de faire venir le coiffeur à demeure après que Zinedine Zidane eut provoqué une émeute dans un centre commercial où il venait se faire couper les cheveux.

Tous les cinq ou six jours, les joueurs grimpaient dans un car qui les conduisait au stade. Le match commençait là, mais le sélectionneur national avait distillé dans les heures précédentes des signaux qui balisaient invariablement la montée de la concentration. Les vagues séances de récupération laissaient graduellement la place à des entraînements collectifs plus sérieux. La veille du match, Aimé Jacquet convoquait les joueurs à une séance de vidéo où il commentait le jeu de l'adversaire. Le jour J, Aimé Jacquet les emmenait pour une promenade d'une heure, dernier rite propitiatoire.

Puis le car arrivait, frappé sur le flanc d'une énorme Coupe du monde. Les passagers s'installaient à la même place. Lors du trajet, certains joueurs conversaient, d'autres écoutaient de la musique dans leur baladeur. Chant corse, basque, celte et musique classique pour Bixente Lizarazu, son groove pour Patrick Vieira, rap pour Thierry Henry : la diversité de l'équipe de France se retrouvait jusque dans ses goûts musicaux. En arrivant au stade, le contact avec le public massé devant les grilles était un choc. *« Quand on voit tous ces gens avec le visage peint en bleu-blanc-rouge et drapé dans le maillot tricolore, cela donne un frisson »*, expliquait Lilian Thuram.Et encore *La Marseillaise*, au Stade de France, au stade Gerland, au stade Félix-Bollaert, que les Bleus entonnaient avec une boule dans la gorge. A la fin du match, dans les vestiaires, tous hurlaient *I Will Survive* (« Je survivrai »), devenu leur chant de victoire. Entre le tube de Rouget de Lisle et celui de Gloria Gaynor, il s'était déroulé un match, gagné avec plus ou moins d'aisance. On remontait dans le bus, où Alain Boghossian se faisait disc-jockey et menait les choeurs débridés. Les Bleus purgeaient le reste de tension. Ils regagnaient leur retraite et se cloîtraient à nouveau dans leur cathédrale de silence.

Chant corse, basque, celte et musique classique pour Bixente Lizarazu, rap pour Thierry Henry : la diversité se retrouvait jusque dans les goûts musicaux

Les heures de jeu s'accumulaient, la fatigue également. Les lendemains de bataille se faisaient plus douloureux chaque fois. L'escalier de la résidence de Clairefontaine qu'il fallait descendre pour le petit déjeuner devenait un calvaire. Les éclopés se succédaient à l'infirmerie : Christophe Dugarry, Stéphane Guivarc'h, David Trezeguet, Thierry Henry, entre autres, subirent les soins attentifs de Jean-Marcel Ferret, le médecin de l'équipe, et des quatre kinésithérapeutes.

Avec le temps, avec les victoires collectives et les épreuves individuelles, le clan d'Aimé Jacquet ne cessait de se consolider. Zinedine Zidane, devenu un temps sombre et taciturne en raison du carton rouge récolté contre l'Arabie saoudite, avait retrouvé le sourire. Bernard Lama, rendu boudeur de ne pas être le titulaire dans les buts, assuma pourtant son rôle d'ancien, de conseilleur. Christophe Dugarry, l'écorché vif, qui en voulait à la Terre entière de ses infortunes physiques et morales, s'était apaisé. Les remplaçants gardaient pour eux leurs états d'âme. *« La Coupe du monde se gagne à vingt-deux »*, se répétait-on.

●●●

●●●

L'Italie se qualifie contre la Norvège (1-0) sans brio ; et le Brésil face au Chili (4-1) qui, grâce à « Sa » et « Za » (Marcelo Salas et Ivan Zamorano), rehausse la performance d'ensemble de l'Amérique latine. Vainqueur du « groupe de la mort », le Nigeria tombe de haut : au Parc, les princes sont les Danois (4-1) de Michael Laudrup, dont on avait annoncé trop tôt la retraite, et de Martin Jorgensen, dont la réputation n'avait pas dépassé le calcio. Face à l'Allemagne, le Mexique manque de rééditer la surprise : le duo d'attaque Jürgen Klinsmann-Oliver Bierhoff retourne la situation dans les dernières minutes (2-1), comme il l'avait fait déjà au premier tour contre la Yougoslavie (2-2), mais la Mannschaft de l'autoritaire Berti Vogts a perdu sa souveraineté collective. Elle le paiera au tour suivant contre la Croatie, qualifiée aussi aux dépens d'artistes roumains (1-0) qui, jusqu'alors, avaient fait illusion et, malgré la révélation d'Adrian Ilie, s'éteindront sans gloire.

Les plus belles émotions des huitièmes de finale sont encore à venir. C'est avec un « but en or » (le seul de ce Mondial) que la France élimine le 28 juin à Lens le Paraguay (1-0), tombé au champ d'honneur grâce au magnifique Jose Luis Chilavert, gardien de son métier, qui, pour l'une des plus belles scènes de toute la compétition, ira relever un à un ses coéquipiers, écrasés sur la pelouse par la fatigue et la douleur. C'est aussi à la dernière minute du temps réglementaire qu'un but d'Edgar Davids, hier maudit dans son pays pour rébellion contre l'entraîneur, qualifie les Pays-Bas, aux dépens d'une Yougoslavie (2-1) pétrie de talent, mais qui, après une exclusion de six ans des grandes compétitions, n'a pas pleinement comblé les espoirs de revanche de tout un pays. De revanche, il en est question aussi entre l'Argentine et l'Angleterre : ce 30 juin au soir, à Saint-Etienne, il y a tant d'étoiles sur la pelouse – Ariel Ortega, Gabriel Batistuta, David Beckham, Michael Owen – que le feu d'artifice dure cent vingt minutes (2-2), interrompu seulement par une séance de tirs au but qui qualifie l'Argentine (4-3).


HUGUES DE WURSTEMBERGER

Drapeaux et cocardes. A l'Hôtel de Ville, on célèbre dans la liesse la victoire de l'équipe de France.

3 JUILLET

Place aux ténors, le meilleur est pour la fin. En quarts de finale, à Nantes, le 3 juillet, le Brésil sort son costume de fête face au Danemark qui manque de le surprendre (3-2). Au Stade de France, les Bleus éliminent l'Italie, maudite aux tirs au but (4-3), et tourneboulent tout un pays. A Marseille, le 4 juillet, les Pays-Bas se défont de l'Argentine (2-1), grâce à un chef-d'oeuvre de Dennis Bergkamp qui, à deux minutes de la fin, à la réception d'une passe de 50 mètres, inscrit le but le plus magique de la Coupe du monde.

A Lyon, enfin, la Croatie écrase l'Allemagne (3-0) pour la plus grande surprise du Mondial. Comme il y a quatre ans aux Etats-Unis lorsqu'elle fut battue par la Bulgarie, l'Allemagne s'arrête à un stade de la compétition indigne de son rang.

●●●

هكذا من الاصل



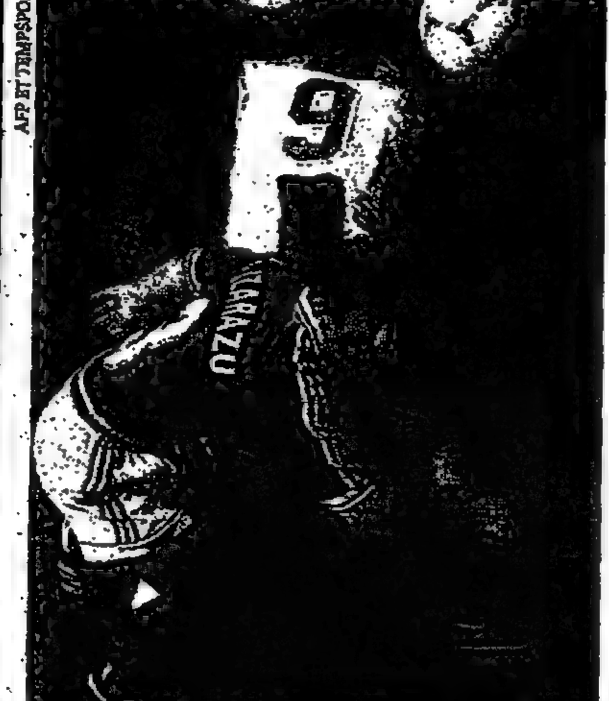
TEMPSPORT

Les joueurs percevaient de plus en plus nettement l'émoi qui saisissait cette France que beaucoup avaient quittée pour son apathie envers le ballon rond





AFP ET TEMPSPORT





AFP

CERBÈRE En sept matches, le Monégasque Fabien Barthez n'a encaissé que deux buts, l'un sur penalty contre le Danemark, l'autre sur une erreur de placement de sa défense face à la Croatie. Un gardien sans peur ni reproche.

EXCLU DU FESTIN Un carton rouge injustifié aura privé Laurent Blanc, le roc cévenol, de finale de la Coupe du monde. Privés de l'auteur du « but en or » en huitièmes de finale contre le Paraguay, les Bleus auront emporté le trophée sans lui mais sans l'oublier.





LA RAGE Didier Deschamps, un battant contre le Paraguay, Youri Djorkaeff, l'électron libre, et Bixente Lizarazu, le vibrion du couloir gauche.

LA STAR On l'a dit décevant ? Le Brésil pouvait attendre pour Zinedine Zidane.

LE MIRACULÉ Christophe Dugarry, auteur du premier but français.

●●●

Au début du chemin, la notion de groupe relevait encore de l'autopersuasion, du credo footballistique. Les affinités de club, les amitiés plus anciennes primaient *jusque dans la répartition des chambres doubles*. L'influence discrète mais réelle des cadres – Didier Deschamps, Marcel Desailly, Laurent Blanc – dans certains choix stratégiques, et même humains, ne pouvaient que chagriner ceux qui en faisaient les frais. *L'âge créait également des strates.* « *Quand j'entends certains anciens parler de leurs enfants entre eux, ça me fait tout drôle* », avouait Thierry Henry, tout à ses vingt ans. « *Les jeux vidéo, c'est pas mon truc* », répliquait le trentenaire Frank Lebœuf. Arrivé au bout de l'aventure, au bout de ce que le football peut apporter en émotions, un lien puissant unissait ces *hommes, qui survivrait* sans doute aux années.

DEHORS, un pays tout entier s'identifiait maintenant à ses Bleus. Une fois les rencontres achevées, Jacques Chirac ou Lionel Jospin, parfois *les deux, venaient dans le vestiaire* leur signifier les remerciements de la nation. Le soutien du public dans le stade, peuplé trop largement de VIP endimanchés, ne répondait pas entièrement à leur attente. Mais les joueurs percevaient de plus en plus nettement *l'émoi qui saisissait* cette France que beaucoup avaient quittée pour son apathie envers le ballon rond. Ils en concevaient une légitime fierté, enregistrant les reportages sur cet engouement général. Ils ont glissé les cassettes dans leurs affaires en quittant *Clairefontaine. Ils garderont éga*lement le journal de leur histoire, tourné par un cameraman de Canal Plus, seul témoin autorisé à partager leur intimité. Un drôle de film de vacances qui remuera à chaque fois qu'on le visionnera. Ce mois tout bleu, comment pourraient-ils jamais l'oublier ?

Benoît Hopquin

●●●

On ne sait pas si la faute en revient au vieillissement d'une équipe que Berti Vogts n'a pas su renouveler à temps ou aux mérites de la Croatie, dont le remarquable parcours n'aurait dû surprendre que ceux qui avaient oublié sa performance de l'Euro 96 *et la présence de vedettes* (Davor Suker, Robert Jarni, Zvonimir Boban) dans les meilleurs clubs européens.

7 JUILLET

Le dernier carré est somptueux. Il réunit le Brésil, tenant du titre ; la France, pays organisateur ; les Pays-Bas, en quête de leur glorieux passé des années 70 (deux fois finaliste) ; et la *Croatie, l'invité-surprise sans* lequel il n'y a jamais de fête réussie. A Marseille, le 7 juillet, malgré les accélérations de Roberto Carlos et de Ronaldo, le Brésil peine à se qualifier pour sa *sixième finale* de Coupe du monde, face à une équipe des Pays-Bas remarquable *de maîtrise collective et seulement* battue aux tirs au but (1-1 et 4-2).

A Saint-Denis, le 8 juillet, contre une Croatie accrocheuse et qui mènera au score l'espace d'une minute, la France gagne son pari d'aller, pour la première fois *de son histoire, en finale de* Coupe du monde, grâce à deux éclairs de génie de son défenseur, Lilian Thuram.

12 JUILLET

Il en va des finales de Coupe du monde comme des pages d'un album. Il en est de belles et de captivantes, il en est de ternes et d'insipides. Les deux dernières finales en Italie (1990) et aux Etats-Unis (1994) avaient été *chiches en buts et en émotions*. Celle du Stade de France, dimanche 12 juillet, devant 80 000 spectateurs et deux milliards de téléspectateurs, est étincelante. *Affiche de rêve, elle op*pose, pour la première fois, le pays tenant du titre au pays hôte, le Brésil de Ronaldo, présumé à l'apogée de sa forme mais diminué physiquement – et presque inexistant –, à la France de Zinedine Zidane, retardataire, qui *marque ses* deux premiers buts de Coupe du monde en finale.

Contrairement aux pronostics les plus réalistes, c'est la France qui l'emporte (3-0), grâce à son *meneur de jeu, grâce à Emmanuel* Petit, qui, à l'ultime minute, donne le coup de grâce au Brésil, grâce à une défense d'acier qui, dans un exercice d'une rare cruauté, aura étouffé, les uns après les autres, ses sept adversaires du tournoi, par son jeu *groupé et ses jaillissements*, n'encaissant que deux buts, soit une forme de record. C'est la France *qui fait le match parfait.* La France qui exorcise ses démons et vainc ses humiliations. La France plurielle de la phase préparatoire et du début de la compétition, qui avait soixante millions d'avis sur son entraîneur, son équipe, sa composition, mais qui finit en *France consensuelle, solidaire*, reconnaissante, touchante de repentir et d'unanimisme, se retrouvant dans chacun des joueurs, qu'il soit noir ou blanc.

C'est cette France, qui avait caracolé au premier tour avec les Bleus, tremblé pour eux contre le Paraguay, peiné contre l'Italie, qui avait commencé à y croire contre la Croatie et qui, après sa victoire contre le Brésil, a pris la Bastille avec deux jours d'avance.

A quoi tient cette finale, ce titre ? Au « but en or » de Laurent Blanc ? Au penalty sur la barre de Luigi Di Biagio ? A l'erreur du défenseur croate qui se fait chiper la *balle par Lionel Thuram qui va à* l'égalisation, avant de marquer le but décisif ? A ce jeu, la France est bénie, et s'il est vrai que, cette année, l'Amérique du Sud – c'est-à-dire l'Argentine et le Brésil – était « prenable », les autres grands d'Europe, comme l'Italie ou l'Allemagne, peuvent nourrir beaucoup de regrets. Moins que les Pays-Bas, qui, restés fidèles au jeu écarté, tout en mouvements, du grand Ajax, auront aussi éclaboussé de *leur classe ce Mondial. Ils ont tou*tefois laissé la troisième place à la Croatie, ce nain politique hissé *parmi les géants, vainqueur de la* « petite finale » du Parc des Princes, grâce à Davor Suker, meilleur réalisateur avec six buts de l'ensemble du tournoi. Au total, l'équité a été respectée. Il y eut de grosses déceptions, mais pas de vraies injustices, au terme d'une aventure qui aura duré trente-deux jours, presque cinq semaines pendant lesquelles le temps fut comme suspendu et la trêve collective. Un « *simulacre* » de trêve, comme dirait Jacques Attali, s'il est vrai que, demain, la France et le monde retrouveront leurs soucis et leurs conflits. Ce dénouement, aussi inattendu que réussi, tire un trait sur des trésors d'organisation et de dévouement, qu'ils viennent du plus haut des *dirigeants au dernier des milliers* de « volontaires » bénévoles présents. Il ne permet toutefois pas d'oublier les incroyables bavures, les violences qui firent tant de dégâts à *Marseille* et à *Lens*, où elles laissent une trace indélébile sur un officier de gendarmerie.

Et, dans cette nuit d'apothéose, en quittant le Stade de France, avant de remonter le torrent de foule des Champs-Elysées, on se disait que cette Coupe du monde 1998, *dernière grande manifestation* sportive du siècle, avait préfiguré la suivante, à sa manière, avec ses mariages de races et de cultures, ses sociétés métissées, *ses superstitions syncrétiques*, ses fêtes bigarrées, avec aussi ses violences et sa corruption. Cette *Coupe du monde* en France fut la Coupe d'un nouveau monde.

Henri Tincq



FRANCE-AFRIQUE DU SUD 3 - 0

Groupe C
vendredi 12 juin
21 heures, Stade-Vélodrome, à Marseille
• Temps froid, vent très violent.
• Terrain en très bon état • Pelouse impeccable.
• Ambiance très animée • 80 000 spectateurs.
Arbitres : Marcio Rezende de Freitas (Brésil), assisté de MM. Pinto Filho (B.) et Gonzales (Trinidad-et-Tobago).

FRANCE
Sélectionneur : Jacquet
[illegible]

AFRIQUE DU SUD
Sélectionneur : Troussier
[illegible]

[illegible] Partie marquée par un engagement physique intense et une bonne qualité technique. S'appuyant sur une défense féroce, l'équipe de France, volontaire et entreprenante, a accentué au fil du temps sa domination, les Sud-Africains ne pouvant que repousser l'échéance. Occupant bien les couloirs grâce aux montées de Thuram et Lizarazu, les Français ont perturbé la relance sud-africaine par un pressing efficace des attaquants, toujours en mouvement.

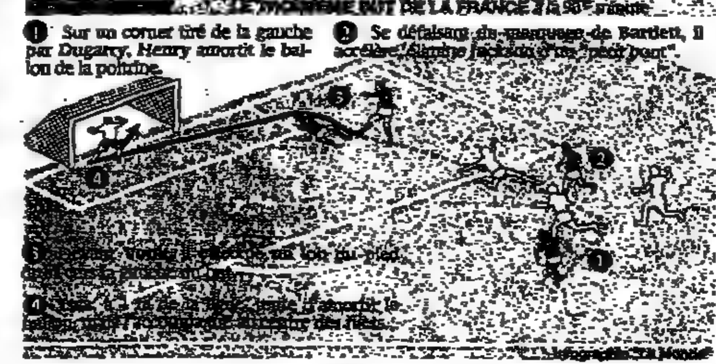
[illegible] FRANCE : [illegible]

[illegible] FRANCE : Petit (27e, jeu dangereux), Deschamps (53e, jeu irrégulier), Zidane (75e, comportement antisportif).
AFRIQUE DU SUD : Jackson (37e, jeu dangereux).

[illegible] En faveur de la FRANCE : 25 coups francs (13 + 12) dont 4 hors-jeu (1 + 3), 8 corners (4 + 4).
En faveur de l'AFRIQUE DU SUD : 26 coups francs (14 + 12) dont 3 hors-jeu (2 + 1), 1 corner (1 + 0).

[illegible] FRANCE : 61 positions d'attaque dans les 30 m (25 + 36) dont 13 occasions (7 + 6) : 20 tirs (10 + 10) dont 4 contrés (1 + 3) et 3 parés (3 + 0) par Vonk.
AFRIQUE DU SUD : 36 positions d'attaque dans les 30 m (24 + 12) dont 1 occasion (1 + 0) : 4 tirs (3 + 1) dont 2 contrés (2 + 0).

[illegible] DE LA FRANCE À LA 90e MINUTE



32 nationalités de supporteurs dans tous leurs états

Joie, euphorie, angoisse, tristesse, déception, frustration. La ferveur des fans de cette Coupe du monde 1998 est passée par toutes les couleurs de la vie.



POPULARITÉ Les supporteurs jamaïcains *(à droite)* ont remporté la Coupe du monde de la popularité. Ambiance et rythme garantis. La cohorte qui a accompagné les « Reggae Boyz » fut l'une des attractions de ce Mondial.





COCORICO Le coq est brandi pour la demi-finale. En finale, ce sera la Coupe. En haut, à droite, Jacques Chirac, Michel Platini et le président croate, Franjo Tudjman.

STRESS A droite, l'angoisse d'un supporteur colombien lors du match contre l'Angleterre (0-2).

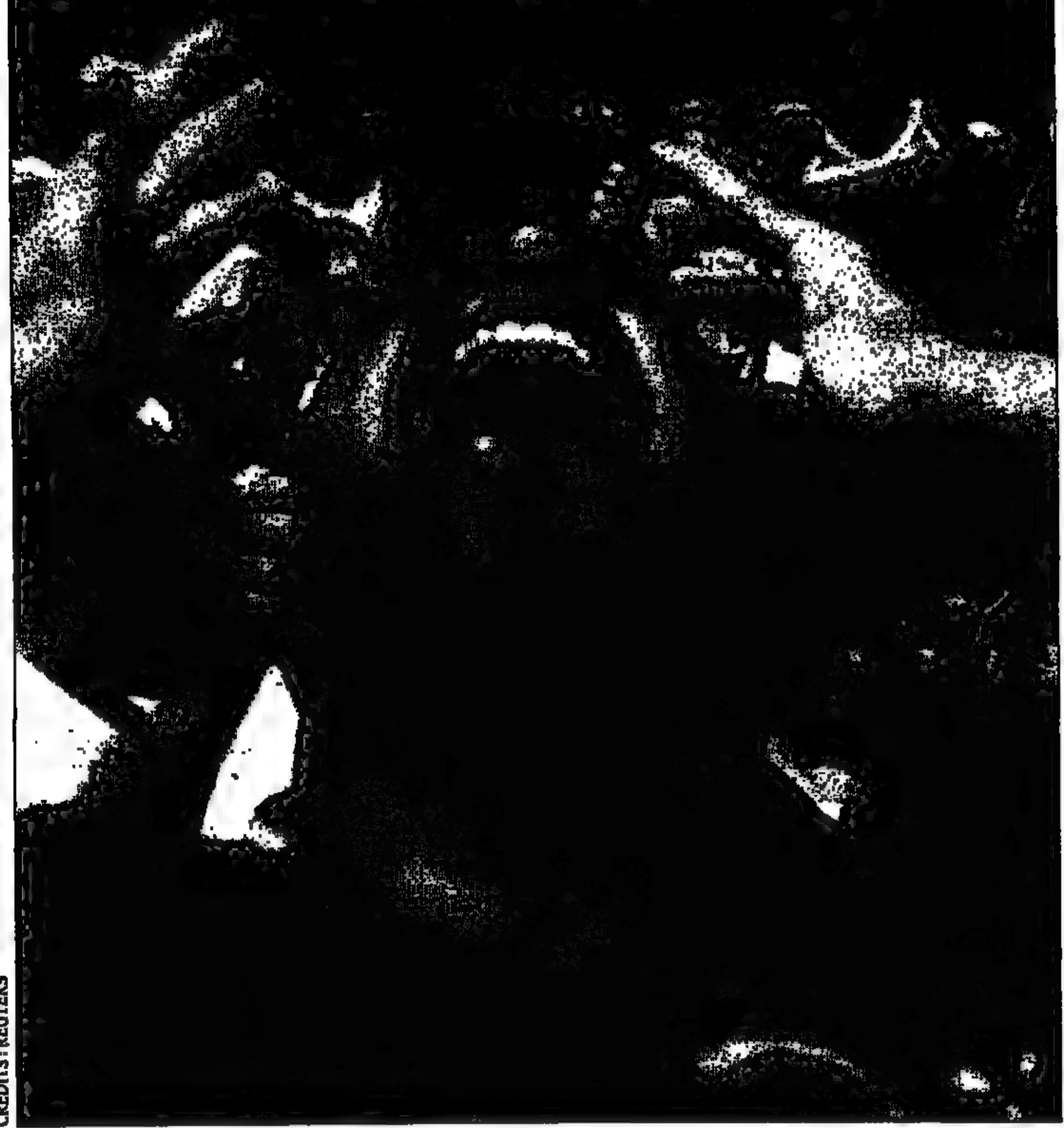






SCANDALE La billetterie aura été la mécanique la moins bien huilée de ce mondial. Ci-dessous à gauche, une supportrice saoudienne. A droite, un Sud-Africain.

DOUCHE ÉCOSSAISE But du Maroc contre l'Ecosse *(à droite)*. L'euphorie sera de courte durée : dans le même temps, le Brésil a été battu par la Norvège (2-1), ce qui signifie l'élimination du Maroc. Les larmes succèdent à la joie. Les Écossais *(ci-dessus)*, eux, ne s'en remettront pas.





SYGMA/TEMPSPORT

CRÉDITS : REUTERS

FRANCE-ARABIE SAOUDITE 4 - 0

Groupe C
Jeudi 18 juin
21 heures, Stade de France, à Saint-Denis
• Temps agréable • Terrain en très bon état
Pelouse impeccable • Public chaleureux, mais exigeant • 80 000 spectateurs.
Arbitre : M. Arturo Brizio Carter (Mexique), assisté de MM. Salinas Rostral (Hond.) et Torres Zuniga (Cos. R.)

FRANCE
Sélectionneur : Jacquet
Barthez • Thuram ; Blanc ; Desailly ; Lizarazu • Deschamps (cap.) ; Zidane ; Boghossian • Henry (Pirès, 77e) ; Dugarry (Trezeguet, 30e) ; Diomède (Djorkaeff, 58e).

ARABIE SAOUDITE
Sélectionneur : Parreira
Al-Dayea • Zebramawi ; Al-Khlaiwi ; Solaimani ; Amin (cap.) ; Al-Jahni (Al-Dosary, 75e) • K. Al-Owairan ; Al-Shahrani ; Saleh • S. Al-Owairan (Al-Harbi, 33e), Al-Jaber.

Rencontre de bonne qualité technique mais sans suspense, sinon sur l'ampleur de l'écart final. La France a bien commencé, en écartant le jeu sur les ailes, devant une équipe saoudienne vite réduite à dix. Mais après avoir ouvert la marque, les Bleus ont manqué de réalisme. Avec la fatigue, les Saoudiens ont commis des erreurs de placement, permettant aux Français d'ajouter de nouveaux buts en fin de match. Supérieure sur tous les plans, la France n'a jamais été inquiétée, ce qui rend l'expulsion de Zidane encore plus regrettable.

BUTS FRANCE : Henry (36e, sur une passe de Lizarazu, reprise à 6 m de l'intérieur du gauche, à droite), Trezeguet (68e, tête en extension de 4 m à mi-hauteur dans l'axe du but, suite à un ballon relâché par Al Dayea), Henry (77e, de 6 m à droite, intérieur du pied droit à ras de terre le long du poteau droit), Lizarazu (85e, sur une talonnade de Djorkaeff à gauche, frappe de l'intérieur du gauche au centre du but à ras de terre).

EXPULSIONS FRANCE : Zidane (70e, brutalité).
ARABIE SAOUDITE : Al-Khlaiwi (19e, jeu dangereux).

OCCASIONS FRANCE : 89 positions d'attaque dans les 30 m (58 + 31) dont 15 occasions (7 + 8) ; 32 tirs (18 + 14) dont 7 contrés (5 + 2) et 10 parés (5 + 5) par Al-Dayea.
ARABIE SAOUDITE : 23 positions d'attaque dans les 30 m (10 + 13) dont 1 occasion (1 + 0) ; 3 tirs (0 + 3) dont 2 contrés (0 + 2) et 0 paré par Barthez.

ACTION LE QUATRIÈME BUT DE LA FRANCE à la 85e minute



FRANCE-DANEMARK 2-1

Groupe C
mardi 24 juin
16 heures, stade Gerland à Lyon
• Temps très chaud et ensoleillé.
• Terrain en bon état. Pelouse de bonne qualité.
• Public bon enfant • 46 000 spectateurs.
Arbitre : M. Collina (Italie), assisté de MM. Van den Broeck (Belgique) et Zammit (Malte)

FRANCE
Sélectionneur : Jacquet
Barthez • Karembeu ; Leboeuf ; Desailly (cap.) ; Candela • Vieira ; Petit (Boghossian, 65e) • Pirès (Henry, 72e) ; Djorkaeff ; Diomède • Trezeguet (Guivarc'h, 66e).

DANEMARK
Sélectionneur : B. Johansson
Schmeichel • Heintze ; Högh ; Rieper ; Laursen (Colding, 46e) • Schjönberg ; A. Nielsen ; Helveg • M. Laudrup (cap.) ; B. Laudrup (Tofting, 75e) ; Jorgensen (Sand, 55e).

Rencontre agréable et très correcte. Malgré les changements de joueurs, la défense tricolore est restée solide, autour d'un Marcel Desailly impérial. L'attaque n'a pas semblé souffrir de l'absence de Zinedine Zidane, développant un jeu aéré et collectif. Les Danois, qui dépendent toujours, dans leurs offensives, de la prestation de Brian Laudrup, ont rarement été dangereux. La chaleur et la perspective de leur qualification pour les huitièmes ne les ont pas incités à tenter davantage.

BUTS FRANCE : Djorkaeff, sur penalty (12e, tir à ras de terre de l'intérieur du pied droit, dans le coin gauche, que touche Schmeichel), Petit (57e, de 17 m à droite, frappe du pied gauche à ras de terre au centre du but, touché du bout du pied gauche par Schmeichel).
DANEMARK : Michael Laudrup, sur penalty (42e, tir à mi-hauteur du pied droit au ras du poteau droit).

AVERTISSEMENTS FRANCE : Diomède (53e, jeu dangereux), Vieira (52e, jeu dangereux).
DANEMARK : Colding (66e, contestation), Tofting (89e, jeu irrégulier).

OCCASIONS FRANCE : 65 positions d'attaque dans les 30 m (32 + 33) dont 12 occasions (6 + 6) ; 24 tirs (13 + 11) dont 5 contrés (2 + 3) et 10 parés (5 + 5) par Schmeichel.
DANEMARK : 29 positions d'attaque dans les 30 m (15 + 14) dont 3 occasions (2 + 1) ; 7 tirs (6 + 1) dont 4 contrés (2 + 2) et 3 parés (3 + 0) par Barthez.

ACTION OCCASION POUR LA FRANCE à la 23e minute



FRANCE-PARAGUAY 1 - 0 (a.p.)

Huitième de finale
dimanche 28 juin
16 h 30, stade Félix-Bollaert, à Lens
• Temps ensoleillé
• Terrain en bon état • Pelouse de qualité
• Public surchauffé • 42 000 spectateurs.
Arbitre : M. Mohamed Ali Bujsaim (Emirats A. U.), assisté de MM. Wickeramatunge (Sri Lanka) et Fred (Vanuatu)

FRANCE
Sélectionneur : Jacquet
Barthez • Thuram ; Blanc ; Desailly ; Lizarazu • Deschamps (cap.) ; Petit (Boghossian, 70e) ; Diomède (Guivarc'h, 72e) ; Djorkaeff ; Henry (Pirès, 65e) ; Trezeguet.

PARAGUAY
Sélectionneur : Carpeggiani
Chilavert (cap.) • Sarabia ; Ayala ; Gamarra ; Arce • Paredes (Caniza, 75e) ; Enciso ; Acuna ; Benitez ; Campos (Yegros, 56e) ; Cardozo (A. Rojas, 91e).

BUT FRANCE : Blanc (114e, sur une remise de la tête de Trezeguet, de 7 m à droite, frappe du pied droit, à mi-hauteur au centre du but).

Match à sens unique, au suspense asphyxiant. Inefficace en attaque et à court d'idées dans la construction du jeu en l'absence de Zidane, la France a puisé dans ses ressources morales et physiques pour s'en sortir, au bout de la prolongation. Le Paraguay a retardé l'échéance, en respectant jusqu'au bout son plan consistant à serrer les lignes et à presser haut. La loterie des tirs au but a été évitée grâce à la réussite d'une des ruades désordonnées des Français.

AVERTISSEMENTS PARAGUAY : Chilavert (18e, comportement antisportif), Benitez (23e, jeu irrégulier), Enciso (32e, jeu dangereux), Arce (85e, jeu dangereux), Rojas (92e, contestation).

COUPS DE PIED ARRÊTÉS En faveur de la FRANCE : 20 coups francs (9 + 7 + 3 + 1) dont 2 hors-jeu (0 + 2 + 0 + 0), 14 corners (6 + 7 + 1 + 0).
En faveur du PARAGUAY : 14 coups francs (9 + 5 + 0 + 0) dont 1 hors-jeu.

OCCASIONS FRANCE : 104 positions d'attaque dans les 30 m (28 + 45 + 14 + 17) dont 12 occasions (5 + 4 + 2 + 1) ; 35 tirs (8 + 13 + 8 + 6) dont 14 contrés (0 + 10 + 2 + 2), 1 sur le montant (1 + 0 + 0 + 0) et 8 parés (2 + 1 + 3 + 2) par Chilavert.
PARAGUAY : 52 positions d'attaque dans les 30 m (18 + 25 + 5 + 4) dont 4 occasions (1 + 2 + 1 + 0) ; 12 tirs (5 + 5 + 2 + 0) dont 1 contré (0 + 1 + 0 + 0) et 4 parés (3 + 0 + 1 + 0) par Barthez.

ACTION LE BUT DE LA FRANCE à la 114e minute

هكذا من الاصل



De la fête au cauchemar : les hooligans

QUE retenir : la *fête ou la violence* ? A l'heure des bilans, les images s'entrechoquent, se contredisent. Nul ne sait trop s'il faut *insister* sur les innombrables scènes de liesse et de fraternisation entre supporteurs ou revenir, une fois encore, sur les actes de violence commis à Marseille et à Lens, par des hooligans britanniques et allemands mais *aussi par de jeunes* Français.

La police nationale, qui avait mobilisé trente mille fonctionnaires autour de cette compétition, dresse, elle, un bilan positif de « son » Mondial *(lire ci-dessous)*. Il est vrai que, en termes statistiques, cet événement a été une réussite : 2,5 millions de personnes *ont assisté aux* soixante-quatre matches en toute sécurité. Les forces de police et de gendarmerie n'ont pas eu à intervenir dans les tribunes. Elles sont restées en coulisse, laissant aux stadiers du CFO le soin d'apaiser les rares frictions signalées sur les gradins.



REUTERS

La rencontre Angleterre-Colombie, le 26 juin, à Lens, s'est disputée dans de bonnes conditions malgré la présence de quinze mille Anglais.

Le Mondial pouvait aussi servir de prétexte à des violences urbaines « classiques », françaises celles-là

Compte tenu de l'importance des foules à maîtriser dans les dix stades, mais aussi devant les écrans géants, le total d'environ 900 interpellations (avant la finale) paraît relativement peu élevé ; tout comme celui des poursuites pénales engagées (165) et des incarcérations (70). Certains matches présentaient pourtant des risques sérieux, du fait de la cohabitation forcée entre supporteurs rivaux. De ce point de vue, le dispositif a donc bien fonctionné. De même, les tensions liées au scandale des billets n'ont pas dégénéré, alors que des milliers de Japonais, de Brésiliens et de Britanniques ont été floués. L'acheminement du public par les transports en commun s'est égale*ment effectué sans difficulté.*

Hors des stades, des incidents ont cependant terni ces cinq semaines de football. Les plus graves ont eu lieu le 21 juin, à Lens, où un gendarme mobile a été agressé par des hooligans allemands. Daniel Nivel, quarante-quatre ans, père de deux enfants, était toujours, dimanche 12 juillet, dans le coma. Son état de santé ne s'améliorait que très lentement. *Cette agression a choqué par* sa lâcheté et par sa sauvagerie. Elle a mis en évidence l'existence d'une forme de hooliganisme particulièrement dangereuse en Allemagne depuis le début des années 80 (*Le Monde* du 25 juin). Dans ce pays, les « hools », comme ils se surnomment entre eux, s'organisent en bandes dont les déplacements sont planifiés avec une rigueur quasi militaire.

Sept cents jeunes, pour la plupart dépourvus de billets, avaient rallié Lens à l'occasion du match contre la Yougoslavie. Ils ont d'abord défilé en ville, au cri de *« Hourra, hourra, les Allemands sont là ! »*, avant de provoquer les forces de l'ordre. Daniel Nivel et quatre de ses collègues ont été attaqués par derrière, alors qu'ils gardaient des *véhicules* en bordure du périmètre de sécurité. A ce jour, trois jeunes gens, *suspectés* d'avoir frappé le gendarme, ont été arrêtés. Vécu comme une *« honte nationale »* outre-Rhin, ce drame a conduit l'Allemagne à renforcer la surveillance des nombreux hooligans connus de ses services de police.

S*I bien que les autres mat*ches de cette équipe, à Montpellier et à Lyon, n'ont pas donné lieu au moindre écart. Maintenant que le Mondial est terminé, l'Allemagne s'interroge sur cette violence ritualisée, qui est particulièrement inquiétante dans l'ex-RDA, où une partie de la jeunesse est sensible aux thèses d'extrême droite.

*Les « hools » n'ont pas eu le mo*nopole de la violence durant la Coupe du monde. Des Anglais ont également sévi, de même que des jeunes Français des quartiers « sensibles ». C'est ainsi que les événements de Marseille, en marge du match Angleterre-Tunisie, ont gâché le début de la compétition. Le 14 juin, de 150 à 200 Britanniques en état d'ivresse ont fait face aux forces de l'ordre, sur le Vieux-Port. *Des jeunes venus pour se livrer à* une « chasse aux Anglais » ont ensuite pris le relais, sur la Canebière et dans le secteur de la gare Saint-Charles. Le lendemain, le maintien de la retransmission de la rencontre sur un écran géant, à la plage du Prado, était manifestement une erreur puisque des affrontements al*laient à nouveau opposer Anglais et* Marseillais.

Ces divers incidents, que la police locale n'a pas toujours su prévenir et contenir, ont confirmé deux évidences. La première : contrairement à une idée reçue, le hooliganisme existe toujours en Angleterre, sur fond de nationalisme exacerbé. La seconde : le Mondial pouvait aussi servir de prétexte à des violences *urbaines « classiques », françaises* celles-là. Les Parisiens ont d'ailleurs pu le constater sur les Champs-Elysées au soir du premier match des Bleus d'Aimé Jacquet.

En réaction aux événements de Marseille, le dispositif de sécurité a *été* nettement resserré autour des Anglais, quitte à donner une image moins festive de la Coupe du monde. Au total, sur l'ensemble de la *compétition, 409 Britanniques se* sont vu interdire l'accès au territoire national ; sans compter ceux qui ont été retenus chez eux par les autorités locales. En outre, 17 personnes (11 Anglais, 6 Allemands) ont été expulsées de France selon la procédure d'urgence absolue. Ces mesures, ajoutées aux condamnations prononcées par les tribunaux en comparution immédiate (106), ont sans doute eu des effets dissua*sifs sur les hooligans les plus déter*minés, habitués à déjouer les plans de la police.

A l'occasion des trois autres apparitions de l'Angleterre, les forces de l'ordre se sont montrées omniprésentes. A Toulouse et à Lens, les restrictions imposées sur la vente d'alcool ont contribué à limiter les débordements. La rencontre face à *la Colombie, à Lens, le 26 juin, déli*cate à gérer du fait de la proximité des îles Britanniques, a mobilisé 1 500 policiers et gendarmes, mais elle s'est finalement disputée dans de bonnes conditions, en présence d'environ *15 000 Anglais. Ce jour-là*, les exactions les plus graves, commises par des Anglais, ont été signalées dans le port belge d'Ostende et non en France. La police estime que de 3 000 à 5 000 Britanniques qui avaient l'intention d'effectuer le court voyage vers le Pas-de-Calais ont renoncé à leur projet en raison de l'imposante présence policière.

A Saint-Etienne, par la suite, lors de la rencontre Angleterre-Argentine, la principale difficulté pour *le service d'ordre tint davantage* à l'impact médiatique des quelques échauffourées sans gravité. Le Mondial constituait une telle caisse de résonance que la moindre image, diffusée pour ainsi dire en Mondiovision, prenait vite des proportions démesurées (*Le Mondial* du 1er juillet).

De l'avis général, la coopération a été fructueuse entre les polices des pays concernés. Mais les fichiers servant au contrôle des supporteurs dangereux, qu'ils soient anglais ou allemands, sont incomplets, et la classification des fans en plusieurs catégories (A, B et C) ne présente qu'un intérêt théorique. Ce milieu *évolue si vite que de nouveaux sup*porteurs violents, inconnus de la police, peuvent se révéler à l'occasion de grandes compétitions.

Du reste, la plupart des Anglais impliqués dans les incidents de Marseille ne figuraient pas sur les listes de Scotland Yard.

Ph. B.

TROIS QUESTIONS À...

DIDIER CULTIAUX

1 Quel bilan le directeur général de la police nationale tire-t-il de ce Mondial en termes de sécurité ?

Au total, nous avons eu 2,5 millions de spectateurs dans les stades, de 200 000 à 250 000 personnes devant les écrans géants. Cela permet de relativiser les problèmes, qui n'ont concerné que de 2 000 à 3 000 personnes. Les unités de maintien de l'ordre – entre un cinquième et un sixième *des forces de sécurité du pays* ont été mobilisées sur cet événement *sans que les autres missions en pâ*tissent – n'ont jamais eu à intervenir dans les stades. En dehors, ce qui devait être une fête ne s'est pas toujours bien passé. A Lens, on a atteint le summum de la lâcheté.

2 Et à Marseille ?

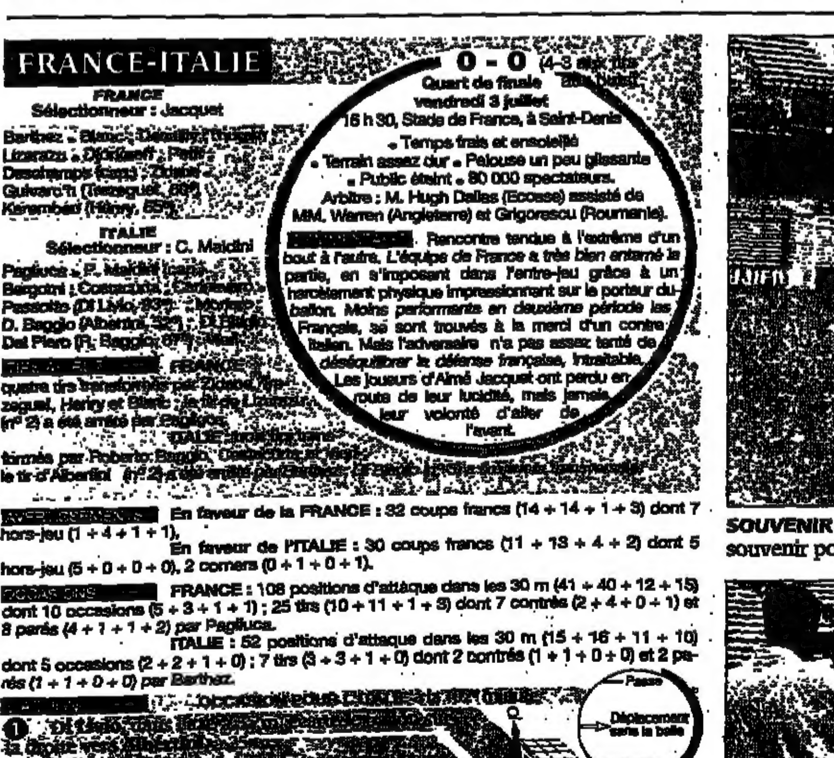
Nous étions là confrontés à deux risques. Des hooligans anglais imbibés de bière et provocateurs. Des délinquants prêts à profiter des circonstances pour déclencher des violences urbaines. Dans ce contexte, il faut ramener les incidents qui se sont produits à *leur juste proportion. Seize vi*trines ont été brisées, il n'y a pas *eu de pillage, et 53 personnes ont* été interpellées. Le seul blessé sérieux est un policier. On a dit que l'intervention des forces de police avait été trop tardive, mais on ne peut demander aux fonctionnaires de se mettre derrière chaque manifestant pour être une force d'interposition de l'ONU.

3 La coopération entre les services de police français et étrangers a-t-elle été réellement efficace ?

Nous avons travaillé en confiance, comme cela avait été le cas pour le coup de filet antiterroriste du 26 mai. Les délégations étaient rassemblées au poste de commandement, des équipes mix*tes ont été constituées. C'est l'une* des grandes leçons à tirer à l'échelle européenne : tout pays qui organisera un événement international, qu'il soit sportif, musical, religieux ou autre, ne pourra vraiment réussir qu'en créant des liaisons fiables avec les différentes polices. Reste que les Allemands ne sont pas dans la même situa*tion que les Anglais. L'Allemagne* est un Etat fédéral où il y a toujours un problème de coordination entre les polices des Länder et la police fédérale, alors que les Britanniques ont une législation et un système policier adaptés à leur situation. Une des données importantes en Allemagne a été *la réunification. Les « hools »* les plus frustes et les plus violents sont originaires de l'Est. Après 1989, ils ont connu le chômage et perdu leurs points de repère. J'espère pour nos amis allemands que le hooliganisme ne prendra pas chez eux le côté fort et institutionnel qu'il a en Grande-Bretagne.

Propos recueillis par Philippe Broussard

FRANCE-ITALIE



0 - 0 (4-3 aux tirs au but)

Quart de finale
vendredi 3 juillet
16 h 30, Stade de France, à Saint-Denis
• Temps frais et ensoleillé
• Terrain assez dur • Pelouse un peu glissante
• Public éteint • 80 000 spectateurs.
Arbitre : M. Hugh Dallas (Ecosse) assisté de MM. Warren (Angleterre) et Grigorescu (Roumanie).

Rencontre tendue à l'extrême d'un bout à l'autre. L'équipe de France a très bien entamé la partie, en s'imposant dans l'entre-jeu grâce à un harcèlement physique impressionnant sur le porteur du ballon. Moins performants en deuxième période les Français, se sont trouvés à la merci d'un contre italien. Mais l'adversaire n'a pas assez tenté de déséquilibrer la défense française, intraitable. Les joueurs d'Aimé Jacquet ont perdu en route de leur lucidité, mais jamais leur volonté d'aller de l'avant.

FRANCE
Sélectionneur : Jacquet

ITALIE
Sélectionneur : C. Maldini

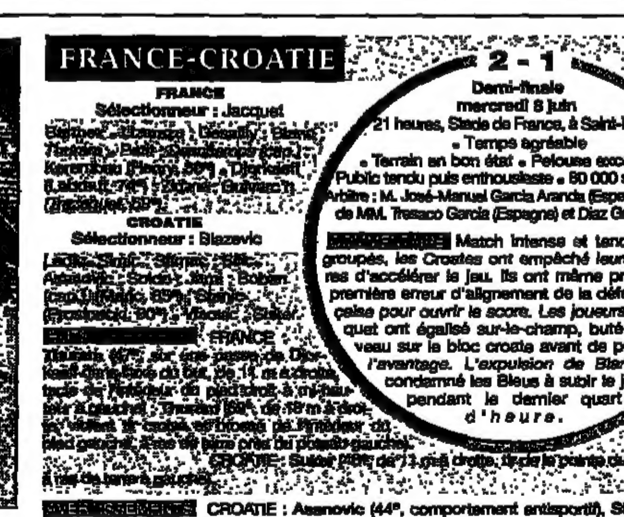
En faveur de la FRANCE : 32 coups francs (14 + 14 + 1 + 3) dont 7 hors-jeu (1 + 4 + 1 + 1).
En faveur de l'ITALIE : 30 coups francs (11 + 13 + 4 + 2) dont 5 hors-jeu (5 + 0 + 0 + 0), 2 corners (0 + 1 + 0 + 1).

FRANCE : 108 positions d'attaque dans les 30 m (41 + 40 + 12 + 15) dont 10 occasions (5 + 3 + 1 + 1) ; 25 tirs (10 + 11 + 1 + 3) dont 7 contrés (2 + 4 + 0 + 1) et 8 parés (4 + 1 + 1 + 2) par Pagliuca.
ITALIE : 52 positions d'attaque dans les 30 m (15 + 16 + 11 + 10) dont 5 occasions (2 + 2 + 1 + 0) ; 7 tirs (3 + 3 + 1 + 0) dont 2 contrés (1 + 1 + 0 + 0) et 2 parés (1 + 1 + 0 + 0) par Barthez.

SOUVENIR *Lens, le 11 juin, dernier toilettage pour la pelouse. Dernier souvenir pour les Saoudiens, après leur élimination au premier tour.*



FRANCE-CROATIE



2 - 1

Demi-finale
mercredi 8 juin
21 heures, Stade de France, à Saint-Denis
• Temps agréable
• Terrain en bon état • Pelouse excellente
Public tendu puis enthousiaste • 80 000 spectateurs
Arbitre : M. José-Manuel Garcia Aranda (Espagne), assisté de MM. Tresaco Garcia (Espagne) et Diaz Galvez (Chili).

Match intense et tendu. Bien regroupés, les Croates ont empêché leurs adversaires d'accélérer le jeu. Ils ont même profité de la première erreur d'alignement de la défense française pour ouvrir le score. Les joueurs de Jacquet ont égalisé sur-le-champ, buté à nouveau sur le bloc croate avant de prendre l'avantage. L'expulsion de Blanc a condamné les Bleus à subir le jeu pendant le dernier quart d'heure.

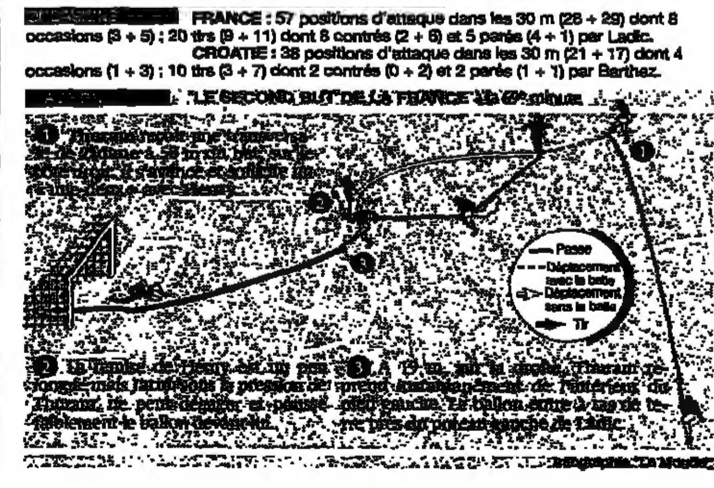
FRANCE
Sélectionneur : Jacquet

CROATIE
Sélectionneur : Blazevic

CROATIE : Asanovic (44e, comportement antisportif), Stanic (73e, jeu dangereux), Simic (90e, jeu dangereux).

EXPULSIONS : FRANCE : Blanc (74e, brutalité).

FRANCE : 57 positions d'attaque dans les 30 m (28 + 29) dont 8 occasions (3 + 5) ; 20 tirs (9 + 11) dont 8 contrés (2 + 6) et 5 parés (4 + 1) par Ladic.
CROATIE : 38 positions d'attaque dans les 30 m (21 + 17) dont 4 occasions (1 + 3) ; 10 tirs (3 + 7) dont 2 contrés (0 + 2) et 2 parés (1 + 1) par Barthez.



Les bonnes affaires du Mondial

RUPTURE de stocks de drapeaux, de perruques tricolores, de cornes de supporteurs et de maquillage bleu-blanc-rouge à Strasbourg : maillots bleus de l'équipe de France introuvables dans la région lyonnaise et à Toulouse dans les chaînes de distribution d'articles de sport prises de court par l'envolée de la demande... Quelques heures avant le coup d'envoi de la finale de la Coupe du monde, le commerce, grand ou petit, de produits dérivés était en pleine effervescence. L'« effet Mondial », lent à se faire sentir, mis en doute par certains secteurs d'activité, opérait à plein. Est-ce que cela sera suffisant pour que le bilan des ces cinq semaines de football ne soit pas seulement « globalement satisfaisant » ?

Dans la région parisienne, les promoteurs de nombreuses opérations commerciales ont subi des déboires à la mesure des surprofits qu'ils en attendaient (*Le Mondial* du 11 juillet). A Lyon, les responsables économiques estiment que les six rencontres du Mondial ont eu un impact moindre que le G7 en termes d'image et de retombées économiques à moyen et long terme. Raymond Barre, le maire de la ville, pense que le rendez-vous politique planétaire de 1996 comme le rassemblement sportif mondial de 1998 *« contribuent au rayonnement international de Lyon, porteur d'avenir pour la cité »*. Bruce Redor, directeur général de l'office du tourisme de Lyon, estime, lui, que, *« pour Lyon, l'effet "coup de projecteur" n'a pas été le même qu'en 1996 »*.

SCEPTIQUES jusqu'au dernier moment sur les effets bénéfiques immédiats de la Coupe du Monde, les Lyonnais dressent finalement un bilan plutôt positif. Les hôteliers, qui craignaient d'être *« pénalisés par l'efficacité des moyens de transport »*, ont connu un taux de remplissage très élevé les veilles et lendemains de match. *« Parce qu'à Lyon les prix des chambres n'ont pas flambé »*, notent les hôteliers, qui estiment à 15 % l'augmentation de leur chiffre d'affaires provenant du Mondial. Les tables gastronomiques lyonnaises, elles, ont régalé de nombreux visiteurs étrangers, au premier rang desquels les Japonais.

Installée à Villeurbanne (Rhône), la société Infogrames, numéro un européen de la création et de l'édition de jeux interactifs, devrait bénéficier à court et moyen terme des retombées du Mondial. Son PDG, Bruno Bonnell, a observé avec gourmandise les évolutions sur les stades de l'avant-centre brésilien Ronaldo. La veille de l'ouverture de la compétition, l'entreprise française a signé avec la firme américaine Nike un contrat d'exclusivité qui prévoit le développement de plusieurs jeux vidéo dans lesquels le prestigieux footballeur sera la vedette. *« Nous cherchions la personnalité idéale pour lancer notre label mondial de sports. Ronaldo est un joueur fascinant. C'est un formidable modèle pour les jeunes athlètes »*, explique le patron d'Infogrames.

A Montpellier, le Mondial a d'abord profité aux cafetiers et restaurateurs installés sur la place de la Comédie, lieu central d'animation où se sont regroupés la plupart des supporteurs étrangers. La Méridionale de boissons, qui fournit la plupart des bars du quartier, a ainsi vu le chiffre de ses ventes multiplié par trois. Les hôtels ont affiché complet quasiment tous les soirs de match. Les autres jours, seuls les hôtels haut de gamme, qui travaillaient avec des tour-opérateurs, ont fait le plein.

L'« effet Coupe du monde » a été lent à se faire sentir, mais les villes organisatrices estiment finalement leur bilan commercial plutôt positif

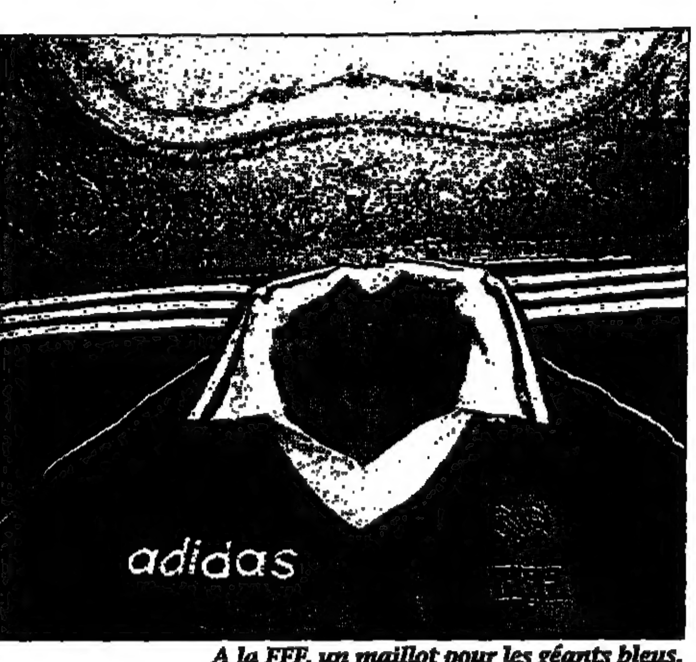
La chambre de commerce et d'industrie a profité de l'événement pour organiser trente-cinq voyages d'affaires à travers le département de l'Hérault. Des contacts se sont noués avec des attachés d'ambassade ou des chefs d'entreprise, la plupart découvrant notamment que le Languedoc-Roussillon produisait des huîtres ! Les responsables économiques estiment pourtant que les véritables retombées ne pourront se juger qu'à long terme. Les visiteurs ont perçu Montpellier comme une ville accueillante où aucun incident n'a eu lieu. La municipalité compte prolonger l'effet Mondial en lançant, dès le 15 juillet, une campagne nationale de communication.

A Bordeaux, c'est la municipalité qui est la plus satisfaite. La bonne couverture médiatique, l'absence d'incidents majeurs, le succès du Mondial Café (lieu de retransmission des matches en plein air) et de la Fête du vin ont donné du baume au cœur à la mairie. L'office du tourisme, lui, se félicite que Bordeaux ait été l'une des destinations les plus demandées après Paris. La fréquentation a pourtant baissé de 10 % par rapport à l'an dernier. *« Mais elle a été compensée par une meilleure consommation »*, explique Jean-Daniel Terrassin, directeur de l'office du tourisme. Et les visites des vignobles ont augmenté de 23 % par rapport au mois de juin 1997.

UNE quarantaine de chefs d'entreprise étrangers ont été invités par le Bureau de recherche et d'accueil (BRA), structure chargée d'attirer des investisseurs étrangers en Gironde. Sélectionnés en fonction des pays qui venaient disputer la Coupe du monde à Bordeaux, ils ont rencontré leurs homologues français, visité des entreprises et assisté à un match. *« L'objectif est d'en faire des investisseurs potentiels »*, explique un des membres du BRA. Ils sont arrivés par avion comme de nombreux autres supporteurs. L'aéroport a enregistré quarante-trois mille passagers supplémentaires. Mais la grève d'Air France et la diminution de la clientèle affaires ont entraîné une baisse de 3,1 % en juin par rapport à 1997.

« Globalement, tout le monde est ravi d'avoir eu le Mondial », assure Alain Petit, président de la fédération des commerçants de Bordeaux. Mais il n'y a pas eu d'intérêt particulier pour les crus locaux : *« Mon chiffre d'affaires n'a pas augmenté*, assure Franck Lagrue, patron de la Vinothèque, important caviste en plein centre de la ville. *Les supporteurs ont consommé beaucoup de bière et quand il s'agissait de vin, c'était le meilleur marché et il fallait l'ouvrir sur-le-champ. Ils n'ont pas ramené non plus de vin-souvenir car c'est encombrant, lourd et fragile. »*

Bilan établi par nos correspondants régionaux



HUGUES DE WURSTEMBERGER

A la FFF, un maillot pour les géants bleus.

Un atout : l'expérience de la crise en direct

Xavier Cormont, vingt-neuf ans, marié, père de deux enfants, diplômé de Sup de Co Lyon, contrôleur de gestion, a une passion secrète : le football. Embauché en CDD au contrôle de gestion de la billetterie du CFO en 1995, il s'est retrouvé en première ligne lors de la polémique autour des billets. Une expérience de gestion de crise en temps réel qu'il saura faire valoir une fois reconverti. Le 1er septembre, ce jeune cadre fera son entrée dans un grand cabinet de conseil. *« Le caractère varié, international, opérationnel de la Coupe du monde les a intéressés »*, explique-t-il, sans pour autant s'exagérer l'importance de son passage au cœur de l'événement France 98 : *« Ils recherchaient quelqu'un qui ait une expérience en entreprise, le CFO en est une comme une autre. »* La parenthèse CFO refermée, le jeune cadre continuera à s'intéresser au football en amateur et s'efforcera de garder le contact avec les anciens du Comité, ne serait-ce que *« pour l'entraide »*.

Au CFO, on reclasse

ALORS QUE, à la veille de la finale du Mondial, tout le monde commençait un peu à décompresser du côté des organisateurs, au sein du CFO (Comité français d'organisation), la « cellule de reclassement » a commencé à monter en puissance. Isabelle Wackenheim, la responsable de ce service qui compte cinq personnes, a pour mission de retrouver du travail aux six cent un salariés permanents du Comité, dont *« 80 % dans les six mois »*, selon l'engagement pris par le CFO dès sa création.

Né officiellement le 10 novembre 1992, le Comité cessera toute activité fin juillet et toute existence légale au 31 décembre 1998. Ses permanents, embauchés en contrat à durée déterminée (CDD), selon un statut défini par le code du travail comme *« régime de l'événement spécial »*, se retrouveront pour la plupart sur le marché du travail à partir du 31 juillet, à la fin de leur contrat. Seules cinq à dix personnes resteront en poste jusqu'à la fin décembre, pour revendre le matériel et solder les comptes du CFO.

Mme Wackenheim dispose d'un budget de 20 millions de francs, voté par le conseil d'administration du CFO en novembre 1997, pour déployer toutes sortes d'aides aux salariés : antennes emploi sur les dix sites, banques de données, réalisation de CV (ils seront sur Internet à compter du mois de septembre), secrétariat, formation, petites annonces... Le CFO s'est également adjoint les services d'un cabinet d'*outplacement*.

●●●

La bataille des fréquences a eu lieu

LE GÉNÉRAL LE GUEN veillait. Directeur du contrôle du spectre à l'Agence nationale des fréquences (ANFR), ce général en retraite de l'armée de l'air a joué un rôle essentiel dans la surveillance du dispositif de télécommunications, composant vital du succès de la Coupe du monde qui touchait aussi bien les téléphones portables que les télévisions. Pas un pirate, ni même un utilisateur indiscipliné de caméra, de microphone HF ou même de simples talkies-walkies, ne devait perturber les liaisons radio pendant les matches du Mondial. Dans chaque stade, les hommes de Robert Le Guen, équipés de leurs appareils de détection des fréquences non autorisées, se sont tenus prêts à intervenir jusque sur les pelouses.

Au bout de 56 matches, 104 plaintes pour brouillage avaient été enregistrées, dont 71 ont été résolues par l'ANFR. Près de la moitié des plaintes provenaient des réseaux utilisés par les services de l'Etat (police, armée...). Rien d'étonnant à cela. Les fréquences du spectre ont fait l'objet de transactions aussi acharnées que les places pour les matches. Avant le Mondial, il ne restait pas la moindre gamme libre. Il a donc fallu faire de la place en bousculant un peu ceux qui disposaient d'une grosse part du gâteau, c'est-à-dire les administrations. *« Nous avons rogné les marges de sécurité de la police et de l'armée, ce qui explique une bonne part des brouillages »*, explique Robert Le Guen.

Pas moins de 9 000 fréquences ont été demandées par l'ensemble des professionnels travaillant sur les dix sites de la Coupe du monde. L'ANFR en a accordé près de 5 700 sur le principe du « premier arrivé, premier servi ». Pour les trouver, il a fallu racler les fonds de spectre et instituer une véritable bourse d'échanges. Pour les matches du Mondial ayant lieu le dimanche, certains corps de l'armée ont cédé leur place.

NETTOYAGE PRÉALABLE

En dehors du contrôle strict des appareils utilisés pendant la Coupe du monde (un simple téléphone sans fil d'appartement acheté au Japon peut fonctionner en France sur 136 MHz, la fréquence de sécurité de l'aviation civile, ou sur 74 MHz, celle de la gendarmerie), l'ANFR a effectué un travail préparatoire de plusieurs mois pour nettoyer le territoire. Un émetteur pirate situé à Rouen peut en effet perturber les communications à l'intérieur du Stade de France, à Saint-Denis. Les cent soixante personnes qui composent l'agence, équipés de trente véhicules techniques, ont arpenté les dix villes du Mondial à la recherche de sources de brouillage. Armés de goniomètres, ils traquent la position exacte des émetteurs pirates à l'aide de mesures par triangulation. Les prises sont parfois surprenantes.

Robert Le Guen raconte le cas de ce médecin lyonnais qui utilisait son téléphone sans fil sur plusieurs dizaines de kilomètres autour de son domicile grâce à un amplificateur et à une antenne installée sur son toit. Une telle pratique est punie de 200 000 francs d'amende et de six mois de prison. Les plus gros contrevenants se trouvent chez les industriels. Un garage automobile utilisait ainsi vingt-six postes de téléphone non autorisés.

Le nettoyage préalable à la Coupe du monde a fait la preuve de son efficacité. L'ANFR avait établi un « plan de fréquences » pour chaque match. Avant la finale de dimanche 12 juillet, tout semblait avoir parfaitement fonctionné. Impossible, néanmoins, de supprimer tous les risques. Robert Le Guen cite l'un des pires cas de sa carrière. Lors de la venue du pape à Paris, en août 1997, la télécommande d'une caméra de FR 3 utilisait la même fréquence que les bips contrôlant l'ouverture de certaines automobiles haut de gamme. Résultat : quarante voitures envoyées au garage pour débloquer leurs portes...

Michel Alberganti




AFP

JOSE LUIS CHILAVERT. Nigeria-Paraguay, 24 juin.



HRISTO STOITCHKOV. Espagne-Bulgarie, 24 juin.



EDGAR DAVIDS. Pays-Bas - Croatie, 11 juillet.



LUIS ENRIQUE. Espagne-Bulgarie, 24 juin.



MUR ROUMAIN. Roumanie-Croatie, 30 juin.



SHAUN BARTLETT. *Afrique du Sud-Arabie saoudite, 24 juin.*



هكذا من الأصل

●●●

Sur cette enveloppe de 20 millions, 11,4 millions sont destinés à financer la « dotation personnalisée au reclassement », représentant 5,76 % de la masse salariale du CFO. Une aide qui sera répartie entre les salariés en fonction de leur ancienneté dans l'entreprise et des besoins exprimés.

« Nous avons privilégié les plus anciens, ceux qui ont troqué un CDI [contrat à durée indéterminée] *ailleurs pour un CDD chez nous dans les années 93-94, alors que le marché de l'emploi était plus qu'incertain »*, souligne Mme Wackenheim.

Dès 1993, treize personnes avaient rejoint le CFO puis vingt-sept l'année suivante. Le gros du recrutement s'est fait en 1997, où 448 personnes ont été embauchées. Au plus fort de son activité, l'association a employé jusqu'à 670 personnes en CDD.

La cellule de reclassement s'est déjà rapprochée des institutions : Assedic, ANPE, cabinets de recrutement, chasseurs de tête, organismes de formation. En revanche, elle semble avoir un peu plus de mal à sensibiliser les quarante-cinq partenaires de la Coupe du monde au sort des permanents du CFO. *« Tous n'ont pas joué le jeu de la même façon »*, regrette Mme Wackenheim.

UN CV VALORISÉ

Elle tient d'autant plus à saluer Manpower, qui *« a fait passer des entretiens à près de cent cinquante salariés et en a embauché huit en CDI »*, mais aussi Michelin, Total, La Française des jeux, la Générale de location, qui vont, elles aussi, recruter quelques anciens du CFO.

« Je pense que Michel Platini va en emmener quelques-uns à la FIFA », espère à mi-voix la responsable du reclassement. *« Mais j'ai expliqué aux salariés qu'une entreprise ne va pas les recruter pour nous faire plaisir, mais parce qu'elle pensera qu'ils peuvent lui apporter une vraie valeur ajoutée. De ce point de vue, je pense que l'expérience acquise au CFO ne peut que valoriser un CV. »*

L'âge moyen des 601 permanents, dont 59 % sont des hommes, est de trente-six ans. 58 % ont un statut de cadre. Ceux qui appréhendent le plus l'après-Mondial, *« ce sont surtout les jeunes diplômés en gestion qui sont trop généralistes et dont plusieurs avaient cherché du travail pendant six ou huit mois avant de rejoindre le CFO »*, précise-t-elle.

A la veille de la finale, un tiers des permanents environ était reclassé ou en bonne voie de l'être, un deuxième tiers avait commencé à se préoccuper des démarches à suivre, le dernier tiers n'ayant encore rien fait, *« le plus souvent par manque de temps »*, confie Mme Wackenheim, un peu inquiète pour les insouciants.

Elle-même, bien qu'enceinte, n'a pas attendu pour se préoccuper de son propre sort : *« J'ai une offre ferme pour janvier 1999. »* Et de conclure, comme pour s'excuser : *« Je me dois de montrer l'exemple et de démontrer notre efficacité. »*

Pascal Galinier

Corée-Japon : cap sur 2002

Un incroyable projet occupe toutes les pensées à Séoul : étendre la Coupe du monde au Nord, au-delà du 38e parallèle

LE 28 MAI 1995, la décision de la Fédération internationale de football (FIFA) d'attribuer conjointement au Japon et à la Corée du Sud l'organisation de la 17e Coupe du monde a suscité son lot d'interrogations. Comment deux pays aussi différents culturellement allaient-ils s'entendre pour mettre sur pied un événement commun ? Comment deux pays « ennemis » au regard de l'Histoire allaient-ils faire pour travailler à la même cause ? La FIFA, confrontée au choix impossible de préférer l'un plutôt que l'autre candidat, avait eu cette idée de coorganisation, meilleur moyen de ne fâcher personne et d'éviter que ne s'envenime, par sa faute, les relations diplomatiques entre les deux nations. Présenté comme étant « pacificateur », le projet semblait, à l'époque, totalement fou.

Trois ans plus tard, dirigeants japonais et coréens en sont presque à se promener bras dessus-bras dessous. Deux comités d'organisation ont été créés. Des réunions de travail ont lieu tous les mois, alternativement à Séoul et à Tokyo. Débats et discussions se font dans les langues d'origine et avec des interprètes. Les courriers sont rédigés en anglais. Et, pour l'heure, pas la moindre dissonance n'a été entendue. *« Nous travaillons en toute confiance et selon le principe de l'amitié mutuelle »*, répète-t-on à l'unisson dans l'un comme l'autre pays, alors que les responsables des deux comités d'organisation n'ont de cesse de s'envoyer des fleurs par presse interposée.

CETTE concorde affichée s'explique sans doute par le fait que, à quatre ans du coup d'envoi de la première Coupe du monde asiatique, le dossier en est encore à ses balbutiements. Pour le moment, chaque pays a plutôt travaillé dans son coin, en parant au plus pressé : trouver des financements, mobiliser l'opinion, faire avancer la question des stades... La part commune est encore limitée. Mais plus pour longtemps. Au printemps prochain, le premier grand sujet sensible sera ainsi à l'ordre du jour avec la désignation de la mascotte officielle. L'idéal, pour des raisons de marketing fort compréhensibles, serait qu'il n'y en ait qu'une, et non deux comme il était envisagé ces mois derniers. Y parviendra-t-on ? Inventer un personnage unique censé symboliser à la fois la culture japonaise et la culture coréenne ne sera pas une mince affaire.

Si désaccord il y a sur ce genre de question, la FIFA jouera son rôle d'arbitre. De nombreux points de consensus ont déjà été négociés à Zurich, siège de la multinationale du ballon rond. Une seule règle : la contrepartie permanente. Il fut ainsi décidé que le match d'ouverture se jouerait à Séoul, et la finale à Tokyo. Le premier tirage au sort – désignant les éliminatoires – aura lieu au Japon alors que le second tirage au sort – pour répartir les trente-deux qualifiés en huit groupes de quatre – se fera en Corée. Seize équipes disputeront leurs rencontres du premier tour au pays du Soleil-Levant ; seize autres équipes feront de même au pays du Matin-Calme.

Tout a ainsi été soigneusement pesé. Et si les Coréens peuvent regretter que la finale n'ait pas lieu chez eux, ils ont obtenu d'être désignés en tête dans l'appellation officielle de la compétition : « Coupe du monde 2002 Corée-Japon ». Au-delà du constat de cohabitation en bonne intelligence que veulent donner les deux pays, une surenchère à distance a néanmoins commencé à se développer. Sujet crucial s'il en est : celui des stades. Pour la FIFA, chaque pays avait pour obligation de retenir entre six et dix enceintes. La Corée du Sud a pris l'option maximale. Mieux encore : le gouvernement s'est engagé, dans un premier temps, à construire dix stades neufs. Mais le Japon ne fut pas en reste, choisissant également de faire disputer la Coupe du monde dans dix villes. Et si six stades « seulement » sortiront de terre pour l'occasion, la deuxième puissance du monde s'est lancée dans un chantier pharaonique.

A Oita, un toit amovible couvrira le terrain d'une tribune à l'autre. Tandis qu'à Sapporo se dressera le plus invraisemblable des équipements sportifs : deux stades seront construits l'un à côté de l'autre – le premier sera totalement abrité et possédera une pelouse synthétique ; le second sera extérieur avec une pelouse naturelle. Les jours de mauvais temps, ce qui est fréquent à Sapporo, on fera coulisser la pelouse naturelle sur le terrain artificiel par la magie d'un système à air comprimé.


IAN WALDIE/REUTERS
Les supporteurs japonais peuvent sourire : 2002 leur appartient.

RESTE à savoir si la récession qui frappe l'Asie aujourd'hui mettra en péril la Coupe du monde 2002. Les premiers signes d'inquiétude sont venus de Corée du Sud : le pays ne serait plus en mesure, finalement, que de construire cinq stades, au lieu des dix prévus. Ce probable changement d'orientation sera vécu comme une contrariété supplémentaire pour l'honneur coréen. Mais ce serait oublier que, depuis plusieurs mois, Séoul a la tête ailleurs. Un incroyable projet lui tient à cœur : étendre la Coupe du monde au Nord, au-delà du 38e parallèle.

L'idée d'aller jouer un match, voire deux, à Pyongyang a été proposée aux autorités nord-coréennes en décembre 1997. Dans une interview publiée dans un quotidien de Séoul le 9 juin, un responsable de la Fédération nord-coréenne de football annonçait que son pays acceptait l'invitation et était même disposé à former une équipe « commune » avec le Sud. L'événement serait de taille même si, en 1991, une sélection unifiée des deux Corées avait pris part au Championnat du monde des moins de vingt ans. Si l'entreprise voyait à nouveau le jour pour la Coupe du monde 2002, la FIFA aurait de quoi se montrer satisfaite : son grand rêve fédérateur serait allé au-delà de toutes les espérances.

Frédéric Potet, à Tokyo et à Séoul

Un événement-charnière

INDÉPENDAMMENT des avatars de leur équipe nationale respective, les officiels japonais et coréens envoyés en mission d'observation en France pendant la Coupe du monde n'ont pas chômé : il s'agissait de tirer les leçons de l'accueil français, en matière notamment de sécurité, de transports, de billetterie et de couverture médiatique.

Les débordements des hooligans, notamment, semblent avoir fait une impression forte au Japon, où la presse ne cesse de s'interroger sur l'aptitude de l'archipel à accueillir tant de désordre : *« Le Japon va recevoir des hooligans du monde entier sans en avoir la moindre expérience ! »*, lit-on dans les colonnes du *Tokyo Shimbun*. Les quelque trente policiers nippons faisant partie de la délégation japonaise (soixante-dix personnes) ont reconnu qu'il leur faudra faire des efforts pour s'adapter à un type de violence nouvelle : *« La surveillance qu'on a l'habitude d'exercer jusqu'à maintenant n'est pas suffisante »*, constate l'un d'eux.

En Corée, où les forces de l'ordre sont habituées à des manifestations d'une violence extrême, la première préoccupation n'est pas celle des hooligans. L'effondrement de l'économie coréenne et le programme d'austérité imposé par le FMI ont quelque peu changé la donne. Sur les dix villes coréennes censées accueillir des matches, cinq, dont Séoul, doivent en principe construire de nouveaux stades. Un bon nombre d'entre elles, mal desservies et peu équipées, devront faire des efforts importants en matière d'infrastructures. Le pays du Matin-Calme, qui s'est engagé à organiser coûte que coûte un événement qu'il convoite depuis des années, a mis à l'étude plusieurs solutions pour réduire les coûts. Face à leurs détracteurs, les organisateurs coréens mettent aujourd'hui en avant les aspects positifs du Mondial pour l'économie en termes d'emploi et de rentrée de devises.

Le Japon, qui a découvert le football à l'échelle nationale depuis à peine cinq ans, semble désireux de faire la meilleure impression possible. La crise économique qui frappe l'archipel n'a pas eu pour l'instant grand impact sur les projets d'investissements en cours, soit six nouveaux stades, les quatre autres étant rénovés. C'est Yokohama qui devrait, selon toute probabilité, accueillir la finale, pour laquelle elle était en concurrence avec la préfecture de Saïtama.

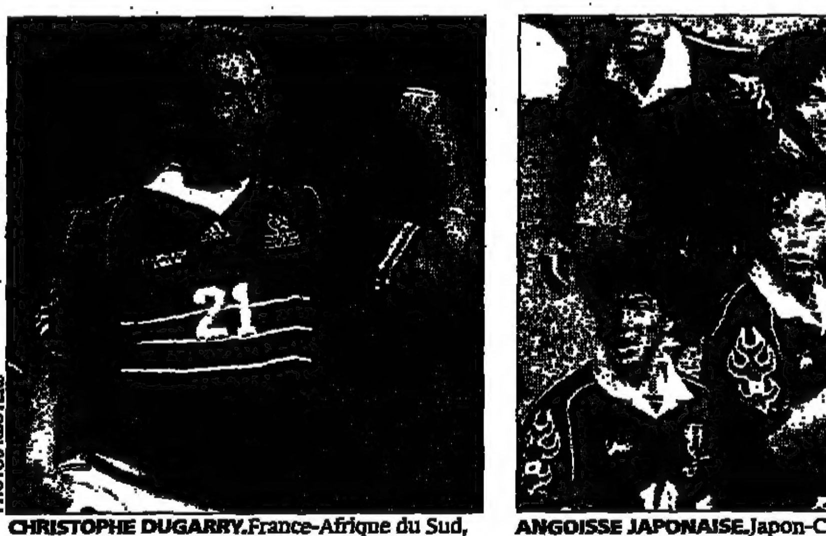
UN GRAND NOMBRE D'INCONNUES

A quatre ans du coup d'envoi du premier Mondial du XXIe siècle, il reste un grand nombre d'inconnues. La FIFA réfléchirait à l'opportunité de déplacer la Coupe du monde en septembre, pour éviter la saison des pluies en juin et juillet dans les deux pays. Avec le décalage horaire entre l'Asie et l'Europe, la question des horaires des matches doit faire l'objet de négociations avec les télévisions européennes. Seule une chose semble sûre : la Corée et le Japon mettent le cap sur le Mondial de 2002 avec cette même ambition qui a fait des Jeux olympiques de Tokyo (1964) – pour le Japon – et de Séoul (1988) – pour la Corée – des dates-charnières dans leur histoire, celle de leur émergence comme puissances économiques.

Brice Pedroletti, à Tokyo



HUGUES DE WURSTEMBERGER


PHOTOS REUTERS
CHRISTOPHE DUGARRY. France-Afrique du Sud, 12 juin.
ANGOISSE JAPONAISE. Japon-Croatie, 20 juin.

FRATERNISATION. Etats-Unis - Iran, 21 juin.


هكذا من الأصل



Aux Champs Elysées, près de l'Hôtel de ville...

« Le 12 juillet, ce sera la deuxième fête nationale »

SUR le trottoir des Champs Elysées, Zora, quarante ans, pharmacienne, n'arrête pas de pleurer, regarde la foule qui sourit. Sur l'Arc de Triomphe clignote un « grand merci Zidane » en lettres lumineuses. Un homme ne parle pas, il pose sa main sous le nez des autres et fait *« un, deux, trois »* avec ses doigts. *« Tout le monde assis »*. Et les anciens, les jeunes, les femmes et les enfants éclatent de rire, accroupis sur le pavé, attendent trente secondes. Vingt fois, cent fois, ils bondissent, la tête au ciel. Roland, soixante ans, s'adresse à Ibrahim, vingt-cinq ans, avec l'accent du titi parisien : *« Vous êtes Noir. La première fois que j'ai vu un Noir, c'était au moment de la Libération avec les Américains. Ma fille est mariée à un Indonésien, maintenant la vie, elle veut ça »*. Ibrahim : *« La France quand elle fait des discriminations, elle perd. Là, on était obligé de gagner, obligé »*.

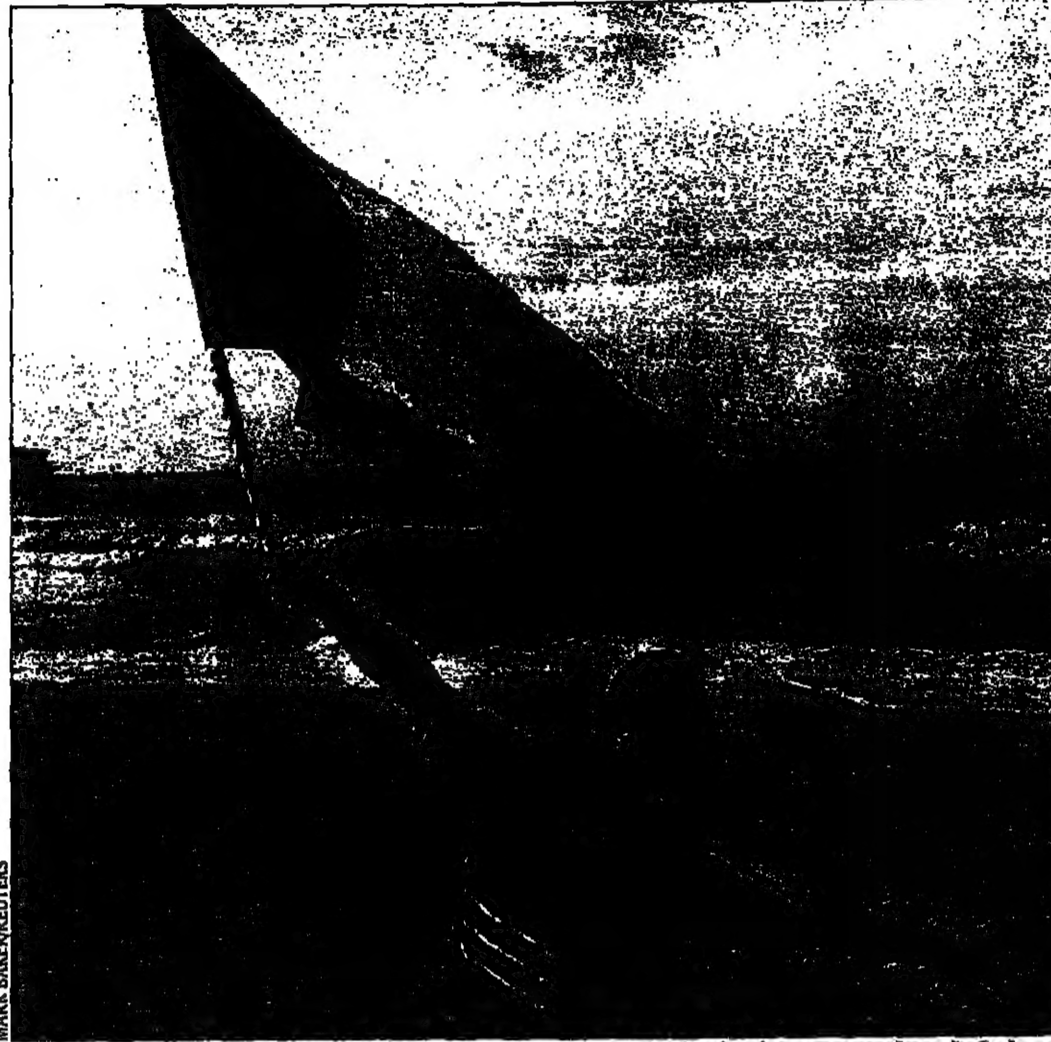
Roland cherche dans son portefeuille ses photos de la Libération, ne les trouve pas. *« Depuis la Libération, je n'ai jamais vu autant de monde »* remarque-t-il. Zora pleure toujours. Sa voisine, Nathalie, trente ans, machiniste, dit : *« c'est trop beau, trop beau, c'est la France qui se réveille »*. Zora cherche ses mots : *« Tout le temps on devrait se faire du bien comme ça. Regardez, il n'y a plus de barrière, plus rien entre nous. On veut un Mondial tous les ans, tous les jours »* s'enflamme-t-elle.

Dès le début de l'après-midi, Paris goûte à la victoire. *« Réveillez-vous, le peuple doit se réveiller »* crie Laurent, le torse bariolé de bleu-blanc-rouge. Il a volé l'immense drapeau sur le fronton de la mairie d'une petite commune de l'Aude où il habite. Une voiture passe et un de ses passagers a sorti son buste par la fenêtre pour souffler dans une trompette. Laurent engueule Karim : *« T'arrêtes de marcher sur mon drapeau ! »*. Karim : *« Oh, t'as un accent, toi, tu viens d'où ? »*. *« Marseille »* répond Laurent en faisant un client d'oeil et en disant : *« Ces Parisiens, tu les encannes comme tu veux »*.

Le soir de la demi-finale, Laurent s'est dit *« tout de suite à Paris »*. Comme Manuel, le routier de Haute-Saône qui va à Rungis plusieurs fois dans la semaine. Comme Marie, animatrice à Fontenay-sous-Bois (Val-de-Marne), réjouie d'avoir vu fleurir des affiches montrant le visage de Le Pen et une photographie du grand stade en proclamant : *« La haine, on l'a mise au placard »*.

« Tout le temps on devrait se faire du bien comme ça. Regardez, il n'y a plus de barrière, plus rien entre nous. »

Plus personne ne peut bouger place de l'Hôtel de ville. Les adolescents marchent sur les toits, les gouttières, certains sont suspendus aux lampadaires. *« Les Noirs, les Arabes, vous allez prendre votre victoire ce soir »* crie un jeune. *« Donnez leur des papiers ! »* lui répond un inconnu dans la foule. Les feux de bengale sont déjà allumés, les cornes de brume s'échauffent. Léandre, vingt-cinq ans, regarde tous ces drapeaux, ces maquillages aux couleurs de la France et dit : *« On dirait que le peuple se mobilise de la même manière qu'autrefois pour une guerre. Peut-être que le foot remplace la guerre maintenant. On se demande toujours si ça ne va pas dégénérer »*. Fatima pointe, pose son doigt sur trois petits traits bleu-blanc-rouge que Freddy, un Africain, a peint sur son polo : *« Tiens, vous avez été embrassé »* se moque-t-elle. Très loin de l'écran, coincée dans une petite rue le long du BHV, Estelle, vingt-quatre ans, chante à plein poumons la Marseillaise, *« l'étendard sanglant est levé !*. *« On est dans la communion*, annonce-t-elle, *c'est une sorte d'utopie »*.


MARK BAKER/REUTERS

La nouvelle a déjà fait le tour de la planète : Dominique fête la victoire sur une plage de Sydney.

Dans le fast-food, Mohammed d'Anthony appelle un copain sur son portable, *« si, je t'assure, y a plein de télés »*. *« On va la gagner, on va la gagner, on va, on va, on va la gagner »* chantent les clients. Les employés ont renoncé à vendre les hamburgers et Sarah, une vendeuse, dit à Mohammed : *« non, non, y a pas de problèmes, tu peux t'asseoir sur le comptoir »*. Dehors, des grappes se sont formées autour des cafés.

Un habitant, au premier étage d'un immeuble, a posé sa télévision au bord de la fenêtre et l'a tournée du côté de la rue. Devant le restaurant China, 200 personnes assises par terre crient : *« Tous ensemble, tous ensemble ! »*. Des légionnaires d'Orange portent leur uniforme, impeccablement repassé.

Près d'un autre café, la foule crie : *« Chef, une tournée,une tournée ! »*. Un Anglais hurle : *« God loves French »*. Thomas, le Marseillais, à 200 mètres d'un écran de télévision à la terrasse d'un snack, relance à chaque fois les encouragements : *« Ils dorment trop ceux qui sont assis »*. On se donne des cigarettes, on fait la ola, on croise les doigts, et on s'étonne parfois : *« Ah je croyais vous étiez amis. Ah bon, vous ne vous connaissez que depuis le match ? »* dit un client à ses voisins.

« Le 12 juillet, ce sera la deuxième fête nationale »,pronostique-t-on. *« On a gagné !, on a gagné ! »* s'impatientent certains dès le milieu de la deuxième mi-temps. *« Attendez, attendez »* leur reproche les autres. *« Aho, come on France ! »* crie l'Anglais. Personne ne voit le troisième but, ni même la fin du match. *« C'est de la folie »*, disent les uns avec les larmes. *« On est les champions »*, commencent à chanter les autres. *« J'y crois pas, j'y crois pas »*, dit Emilie à Alise, étudiantes venues de Bordeaux. Dans la rue, les hommes, les femmes font des bonds, dansent en rond, s'embrassent. Les inconnus se parlent, se scrutent pour confirmer qu'ils vivent la même émotion. *« C'est notre coupe, bordel, la dernière du millénaire et elle est à nous ! »*, hurle Yannick gestionnaire de stock.

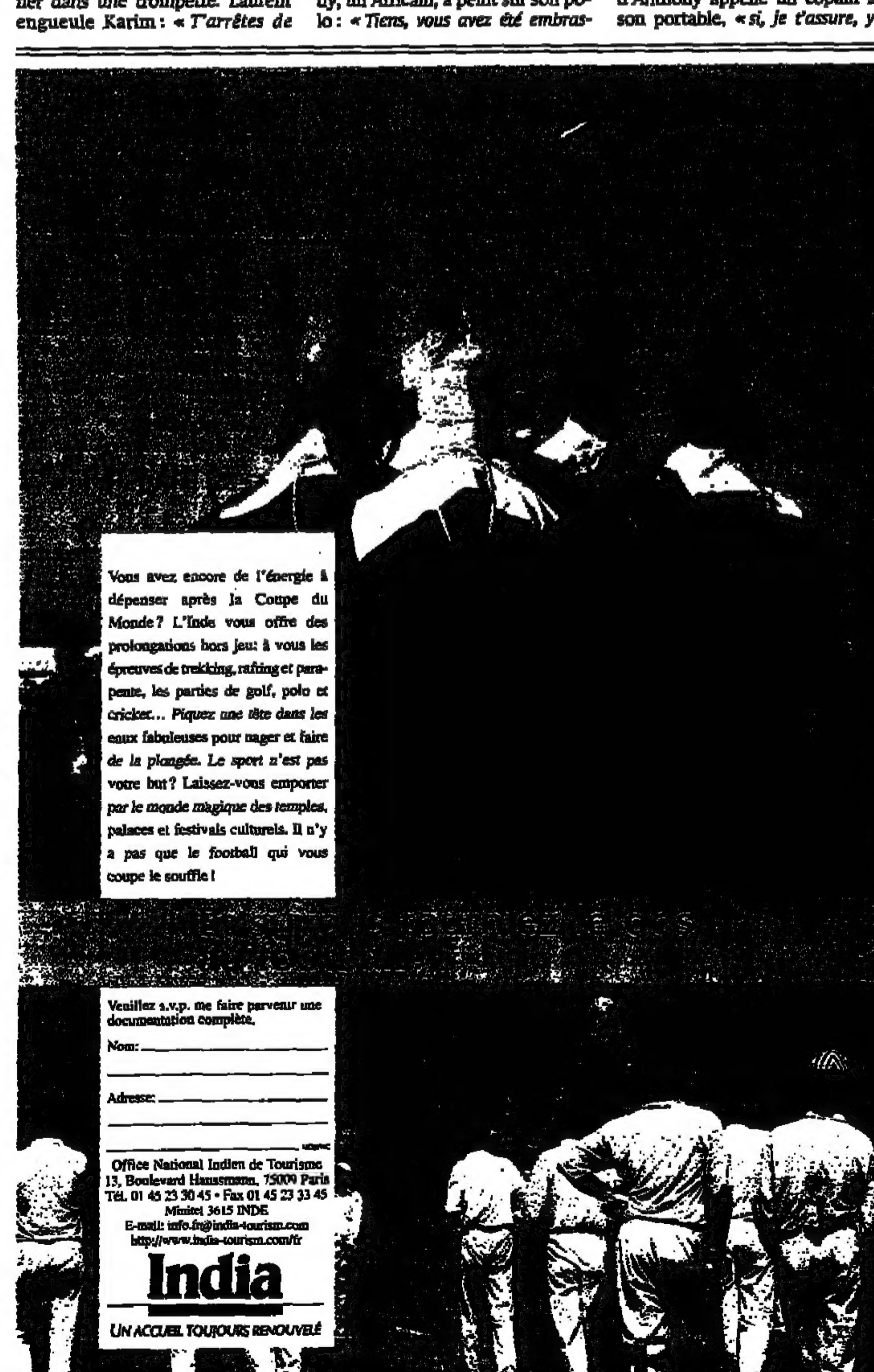
Spontanément, les centaines de milliers de personnes affluent rue de Rivoli. *« C'est le plus beau jour de ma vie »*, raconte Norbert, cinquante ans qui crie, comme tout le monde *« Zizou ! Zizou ! »* et ajoute : *« les hommes politiques feraient bien d'en prendre de la graine »*. A côté, Moustapha, un Toulousain de vingt-cinq ans, embrasse hommes, femmes qui passent à côté : *« Ma patrie !* crie-t-il. *Ma passion, c'est même pas le foot, c'est la France ! »*. Le vent souffle dans la rue.

Les uns et les autres contemplent les drapeaux, les murs du Louvre, jaugent la marée humaine, l'émotion qui monte. *« C'est beau la France »*, s'exclament certains. Des Brésiliens marchent, tristes et enveloppés de leur drapeau. *« Ce sera pour la prochaine fois »*, console une Parisienne. *« On vous a niqué »*, leur chante un groupe d'adolescents. *« Zizou, président ! »* clame bientôt la foule. Au niveau de la Samaritaine, la foule défile devant les immenses calicots représentant les joueurs de l'équipe de France sponsorisés par Adidas et tout le monde lève les bras.

Place de la Concorde, Louis, un Africain, regarde ses fils Aramo et Léopold, âgés de cinq et sept ans, tenir fièrement leur petit drapeau bleu blanc rouge et chanter : *« On est les champions ! »*. Il dit : *« Pour eux, la France, c'est en route »*. Un homme donne un baiser aux passagères des voitures paralysées. *« Zizou ! zizou ! »* chantent deux Parisiennes. Mohammed se retourne et leur tend la bouche : *« un bisou, j'ai cru entendre un bisou ? »*.

D'autres chantent en arabe : *« Zidane, tu as la bienfaisance de Dieu »*. Des passants boivent dans le bock de bière d'un touriste russe attablé à une brasserie. D'autres viennent serrer les mains des clients, un par un. Céline, trente ans, s'assoie à côté d'un vieux monsieur et crie : *« ça y est, j'ai trouvé un mari »*. *« C'est un nouveau départ pour la France*, se réjouit-elle. *En ce moment beaucoup d'hommes politiques doivent être jaloux de ce qui se passe »*. Toute la nuit, la foule prononce les mots qui donnent le vertige : *« On est champion du monde »*. Et certains le répètent : *« Du monde... »*

Dominique Le Guilledoux



Saint-Denis, côté ville et côté stade

A proximité du Stade de France, la banlieue a vécu le match à sa manière, loin des privilégiés détenteurs de billets

SAINT-DENIS - CHAMPS-ÉLYSÉES, c'est direct par la ligne 13 du métropolitain. Les Dionysiens le savent depuis longtemps. Et c'est donc tout naturellement que, drapés ou peints de tricolore, ils s'engouffrent dans la bouche de métro. Ils sont parés pour soutenir l'équipe de France. Ils chantent : *« On va la gagner, on va la gagner ! »*

La coupole du Stade de France écrase la perspective. On est à 1 kilomètre du rond central, mais ces supporteurs-là ne vont pas au stade. *« Et qui a eu la chance d'avoir un billet ? »*, rigole un jeune. Et son copain promet : *« Si la France perd, ce soir, on va casser tout Paris ! »* Saint-Denis se vide ainsi, vers 18 heures, tandis que les *« chanceux »*, possesseurs d'un billet, les croisent dans un couloir de mauvais augure : sur un long mur bleu, toutes les vedettes de l'équipe du Brésil sont peintes à leur avantage. Même les portillons sont contre « nous » : décorés aux couleurs de la Varig, la compagnie aérienne brésilienne.

Minuit. Les klaxons, les drapeaux entament la fête. Saint-Denis Montjoie. L'autoroute qui encercle l'endroit est bouché vers Paris. Malek a regardé le match à L'Escargot, un bar-brasserie. Au coup de sifflet final, ce Malien a pris la direction du stade bien accompagné : *« Celles-là, c'est mes femmes, et l'autre, c'est une cousine. »* Il et elles s'amusent bien en remontant le cordon de CRS : *« Demain, c'est férié, pas de PV. »* Certains policiers sourient, pas tous. Puis la revendication s'enhardit : *« Demain, pas de PV et le droit d'asile ! »*

Au snack de la rue Gabriel-Péri (sandwich merguez-frites à 20 francs), Brahim, entre deux gorgées de rosé, tend fièrement un petit drapeau algérien. Au feutre, il a écrit : *« Zinedine Zidane, 2 buts, 12-07-98. »* *« Il est où Le Pen ce soir ?* interroge-t-il ; *j'aimerais bien lui parler. »* *« Il est au bois de Boulogne avec les Brésiliens »*, lui répond-on. Brahim est fier, vraiment. *« Tu te rends compte, c'est un Kabyle qui gagne la Coupe du monde pour la France. Avec ce qui se passe au pays en ce moment, c'est incroyable. Zidane, mon frère, Dieu t'a porté ce soir. »*

« AIMÉ, JE LE KIFE »

Il y a un orchestre devant Le Boeuf, au numéro 20, la meilleure table alentour. Mais guère de danseurs. On dirait le 14-Juillet avec tous les jeunes partis au bal des pompiers de Paris. La trompette entame l'air de ralliement : *« Ce soir on vous met le feu. »* L'ambiance remonte. Tous les slogans y passent, et l'on s'éternise sur *« Merci, Aimé »*. *« Celui-là, on peut dire que je le kife. »* Benoît, dix-sept ans, se lance dans un plaidoyer pour l'entraîneur : *« Il est fort, il parle comme nous, pas comme les journalistes. »* Passe un Antillais, le drapeau brésilien autour des hanches : *« Vous pouvez chanter, mais la France reste un petit football. Il ne suffit pas de battre les grandes équipes, il faut battre les petites, et la France n'y arrive jamais. Moi, je ne la supporte plus. »* Une telle originalité pourrait soulever un peu d'indulgence. Mais non, on le chasse, sans violence... mais sans gentillesse.

Emmanuel Petit passe sur l'écran de TF1. *« Il est de chez moi, à Dieppe »*, s'enorgueillit un Marocain. Le joueur dit, à l'antenne, que le match n'a pas été très difficile, qu'il s'attendait à une opposition plus coriace. *« C'est vrai, le Brésil n'a été bon que contre le Maroc. Il a fallu que ça tombe sur nous... »* *« Et l'arbitre, ce soir, il était marocain ou brésilien ? »*, lui rétorque un perfide. Saint-Denis, côté ville, ne ressemble pas à son côté stade. Un garçon de café porte le maillot bleu, mais, lui, un T-shirt de la CGT : *« Ce soir, on peut chanter* La Marseillaise *car la France est un grand pays. »*.

Le dernier métro part de la Porte-de-Paris à 1 h 15. Il est bondé. Luis et Christophe ont regardé le match dans le 18e arrondissement à Paris. *« Quand on a vu Deschamps soulever la Coupe, on a eu envie d'aller au stade. Maintenant, on va se finir aux Champs-Elysées. »* La station Clemenceau étant fermée au public, tout le monde descend à Miromesnil.

Chistian Jaurena,
à Saint-Denis